GUERRE

DE LA

PRUSSE ET DE L'ITALIE

CONTRE

L'AUTRICHE

ET LA

CONFÉDÉRATION GERMANIQUE EN 1866

LAUSANNE. — IMPRIMERIE PACHE.

GUERRE
DE LA
PRUSSE ET DE L'ITALIE
CONTRE
L'AUTRICHE
ET LA
CONFÉDÉRATION GERMANIQUE
EN 1866

RELATION HISTORIQUE ET CRITIQUE

PAR

FERDINAND LECOMTE
colonel fédéral suisse.

Tome I

AVEC CARTES ET PLANS

LAUSANNE
LIBRAIRIE CLASSIQUE J. CHANTRENS
22, Place de la Palud, 22

1868

GUERRE DE LA PRUSSE ET DE L'ITALIE

CONTRE

L'AUTRICHE ET LA CONFÉDÉRATION GERMANIQUE

EN 1866.

CHAPITRE PREMIER.

Rivalité historique de l'Autriche et de la Prusse.

La querelle de la Prusse et de l'Autriche, vidée, l'an dernier, en Bohême et sur le Mein, date de loin. Elle est presque aussi vieille que l'Allemagne ; elle existait avant la constitution même des deux belligérants, sous la forme d'une rivalité de conquête entre populations également vaillantes et avides, mais d'origines et de mœurs différentes ; entre les populations plus industrielles, plus remuantes, maritimes du nord de la Germanie, et les peuples plus agricoles et plus promptement sédentaires du midi [1].

(1) Vers le IVme siècle de l'ère chrétienne les différents peuples de la Germanie formaient quatre groupes principaux :

1o Au Sud, entre le Danube et le Mein et sur le Haut-Rhin les *Allemands* proprement dit *(alle manney)*, coalition des anciens et vaillants Suèves.

Ces deux *Marches*, prussienne et autrichienne, de l'ancien Empire remplissaient des fonctions équivalentes sous Charlemagne et sous ses successeurs francs, contre les migrations de l'Orient et contre celles du Nord. Elles finirent par se retourner l'une contre l'autre quand, grossies des forces nouvelles qu'elles s'étaient assimilées, elles devinrent plus stables et plus voisines.

Déjà vers la fin du XIIe siècle un certain antagonisme entre le nord et le midi, ou au moins une vie propre à chacune de ces deux régions et en sens opposé, se manifesta d'une manière bien évidente sous les empereurs Conrad III et Frédéric Barberousse. Tandis que ceux-ci ne se préoccupaient que du sud de l'Allemagne et de l'Europe, de l'Italie entr'autres, le célèbre Henri-le-Lion, duc de Saxe, puis aussi de Bavière, étendait considérablement son pouvoir, fondait Lubeck et la Ligue hanséatique, et jetait les premiers fondements d'une marine et d'une puissance septentrionale allemandes. Cette puissance se développa tellement que les empereurs en prirent un sérieux ombrage, et se liguèrent bientôt avec

2° Au nord de ceux-ci, sur le bassin du Rhin jusqu'à la mer du nord, les *Francs,* grande fédération des anciens Cattes, Chérusques, Chamaves, etc., auxquels plus tard se joignirent les Bataves.

3° A l'est de ceux-ci, sur les bouches du Weser et de l'Elbe, les pirates *Saxons.*

4° Sur les rives de la Vistule et sur la Baltique la puissante nation des *Goths.*

Si dans les IVe et Ve siècles la plupart de ces peuples émigrèrent vers le sud-ouest, il y eut, huit siècles plus tard, un retour des *Allemands* vers le nord-est. Au milieu du XIIIe siècle les chevaliers de l'ordre teutonique, en croisade contre les payens slaves de la Livonie et de Lithuanie, construisirent les forteresses de Thorn, sur la Vistule, puis de Culm, de Marienverder, d'Elbing, de Kœnigsberg, etc., et jetèrent les fondements du royaume de Prusse.

ses voisins et adversaires, les Danois, les Suédois, les Polonais, pour amener sa perte.

Les empereurs du Saint-Empire romain — tel était le titre des souverains appelés par l'élection à présider aux affaires de l'Allemagne — et surtout ceux sortis des maisons de Souabe et d'Autriche, tendirent toujours à s'absorber dans les démêlés de l'Europe occidentale et méridionale, et, par suite, ils négligèrent d'autant les intérêts de l'Allemagne du nord et du nord-est. Dans ces régions ils laissèrent leur besogne d'empereur à des vassaux plus ou moins actifs, ambitieux et heureux, qui trouvèrent leur compte à ce rôle et qui en accrurent leur force et leur indépendance. Quand, plus tard, on voulut leur faire sentir de nouveau le poids du joug impérial, ils résistèrent, prirent les armes, se coalisèrent et perpétuèrent un état presque normal de lutte entre le sud et le nord de l'Empire.

La création, pendant l'époque féodale, puis la fusion des maisons d'Autriche, de Bohême et de Hongrie; l'agrandissement de celles de Bavière et de Saxe; la fondation de celles de Hesse, de Brandebourg, des divers princes électeurs et autres; les relations de ces souverainetés entr'elles et avec l'Empire, leur souverain commun plus ou moins réel; leurs relations avec les autres états européens et surtout avec le gouvernement papal à Rome; leurs débats incessants pour l'élection ou au moins la confirmation de chacun des empereurs d'Allemagne, montrent souvent ce grand pays en proie à des luttes dans lesquelles les deux parties principales aux prises ont leur point d'appui, l'une au nord, l'autre au midi.

En se trouvant ainsi groupés le plus souvent dans des zones de latitude et de conditions géographiques différentes, les antagonistes virent s'accroître, par la suite des temps, des divergences d'intérêts, d'activité, de mœurs, de croyances, de langage même qui contribuèrent encore au développement de dispositions hostiles.

En matière de religion on vit finalement le sud garder le catholicisme, et le nord adopter la réforme.

En matière de langage l'allemand parlé dans les Alpes et sur le Haut-Rhin arriva à différer de l'allemand parlé sur les côtes des mers du Nord et Baltique, autant que les mœurs des marchands et des marins des villes hanséatiques diffèrent de celles des bergers du Tyrol et des vignerons du Lac. L'espèce de grasseyement pincé des habitants du nord de l'Allemagne est si peu en harmonie avec le rude et guttural accent des paysans alpestres que ceux-ci le prennent ordinairement pour du *welsch* ou pour de l'anglais, et qu'ils n'en saisissent pas deux mots sur dix.

Les citadins, les gens lettrés ont pu à la vérité arriver à se mieux comprendre, et, par là, à se rapprocher. Mais d'autres motifs d'éloignement pesèrent sur leurs relations. Les intérêts des pouvoirs établis, les influences des cours régnantes eurent plus de prise sur eux, et ces intérêts, sans cesse menacés par le cahos féodal et par l'instabilité des institutions monarchiques électives, qui étaient celles de l'Empire et de ses principaux membres, finirent encore par se former en groupes, aboutissant, après plus ou moins de détours, à un parti du nord ou de la Basse-Allemagne, et à un parti du sud ou de la Haute-Allemagne.

Les œuvres de ruse et d'intrigue, les séductions, les sourdes querelles qui constituèrent l'état de trêve entre les guerres ouvertes, donnèrent, autant que celles-ci, pour résultat d'assurer presque constamment la possession de la couronne de Charlemagne aux maisons de la région du sud, à la Souabe et à l'Autriche entr'autres.

L'apogée de cet état de choses, faussant par sa base, tout en la corrigeant, l'institution de la monarchie élective, se rencontra lors de la constitution de l'empire de Charles-Quint. Sous le sceptre de ce grand souverain furent rassemblés un moment toute l'Allemagne, les Pays-Bas, l'Italie, l'Espagne et une notable portion de la France orientale et méridionale actuelle.

Quelques récalcitrants seulement osèrent se montrer, et ceux-ci, aussi faibles que courageux, étaient surtout des princes du nord de l'Allemagne, de la Saxe, du Brandebourg, de la Hesse et autres, qui se liguèrent à Torgau pour résister en commun à la toute-puissance impériale.

Mais c'était aussi, il est vrai, un temps exceptionnel d'énergie et de convictions, poussées bientôt jusqu'au fanatisme. C'était le moment de la vaste agitation des peuples et des princes qui aboutit à la réformation et à son triomphe partiel.

La portion de l'Europe où le protestantisme réussit le mieux à s'implanter fut principalement le nord de l'Europe et de l'Allemagne. Soit que la propagande réformiste y eût été dès l'origine plus active et plus éloquente ; soit que son but y répondît mieux à la disposition générale des esprits ; soit surtout que ces contrées, plus éloi-

gnées du centre du catholicisme, en sentissent moins les bienfaits que les abus, et qu'elles vissent un plus haut avantage à bénéficier directement des biens considérables du clergé, la croyance nouvelle y fit des progrès plus rapides qu'ailleurs.

Elle en fit surtout, et de notables, quand elle se lia ouvertement à la question politique par les procédés de ses adversaires eux-mêmes. L'Empire, abandonnant ses anciennes traditions de lutte contre le St-Siége, prit parti contre les novateurs religieux, et du coup il jeta vers ceux-ci les nombreux mécontents créés par la nature de l'organisme impérial. Les premiers trouvèrent dans ceux-ci une force matérielle précieuse à l'appui de leurs idées; les seconds trouvèrent dans les prédications réformistes un corps de doctrine tout fondé pour légitimer leurs prétentions à l'émancipation politique.

De ces deux coalitions adverses, entre le St-Siége et le St-Empire d'un côté, et de l'autre entre les réformistes et les grands vassaux désireux d'indépendance et de pouvoir, sortirent les luttes qui remplirent le XVIe siècle. Dans ces guerres et particulièrement dans celle dite de Trente-ans, si bien esquissée par l'immortel Schiller, on vit se produire d'une manière frappante la tendance de l'Allemagne à se morceler au moins en deux régions hostiles, du nord et du sud.

Il n'y avait au reste rien de surnaturel dans un déchirement selon cette direction. Si les états du sud et du sud-est de l'Europe étaient restés jusqu'alors plus catholiques que ceux du nord, ce n'était pas sans cause rationnelle ni par seul accident ou caprice des gouverne-

ments. Les luttes plus soutenues des peuples méridionaux contre les musulmans ; les souvenirs plus immédiats des croisades restés parmi eux avaient conservé leur foi plus vivace, plus expansive, plus formaliste et extérieure, plus soumise aux pratiques du catholicisme ; elles avaient en tout cas tenu les populations plus près du clergé, belliqueux, lui aussi, à cette époque, et elles étaient restées par là moins accessibles aux doctrines nouvelles. Par le moyen de ses populations catholiques de l'Espagne et de l'Italie l'empereur pesait sur l'Allemagne, pour s'y maintenir la couronne suprême et l'obéissance.

D'autre part les minorités de l'Empire, sans cesse harcelées, cherchèrent du secours autour d'elles, et elles en trouvèrent essentiellement en Suède et en Danemark. Grâce au génie de Gustave-Adolphe et à la vaillance de sa solide et pieuse armée, les auxiliaires suédois devinrent bientôt les combattants principaux dans la guerre de Trente-ans, ce qui accentua mieux encore la séparation des antagonistes en septentrionaux et en méridionaux. L'intervention directe de la France ne changea qu'en apparence cette démarcation.

La paix de Westphalie, qui termina en 1648 cette pénible et prolongée crise de l'Europe entière, établit enfin l'empire allemand sur les bases du droit moderne et chercha en même temps à constituer ce qu'on a appelé l'équilibre européen.

Jusqu'alors et surtout dans les XVe et XVIe siècles, l'Empire avait été à la fois une dénomination très vague et un fait très positif, très lourd même pour quelques-uns. Ses limites réelles, partout mal définies, variaient

avec sa force propre ; elles se confondaient sans cesse avec celles d'autres souverainetés qui, ici l'absorbaient, ailleurs le méconnaissaient. L'arbitraire, le despotisme, l'anarchie constituaient la base de son édifice.

Les actes de 1648 s'efforcèrent de changer tout cela, d'y apporter la règle et de préciser les obligations de tous et de chacun. Un de leurs caractères principaux, et en même temps un de leurs mérites, fut de viser à la consécration d'un équilibre germanique et européen, en diminuant la prépondérance absorbante de l'ancien Empire, et en le décentralisant, au profit des souverainetés subordonnées.

D'abord les Provinces-Unies des Pays-Bas, jusque là faisant partie de l'Empire, nominalement au moins, mais qui avaient lutté énergiquement pour leur liberté, furent reconnues indépendantes, et cette date est toujours chère à ce pays, qui dès lors prit un vigoureux essor. Le pavillon hollandais s'étendit et s'étend encore au loin sur les mers.

La Suisse, dont le lien à l'Empire était plus nominal encore que celui des Provinces-Unies, fut aussi reconnue indépendante ; elle y avait doublement droit depuis que la dignité impériale s'était fusionnée dans celle des princes d'Autriche, ses anciens oppresseurs, et elle ne se souciait en somme ni des Impériaux du sud ni de ceux du nord. Aujourd'hui encore, malgré les espérances de quelques patriotes allemands (1), elle est dans les

(1) L'éminent historien allemand Kohlrausch apprécie comme suit par exemple, la décision du congrès de 1648 : « Par une intrigue astucieuse de la France, un article de la paix de Westphalie

mêmes sentiments, et elle ne peut que vouer sa reconnaissance à l'acte de 1648.

La France, qui avait présidé à la paix, ne s'oublia naturellement pas dans le partage. C'était déjà un avantage direct pour elle que d'avoir détaché la Suisse et les Pays-Bas de l'Empire, son plus puissant adversaire naturel ; elle en réalisa un autre plus positif encore par l'acquisition du Sundgau et des droits impériaux sur l'Alsace, moins la ville de Strasbourg.

La Suède, qui avait si vaillamment soutenu la cause des réformés, obtint une grande partie de la Poméranie.

L'électorat de Brandebourg, qui s'était aussi distingué entre les adversaires de l'Empire, garda en récompense une portion de la Poméranie ultérieure, tout en recevant les évêchés importants de Magdebourg, Halberstadt, Minden et Carmin. Il commença à compter parmi les puissances allemandes, en attendant de prendre rang parmi celles de l'Europe.

Le nombre des princes électeurs fut augmenté d'un et par conséquent porté à huit, et la Diète des princes acquit non-seulement la plénitude de la souveraineté, mais la direction même de toutes les affaires importantes, attributions qui étaient précédemment aux mains de l'empereur.

sépara la Confédération suisse de l'Empire, et la France la reconnut aussitôt comme Etat indépendant. Depuis longtemps, il est vrai, la Suisse ne rendait plus hommage à l'Empire ; mais la séparation n'ayant pas été régularisée, elle n'était pas légale, et le retour de la Suisse à l'Empire aurait pu d'autant plus facilement se faire quand se réveillerait chez ce peuple de même souche que nous le sentiment national qui doit le porter naturellement à faire partie de notre alliance. »

Cette propension au morcellement de l'autorité se comprenait après les tentatives échouées de celle-ci en sens contraire. Si à certains égards on peut admettre qu'elle fut préjudiciable à l'Allemagne, en regard de la centralisation monarchique qui s'opéra vers cette même époque dans les pays voisins, particulièrement en France sous le règne de Louis XIV, il faut reconnaître aussi qu'elle servit à implanter en Allemagne de féconds germes de liberté, d'indépendance, d'esprit d'égalité locale et sociale, qui y avancèrent considérablement l'œuvre de la civilisation. De nombreux centres intellectuels, politiques, industriels s'y formèrent, répandant d'une manière égale la vie et la lumière autour d'eux et dans tout le pays, tandis qu'ailleurs ces fondations bienfaisantes furent étouffées à leur naissance par la suprématie de quelque grande cité privilégiée.

Si les empereurs, les souverains d'Autriche, perdirent en dignité à cette régularisation de la vaste alliance germanique, ils purent s'en consoler par le pouvoir qu'ils tenaient de leur propre maison, et qu'ils étaient libres d'agrandir sans compte rendre à l'Empire. La Hongrie l'éprouva aussitôt et devint un fief héréditaire, d'électif qu'il était. Les champs de bataille de l'Orient, de l'Italie, de la Belgique et des frontières de France leur offraient encore assez de perspective d'activité et de conquête. En tout cas les vastes et réelles possessions d'Autriche, jointes à l'antique dignité de chef du St-Empire romain, pouvaient bien contenter les plus ambitieux. Il aurait fallu seulement être sûr de conserver tant de joyaux à cette couronne, et là était le difficile.

Les princes de l'Empire avaient, eux aussi, un droit étendu d'activité propre. Ils pouvaient user de leur souveraineté pour la renforcer et pour l'étendre soit par des alliances profitables, soit par des entreprises de voisinage plus périlleuses. Ils ne s'en firent pas faute, ceux surtout qui, placés à l'autre extrémité du siége impérial, étaient à la fois moins surveillés et plus à portée d'aventures lointaines.

Parmi ceux-ci le plus favorisé à cet égard fut bien l'électorat de Brandebourg sans doute. Les querelles sans cesse ouvertes en Pologne par la compétition au trône électif de ce royaume lui fournirent occasion de jouer un rôle actif et utile sur cette frontière. L'électeur Frédéric III s'en fit récompenser par le titre de roi, qu'il demanda et reçut de l'empereur Léopold. C'était un temps d'effervescence ambitieuse et de goût de luxe parmi les princes. Un prince d'Orange devenait roi d'Angleterre ; l'électeur de Saxe, roi de Pologne. Frédéric III, qui aimait le faste, voulut être roi de Prusse, et il le fut sous le nom de Frédéric I, dès le 17 janvier 1701.

Le nouveau royaume, qui ne comptait que 1 1/2 million d'habitants et une superficie de 2130 milles carrés, n'avait pu porter ombrage à la puissante maison d'Autriche, dont les deux branches règnaient alors sur la moitié de l'Europe et sur d'immenses colonies dans le Nouveau-Monde. D'ailleurs le roi Frédéric I avait promis en retour un contingent de dix mille hommes pour la prochaine guerre et la promesse de s'aider à perpétuer la dignité impériale dans la maison d'Autriche. Cette promesse, violée aujourd'hui d'une manière si éclatante,

était sans doute très-sincèrement faite en 1700, car à ce moment la Prusse, si ambitieuse qu'elle pût être, n'aurait osé porter aussi haut ses visées. A ce moment aussi l'Empire avait intérêt à se créer un solide allié dans les parages du nord, pour y servir de barrière contre les entreprenants Suédois et Danois, pendant que les armées impériales, fortement occupées par les Musulmans d'un côté et par les Français de l'autre, guerroyaient en Hongrie et en Italie, et veillaient aux frontières méridionales.

L'empereur Léopold crut trouver dans la vaillante maison de Brandebourg, l'élément dont il avait besoin. Il ne s'était en effet pas trompé. Un soin constant des premiers rois de Prusse fut de se mettre à même de lutter énergiquement contre leurs voisins du nord, et de se constituer de bonnes armées.

Ils eurent la sagesse plus grande encore de savoir se servir de leurs forces, non pour guerroyer sans cesse et à tous venants, mais pour se trouver toujours prêts à profiter des épuisements d'autrui et à recueillir des droits d'aubaine.

C'est ainsi qu'ils acquirent en 1707, le comté de Tecklenbourg en Westphalie et la principauté de Neuchâtel en Suisse, que la paix d'Utrecht leur reconnut, avec le titre de roi de la part de la France.

La paix de Nystädt en 1721 leur garantit les cessions suédoises de Stettin et d'une partie de la Poméranie citérieure. Le traité de La Haye en 1739 avec la France leur assura le duché de Berg. En même temps l'agriculture, l'administration, la colonisation reçurent une impulsion vigoureuse.

En 1740, à la mort de Frédéric-Guillaume, second roi de Prusse, le royaume comptait déjà près de 3 1/2 millions d'habitants, un revenu annuel de 7 1/2 millions d'écus, un armée de 80 mille hommes, dont près de 20 mille mercenaires étrangers, et un trésor spécial en fort bon état. C'est à ce moment et avec de telles ressources que monta sur le trône de Prusse le fils de l'économe et prévoyant Frédéric-Guillaume, le jeune Frédéric II, auquel l'histoire décerna plus tard et à juste titre le nom de Frédéric-le-Grand.

Créer des embarras à ses voisins, ou au moins profiter des embarras qui leur surviennent, pour se grandir à leur détriment, est un jeu malheureusement trop familier à l'espèce humaine. Simples paysans et princes superbes y sont également habiles ; et à l'époque de cahos dont nous parlons il n'était pas un prince d'Allemagne qui ne fît de ce jeu-là le premier de ses devoirs. Ce courant porta bientôt la Prusse à tourner aussi sa politique et ses appétits contre son protecteur.

L'empereur et souverain d'Autriche était alors Charles VI. La fortune ne lui avait pas souri. Les Turcs, les Français, les Suédois l'avaient tenu en constant échec, et ses préoccupations dynastiques en faveur de sa fille, la célèbre Marie-Thérèse, lui avaient imposé plus d'un honteux effacement. Malgré cela, à l'avènement de cette jeune souveraine, en 1740, un formidable complot se noua pour la dépouiller de son héritage et lui faire payer cher les succès de ses heureux ancêtres.

Le roi de Prusse, Frédéric II, coalisé avec la France et la Sardaigne, ne resta pas en arrière. Son père et son

aïeul déjà avaient élevé des prétentions sur quelques portions de la Silésie. Frédéric II se jeta subitement sur cette riche province, y guerroya deux ans avec des péripéties diverses dans la guerre dite de succession d'Autriche, remporta entr'autres la victoire de Mollwitz, et finit par se faire adjuger sa capture à la paix d'Aix-la-Chapelle, en 1748.

Plus énergique et plus habile qu'on ne l'avait crue, Marie-Thérèse céda, mais ne se tint pas pour battue à tout jamais. Par une touchante confiance elle excita l'élan patriotique des chevaleresques Hongrois; par d'adroites flatteries elle attira à elle la France de Mme de Pompadour, et elle réussit à former une coalition de l'Autriche, de la France, de la Russie et de la Suède contre la Prusse, dont l'orgueil et l'avidité commençaient à devenir insupportables à tous les états avoisinants. Alors celle-ci fut jetée, pour sa propre défense, dans la fameuse guerre dite de Sept-ans. On connaît les ressources d'habileté, d'activité, de ténacité, de génie en un mot, qu'y déploya le Grand Frédéric ; on sait comment il battit successivement les Autrichiens, les Français, les Russes dans des campagnes immortelles, et devenues l'école classique des hommes de guerre, depuis qu'elles ont été analysées par l'esprit scrutateur de Jomini, les comparant à celles de Bonaparte. ([1])

La paix de Hubertsbourg, qui survint, en 1763, comme un coup de théâtre favorable à la Prusse, laissa à Frédéric, grâce au changement subit du souverain et de la

([1]) Traité des grandes opérations militaires, 3e édition. Paris. Tanera, éditeur. 1850, 3 vol. et 1 atlas.

politique de la Russie, l'objet principal du litige, la Silésie. Elle lui laissa mieux encore à notre avis, c'est-à-dire un renom de ses armes éclipsant tous ceux antérieurs depuis Gustave-Adolphe. Quoique le Grand Frédéric nommât cela une simple *fumée* [1], il en résulta cet avantage positif, que la Prusse, comptant dès lors au nombre des états militaires de premier ordre, prit place dans le concert des puissances européennes et eut voix en chapitre dans tous les grands actes internationaux subséquents.

Amoindrie mais plus libre en Allemagne, l'Autriche s'efforça de se récupérer d'autant sur ses autres zones d'activité, sans cesser, depuis lors, d'exercer une vigilante et jalouse surveillance sur tous les actes de la politique prussienne.

Cest la date où remonte, pour l'observateur qui se contente d'un horizon restreint, la rivalité actuelle de l'Autriche et de l'Allemagne. C'est l'époque au moins où cette rivalité prend sa forme moderne, et se revêt des termes ayant aujourd'hui la même valeur géographique et politique.

Dans ses nombreux écrits le Grand Frédéric laissa à la Prusse tout un corps de doctrines prêchant la lutte incessante contre l'Autriche, pour tendre à lui arracher la prépondérance en Allemagne, et constituer l'*hégémonie germanique* aux ordres de la Prusse.

Ce testament politique, digne de celui de Pierre-le-Grand, inspira sans cesse la cour de Berlin, qui mit plus

[1] Voir *Histoire de mon temps*, phrase finale.

ou moins d'énergie, il est vrai, selon les temps, à assurer son exécution, et y rencontra plus ou moins de réussite.

Pour marcher au but traditionnel elle s'appuya tantôt de l'Allemagne, tantôt de l'étranger; elle ne s'en laissa détourner que deux fois, sous la crainte de deux ennemis que n'avait pas prévus le sceptique Frédéric-le-Grand : les passions révolutionnaires des peuples, le génie militaire de Napoléon. La politique prussienne d'agrandissement se condensa dans la maxime de Frédéric : « Pour se conserver la Prusse doit s'agrandir sans cesse. »

Cette maxime n'était vraie que relativement, mais elle l'était bien réellement à l'heure où elle fut écrite ; car l'Autriche avait adopté pour règle non-seulement de contrecarrer en toutes choses la cour de Berlin, et de s'opposer à tout agrandissement prussien, mais encore de diminuer autant que possible son pouvoir existant et son territoire même si possible.

Quelques années après la fin de la guerre de Sept-ans, Frédéric dut faire de grands efforts pour échapper aux coups d'une nouvelle coalition austro-française. Il n'y réussit qu'en se jetant dans les bras de la Russie. Il désirait sincèrement alors conserver la paix, avec les avantages qu'elle lui avait procurés, et pour cela un appui étranger lui était nécessaire. Dailleurs en se tournant du côté du nord, il y avait aussi quelque butin à espérer.

L'empire de Russie était gouverné par la puissante Catherine II, qui nourrissait de vastes et ambitieux projets. Pour s'approcher davantage de l'Europe et y jouer un rôle digne d'elle, il lui fallait avoir raison de deux barrières, la Pologne et l'empire ottoman, précédemment

formidables, mais alors fort affaiblies. Ces barrières elle se les ouvrirait. Les vues de la grande souveraine furent en partie couronnées de succès. Par les opérations de ses armées, autant que par celles de sa politique, sur le Bas-Danube et sur la Vistule, elle devint pour quelques années l'arbitre de toutes ces régions, et elle lia facilement la Prusse à son char ([1]).

De cette entente sortit, en 1773, un premier démembrement de la Pologne, entente à laquelle l'Autriche accéda, plus pour maintenir l'équilibre vis-à-vis de ses voisines que par sympathie pour cette mesure extrême, qu'elle déplora publiquement.

La résistance de la portion de la Pologne ainsi conquise, puis des troubles répétés dans les autres provinces servirent de prétexte à un second et à un troisième partages de ce malheureux pays (1790-1796), qui augmentèrent l'Autriche de la Gallicie, et la Prusse des duchés de Posen et de Varsovie.

En même temps, la révolution qui régnait en France avait enchaîné les bras de cette nation et absorbé l'attention des Etats de l'Europe occidentale. La peur de cette révolution, les sollicitations des émigrés français, l'espoir du butin armèrent une coalition de la Prusse, de l'Autriche, de la Sardaigne, renforcées bientôt de l'Angleterre et de l'Espagne, contre le peuple français.

([1]) « De tous les voisins de la Prusse, dit par trop aigrement le Grand-Frédéric dans son *Histoire de mon temps* (chap. IX), l'empire de Russie mérite le plus d'attention, comme le plus dangereux : il est puissant, et il est voisin. Ceux qui à l'avenir gouverneront la Prusse seront également dans la nécessité de cultiver l'amitié de ces barbares. »

La Prusse se chargea de la première et principale invasion; mais le duc de Brünswick, qui la conduisait, y fut pour ses frais de manœuvres et de menaces. Par la paix de Bâle, le gouvernement prussien se retira, en 1795, de la lice, entraînant avec lui la Hollande et l'Espagne, et laissant l'Autriche, avec la Sardaigne, seule à la tâche sur le continent.

Malgré cet isolement, l'Autriche ne souffrit pas trop, matériellement au moins, des défaites répétées que lui infligea le général Bonaparte; le traité de Campo-Formio, qui termina les admirables campagnes de 1796 et 1797, ne lui enleva que des territoires détachés, la Belgique, les îles Ioniennes, contre la notable compensation de la Vénétie, de l'Istrie et de la Dalmatie, qui étaient mieux à sa portée.

La nouvelle coalition et les guerres de 1799 à 1806, dans lesquelles la France remporta sur les Autrichiens et les Russes les brillantes victoires de Zurich, de Marengo, de Hohenlinden, puis d'Ulm, d'Austerlitz, et après lesquelles elle présida aux paix de Lunéville, d'Amiens, de Presbourg, tous ces importants événements qui inaugurèrent le XIXe siècle, ne réussirent pas à faire sortir la Prusse de son inaction. Retirée dans un orgueilleux dédain, elle s'était bornée à réunir autour d'elle une ligue défensive des Etats de l'Allemagne septentrionale, qu'elle cherchait à convertir en confédération permanente du Nord. Appuyée sur cette base, sur son excellente armée, sur la renommée que les lauriers du Grand-Frédéric lui valaient encore, elle suivait de près les complications de la politique, sans s'y compromettre.

mais prête à y prendre part. Elle y apparaîtrait à son heure, pensait-elle, quand les lutteurs épuisés seraient hors d'état de lui contester son rôle, et elle saurait le jouer de manière à faire ses affaires à la fois contre la France et contre l'Autriche Se croyant toujours la dépositaire exclusive de la supériorité militaire du Grand-Frédéric et des secrets de la victoire, elle espérait faire pencher à son gré la balance de la fortune.

Cette politique, qui n'était pas dépourvue de sagesse ni de justesse, fut cependant complétement déroutée dans ses prévisions. Elle avait compté sans l'apparition sur les champs de bataille d'un nouveau génie militaire, supérieur encore à Frédéric-le-Grand et à ses prétendus héritiers légitimes, et rompant avec les traditions du maître.

Avant même d'avoir pu reconnaître l'erreur de ses calculs, la Prusse vit l'Autriche écrasée à Ulm et à Austerlitz, ainsi que les Russes refoulés et l'empire germanique lui-même se dissoudre. Une confédération, dite du Rhin ou du Sud *(Rheinbund)*, fut formée sous la protection de la France, dont les principaux Etats furent la Bavière et le Wurtemberg, récemment arrondis en royaumes, et Bade en grand-duché, au détriment de leurs voisins d'Autriche et de Souabe. Cette confédération devait contrebalancer celle du Nord formée par la Prusse, qui se flattait encore de la conserver.

Le 12 juillet 1806, le Saint-Empire romain termina officiellement sa longue et orageuse carrière par l'abdication de l'empereur François II, qui se consola de cet abaissement en ouvrant, sous le titre de François Ier, la

série des empereurs d'Autriche, bien plus réellement souverains de leurs domaines.

Ce fut ce moment que le roi de Prusse choisit pour déclarer la guerre aux Français; il les somma d'évacuer l'Allemagne, et les troupes prussiennes s'avancèrent bravement contre l'armée de Napoléon...... En quatre semaines, l'héritage entier du Grand-Frédéric se trouva aux pieds de son digne émule.

La déroute de Iéna avait été si grande, qu'il fallut sept ans à la Prusse pour s'en remettre, avec l'aide des désastres de Napoléon en Russie. En 1813 seulement elle put reparaître sur les champs de bataille.

Alors, il est vrai, à la voix de son roi l'appelant aux armes par un chaleureux manifeste daté de Breslau, 13 février 1813, à la voix enflammée du Tugendbund, des Stein, des Hardenberg, des Scharnhorst, des Gneisenau, la Prusse se leva tout entière et avec une noble ardeur pour la guerre dite de délivrance. Ce fut un mouvement vraiment patriotique et populaire. Pour le stimuler encore, le roi promit à ses sujets tous les droits politiques possibles. Leur triomphe devait amener le règne de la liberté à l'intérieur comme à l'extérieur.

Outre les appels de levées de 1813, une loi du 3 septembre 1814 généralisa l'institution des milices, déjà établie quelques années auparavant pour éluder les prescriptions du traité de Tilsitt, réduisant l'armée prussienne à un maximum de 45,000 hommes. La levée de la délivrance donna immédiatement plus de 100 mille soldats, auxquels, dans le courant de l'année, vinrent s'ajouter 200 mille autres. On sait les importants services

que ces vaillantes troupes rendirent aux alliés en 1813, 1814 et 1815. De Bautzen à Waterloo, elles furent sans cesse à la brèche, luttant d'émulation avec leurs frères d'armes et surtout avec les Autrichiens.

Après avoir imposé la loi à la France et y avoir restauré l'ancienne dynastie, les puissances victorieuses avaient à rétablir l'équilibre européen, tout en se payant de leurs peines. Dans les longues délibérations tenues officiellement à cette occasion, on vit se réveiller la profonde rivalité de la Prusse et de l'Autriche. L'ennemi commun étant terrassé, l'ancienne politique reprenait le dessus.

Mais l'Autriche, sous l'habile direction du prince Metternich, sut triompher des prétentions trop crûment affichées par les délégués de Berlin. Dans l'ensemble, comme dans les détails, l'Allemagne et l'Europe furent réorganisées suivant les vues et essentiellement dans les intérêts de la cour de Vienne, qui fut, il est vrai, adroitement secondée en cela par l'adroit Talleyrand, dans l'intérêt de la France. La Prusse parut, en somme, assez mal payée de ses éminents services, du moment qu'on admet que la nature de ces services dût être payée par des agrandissements territoriaux. Tandis que l'Autriche s'arrondit du royaume Lombard-Vénitien, en compensation des Pays-Bas hors de son rayon, et reprit la présidence de l'Allemagne, la Prusse fut beaucoup plus mal partagée. Elle ne reçut qu'une portion de la Saxe, qu'elle convoitait en entier, et la Province-Rhénane. Non-seulement celle-ci, comme catholique, rompait l'unité confessionnelle du royaume, mais elle fut séparée du reste de

la Prusse par le Hanovre, à la création duquel la Prusse dut aider. Longeant la frontière française, la Province-Rhénane devait en outre contribuer à tenir la France et la Prusse sur un pied normal de défiance.

Quoique ces acquisitions répondissent peu aux légitimes espérances de la Prusse dans ce partage d'humbles sujets, elle fut encore obligée de les payer assez cher. Elle dut abandonner un de ses rêves et s'éloigner de la mer, en perdant la Frise orientale ; elle fut écartée du sud de l'Allemagne, en perdant Anspach et Baireuth, et il lui fallut céder à la Russie le duché de Varsovie.

Sans parler des autres remaniements politiques et géographiques prescrits par les actes de 1815, et qui ne rentrent pas dans notre cadre, disons que l'Allemagne fut organisée en une *confédération germanique*, de trente-neuf états souverains, princes et villes libres, sous la présidence de l'Autriche [1]. Le pacte conclu entr'eux était déclaré indissoluble ; aucun membre ne pouvait s'en retirer, ni aucun nouveau y être admis qui ne fût pas légalement un souverain allemand.

L'organe légal de la confédération se trouvait dans la *Diète germanique*, siégeant à Francfort, et composée des envoyés de chaque membre de la confédération. L'envoyé autrichien en avait de droit la présidence. Cette autorité était permanente et ne pouvait pas s'ajourner pour plus de quatre mois. Elle soignait les affaires soit en Conseil restreint (Enger Rath), soit en assemblée gé-

[1] Voir plus loin, au chapitre des *Forces en présence*, l'énumération des divers états actuels.

nérale ou plénière (plenum), suivant la nature et l'importance des objets à traiter.

Dans le Conseil restreint, le nombre des voix, soit des *curies*, était de dix-sept, et de telle sorte qu'aucun membre n'en eût plus d'une. Les onze premiers membres, Autriche, Prusse, Bavière, Saxe, Hanovre, Wurtemberg, Bade, les deux Hesse, Danemark, Hollande, avaient chacun une voix ; les six autres voix se répartissaient chacune sur plusieurs petits états réunis pour cela en six curies, à savoir : une voix aux maisons diverses de Saxe, une voix à Brunswick et Nassau, une aux deux Mecklembourg, une à Holstein-Oldenbourg et aux maisons d'Anhalt et Schwarzbourg, une aux autres petites principautés, Hohenzollern, Reuss, Lippe, etc., une aux quatre villes libres.

Dans le plenum, il n'y avait plus de curies, et l'assemblée comptait soixante-neuf voix, de manière à assurer à chaque état un minimum d'une voix. Les six plus grands, Autriche, Prusse, Bavière, Saxe, Hanovre, Wurtemberg, avaient chacun quatre voix ; les cinq qui suivent, Bade, les deux Hesse, Danemark, Hollande, chacun trois ; les trois suivants : Brunswick, Mecklembourg-Schwerin, Nassau, chacun deux voix ; tous les autres chacun une.

Dans la règle, le plenum devait s'assembler pour toutes les affaires organiques, constitutionnelles, majeures, telles que déclaration de guerre, conclusion de la paix ; le Conseil restreint, pour les mesures d'exécution ou pour les préavis, ou pour les affaires secondaires. Dans le premier, les décisions ordinaires se prenaient à la majorité

des deux tiers des voix ; dans le second, à la majorité de la moitié plus un. En outre, l'unanimité des voix était exigée dans dix cas spécifiés, soit l'admission de nouveaux membres, les affaires de religion, les questions de successions changeant les circonstances territoriales, les modifications au pacte, etc.

Les conflits entre états devaient se porter devant un tribunal arbitral ; une ordonnance très compassée sur les mesures d'exécution fédérale contre les états récalcitrants vint plus tard compléter l'acte d'alliance, ainsi qu'une autre sur la formation de l'armée fédérale [1].

En somme, et malgré toutes les peines que s'étaient données les auteurs de cette ingénieuse constitution, celle-ci ne réussit pas à résoudre à la satisfaction de tous le difficile problème des organisations fédératives, problème presque insoluble, il est vrai, dans le cas particulier de confédérés si différents de taille et de puissance. Elle n'avait pu tenir un juste compte des deux éléments constitutifs de toute confédération et harmoniser les souverainetés partielles, représentées par les états et leurs gouvernements, avec la souveraineté commune représentant la volonté de l'ensemble de la nation. Celle-ci avait été trop sacrifiée à celle-là ; il n'y avait pas proprement de pouvoir commun, d'autorité centrale, mais une anarchie rationnellement organisée, remplaçant les décisions par d'interminables délibérations. Il ne se présentait aucun cas important en Diète où l'on ne pût raisonnablement plaider qu'il exigeait, pour être

[1] Voir plus loin le chapitre des *Forces en présence*.

résolu, la majorité des deux tiers des voix, ou même l'unanimité, au lieu de la simple majorité, ou bien même qu'il échappait à la compétence de la confédération.

Un seul point, mais l'essentiel en fait, avait été mieux prévu et réglé. C'était l'équilibre entre les deux grands états qui se disputaient la prééminence en Allemagne. Ici, les autres puissances d'Europe s'étaient appliquées de leur mieux à faciliter l'œuvre de contrepoids, afin de neutraliser la force active de l'Allemagne elle-même. L'Autriche avait gardé le premier rang, la présidence, après bien des résistances de la part de la Prusse ; mais la majeure portion de ses états non allemands fut déclarée en dehors de la confédération, et elle fut mise sur le même pied que la Prusse pour le nombre des voix à émettre et des corps d'armée à fournir, quoique sa population totale fût à peu près double de celle de la Prusse.

Chacune des deux rivales eut quatre voix dans le plenum et trois corps d'armée comme contingent fédéral. La Prusse, comptant un plus grand nombre d'Allemands que l'Autriche parmi ses populations, aurait dû, semble-t-il, avoir la voix prépondérante dans une confédération *germanique*. Mais cette considération avait été mise au second plan. L'élément national, populaire, qui avait fait la force de la Prusse, et par elle de l'Allemagne dans la guerre de délivrance, avait été en quelque sorte escamoté par l'absence d'une représentation des populations à la Diète de Francfort, et subordonné à l'élément diplomatique, à la représentation des gouver-

nements souverains, au milieu desquels l'Autriche reprenait facilement sa prépondérance d'antique et puissante maison princière.

Au reste il était rationnel qu'il en fût ainsi. Les délibérations du congrès de Vienne avaient rendu palpable que la Prusse tenait plus que jamais à arrondir ses domaines, à satisfaire ses appétits envers et contre tous, mais de préférence en Allemagne. Elle l'avait bien montré en troquant son beau duché de Varsovie contre du terrain purement allemand, et en mettant sur le tapis, outre la confiscation de toute la Saxe et la revendication de l'Alsace, la médiatisation de maints petits princes qui s'étaient comportés en fidèles alliés. L'Autriche ne faisait que défendre sa suprématie menacée, en luttant pour le maintien des souverainetés secondaires et en relevant le plus possible leur situation dans la Confédération germanique, sans trop supputer le minime chiffre de leur population. Le vent d'ailleurs soufflait de ce côté. Ce n'était pas au moment où l'on venait d'en finir, croyait-on, avec les excès révolutionnaires, et avec la doctrine de la souveraineté du peuple censée les avoir engendrés, que les principes de droit public susceptibles d'émanciper les populations de leurs gouvernements pouvaient avoir chance de triomphe. Ils auraient ramené tout droit à la révolution qu'on venait enfin d'écraser avec tant de peine.

Le gouvernement prussien lui-même avait encore une telle peur de la tourmente populaire qu'il n'osa pas se servir alors, pour avancer sa politique traditionnelle, des forces vives qu'il avait en mains. Il fit au contraire

ce qu'il put pour étouffer l'élan national qui venait de le servir si bien et qui aurait pu encore lui être si utile. Avec une ingratitude et une ténacité incroyables il éluda l'accomplissement des promesses de libertés intérieures solennellement faites en 1813. A l'exception de quelques concessions locales, provinciales, il resta gouvernement absolu, jusqu'en 1848, ni plus ni moins que l'Autriche [1]. La Prusse eut cependant le bon esprit, en se repliant sur elle-même et en se vouant à une bonne administration, de se mettre à la tête d'un mouvement scientifique et intellectuel dont le monde entier lui doit de la reconnaissance. On ne peut oublier que cette même époque où la Prusse borna son action politique à marcher complaisamment derrière l'Autriche, fut aussi celle des Humboldt, des Hegel, des Schelling, des Diesterweg, des Raumer, des Hengstenberg, et de maints autres brillants pionniers des lettres, des sciences, des arts, qui formèrent de nombreux disciples, et qui firent la gloire de la Prusse, ainsi que de l'Allemagne. L'Autriche au contraire resta et se trouve encore aujourd'hui en dehors des œuvres de l'esprit et de la littérature de la nation allemande.

Cette période d'effusion de lumières, de développement prodigieux de la vie universitaire fit plus encore que la gloire de l'Allemagne. Jointes aux progrès de l'industrie et des arts mécaniques, aux merveilleuses inventions du siècle, à la vapeur, au télégraphe, à l'affranchissement des entraves de circulation, elles formèrent des liens nouveaux entre les populations allemandes ; elles créè-

[1] Il est juste de dire toutefois qu'en 1847 déjà il avait octroyé une assemblée générale de délégués des états provinciaux.

rent un sentiment commun et national, faible, il est vrai, fort tiraillé sans doute, vague dans ses aspirations, mais réel, constant et, chose à noter surtout, indépendant des gouvernements et de leurs rapports entr'eux.

Cette tendance nationale, qui se manifesta entr'autres par la fondation et par la fédération de nombreuses sociétés plus ou moins politiques, avouées ou secrètes, était évidemment favorable à la politique prussienne, et eût offert à cet état, dès 1830 déjà, de riches perspectives, s'il avait eu à sa tête un gouvernement plus entreprenant ou plus libéral.

Mais d'autre part l'Autriche était sur ses gardes ; elle avait pris les princes allemands sous ses ailes, et à moins de rupture ouverte et violente elle n'eût pas toléré d'atteintes à leurs droits. Tout en surveillant en Allemagne l'état de choses établi, et en y restant sur la défensive politique, elle continua à déployer son activité sur d'autres zones, au profit de l'agrandissement de son pouvoir. Au nord elle s'incorpora Cracovie ; en Italie elle lança au loin ses armes et ses alliances ; dans le reste de l'Europe elle se fit partout le champion déclaré d'une zélée propagande en faveur des principes de l'aristocratie et de l'ultramontanisme.

Les révolutions de 1848 en France, en Allemagne, en Italie vinrent rompre les fils du réseau que l'Autriche tenait entre les mains et qu'elle croyait si sûrement noué. Tous les trônes allemands furent ébranlés, et, dans leur premier effroi, ils jetèrent aux quatre vents autant de constitutions et de libertés politiques qu'ils en purent imaginer. Le roi de Prusse réalisa enfin les promesses

de 1813 et fut bafoué ; l'empereur d'Autriche lui-même dut baisser pavillon devant l'émeute triomphante.

L'Allemagne entière s'était prise d'une fièvre contagieuse. Partout on demandait impérativement des réformes, des nouveautés politiques de la part des états et de la part de la Confédération. Dans ce déchaînement des passions deux sentiments dominaient entr'autres et cherchaient à s'associer. Un sentiment national, essentiellement allemand, se datant de 1813, visait à une grande Allemagne continentale et maritime, ressuscitant l'ancien empire sur de meilleures bases, c'est-à-dire en s'appuyant sur les populations et en n'y comptant que celles de souche germanique, mais toutes celles de souche germanique, y compris celles d'états voisins et étrangers, surtout de la Hollande et du Danemark.

Un second sentiment s'inspirait de besoins plus grands de liberté des peuples et des individus, indépendamment des questions de politique générale et internationale. Il se traduisait principalement en vœux de réformes intérieures et comportait un grand nombre de nuances, suivant son énergie, depuis le libéralisme constitutionnel anglican jusqu'à la démocratie la plus avancée et au communisme.

Les premiers actes du parti qu'animaient surtout les aspirations teutoniques furent de réunir un parlement national à Francfort, d'entamer une guerre contre le Danemark pour lui enlever le Schleswig et le Holstein, et de décréter un nouvel empire allemand avec un régime parlementaire. En attendant l'élaboration de la constitution, le nouvel empire fut remis à un vicaire dans la personne de l'archiduc Jean d'Autriche, entre les mains

duquel la Diète germanique abdiqua le 12 juillet 1848.

En mars 1849 l'assemblée de Francfort adopta la nouvelle constitution, en vertu de laquelle la couronne de l'empire germanique fut dévolue et solennellement offerte à la Prusse.

Ce dut être là un moment critique pour le roi Frédéric-Guillaume IV, dont la résolution n'était pas le côté fort. Il se trouvait subitement en face d'une riche mais épineuse aubaine. L'Autriche, absorbée par ses luttes intestines et par les guerres de Hongrie et d'Italie, ne pouvait momentanément exercer qu'une faible action en Allemagne. Un gouvernement prussien quelque peu énergique et délié, tel qu'est celui du roi actuel, par exemple, n'aurait sans doute pas hésité longtemps ; il aurait tout d'abord empoché la couronne, quitte à s'expliquer plus tard sur les conditions avec les donateurs et avec les envieux. Mais Frédéric-Guillaume était encore trop épouvanté des horribles scènes des rues de Berlin en mars 1848, pour avoir la liberté d'esprit qu'eût demandée, en ces temps critiques, la poursuite efficace de la politique du Grand Frédéric. Il refusa la couronne populaire, et s'aida de son mieux à faire crouler l'édifice de Francfort.

Toutefois il ne renonça pas à s'assurer quelques avantages de l'état d'anarchie où se trouvait alors l'Allemagne. Exploitant auprès des gouvernements la peur de la révolution, la Prusse réussit à former une ligue avec le Hanovre et la Saxe, dite des Trois-Royaumes, à laquelle accédèrent bientôt 25 autres petits états du nord de

l'Allemagne. Cette ligue, ou *Union restreinte*, constituée par acte du 26 mai 1849, ne devait être que le prélude d'une entente ultérieure pour établir un nouveau pacte fédéral aux ordres de la Prusse, en laissant provisoirement l'Autriche en dehors de ce pacte, vu ses complications extérieures. L'autorité fédérale serait exercée par le roi de Prusse, comme président d'un collége de tous les princes confédérés ; la première Diète se réunirait dans la forteresse prussienne d'Erfurt.

Mais pendant l'été de 1849 l'Autriche rétablit suffisamment ses affaires d'Italie et de Hongrie, grâce aux secours de la Russie, pour vouer de nouveau une sérieuse attention à l'Allemagne. Elle parvint à détacher de l'Union restreinte le Hanovre et la Saxe, mécontents des prétentions exorbitantes de la Prusse, et à faire signer à la cour de Berlin, le 30 septembre, un traité tendant visiblement déjà à une restauration de l'ancien ordre de choses. Cet acte, ayant pour but de fournir au vicaire Jean un moyen d'abdiquer, instituait un pouvoir central provisoire au nom de tous les états de la Confédération jusqu'au 1er mai 1850 ; jusque là la question de la nouvelle constitution allemande serait laissée aux délibérations des états entr'eux ; l'intérim pourrait être prolongé, s'il le fallait. Le pouvoir central intérimaire fut confié à une commission de deux membres autrichiens et deux prussiens, siégeant à Francfort, auprès desquels les autres gouvernements pouvaient se faire représenter par des délégués. En cas de désaccord dans la commission les gouvernements d'Autriche et de la Prusse devaient prononcer, et en cas de désaccord entre ceux-ci, les décisions spéciales

seraient soumises à un tribunal arbitral de trois gouvernements confédérés.

Dès lors la lutte diplomatique reprit de plus belle entre l'Autriche et la Prusse, entre l'acte et les tendances de Francfort d'un côté et le projet du parlement d'Erfurt de l'autre. Nous n'en tracerons pas ici les nombreuses péripéties, envenimées encore par les événements du Schleswig-Holstein, où la Prusse s'efforçait de traîner en longueur le provisoire et l'anarchie, dans l'espoir d'en sortir quelque profit.

En août 1850 le parlement d'Erfurt vota le projet de constitution nouvelle. Ce projet, passablement démocratique et unitaire, rappelait beaucoup l'œuvre de Francfort. Le gouvernement prussien lui-même, amené à plus de prudence par la vigilance de l'Autriche, trouvait maintenant qu'il allait trop loin, et il en aurait volontiers modifié des points essentiels; il le suggéra inutilement, et il y pallia en se hâtant de dissoudre la diète d'Erfurt, le 29 avril, et en remettant son œuvre au congrès des princes, c'est-à-dire à l'assemblée des souverains qui avaient adhéré à l'Union restreinte. Ceux-ci furent convoqués à Berlin pour le 10 mai 1850.

Mais dans ces entrefaites l'Autriche n'avait pas perdu son temps. L'installation de la commission fédérale intérimaire à Francfort (20 décembre) lui avait rendu une situation fédérale officielle ; elle en profita pour se mettre en rapport plus intime avec tous les états et pour les amener à agir en faveur de la restauration de leur souveraineté et de l'ancienne diète, ce qui n'était pas chose difficile. Tout d'abord elle encouragea vivement la créa-

tion d'une ligue restreinte des états secondaires, entr'autres de la Bavière, du Wurtemberg et de la Saxe, qui fut signée le 27 février 1850, sous le très raisonnable programme du roi de Wurtemberg : « Nous ne serons ni Autrichiens, ni Prussiens, mais, avec le Wurtemberg et par le Wurtemberg, nous resterons Allemands ». Vers l'expiration de l'intérim elle convoqua tous les états à une assemblée plénière, qui devrait aviser à remplacer l'autorité centrale provisoire et plus tard à porter son attention sur la révision de la constitution fédérale.

La réunion de ces délégués aurait lieu à Francfort, et fut aussi fixée au 10 mai, par circulaire de l'Autriche en date du 26 avril.

Cette journée du 10 mai vit donc deux réunions, une à Berlin sous le roi de Prusse, dite des princes, qui n'en compta qu'une vingtaine des plus petits, et une autre des délégués des états à Francfort, sous la présidence de l'envoyé autrichien, le comte Thun-Hohenstein, qui comptait moins d'états que la réunion de Berlin, mais des états bien plus importants, tels que les royaumes de Bavière, de Saxe, de Hanovre et de Wurtemberg.

A Berlin on maintint la constitution d'Erfurt, avec l'Union restreinte à sa base ; à Francfort on ressuscita d'abord le *plenum* de la constitution de 1815, puis le conseil restreint du même acte. La Prusse eut beau protester, retirer son plénipotentiaire de la commission de Francfort (juillet 1850), menacer ; les délégués de Francfort passèrent outre. Ils prétendaient à la légalité pour eux, et ils l'avaient en effet, au point de vue de la procédure, car 9 voix sur 17 de l'ancien conseil restreint

leur étaient assurées, c'est-à-dire qu'ils avaient juste la majorité pour siéger et voter.

C'est alors, et pendant que les deux parties étaient ainsi en observation l'une contre l'autre, que survinrent les incidents connus de la Hesse-Electorale. L'électeur, grand partisan de l'Autriche, fut chassé de ses états par les populations sous des excitations de Berlin. Le fait était important, car une révolution prussienne dans le duché faisait perdre au conseil restreint de Francfort la majorité dont il se targuait. L'électeur Frédéric-Guillaume I recourut à la Diète en restauration et à l'Autriche ; les populations hessoises recoururent à la Prusse.

Qu'allait faire cette dernière puissance?.... Le caractère vacillant de son souverain était de nouveau mis à une rude épreuve. Tout un parti nombreux, à la tête duquel se trouvait le prince de Prusse, le roi actuel, secondé du général Radowitz, demandait à aller de l'avant, au risque de la guerre s'il le fallait. Un autre parti dirigé par le chef du cabinet, comte de Brandebourg, voulait faire des concessions. Le comte de Brandebourg étant mort subitement, le parti de la guerre l'emporta ; toute l'armée prussienne fut mobilisée, en même temps qu'un corps de Bavarois entrait dans l'électorat. Quelques coups de fusil d'avant-postes furent tirés le 8 novembre aux environs de Fulda.

On s'attendait à voir la guerre éclater avec fureur, quand on apprit au contraire que la paix était faite, et que le cabinet de Berlin, dirigé alors par M. de Man-

teuffel, venait de céder aux menaces de l'Autriche, appuyées des recommandations de la Russie. ([1])

M. de Manteuffel avait, au dernier moment, offert au prince Schwarzenberg, chef du cabinet autrichien, une entrevue à Olmütz. Cette entrevue eut lieu le 28 novembre, et dès le lendemain un compromis y fut signé entre le prince Schwarzenberg et le comte Manteuffel, qui était tout à l'avantage des vues de l'Autriche. ([2])

([1]) Il ne faut pas oublier que toutes ces querelles du ménage allemand se menaient parallèlement avec le conflit danois, pour le Schleswig-Holstein, que nous n'avons pas à raconter ici, et auquel la Russie était intéressée non-seulement comme grande puissance, mais encore comme co-héritière de certains droits de succession sur les possessions en litige.

([2]) Voici le texte même de cette convention:

« Les gouvernements d'Autriche et de Prusse déclarent qu'ils ont l'intention de régler définitivement l'affaire de la Hesse électorale et du Hosltein par la décision commune de tous les gouvernements allemands.

« Pour rendre possible la coopération des gouvernements représentés à Francfort comme de ceux qui ne le sont pas, les membres de la confédération représentés à Francfort, ainsi que la Prusse et ses alliés, nommeront chacun un commissaire pour s'entendre sur les mesures à prendre en commun.

Mais comme il est de l'intérêt général que, dans la Hesse électorale aussi bien que dans le Holstein, on rétablisse un ordre de choses légal répondant aux lois fondamentales de la confédération et rendant possible l'accomplissement des devoirs fédéraux; comme en outre l'Autriche, tant en son nom qu'en celui des états ses alliés, a accordé les garanties que la Prusse avait sollicitées pour ses intérêts concernant l'occupation de la Hesse électorale, les deux gouvernements (l'Autriche et la Prusse) conviennent de ce qui suit pour la discussion prochaine de la question, et sans établir un préjugé pour la décision future:

« 1° Dans la Hesse électorale, la Prusse n'opposera aucun obstacle à l'action des troupes appelées par l'électeur, et transmettra à cet effet les ordres nécessaires aux généraux commandants, afin qu'ils accordent le passage par les routes d'étape occupées par la Prusse. Les deux gouvernement d'Autriche et de Prusse inviteront, d'accord avec leurs alliés, son altesse royale à consentir à ce qu'un bataillon des troupes requises par son gouvernement et un bataillon prussien restent à Cassel pour y maintenir l'ordre et la tranquillité.

La grande préoccupation du gouvernement prussien était alors d'en finir avec la révolution de 1848 et avec toutes ses traces. C'était aussi le programme de presque toute la noblesse du royaume, et parmi ses orateurs les plus énergiques dans ce sens on dut entr'autres remarquer M. de Bismarck, qui devait plus tard jouer un rôle si important avec un langage tout différent. La consolation du cabinet de Berlin devant la résurrection de la suprématie de l'Autriche, fut de prétendre qu'il avait forcé celle-ci à partager avec lui une influence sur la direction des affaires que précédemment elle exerçait seule.

Malgré le mécontentement ouvertement exprimé des populations prussiennes, le gouvernement continua tranquillement son œuvre de réaction et de restauration dans la Hesse-Electorale, en Prusse et en Allemagne, en se traînant à la remorque de l'Autriche.

Après de longues et stériles délibérations à Dresde, le pacte de 1815 fut purement et simplement rétabli à Francfort en 1851, à la demande de la Prusse même,

« 2° L'Autriche et la Prusse, après s'être entendues avec leurs alliés, enverront dans le Holstein, aussi promptement qu'il sera possible, des commissaires qui exigeront de la lieutenance, au nom de la confédération, la suspension des hostilités, la retraite des troupes derrière l'Eider, et la réduction de l'armée à un tiers de l'effectif actuel, en les menaçant d'une exécution commune en cas de refus. D'un autre côté, les deux gouvernements inviteront le cabinet danois à n'entretenir dans le duché de Slesvig que le nombre des troupes nécessaires au maintien de la tranquillité.

« Les conférences ministérielles s'ouvriront immédiatement à Dresde. L'invitation sera faite par l'Autriche et la Prusse en commun, et de manière que les conférences puissent s'ouvrir vers la mi-décembre.

« Olmütz, le 29 novembre 1850.

« SCHWARZENBERG, feld-maréchal-lieutenant. — MANTEUFFEL. »

pour éviter de voir se réaliser la prétention de l'Autriche d'amener dans la confédération toutes ses possessions non allemandes, de même que la Prusse y avait fait violemment incorporer en 1848 la Posnanie.

D'autre part la question germano-danoise fut définitivement réglée à Londres en 1852 par un protocole des puissances, qui devait assurer à tout jamais au Danemark la sûre possession du Schleswig et du Holstein, ce dernier continuant à faire partie de la confédération germanique.

Dans tout cela les prétentions ambitieuses de la Prusse avaient été finalement brisées. Le contre-coup de cet échec en Allemagne fut grave pour elle. Une sérieuse maladie du roi Frédéric-Guillaume, puis l'institution d'une régence, aidèrent encore à l'effacement de toute activité de la cour de Berlin dans les affaires générales pendant plusieurs années. La guerre de Crimée la laissa indifférente et parfaitement neutre, et sa lutte contre l'Autriche ne se transporta que sur le terrain commercial et douanier.

En 1859 toutefois, la guerre de la France et de l'Italie contre l'Autriche força la Prusse à un réveil politique. Tous les yeux des cabinets allemands étaient fixés sur elle ; ils attendaient son secours en faveur du membre le plus important de la confédération. Le prince-régent de Prusse, de tempérament belliqueux, était assez porté à la guerre contre la France ; mais un parti puissant et plus politique, formé d'ultra-prussiens et de libéraux allemands, prêchait au contraire la neutralité, et demandait même que l'Allemagne profitât des embarras de

l'Autriche, pour s'émanciper de sa gênante tutelle et avancer la réforme fédérale.

Lorsque l'Istrie et le Tyrol parurent menacés par les alliés franco-sardes, l'Allemagne ne put tarder davantage d'armer à son tour, et la Prusse décréta la mobilisation de ses forces. Mais aux tiraillements dans l'intérieur du gouvernement prussien sur la meilleure politique internationale à suivre, vinrent s'ajouter ceux avec l'Autriche et avec l'Allemagne sur la question toujours importante du commandement en chef des troupes fédérales allemandes. La Prusse le réclamait tout pour elle et sans contrôle ; la confédération s'y opposait et voulait au moins le morceler et le limiter. Des conférences à Berlin, entre le général autrichien prince Windischgrätz et le comte de Radowitz, pour déterminer en commun le plan d'opérations des armées allemandes, restèrent aussi sans résultat décisif. En attendant, la Prusse s'arrangeait, par ses mobilisations de troupes, pour prendre en fait la direction suprême de tous les corps d'armée, sauf peut-être celle des 7e et 8e corps, qui serait laissée momentanément à la Bavière. Mais la moisson de lauriers ou de profits qu'elle avait supputés ne parvint pas à maturité. L'Autriche ne lui en laissa pas le temps. Elle conclut subitement la paix de Villafranca avec l'empereur Napoléon, et ce ne fut pas sans quelque raison qu'elle put s'y dire forcée par l'abandon de ses confédérés. Mais elle aurait dû ajouter, pour être complète, que ces confédérés ne voulaient la secourir qu'à des conditions qui ne lui avaient pas convenu.

Les complications et les lenteurs de la mobilisation

allemande, les récriminations réciproques auxquelles elle donna lieu remirent tout naturellement sur le tapis la révision de la constitution fédérale, à laquelle on attribuait mal à propos tout le mal.

L'ancien noyau de l'union restreinte du nord, ou parti dit de Gotha, se reforma sous le nom d'Association nationale *(Nationalverein)* pour reprendre l'œuvre d'Erfurt et de Francfort en 1849, avec les agitations révolutionnaires de moins. Cinq jours après la paix de Villafranca, c'est-à-dire le 17 juillet 1859, il tint une grande assemblée à Eisenach, sous la présidence du député hanovrien Benningsen, où le nouveau programme fut établi. Celui-ci tendait à peu près à la restauration de la constitution de Francfort d'avril 1849, soit à l'unité de l'Allemagne au profit de la Prusse, mais avec des garanties libérales que n'offrait nullement le régime prussien en vigueur.

Aussitôt se forma dans le sud de l'Allemagne une association rivale, le *Reformverein*, qui posa de son côté la question de la révision du pacte dans le sens autrichien, c'est-à-dire en s'opposant surtout à une centralisation excessive.

L'année 1860 et les trois suivantes se passèrent en assemblées diverses de ces sociétés, en propositions et contre-propositions de réforme aboutissant au même insignifiant résultat. Trois partis, aussi impuissants les uns que les autres, finirent toujours par s'y accentuer et par se contrebalancer : un du nord ou de la Prusse ; un du sud ou de l'Autriche ; un des états secondaires, ayant à sa tête la Bavière et la Saxe, MM. von der Pfordten et de Beust, et ne vivant que d'expédients au milieu des deux

autres: sa seule tendance prononcée était de ne pas pencher du côté de l'hégémonie prussienne.

Quant aux populations allemandes elles-mêmes, celles au moins qui manifestaient publiquement des opinions, elles se rattachaient davantage au programme de Gotha, soit d'un état fédératif allemand ayant à sa tête la Prusse. Ce parti, essentiellement libéral, eût été bien plus nombreux sans l'aversion générale qu'inspirait aux libéraux allemands la manière dont la Prusse était alors gouvernée. L'arbitraire y régnait en plein et s'exerçait même d'une manière assez brutale contre la représentation nationale.

Néanmoins on comprenait que ce mal, tenant plus aux hommes qu'aux choses, pouvait n'être que passager, et qu'il restait suffisamment d'éléments libéraux et intelligents en Prusse pour triompher une fois ou l'autre du despotisme féodal qui tendait à s'y implanter. Ce parti là pouvait donc prétendre à avoir pour lui l'avenir ; aussi les échecs qu'il subit, loin de le rebuter, ne firent qu'exciter son ardeur à la lutte. Il la rendit de plus en plus bruyante, et ses clameurs ne restèrent même pas sans écho dans les parages officiels prussiens.

L'Autriche, avec plus de calme, déploya non moins d'activité et d'adresse. Elle serra son jeu, auprès des gouvernements surtout, et l'un des plus curieux incidents de la sourde querelle entre les deux grandes puissances allemandes fut bien celui de l'été 1863. Le roi Guillaume reçut, le 2 août, à Gastein, où il prenait les eaux, la visite de l'empereur François-Joseph, qui lui donna connaissance inopinément d'un court mémoire sur

la question du jour, sur la révision du pacte fédéral. Cette ouverture, suivie de l'avis verbal que l'empereur comptait soumettre son projet à un congrès des princes allemands, convoqué à Francfort pour le 16 août, prit totalement au dépourvu l'auguste baigneur, ainsi que son premier ministre, M. de Bismarck. Il répondit aussitôt qu'il ne voyait pas d'utilité à une telle réunion, dans un temps si rapproché; qu'il fallait conférer préalablement sur cet important objet, et qu'il ne pourrait être prêt à en délibérer définitivement avant le 1er octobre. Néanmoins, le 3 août au soir, le roi de Prusse reçut par un adjudant de l'empereur sa lettre-circulaire d'invitation pour le 15 août, à Francfort, laquelle lettre était datée de Vienne le 31 juillet. La réponse par écrit, du 4 août, répéta les observations verbales contre la hâte mise à cette convocation et demanda une réunion préalable des ministres des états.

Malgré cela la réunion projetée eut lieu à Francfort; tous les princes d'Allemagne, sauf le roi de Prusse, s'y trouvèrent, et l'empereur d'Autriche leur développa lui-même son projet. Le pouvoir exécutif fédéral serait remis à un directoire de cinq membres présidé par le délégué autrichien. Le Conseil restreint serait conservé sous le nom de Conseil fédéral; à côté et au-dessus de celui-ci il y aurait une diète périodique de 302 délégués des états (dont deux pour les seigneurs médiatisés), et un congrès des souverains et bourguemestres. Enfin, il serait institué un tribunal fédéral. Ce projet fut quelque peu amendé par l'assemblée. Elle retrancha les deux voix des médiatisés et porta les membres du di-

rectoire à six, dont un délégué autrichien, président, un délégué prussien, un bavarois, un en commun pour les autres royaumes, deux pour tous les autres états. En outre, le Conseil fédéral fut composé de vingt-une voix, et non plus de dix-sept, et l'Autriche et la Prusse y eurent chacune trois voix au lieu d'une.

Ce projet de réforme, qui réalisait des progrès incontestables, fut reçu assez favorablement par les populations. Elles y virent au moins un gage des sincères et positifs efforts de l'Autriche et des princes en faveur de la réforme depuis si longtemps désirée et ajournée. La Prusse, en revanche, lui fit un froid et sévère accueil. Le roi avait été blessé au vif par son isolement, et, dans sa réplique à la communication officielle de la réunion, il fit savoir, en date du 15 septembre, qu'il n'adhèrerait à la réforme projetée que sous trois conditions : 1° Veto de la Prusse et de l'Autriche contre toute guerre fédérale qui n'aurait pas pour objet de repousser une attaque du territoire germanique; 2° égalité de la Prusse et de l'Autriche dans la présidence et la conduite des affaires fédérales ; 3° une représentation parlementaire, non pas de délégués d'état, mais de députés des populations, d'après un mode proportionnel qui serait réglementé ultérieurement. — L'Autriche se déclara contre ces trois amendements, qui, dit-elle, engendreraient, le premier le séparatisme, le second le dualisme, le troisième l'unitarisme, toutes innovations fâcheuses pour l'Allemagne.

Les choses en étaient là, quand le roi Frédéric VII de Danemark mourut subitement et fut remplacé par le roi

Christian IX. Quoique les droits de succession de ce prince eussent été fort bien réglés et assurés à Londres en 1852, la Diète germanique, qui avait toujours pendante la chicane du Holstein, profita de l'occasion pour reprendre la vieille et méchante querelle de 1848. La Prusse fit de même, pour se relever de l'abaissement d'Olmütz et capter les suffrages de l'Allemagne; l'Autriche emboîta le pas derrière la Prusse, autant pour la surveiller que pour avoir part aux lauriers et au butin. Ces deux puissances se mirent un moment d'accord pour agir en commun, malgré et contre la Diète de Francfort, qu'elles foulèrent aux pieds. On vit éclater alors cette odieuse guerre de l'hiver 1864, lamentable épisode de l'histoire de notre temps, où un brave et honnête petit peuple tomba victime du jeu de cupidité et de rivalité de ses puissants voisins, malgré le droit des gens, malgré les lois de la confédération germanique, malgré les protocoles de l'Europe. Oui, l'Europe, chose pénible à dire, regarda, les bras croisés, s'accomplir cette œuvre d'iniquité !

Nous avons raconté ailleurs ces douloureux événements de 1864, qui n'ont de consolant que la vaillance déployée par les héroïques Danois contre des forces décuples [1]. On en connaît l'issue, et chacun aujourd'hui peut en mesurer les conséquences et les enseignements, sinon les châtiments.

Déclarée sur des motifs faux et injustes, poursuivie dans un but inavouable, cette guerre souleva à chaque

[1] *Guerre du Danemark en 1864*, esquisse politique et militaire, par F. Lecomte. — Paris, Tanera. 1 vol. in-8 avec cartes.

pas des complications inattendues entre les belligérants et la confédération, entre celle-ci et les puissances européennes, entre les belligérants eux-mêmes. Bientôt les dépouilles arrachées à la couronne danoise devinrent embarrassantes pour les vainqueurs.

La Prusse, qui, comme avant elle le reste de l'Allemagne, avait débuté en proclamant qu'elle allait chevaleresquement au secours des pauvres opprimés allemands du Holstein, changea de langage après la guerre. Elle voulait grandir l'Allemagne en s'incorporant simplement les duchés, en s'appropriant ses excellentes côtes, et elle niait d'avoir à tenir compte d'aucunes prétentions du prince d'Augustenbourg, de la Diète germanique ou des populations.

Le cabinet autrichien s'opposa énergiquement à ces tentatives, et, pour cela, lui aussi prit un tout autre langage. Il parla non-seulement en son nom des droits d'Augustenbourg et de l'Allemagne, mais au nom de la Diète de Francfort, dont il voulait rétablir la compétence suprême sur le conflit germano-danois, après s'être aidé à faire contre elle le coup d'état par lequel la guerre avait débuté.



CHAPITRE II.

Question des duchés de l'Elbe. — Convention de Gastein, sa rupture. — Causes immédiates de la guerre.

L'occupation en commun des duchés par les troupes austro-prussiennes, telle qu'elle était résultée de l'entente sur les opérations finales et sur la prise de cantonnements plus étendus, était une difficulté de plus ajoutée à celle que la situation de l'Allemagne créait entre l'Autriche et la Prusse. Cette fois les deux grandes rivales se trouvaient côte à côte sur un important et évident théâtre. Comment en sortiraient-elles ?

La politique antérieure des deux cours indiquait déjà le courant que chacune d'elle allait suivre. La Prusse ne manquerait pas de faire tous ses efforts pour annexer ces territoires si convenablement à sa portée et qui lui apportaient des côtes, avec d'excellents ports. L'Autriche ne mettrait pas moins de zèle à empêcher cette annexion et à augmenter la Confédération d'une souveraineté de plus, qui lui serait dévouée. Dans cette prévision elle ne craignait pas trop de traîner les choses en longueur, pour laisser se développer l'hostilité de la Prusse contre l'indépendance des duchés ; la haine qui en résulterait maintiendrait d'autant mieux le futur état en dehors de l'in-

fluence prussienne. Elle fondait au reste assez de confiance dans sa force, jointe à celle de l'Allemagne, pour être certaine d'amener la Prusse, s'il le fallait, à un second compromis d'Olmütz.

Elle avait à faire toutefois à plus forte partie qu'en 1850. Le roi Guillaume I avait apporté aux affaires suprêmes un tout autre caractère que son faible frère et prédécesseur.

Né en 1797, il avait débuté dans la carrière des armes déjà sous le vaillant Blücher ; depuis lors il s'était constamment occupé de l'armée, et il était devenu un de ses meilleurs généraux, fort instruit, expert et d'un tempérament toujours belliqueux et résolu. Il avait entr'autres conduit avec vigueur et succès la campagne de 1849 dans le grand-duché de Baden, facile du reste. Dans tous les moments critiques et hésitants du règne de Frédéric-Guillaume, il avait été pour la ligne de conduite la plus droite et la plus ferme. S'appuyant essentiellement sur la noblesse et sur l'armée, qui lui rendaient une confiance complète, il aurait volontiers penché pour la guerre en 1850 contre l'Autriche, en 1856 contre la Suisse à cause de Neuchâtel, en 1859 contre la France. Il n'avait pas hésité, un instant, à entamer celle du Danemark, qu'il aurait menée avec ou sans l'Autriche, avec ou sans la Confédération. Régent du royaume depuis le 9 octobre 1858, roi depuis le 2 janvier 1861, il était puissamment secondé par plusieurs princes de sa maison d'un mérite personnel supérieur, entr'autres par son fils, le prince royal Frédéric-Guillaume, et par son neveu le prince Frédéric-Charles, généraux distingués qui lui portaient

un dévouement absolu. Il avait su, en outre, se procurer le concours de quelques hommes bien doués et correspondant à son caractère.

Son premier ministre et son bras droit était le comte de Bismarck, homme dans la force de l'âge, vigoureux de corps et d'esprit et d'une grande puissance de travail. Né en 1813 en Brandebourg, M. de Bismarck avait fait de bonnes études dans diverses universités allemandes, entr'autres à Göttingen, à Berlin, à Greifswald, où il s'était en même temps signalé comme vaillant *bursch* [1]; à Greifswald il fit son service militaire d'un an. Après quelque temps de stage administratif à Aix-la-Chapelle et à Potsdam, il se voua, à la mort de son père, à l'administration de ses terres dans la province de Saxe, où il vécut plusieurs années en simple gentilhomme campagnard. Député aux chambres prussiennes de 1847 et 1848, il s'y fit remarquer moins par un vrai talent que par sa fougue et ses excentricités contre-révolutionnaires. C'est alors qu'il prononça ces paroles qu'on lui reprocha tant plus tard, qu'il faudrait détruire toutes les grandes villes, car elles seront toujours des foyers de révolution et de démagogie. Son zèle en faveur du principe autoritaire le rendit partisan outré de l'Autriche dans toutes les affaires allemandes et même prussiennes. Envoyé en 1851 à la Diète de Francfort pour y représenter le royaume, ses opinions sur ce point s'y changèrent du tout au tout; il y devint aussi ultra-prussien qu'il avait été fougueux autrichien précédemment. Il aurait voulu, en 1859, une

[1] Etudiants faisant partie de *corps* ou sociétés où le duel est prescrit.

alliance avec la France et l'Italie, pour écraser totalement l'Autriche et reconstituer sans elle une Allemagne aux ordres de Berlin. Il était d'avis déjà que la réforme du pacte fédéral ne pouvait se faire que violemment « par le feu et le fer, » dit-il un jour. De Francfort il passa à l'ambassade de St-Pétersbourg, puis à celle de Paris, où, s'il ne modifia ni ne moralisa sa politique, il l'adoucit au moins en se perfectionnant dans le métier d'homme d'état. Appelé, en 1862, au ministère à Berlin, il y montra toutes les qualités attendues de lui; entr'autres il malmena de son mieux la représentation nationale à cause de son esprit trop libéral, et il s'employa énergiquement à fonder le gouvernement du royaume sur l'armée, sur la noblesse et sur une surexcitation du sentiment national prussien.

M. de Bismarck eut en outre l'avantage de trouver au ministère de la guerre un collégue en la personne du général de Roon, animé des mêmes vues que lui. Cet officier général, riche de connaissances et de jugement, militaire dans les sains principes, parfait administrateur, bonne tête politique en même temps, mit autant d'intelligence que de ténacité à faire triompher une réforme que le roi Guillaume avait fort à cœur, c'est-à-dire une réorganisation militaire par laquelle l'effectif de l'armée proprement dite serait renforcé d'une diminution proportionnelle de la milice ou landwehr. L'idée politique fondamentale de cette réforme et du gouvernement lui-même était qu'avec l'appui d'une solide armée permanente et celui de la noblesse, il aurait autour de lui un noyau assez fort pour braver l'éloquence des assemblées

libérales et pour entraîner après lui le reste du pays, s'il se décidait une fois à quelque mesure aventureuse en Allemagne ou ailleurs.

Tel était le gouvernement, aidé en outre d'un budget prospère, dont le cabinet de Vienne pensait avoir facilement raison dans les débats qui avaient surgi, après la guerre du Danemark, sur l'usage à faire des conquêtes réalisées et sur la révision de la constitution fédérale.

Les premiers actes de la cour de Berlin purent bien entretenir le cabinet impérial dans sa dangereuse illusion. Avant même que la paix avec le Danemark fût définitivement conclue, la roi de Prusse alla faire, le 20 août, une visite cérémonielle à l'empereur dans sa capitale. Il y fut reçu magnifiquement, cordialement, et il en repartit aux cris de : « plus d'Olmütz, plus de Villafranca » qui pouvaient faire croire à un parfait accord des deux souverains sur la question pendante. Toutefois d'autres entrevues de princes et de premiers ministres, qui suivirent bientôt, purent laisser soupçonner aussi que la politique n'avait pas épuisé toutes ses trames. La visite des souverains de Russie et de Prusse à l'impératrice française Eugénie aux eaux de Schwalbach ne fut probablement qu'un hommage de courtoisie ; mais les conférences entre le roi de Prusse et l'empereur de Russie, puis celles entre l'empereur de Russie et l'empereur Napoléon III à Nice eurent sans nul doute plus d'importance. Un voyage qui dut être plus fécond encore fut, en octobre, celui de M. de Bismarck à Paris et à Biarritz, qui eut l'occasion d'entretenir l'empereur Napoléon des affaires d'Allemagne et d'Europe, après avoir rencontré, chemin faisant, le

général italien La Marmora, l'homme de confiance du roi Victor-Emmanuel. On se rappellera aussi qu'à ce même moment se signait entre les gouvernements de France et d'Italie la convention du 15 septembre 1864, pour l'évacuation de Rome par les troupes françaises dans un délai de deux ans.

Les deux sociétés allemandes rivales, le *National* et le *Reformverein*, avaient suivi, pour la guerre du Danemark, l'exemple de MM. de Bismarck et de Rechberg, et s'étaient unies. Dans une assemblée commune à Francfort, le 21 décembre 1863, présidée par le Dr Muller de Francfort, ayant comme vice-présidents les deux chefs des dites sociétés, MM. Bennigsen et le comte de Lerchfeld, elles avaient affirmé le bon droit du prince d'Augustenbourg dans les duchés et la nécessité d'une réforme du pacte dans le sens de l'acte de 1849. Pour veiller à l'exécution de ce programme un comité de 36 membres fut nommé, qui devait siéger en permanence à Francfort. Malgré cela ces sociétés, subissant l'influence de la politique des cabinets, n'étaient pas plus d'accord que ceux-ci, en automne 1864, sur la meilleure solution à donner aux deux points capitaux de leur programme.

Le 30 octobre enfin fut signée la paix de Vienne entre le Danemark d'un côté et l'Autriche et la Prusse de l'autre. Le premier déclarait céder à celles-ci les duchés de Lauenbourg, de Holstein et de Schleswig, sous les réserves principales que les limites septentrionales du Schleswig seraient déterminées plus tard, et que les frais de guerre, 67 millions de thalers, ainsi que 27 millions de thalers de la dette danoise, seraient transférés sur les duchés.

Le 1er décembre, les deux grandes puissances allemandes exigèrent de la Diète germanique qu'elle retirât les troupes hanovriennes et saxonnes, qui tenaient toujours le Holstein. Cet ordre fut exécuté, malgré les protestations de plusieurs états et de toute la presse libérale allemande. Les Austro-prussiens occupèrent alors tous les duchés et instituèrent à Schleswig une commission provisoire de gouvernement commun, composée de deux membres, un autrichien, M. de Lederer, remplacé bientôt par M. de Halbhuber, et un prussien, M. de Zedlitz. L'Autriche n'y laissa qu'une brigade combinée, sous le général Kalik, tandis que la Prusse y maintint un corps de six régiments d'infanterie, deux de cavalerie et trois batteries.

Aussitôt après ces arrangements, des divergences sensibles commencèrent à se manifester publiquement entre les cabinets de Berlin et de Vienne sur l'avenir définitif des duchés. Dès les premiers jours de décembre, le gouvernement prussien fit savoir qu'il considérait comme fort importante la question juridique des droits de succession sur les duchés, si importante même qu'il devait charger les jurisconsultes de la couronne de l'examiner attentivement et de donner une consultation en règle sur ce point. Il déclarait en même temps qu'il n'excluait point les titres du duc d'Augustenbourg, ni ceux du duc d'Oldenbourg, ni d'autres encore qui pourraient se produire, mais qu'il devait réserver aussi ceux de la maison de Brandebourg. Il n'était pas difficile de deviner à ce langage, formulé surtout dans une note du 13 décembre, que la Prusse allait s'efforcer de prouver que les duchés

lui revenaient par droit de naissance autant que par droit de conquête.

Le gouvernement autrichien répliqua, le 21 décembre, par note du comte Mensdorf-Pouilly, qui avait succédé au comte Rechberg aussitôt après la conclusion de la paix, que la compétence de la Diète germanique devait être réservée en ce qui concernait le nouveau membre de la confédération ou l'agrandissement de territoire qu'il apporterait à un membre déjà existant, et qu'il faisait toutes ses réserves sur la question de droit.

En attendant que celle-ci fût tranchée par les divers juristes officiels à qui elle avait été soumise, le gouvernement prussien formula, par note du 22 février 1865, d'une manière plus précise ses vœux en huit points, comme suit :

1° Alliance du Schleswig-Holstein et de la Prusse. Celle-ci prend l'engagement de défendre les duchés contre toute attaque; en revanche, les forces schleswig-holsteinoises seront fusionnées avec celles militaires et maritimes de la Prusse.

2° La marine prussienne, augmentée de celle des duchés, aura le droit de circulation et de stationnement, libre et sans aucun impôt, dans toutes les eaux des duchés, sur les côtes desquels le gouvernement prussien se réserve, du reste, le contrôle du pilotage, du tonnage et de l'éclairage.

3° Pour l'entretien de leurs forces militaires, dont la Prusse aura toute l'administration, les duchés paieront une contribution en argent dont le chiffre sera fixé d'après des principes équitables. Quant au transport du matériel de guerre, la Prusse aura, vis-à-vis des administrations des chemins de fer des duchés, les mêmes droits qu'elle exerce chez elle vis-à-vis des chemins de fer prussiens non administrés par l'Etat.

4° Le système de fortification des duchés sera réglé à l'amia-

ble entre les gouvernements ducal et royal, et d'après les besoins que les buts militaires à poursuivre feront connaître à la Prusse.

5° Les obligations du nouveau souverain des duchés envers le corps germanique restent les mêmes qu'auparavant pour le Holstein. Le contingent fédéral des troupes du Holstein sera fourni par la Prusse, et tiré des parties de son armée qui ne forment pas son propre contingent.

6° En vertu d'un accord général des parties intéressées, la ville de Rendsbourg sera déclarée forteresse fédérale. En attendant, elle restera occupée par les Prussiens.

7° En s'obligeant à la défense militaire et à la protection maritime des duchés, la Prusse demande que certains territoires, jugés nécessaires pour l'établissement de fortifications, lui soient cédés avec pleins droits de souveraineté, et elle y range:

a) La ville de Sonderbourg et son territoire, sur les deux rives de l'Alssund et sur l'île d'Alsen elle-même, aussi loin qu'il sera jugé nécessaire pour l'établissement et la mise en sûreté d'un port militaire dans le Hiörupshaff;

b) Le territoire nécessaire pour la protection du port de Kiel, ainsi que la forteresse de Friedrichsort;

c) Une portion de territoire aux deux embouchures du canal projeté entre la mer Baltique et la mer du Nord; de plus, le droit de haute et suprême surveillance sur ce même canal.

8° Les deux duchés entreront dans l'Union des douanes allemandes. Les établissements de télégraphe et de poste se fondront dans ceux de la Prusse.

A de telles prétentions, le cabinet de Vienne répondit, le 5 mars, qu'un duc de Schleswig-Holstein, placé sous de telles restrictions, ne pouvait absolument pas entrer, comme membre ayant égalité de droits et capable de voter, dans le rang des souverains de la confédération germanique; — que les conditions formulées par la Prusse n'avaient en vue que l'intérêt particulier de cet

état ; — que l'Autriche et le corps germanique avaient aussi des droits à réclamer les services du Schleswig-Holstein ; — que, pour sa part, l'Autriche ne s'opposait pas à ce que Rendsbourg devînt forteresse fédérale, ni à ce que la Prusse obtînt le port de Kiel pour sa marine, et établît, en outre, un canal entre les deux mers ; — et non plus à ce que les duchés fissent partie du Zollverein allemand ; mais aussi que l'Autriche ne pouvait aller plus loin. Les négociations de détail ne se feraient avec utilité que lorsque serait décidée la question de la souveraineté. En conséquence, l'Autriche n'acceptait point le programme de la Prusse, et croyait ainsi devoir mettre fin à une partie des négociations où il serait impossible de tomber définitivement d'accord.

Enhardis par ce changement de front de la politique autrichienne, dont ils ne tardèrent pas à avoir connaissance, les états de Bavière, de Saxe et de Hesse-Darmstadt se concertèrent entr'eux pour demander à la Diète de voter une adresse aux gouvernements d'Autriche et de Prusse aux fins de faire remettre immédiatement au duc d'Augustenbourg, qui déjà avait pris le titre de Frédéric VIII, l'administration des duchés de Schleswig-Holstein, et transmettre leurs arrangements quant au duché de Lauenbourg. Cette motion, votée le 6 avril par neuf voix contre six, resta pour le moment sans autre résultat ; les deux grandes puissances négociaient toujours entr'elles.

La Prusse ne s'en gêna au moins pas pour faire un pas décisif de plus dès la semaine qui suivit. Sa flotte arriva de Dantzig à Kiel, où elle s'établit en souveraine,

malgré les protestations du commissaire autrichien, M. Halbhuber, et de son gouvernement. Bien plus, sous cette protection, un régime de terreur fut alors inauguré à Kiel, à Altona, sur toutes les côtes. Les journaux furent suspendus, les réunions interdites et les principaux partisans du duc d'Augustenbourg traînés en prison ou chassés. Même un membre de la Chambre prussienne, l'honorable M. Freese, fut arrêté et expulsé par la gendarmerie. Au reste, à ce moment, la Chambre prussienne elle-même n'était pas beaucoup plus respectée par les ministres du gouvernement, qui lui déclaraient qu'ils se passeraient de ses votes pour organiser le budget et qu'ils la renverraient dans ses foyers.

Le commissaire autrichien de Schleswig eut beau vouloir s'opposer aux mesures draconiennes en vigueur dans les duchés, il ne réussit que médiocrement à les adoucir ; ses protestations ne furent pas écoutées, la convocation des états des duchés dut être ajournée par ordre du commissaire prussien. Le gouvernement impérial laissait faire, ne croyant pas encore le moment venu de passer aussi à l'action et de précipiter le dénouement.

Les états secondaires, en revanche, ne se crurent pas tenus à la même patience. Au milieu de juillet 1865, MM. von der Pfordten, de Beust et de Dallwigk eurent une nouvelle conférence à Leipzig, et, le 27 juillet, ils déposèrent une motion devant la Diète tendant à demander aux deux grandes puissances la convocation des états des duchés, et à faire déclarer l'entrée du Schleswig-Holstein dans le corps germanique, avec une part des frais de la guerre, l'autre étant prise par la Confédéra-

tion. Comme les précédentes, cette motion n'eut aucun résultat momentané, sauf d'aigrir toujours plus les parties en discussion. La Prusse continua à faire la sourde oreille, et l'Autriche à prendre son temps.

Le roi Guillaume vit cependant que le provisoire ne pouvait se perpétuer. L'état de vague où la discussion se traînait était susceptible d'aboutir à tout instant à un orage. Désireux d'approcher d'une solution, il en prit l'initiative. De nouveau, il se rendit en Autriche, le 21 juillet, pour y conférer avec l'empereur François-Joseph. Après quelques prétendues difficultés d'étiquette, pendant lesquelles le roi séjourna à Gastein et l'empereur à Ischel, une convention, dite de Gastein, débattue entre M. de Bismarck d'un côté et le comte de Blome, délégué autrichien, de l'autre, fut signée le 14 août et ratifiée le 19 par les souverains, qui ne se rencontrèrent que ce jour-là, à Salzbourg, mais qui s'embrassèrent avec d'autant plus d'effusion.

Cet acte stipulait un arrangement en neuf points, comme suit :

1° Les deux puissances se réservent la souveraineté en commun des duchés de Schleswig-Holstein ; l'Autriche se charge provisoirement de l'administration du Holstein, et la Prusse de celle du Schleswig.

2° La Prusse et l'Autriche proposeront à la Diète germanique l'établissement d'une flotte allemande, avec Kiel comme port fédéral. Jusqu'à exécution de ces décrets, la marine des deux puissances profitera du port de Kiel. La Prusse aura le commandement du dit port, y exercera la police et tous les droits territoriaux, qui devront nécessairement lui être transférés pour rendre possible la défense de cette localité.

3° Les deux puissances présenteront à Francfort une motion tendant à faire déclarer Rendsbourg forteresse fédérale. En attendant cette déclaration, la place sera occupée conjointement par les troupes autrichiennes et prussiennes.

4° Aussi longtemps que les duchés seront administrés séparément par la Prusse et par l'Autriche, la première conservera deux routes d'étapes à travers le Holstein, l'une allant de Lubeck à Kiel, l'autre de Hambourg à Rendsbourg. Une convention particulière fixera les détails.

5° La Prusse disposera, à son gré et selon ses propres convenances, d'un fil télégraphique et d'une ligne postale allant à Kiel et à Rendsbourg. Elle prend sur elle l'établissement d'un chemin de fer direct de Lubeck à Kiel par le Holstein, et n'élèvera aucune prétention à exercer des droits de souveraineté sur cette ligne.

6° Les duchés de Schleswig-Holstein feront partie du Zollverein. L'Autriche se déclare disposée, par négociations ultérieures, à favoriser cette entrée, même pendant la durée du provisoire fixé par la présente convention.

7° La construction du canal entre les deux mers est abandonnée à la Prusse, ainsi que les droits qui en découlent naturellement.

8° En ce qui concerne les contributions en argent fixées par la paix de Vienne du 30 octobre 1864, rien ne sera changé aux décisions déjà prises. Seulement le duché de Lauenbourg n'aura rien à payer pour les frais de la guerre, et les contributions du Schleswig-Holstein seront réparties entre les duchés dans la proportion de leur population.

9° L'empereur d'Autriche abandonne au roi de Prusse le duché de Lauenbourg avec tous les droits acquis par le traité de Vienne, cession en retour de laquelle le roi paiera 2 $^1/_2$ millions d'écus de Danemark, en argent monnayé de Prusse, quatre semaines après la ratification de la convention.

La convention de Gastein provoqua, comme on pouvait bien s'y attendre, de vives réclamations dans toute

l'étendue de l'Allemagne et de l'Europe, ainsi que dans les duchés. C'était en effet la consécration et la répétition du même coup d'état contre les lois fédérales germaniques, contre le protocole de Londres, contre le droit des gens moderne, qui avait caractérisé le début de cette guerre inique.

La France, l'Angleterre, la Russie protestèrent tour à tour par des notes-circulaires, dans lesquelles M. Drouin-de l'Huys et lord John Russel firent entr'autres ressortir combien il était contraire à tout esprit de justice et de convenance qu'on disposât des populations des duchés sans les consulter en aucune façon et vraisemblablement contre leur gré.

Les princes de Weimar, de Cobourg et de Meiningen protestèrent contre l'annexion du Lauenbourg, sur lequel ils élevaient des droits eux-mêmes, et demandèrent un jugement arbitral. Les autres gouvernements secondaires, obligés à la prudence, se bornèrent à se concerter, et laissèrent provisoirement à la presse et aux corps irresponsables le soin d'exhaler leurs plaintes. Le comité des 36 ne se fit pas longtemps attendre. Dès le 3 septembre il convoqua une assemblée générale de délégués à Francfort, pour le 1er octobre, afin de délibérer sur la situation. Cette assemblée, quoique réduite de nombre par la défection de plusieurs membres prussiens et autrichiens, prussiens surtout, qu'enivrait déjà l'amour des conquêtes, compta environ 300 membres délégués, et après de solennelles délibérations, elle arrêta les quatre résolutions suivantes:

1. Vu le droit du peuple schleswig-holsteinois de disposer de lui-même, la convention de Gastein doit être repoussée par la nation allemande comme une violation du droit.

2. Toutes les représentations nationales allemandes, et particulièrement la chambre des députés prussienne, sont invitées à prendre en main la cause foulée aux pieds des duchés.

3. Toutes les représentations nationales allemandes sont invitées à refuser l'impôt et le budget aux gouvernements agissant dans le sens de la dite violation du droit.

4. L'assemblée charge expressément le comité des 36, sous la présidence du D[r] Muller, de veiller à l'éxécution de ces résolutions et de convoquer une autre assemblée générale à Francfort pour la fin d'octobre

Cette seconde réunion eut lieu en effet, le 29 octobre, malgré de vives menaces des cabinets de Vienne et de Berlin au sénat de Francfort pour l'empêcher. Mais les membres du *National-Verein,* particulièrement les prussiens, se donnèrent le mot pour y arriver en masse, et y faire triompher l'opinion de l'annexion des duchés à la Prusse ; contradition étrange avec leurs antécédants ! Tout d'abord ils proclamèrent le maintien de leur programme de 1860 et 1862, tendant à la formation d'un empire germanique sur les bases de 1849, avec la Prusse comme pouvoir central, moyennant que celle-ci soit acceptée par les peuples et qu'elle prenne sérieusement en main leurs intérêts. Quant aux duchés ils leur reconnurent bien le droit de libre disposition d'eux-mêmes, mais en subordonnant ce droit à l'intérêt plus général du peuple allemand. Or comme celui-ci n'avait pas encore l'organisation et le pouvoir central désirés, la Prusse seule était assez forte pour protéger, en attendant, les frontières

et les côtes septentrionales. Ce tour de force de casuistique montrait en somme qu'il n'y avait pas plus de raison ni de justice à attendre des libéraux prussiens que de leurs adversaires de l'aristocratie, dès que la gloire militaire et l'agrandissement de la Prusse étaient en jeu. Les résolutions ci-dessus, ainsi que d'autres en sens opposé tendant à la convocation des états des duchés, à la révision de la constitution fédérale par la voie de la souveraineté du peuple, furent votées à des majorités très-balancées et avec grand tumulte. Au milieu de la confusion générale et des vociférations des divers partis, l'assemblée se morcela de nouveau en sudistes et en nordistes, en autrichiens, en prussiens, en états secondaires, et se dispersa en accusant hautement son incapacité à déterminer une ligne de conduite commune à tous les libéraux allemands.

Ces discordes dans le sein du parti censé le plus opposé à la politique des deux grandes puissances eurent pour premier résultat de faire redoubler la rigueur et l'arbitraire avec lesquels la Prusse procédait, dans les duchés, à la prise de possession du pays. Après la répartition des troupes austro-prussiennes selon les termes de la convention de Gastein, un nouveau gouverneur prussien fut installé à Schleswig, dans la personne du général Manteuffel, avec l'ardent M. de Zedlitz pour aide. L'Autriche désigna aussi un gouverneur, dans la personne du général Gablenz, et remplaça M. de Halbhuber, trop anti-prussien, par M. de Hofmann comme commissaire spécial. Toutes manifestations en faveur de l'indépendance présente ou future des duchés et de leur prochaine élévation

au rang de membre de la Confédération y furent sévèrement interdites et châtiées; les professeurs de Kiel, entr'autres furent durement persécutés, la ville d'Eckernforde fut mise en état de siége et le territoire des duchés fut interdit au prince d'Augustenbourg. Le général Gablenz se fit le très humble serviteur de ces sévérités, dans l'ignorance où il était des vrais sentiments de son gouvernement.

En même temps le Lauenbourg fut solennellement annexé, le 15 septembre, à la Prusse, sans que les chambres prussiennes fussent seulement nanties du fait et malgré leurs réclamations. C'est à cette occasion que M. de Bismarck reçut le titre de comte, bien gagné assurément si l'on ne considère que la prodigieuse activité qu'il avait déployée dans toutes ces circonstances.

Il ne s'endormit pas, il faut lui rendre cette justice, sur ces premiers lauriers. Aux gens qui opposaient à la séparation administrative des deux duchés, organisée par la convention de Gastein, leur antique droit indissoluble sur lequel on avait basé toute l'agitation allemande de 1848 et de 1863, M. de Bismarck avait répondu : « Soyez tranquilles; si nous avons le Schleswig, celui-ci aura bientôt le Holstein. » Le mode d'occupation des duchés par les forces prussiennes de terre et de mer assurait en effet ce résultat, même dans l'hypothèse où l'Autriche y eût mis du mauvais vouloir, ce qui n'était pas encore le cas.

Une fois que l'autorité prussienne se trouva bien installée en fait sur le terrain convoité, la question de droit fut reprise. Les juristes de la couronne prussienne, qui avaient, dans l'intervalle, procédé à son examen, furent

invités à produire leur consultation. Celle-ci, rendue publique dans le milieu d'octobre, portait en substance :

1. Le père du duc Frédéric d'Augustenbourg, soit le duc encore vivant Christian-Auguste, a renoncé par acte du 30 décembre 1852, à ses droits de succession sur les duchés de l'Elbe non-seulement pour lui, mais aussi pour toute sa famille, en faveur de la ligne de Glücksbourg, en retour de quoi il a reçu du Danemark la somme de un million et demi de thalers.

2. Par la paix de Vienne le roi Christian IX, légalement monté sur le trône de Danemark et des duchés en vertu de la susdite renonciation du duc Christian-Auguste, et d'un acte des puissances européennes, a cédé les duchés à l'Autriche et à la Prusse, et il était en droit de mettre ces deux puissances en possession des dits duchés.

3. Le duc Frédéric a revendiqué auprès du roi de Danemark, seulement en date du 15 janvier 1859, son droit de succession aux duchés, revendication qui est restée naturellement sans résultat.

4. Son père a donné une déclaration, seulement le 16 novembre 1863, par laquelle il transmettait son propre droit de succession à son fils, droit déjà précédemment vendu et dûment payé.

5. En conséquence les prétentions du duc Frédéric à cette succession sont sans aucun fondement, et à l'Autriche et à la Prusse en commun revient exclusivement la souveraineté des duchés.

La conclusion la plus logique et la plus morale qui restait à tirer de ce document, ainsi que de la séparation

des deux duchés établie par la convention de Gastein, eût été de restituer ces territoires au Danemark, puisqu'on ne l'en avait dépouillé qu'au nom des prétendus droits des Augustenbourg et de l'union indissoluble du Schleswig avec le Holstein, détruits maintenant par les vainqueurs eux-mêmes. Mais la politique des grandes puissances en action, celle de la Prusse surtout, s'inquiète assez peu, on le conçoit, de la morale et de la logique. La pièce sus-indiquée ne servit qu'à décrier les partisans de l'indépendance des duchés et à avancer l'œuvre d'annexion prussienne. De ce côté-là, et grâce surtout à ses forces militaires, le gouvernement de Berlin n'eut bientôt plus rien à redouter ; il parvint même à se recruter un noyau de Holsteinois, faible il est vrai, mais bruyant, qui, soutenu par l'administration supérieure, fit assez de bruit de ses sympathies prussiennes pour en imposer un moment à l'opinion publique sur les vœux réels des populations.

Leur zèle dans cet exercice reçut bien, çà et là, d'éclatants démentis, au nord comme au sud des duchés, mais insuffisants à arrêter l'action du réseau officiel d'incorporation.

D'autres obstacles plus sérieux devaient toutefois se présenter sous les pas de la Prusse. Le gouvernement autrichien secoua enfin sa torpeur et celle de ses agents ; il ordonna entr'autres au général Gablenz, en novembre 1865, de mieux veiller aux menées prussiennes dans les duchés et à la conservation des intérêts autrichiens. Le cabinet de Berlin avait, pendant ce temps, vainement sollicité de nouvelles concessions et faveurs de l'Autriche. Il avait cherché à obtenir la cession du Holstein par les

mêmes moyens qui lui avaient procuré le Lauenbourg. Il avait en outre reproduit des ouvertures plus importantes faites déjà l'année précédente, à savoir de lui garantir ses possessions vénétiennes, pour le cas où elle serait attaquée ou amenée à tenter la reprise de la Lombardie ; elle avait fait miroiter aussi les avantages que l'Autriche pourrait retirer sur le Bas-Danube d'une solide alliance avec la Prusse, qui tiendrait en échec également la France et la Russie. Mais à toutes ces raisons la cour de Vienne était restée sourde ; elle avait refusé d'échanger une proie contre une ombre ; elle ne voulait à aucun prix laisser s'agrandir la Prusse, en Allemagne surtout, sans un agrandissement correspondant pour elle-même, et elle avait prononcé le mot de Silésie. Cela suffit pour couper court à toute possibilité d'arrangement ; et le silence se fit sur une question qui prenait de telles proportions et devenait si irritante.

Les instances et les menées de la Prusse ne s'arrêtèrent pas davantage pour cela. Elles changèrent seulement de place. M. de Bismark, dans un nouveau voyage à Paris et à Biarritz en automne 1865, s'appliqua à assurer à la Prusse le bon vouloir de l'empereur Napoléon, pour le cas où elle serait obligée de prendre les armes contre l'Autriche. Il conféra longuement avec le ministre des affaires étrangères français et avec le représentant du roi Victor-Emmanuel, et il réussit, paraît-il, à jeter dès ce moment les bases d'une alliance éventuelle de la Prusse et de l'Italie, sous le patronage, prudent il est vrai, de la France. M. de Bismark aurait alors, dans la chaleur de son plaidoyer en faveur d'une triple alliance franco-

prusso-italienne, fait entrevoir à M. Drouin de l'Huys quelques avantages positifs pour la France en Allemagne et la perspective d'une cession de tout ou partie des provinces rhénanes, dans une rectification générale des frontières orientales de France.

D'autre part le représentant de l'Autriche à Paris, le prince de Metternich, ne resta pas en arrière de courtoisie envers l'empereur Napoléon, et il put l'informer que le cabinet de Vienne ne serait pas éloigné, pour lui être agréable, de céder la Vénétie à l'Italie, à la première occasion favorable, à condition d'être libéré de tout danger de ce côté et de pouvoir se récupérer en Allemagne, en Silésie surtout.

Le gouvernement français ne dut manquer d'être flatté de ces démarches, qui le rendaient en réalité l'arbitre d'une situation grosse, dans toutes les alternatives, d'importants événements. De quelque côté que penchât la balance, une chose était à peu près certaine, c'est que la Vénétie en reviendrait à Victor-Emmanuel, et que la promesse de 1859 de rendre l'Italie libre jusqu'à l'Adriatique serait réalisée. Serait-ce au détriment de l'Autriche seulement, de l'Allemagne secondaire, de la Prusse? cela devait peu peser à la France, pourvu qu'une des parties ne prît pas une prépondérance trop grande sur l'autre, ce qui en vérité n'était pas raisonnablement présumable. Et si l'un des deux belligérants menaçait d'absorber son rival, ce qui eût rompu défavorablement à la France l'équilibre européen, il devait être facile à celle-ci, en se tenant prête aux éventualités, de faire retourner la roue de la fortune. Le cabinet de Paris ne dut donc, il nous

semble, avoir aucun motif de décourager dans leurs espérances le gouvernement prussien ni le gouvernement autrichien. Le jour n'a pas encore pénétré sur ces négociations, qui n'ont été peut-être que de simples pourparlers personnels. En attendant, il n'est pas irrationnel de penser et il y a même tout lieu de croire que le gouvenement de l'empereur Napoléon se sera borné à faire bon accueil, de droite et de gauche, aux assurances données en faveur de la Vénétie, ainsi qu'aux perspectives d'une compensation territoriale en faveur de la France, si l'équilibre présent des grandes puissances était rompu, et qu'il sera resté énigmatique sur tout le reste. Si ce n'est pas ce qu'il a fait, qu'on nous pardonne la liberté d'exprimer l'avis que c'est au moins ce qu'il aurait dû faire, tout en se préparant à une observation des événements vigilante, armée et à la hauteur des grands jouteurs qui seraient aux prises.

Dès le commencement de 1866, les duchés furent le théâtre d'agitations plus vives, provenant du fait que le gouverneur autrichien, s'il n'avait pas encore ouvertement rompu avec son collègue prussien, ne laissait passer aucune occasion de racheter par sa raideur ses excessives complaisances antérieures. La population holsteinoise, ayant constaté la nouvelle évolution de la politique autrichienne et se sentant soutenue, reprit ses manifestations en faveur du prince d'Augustenbourg, et elle y fut dès lors plutôt excitée qu'empêchée par l'administration supérieure.

Le commissaire prussien à son tour eut beau élever ses plaintes et être appuyé de son gouvernement par

note du 20 janvier; en Holstein on n'en tint nul compte. Au contraire, on passa outre ; la faible minorité prussienne, à la tête de laquelle se trouvait un ancien et remuant agent des Augustenbourg, M. Scheel-Plessen, fut bafouée et persécutée. La convocation des états du Holstein fut solennellement demandée au général Gablenz par une réunion de notables, et, en attendant, une grande assemblée populaire, schleswig-holsteinoise et allemande, fut convoquée à Altona pour le 23 janvier 1866. Dans cette assemblée, maints orateurs, dont MM. Müller de Francfort, Metz de Darmstadt, Kolb et autres, purent tout à leur aise se déchaîner contre la politique prussienne et faire prendre des décisions dans le sens de celles de Francfort et de la mission des 36. Ils ne furent troublés en rien par le général Gablenz, qui crut cependant devoir blâmer publiquement ces agitations populaires.

Le gouvernement du roi Guillaume n'était pas disposé à se contenter d'un simple blâme, et qui d'ailleurs ne lui paraissait pas de la plus parfaite sincérité. Par une note du 26 janvier, il chargea son ambassadeur à Vienne, M. de Werther, de porter ses plaintes formelles au cabinet impérial. Dans cette note, qui inaugure la période de rupture ouverte entre les deux puissances, il était reproché à la cour de Vienne de favoriser dans le Holstein des dispositions hostiles à la Prusse, de laisser convertir ce pays, conservateur par excellence, en foyer de révolution par une invasion des meneurs démocratiques du sud de l'Allemagne, qui avaient pu même y prêcher sans entrave la doctrine subversive du refus de l'impôt. « Le roi Guillaume avait vu avec une profonde douleur ces

menées se placer sous l'égide du double aigle impérial, qui naguère flottait dans de sanglants combats à côté de la bannière prussienne, et il devait faire savoir à l'Autriche que si elle attachait peu de prix à son droit en Holstein, en revanche l'avenir des duchés constituait une question vitale pour la Prusse ; que par conséquent il fallait que toute équivoque sur ce point s'éclaircît au plus tôt entre les deux gouvernements. »

A cette requête le comte de Mensdorf répondit calmement, le 7 février, que « la situation actuelle des duchés n'étant que provisoire, il était convenable d'y permettre la libre émission des prétentions et des droits divers. »

Les manifestations en faveur du prince d'Augustenbourg se continuèrent en Holstein, sans opposition, mais sans appui public de la part de l'administration supérieure, ce qui amena le gouvernement prussien à y proclamer un décret du 11 mars punissant toute atteinte au *condominium* des duchés stipulé par la paix de Vienne, d'une peine de 5 à 10 ans de travaux forcés. En même temps des préparatifs militaires sérieux étaient faits en Prusse, ainsi que de grandes combinaisons d'opérations communes avec l'Italie, surtout par l'intermédiaire d'un délégué spécial du roi Victor-Emmanuel, le général Govone.

L'Autriche fit faire à Berlin des remontrances orales par son ambassadeur M. Karolyi, et commença aussi à se préparer décidément à la guerre dès la première semaine de mars. Le 11 un conseil de maréchaux fut tenu à Vienne ; le 15 les premières concentrations en Bohême furent ordonnées ; le 16 un avis confidentiel fut donné

aux gouvernements allemands alliés d'avoir à prendre leurs précautions militaires, vu que l'Autriche ne tarderait pas à déférer toute la question des duchés à la Diète germanique et à demander une exécution fédérale contre la Prusse, aux termes de l'article 11 de la constitution, d'après lequel « les Etats confédérés s'engagent à ne se faire la guerre sous aucun prétexte et à ne point poursuivre leurs différends par la force des armes, mais à les soumettre à la Diète. Celle-ci essayera, moyennant une commission, la voie de la médiation. Si elle ne réussit pas et qu'une sentence juridique devienne nécessaire, il sera pourvu par un jugement *austrégal*, auquel les parties litigeantes se soumettront sans appel. »

Tandis que le gouvernement avait soin de se taire sur ces préparatifs, les journaux autrichiens prirent subitement un ton belliqueux et menacèrent la Prusse d'un million de soldats austro-allemands, qui seraient bientôt sous les armes, commandés par l'énergique maréchal Benedek.

Le gouvernement prussien, tirant immédiatement bon parti de ces menaces, se proclama martyr de son sentiment national allemand. Dans une note-circulaire du 24 mars, il rompit le premier le silence que les deux cabinets gardaient publiquement l'un vis-à-vis de l'autre, note dans laquelle, feignant de vives alarmes sur des mouvements mystérieux de troupes autrichiennes en Bohême, il dénonçait ces provocations de guerre et invitait les cours secondaires de l'Allemagne à déclarer de quel côté elles se rangeraient en cas d'une lutte armée entre les deux grandes puissances allemandes.

Il parlait aussi de la nécessité de s'occuper de nouveau de la révision du pacte fédéral. Pour toute réponse M. de Bismarck fut simplement renvoyé au susdit article 11 de la constitution, qui avait amplement pourvu au cas présumé. La réponse de M. de Beust, au nom de la Saxe, fut en outre empreinte d'une ironie très-remarquée. Celle de l'Autriche, en date du 31 mars, laissait encore à la Prusse un moyen honorable de revenir en arrière. Elle ne nia pas certains mouvements de troupes en Bohême, mais elle les expliqua par des troubles qui y étaient récemment survenus à l'occasion de Juifs. L'empereur François-Joseph y donnait d'ailleurs sa parole qu'il n'avait jamais songé à attaquer la Prusse.

Cette déclaration était sans nul doute d'une parfaite sincérité. Le gouvernement prussien pouvait toutefois en dire autant de lui-même. Il ne voulait certainement pas *attaquer* l'Autriche, mais seulement annexer les duchés, puis se *défendre* contre l'Autriche, si celle-ci s'y opposait par la force. Le roi Guillaume put donc assez franchement répondre, le 5 avril, que lui non plus n'avait jamais songé à attaquer l'Autriche, que, s'il avait ordonné des armements, c'était seulement par précaution, et que ces précautions se trouvaient bien légitimées par les mouvements de troupes autrichiennes vers la frontière de Bohême, tandis que les désordres des Juifs, invoqués dans la note du 31 mars, avaient eu lieu à Prague et aux environs.

M. de Mensdorff répliqua, le 7 avril, sur un ton plus vif. Ce n'était pas l'Autriche, dit-il, dont les sentiments pacifiques sont connus, qui a fait naître les premières

appréhensions de la guerre ; ce sont les actes, les paroles, l'attitude du ministre du roi Guillaume. On ne donnera pas sur ce point le change à l'opinion européenne ; les mesures militaires prises par l'Autriche ne sont pas de celles qui précèdent une *grande* guerre ; aucune concentration *notable* de troupes n'a eu lieu ; si d'ailleurs, à Berlin, on est réellement désireux du maintien de la paix, qu'on y désarme ! Une attaque imprévue de l'Autriche n'est point à craindre : la parole impériale est engagée.

Habemus confitentem reum, riposta M. de Bismarck, le 15 avril ; vous avouez avoir fait les premiers préparatifs militaires, pourquoi désarmerions-nous les premiers ? Si l'empereur François-Joseph a donné sa parole qu'il ne nous attaquerait pas, le roi Guillaume a donné la sienne que vous ne seriez pas attaqué par nous. Nous acceptons le désarmement, mais vous en prendrez l'initiative.

Soit, répondit M. de Mensdorff, le 18 avril. Nous consentons à vous précéder de vingt-quatre heures ; le 25 avril, un ordre impérial enjoindra aux régiments massés en Bohême de rentrer dans leurs anciennes garnisons, et, le lendemain, vous diminuerez à votre tour l'effectif de vos troupes récemment augmenté.

M. de Bismarck répliqua, le 21 avril, qu'il ne saurait s'engager par aucune date ; mais qu'il suivra l'Autriche pas à pas dans la voie du désarmement.

Sur cela un temps d'arrêt se fit, et des rumeurs pacifiques vinrent un peu rassurer les esprits craintifs. Le débat, poursuivant son cours rationnel, passait par une période de transition, pour s'agrandir et s'envenimer.

Parallèlement à cette dispute sur la question des arme-

ments, qui paraîtrait d'une certaine frivolité si l'on oubliait l'importance que devait mettre chacune des parties à influencer dans son sens l'opinion des divers gouvernements et sociétés politiques de l'Allemagne, le gouvernement prussien en avait mené une autre s'adressant plus spécialement aux masses populaires et aux sociétés libérales. Le 9 avril il avait lancé une vraie bombe révolutionnaire au travers du vieil échafaudage de la Diète germanique. Pour briser les résistances des gouvernements secondaires il avait fait appel aux populations, et il avait remis sur le tapis la question de la réforme du pacte fédéral au moyen d'un parlement allemand nommé par le suffrage universel. Ces prémisses seuls étaient indiqués, mais ils faisaient présumer le reste ; on devait s'approcher du projet de 1849. M. de Bismarck, qui avait appris par l'expérience d'un pays voisin comment, avec une main ferme, on peut se procurer un parlement obéissant, et, par sa propre expérience, comment on peut se passer d'un désobéissant, ne montrait plus les mêmes scrupules qu'en 1848, 1849 et 1850, à l'endroit des produits du suffrage universel. Celui-ci était reconnu bon à quelque chose, à servir au moins d'excellente machine de guerre.

Dès le 9 avril l'Autriche déclara qu'elle désirait aussi une réforme, mais qu'il était bon que le projet prussien passât par les voies légales, c'est-à-dire qu'il fût renvoyé à la Diète et à ses comités ordinaires. C'était demander à peu près que le projet prussien fût poliment ajourné aux calendes grecques.

Tout motif plausible de querelle pouvait, après cela,

paraître dissipé, pour quelque temps au moins. Mais alors surgit à point donné sur l'échiquier diplomatique une quatrième pièce principale, l'Italie, qui devait faciliter à la Prusse la reprise du débat.

L'Italie, qui se présente ici assez inopinément, ne nous occupera pas longtemps dans cette introduction. Sa situation était franche et nette. Elle voulait accomplir ses destinées, et elle le proclamait hautement; elle voulait être indépendante de l'étranger; délivrer la Vénétie du joug des Autrichiens, et la Haute-Italie du péril incessant qui la menaçait, tant que le quadrilatère du Mincio et de l'Adige était entre les mains d'une armée hostile. Une bonne occasion se présentait à elle d'entrer en lutte, occasion qu'elle avait peut-être cherchée et créée dès 1864, lors du voyage du général Lamarmora en Allemagne, suivi de celui de M. de Bismarck à Biarritz. Elle en profitait, comme elle aurait profité de l'insurrection vainement attendue de la Hongrie, de l'échauffourée du Frioul ou d'autres complications. L'analogie des situations rapprochait forcément la Prusse de l'Italie, politiquement parlant. Déjà au commencement de l'année 1865, avant la convention de Gastein, le gouvernement prussien s'était publiquement manifesté à cet égard. Il avait fait de courtoises avances au gouvernement italien, et s'était vivement employé à lui procurer accès auprès des divers états allemands du Zollverein, avec lequel le roi Victor-Emmanuel désirait conclure un traité de commerce. La cour de Berlin insista si vivement qu'elle amena toute l'Allemagne — sauf l'Autriche, bien entendu — à reconnaître le royaume d'Italie, et à conclure le traité projeté avec

le Zollverein, qui fut définitivement ratifié le 31 décembre 1865.

Après cela, les relations intimes qui s'accusaient, en mars 1866, entre les deux cabinets de Berlin et Florence, sur une question plus grave encore n'avaient rien de bien étrange. Il était au contraire naturel qu'ils tendissent à s'unir pour se faire céder par l'Autriche, en cherchant à l'intimider, ce qu'ils n'avaient pu obtenir par d'autres procédés. Dès la fin de mars l'Italie arma ouvertement et prit par sa presse un ton hautain et menaçant. En même temps un habile diplomate italien, M. Visconti-Venosta, accompagné du fils du célèbre comte Arese, fut envoyé à Paris, puis à Vienne, pour tenter d'y négocier la cession de la Vénétie.

La cour de Vienne, refusant tout pourparler sur de telles bases avec les négociateurs italiens, renvoya simplement ceux-ci au texte du traité de Zurich. ([1]) Elle prit aussi ses mesures militaires et saisit le prétexte du faux bruit d'une attaque de corps-francs italiens sur Montanara, le 18 avril, pour mettre sur le pied de guerre son armée de Vénétie, considérablement renforcée.

Alors le gouvernement italien à son tour entra publiquement en lice. Par dépêche du 24 avril, il signala à l'Europe les dangers qui le menaçaient et fit savoir qu'il était obligé d'y répondre en portant sa marine et son armée sur le pied de guerre. Ces mesures, mises sans tarder à exécution, provoquèrent un grand enthousiasme de la nation et des Chambres. Celles-ci votèrent, le 2

([1]) Traité qui termina la guerre de 1859, sur les bases de l'armistice de Villafranca.

mai, des pleins-pouvoirs au ministère pour parer à tous les besoins financiers de la situation. La Banque fournit au Trésor une somme de 250 millions, et le cours forcé des billets fut décrété. Des troupes furent mises en mouvement vers le Mincio, et un corps de volontaires s'organisa sous le commandement de Garibaldi et sous la direction immédiate du gouvernement.

L'Autriche proportionnant naturellement ses armements en Vénétie à cet élan belliqueux de l'Italie, se trouva obligée à des apprêts de guerre qui ne pouvaient plus se localiser à cette seule frontière.

D'autre part, la Prusse, à qui nous devons maintenant revenir, s'alarma, et à juste titre, de ces immenses mouvements. Que les armées autrichiennes sur pied de guerre fussent en Vénétie, en Styrie ou en Bohême, le péril pour la Prusse était à peu près le même. Au moyen des chemins de fer le changement de front peut s'opérer en cinq à six jours, et si l'Autriche avait réellement des intentions agressives contre la Prusse, celle-ci pouvait être sérieusement menacée. Elle l'était d'autant plus que deux des principaux Etats secondaires de l'Allemagne, la Saxe et la Bavière, faisaient aussi leurs armements et s'annonçaient, déjà en avril, à peu près comme des avant-gardes autrichiennes.

Tout en cherchant à calmer les appréhensions de M. de Bismarck, le gouvernement autrichien avait demandé, comme en passant, que l'on ne prît pas ombrage à Berlin des armements défensifs qu'il était obligé de faire en Vénétie contre des mouvements menaçants du dehors.

A cela le gouvernement prussien répliqua en prenant

ouvertement en main la cause de l'Italie, et en demandant à l'Autriche, par dépêche du 27 avril, de rétablir le pied de paix sur toutes ses frontières ; en outre il somma, à la même date la Saxe de désarmer.

L'Autriche répondit, le 30 avril, qu'elle était disposée à désarmer aussi en Vénétie, si les puissances lui donnaient l'assurance que l'Italie ne l'attaquerait pas. La Saxe nia des armements agressifs de sa part et invoqua la protection fédérale par motion déposée à la Diète, le 5 mai.

Ces deux répliques portèrent nécessairement la question hors du domaine direct des cabinets quasi-belligégérants. A Francfort, ainsi qu'à Londres, à Paris et à St-Pétersbourg, on dut examiner ce qui pouvait être fait en faveur du maintien de la paix, et, pendant ce temps, un nouveau répit se produisit dans le cours des nouvelles guerrières. Des bruits de réunion possible d'un congrès européen à Paris, d'arrangements pacifiques entre l'Autriche et l'Italie circulèrent même pendant quelques jours, un échange réel et actif de dépêches se fit aussi entre les cabinets, mais sans suspension des armements, qui se poursuivirent au contraire avec vigueur dans les trois camps.

Tandis que les premières semaines du mois de mai étaient employées à ces tentatives de médiation de la part des puissances européennes, qui crurent devoir y mettre leur temps et agir sans précipitation, la Diète de Francfort, aussi nantie de la question par le fait de la Saxe, alla plus vite en besogne. Le 9 mai la requête saxonne fut déclarée prise en considération, à la majorité de 12 voix contre 5.

Quelques jours auparavant, le 21 avril, la Diète avait délibéré sur la demande de révision constitutionnelle de la Prusse, et, tandis que celle-ci avait particulièrement insisté pour que le jour de convocation du futur parlement allemand fût fixé en premier lieu, la proposition fut simplement renvoyée à un comité spécial de neuf membres, après avoir été déclarée prise en considération. Ce comité, nommé dans la séance du 26 avril, reçut, quelques jours après, du gouvernement prussien, communication de quelques détails de plus sur ses projets de réforme ; dans une note du 11 mai ils furent résumés en huit points, comme suit :

1. Le parlement allemand, périodiquement assemblé, sera le pouvoir organique central; il représentera directement les populations et les états, et procurera une meilleure exécution de la législation fédérale dans tous les territoires qui seront spécialement désignés comme faisant partie de la confédération.

2. Communauté des poids, mesures et monnaies, des principes du droit civil, de lois de patente, et d'autres matières désignées dans l'art. 64 de l'acte de Vienne sous le titre : « Dispositions d'utilité publique. »

3. Suppression de toutes barrières à la circulation intérieure.

4. Liberté et régularisation de l'émigration dans un intérêt national.

5. Législation commune des péages et du commerce.

6. Protection du commerce allemand à l'étranger et sur mer.

7. Fondation d'une marine militaire allemande et des ports nécessaires à cet effet.

8. Révision de la constitution militaire fédérale en vue d'une plus grande cohésion des forces allemandes.

Chaque point de ce vaste programme comportait, on le voit, un vague qui permettait à toute opinion d'entrer en matière sans se compromettre, mais qui ne faisait qu'ajourner les sûres divergences que soulèveraient les détails d'application. Ces détails furent bientôt révélés par la presse prussienne, en attendant d'être officiellement proclamés par une note circulaire de M. de Bismarck du 10 juin.

En premier lieu l'Autriche et la Hollande étaient éliminées de la Confédération. La Prusse aurait l'autorité suprême sur la marine et sur les ports de Kiel et de Jahdebusen. L'armée de terre serait, en temps de paix comme en temps de guerre, divisée en deux parties, une armée du nord sous le commandement de la Prusse, une du sud sous le commandement de la Bavière. Des traités particuliers régleraient ultérieurement les rapports de la Confédération avec les parties allemandes de l'empire d'Autriche, c'est-à-dire qu'on s'efforcerait de les lui enlever. La votation pour le prochain parlement allemand devrait se faire au plus tôt.

On remarquera que cet audacieux projet prussien n'allait pas jusqu'à oser méconnaître la naturelle tendance de l'Allemagne à se diviser au moins en septentrionale et méridionale.

La Bavière, adroitement flattée dans son ambition par les ouvertures prussiennes, fit une nouvelle tentative, de

concert avec les états secondaires, pour amener une médiation. Commençant par la question des armements, qui était la plus pressante, elle demanda à la Diète d'exiger, au nom de l'article 2, des explications de tous les états qui avaient armé, pour les inviter à rentrer sur le pied de paix. Après quelques discussions préalables, cette motion fut adoptée dans la séance du 24 mai, et l'échange d'explications mis à l'ordre du jour de la séance du 1er juin.

Ainsi la dernière semaine de mai se présentait sous un aspect des plus sombres. Elle accumulait des échéances critiques. Les divers gouvernements allemands ne pouvaient ajourner plus longtemps l'adoption d'une ligne de conduite décisive, soit sur la question de la réforme du pacte, soit sur celle des armements. Ils l'auraient voulu, dans leur appréhension de la guerre, que les cabinets de l'Europe, malgré leurs efforts en faveur de la paix, les en eussent empêchés. La seule action de ceux-ci réveillait forcément un débat qu'il eût été désirable de laisser s'assoupir. Par notes identiques des 26-27 mai, la France, l'Angleterre et la Russie avaient invité les gouvernements de Vienne, de Berlin, de Florence et de Francfort à une conférence en vue du maintien de la paix. Les délibérations porteraient sur trois points principaux, indiqués sous les désignations générales : tranquillisation de l'Italie ; question des duchés de Schleswig-Holstein ; réforme de la Confédération germanique dans ses rapports internationaux.

Malgré le peu d'espoir pacifique qu'on pouvait fonder sur cette conférence, tous les états invités y accédèrent,

sauf l'Autriche, qui posa pour condition à son adhésion que la question de l'abandon de la Vénétie à l'Italie ne serait pas soulevée, et qui demanda que le Saint-Père fût aussi convoqué à la conférence. Cette raideur du cabinet de Vienne coupa court à toute tentative ultérieure d'arrangement et de médiation de la part des puissances. En date du 6 juin, le *Moniteur universel* de Paris annonça que, par suite des exigences de l'Autriche, l'idée d'une conférence avait dû être abandonnée.

Dans ces entrefaites arriva la séance de la Diète germanique du 1er juin, où les états devaient donner les explications attendues. Elle ne fut, on le pense bien, rien moins que pacifique. Comme les héros d'Homère, Messieurs les délégués s'y mesurèrent du regard et de leurs harangues, en attendant de croiser le fer. Le représentant autrichien et président de la Diète, M. de Kubeck, en appela solennellement à la sincérité des constants efforts que son gouvernement avait faits pour s'entendre loyalement avec la Prusse dans la question des duchés ; l'empereur François-Joseph n'avait reculé devant aucune concession, et il n'était obligé de s'arrêter que devant les limites du droit fédéral allemand et de la dignité de l'Autriche. La Prusse, au contraire, en élevant et en soutenant des prétentions injustifiables, avait affiché un mépris complet des convenances et l'intention de recourir aux voies violentes. Elle avait non-seulement voulu forcer les troupes fédérales à évacuer le Holstein, après la paix de Vienne, mais encore méconnu les droits formels de l'Autriche et conspiré son expulsion des duchés, en s'alliant avec des puissances étrangères. Ce jeu de la

Prusse s'était déjà démasqué lors de la convention de Gastein, et plus tard encore, quand l'Autriche se refusa à administrer les duchés en vue de leur annexion future à la monarchie prussienne. Menacée de deux côtés, la cour de Vienne avait dû se mettre en état de défense. Elle n'avait pas à parler ici de ses précautions militaires contre l'Italie, prête à ouvrir les hostilités. Quant à ses autres levées, le cabinet impérial était prêt à les contremander aussitôt qu'il lui serait donné de sûres garanties que le territoire autrichien et celui de ses alliés étaient à l'abri de tout danger de la part de la Prusse. Ces garanties devaient consister en ce qu'il fût bien établi que ce sont les traités et le droit qui doivent régner en Allemagne, et non pas la force; en ce que la Prusse, quoique grande puissance, voulût bien se soumettre aux décrets de la Diète et ne pas troubler la paix de la confédération; en ce que la question des duchés fût résolue par le droit commun et le droit fédéral, et non au profit de prétentions exclusives et arbitraires. Dans la séance du 24 août 1865, on avait admis le droit de la Diète à recevoir communication de la part des cabinets de Vienne et de Berlin de leurs arrangements sur l'affaire des duchés. Maintenant l'Autriche venait, pour sa part, remplir cette obligation et déclarer en même temps que tous ses efforts pour amener une solution conforme au droit fédéral ayant été infructueux, elle déférait la question à la compétence du corps germanique et déclarait s'en remettre à la décision qu'il prendrait. Elle déclarait en outre qu'elle avait donné l'ordre à son gou-

verneur dans le Holstein d'y convoquer les états provinciaux pour entendre leurs vœux sur l'avenir du duché.

A son tour, le délégué prussien, M. de Savigny, fit sa réplique dans des termes non moins vifs. Il justifia son gouvernement des reproches de l'Autriche, et en appela aussi sur ce point à la sincérité des nombreuses explications précédemment données. La mobilisation des troupes prussiennes n'avait été qu'une suite des levées autrichiennes. Que l'Autriche et ses alliés, qui ont été les premiers à armer, soient donc les premiers aussi à désarmer. La Prusse les suivra volontiers et immédiatement dans cetre voie. Elle est en droit d'exiger, elle aussi, que la Confédération lui donne des garanties de paix, garanties qui ne peuvent exister que dans de raisonnables réformes. Si on les lui refuse, la Prusse en devra conclure que le corps germanique actuel n'est plus à la hauteur de son mandat, et elle basera sur cette conclusion les résolutions qu'elle pourrait être appelée à prendre.

Les déclarations des petits états furent généralement dans le sens des deux précédentes; la Bavière chercha encore des moyens d'apaisement, la Saxe dénonça vigoureusement la préméditation de la Prusse de recourir à la guerre pour réaliser ses prétentions.

Le fait est que la séance du 1er juin précipitait forcément le dénouement. Dès le lendemain, le gouvernement prussien protesta à Vienne contre la convocation des états du Holstein et donna l'ordre au général Manteuffel de s'y opposer par la force. Le 4 juin, il lança une note-circulaire foudroyante, où, dans un langage d'une âpreté

inusitée, il rendait l'Autriche responsable de la situation et l'accusait d'avoir provoqué la guerre dans le seul but de rétablir ses finances délabrées, soit par des contributions à lever en Prusse, soit par une banqueroute honorable. Le cabinet impérial n'en fit pas moins suivre à la réunion des états du Holstein, qui furent convoqués pour le 11 juin, à Itzehoë, par décret du général Gablenz, du 5 juin. Le lendemain du jour où ledit décret fut publié, les troupes prussiennes du général Manteuffel se mirent en marche pour occuper le Holstein.

Ainsi, le 7 juin, on connaissait officiellement dans toute l'Allemagne : le naufrage de la conférence projetée de Paris, par suite du refus du gouvernement autrichien de traiter de la cession de la Vénétie ; la prétention de la Prusse d'expulser l'Autriche de la confédération germanique; l'ordre autrichien de convocation des états du Holstein et l'ordre prussien d'occupation du même duché. C'était à proprement parler l'ouverture des hostilités. Elles eussent immédiatement éclaté, si l'Autriche, continuant à serrer son jeu politique, n'eût pas tenu à généraliser le conflit et à s'y présenter seulement avec et au nom de l'Allemagne.

Au lieu de renforcer sa brigade Kalik et d'insurger les duchés contre les Prussiens, ce qui eût été facile et de bonne guerre, mais eût pu lui procurer aussi un échec fâcheux au début, la cour de Vienne fit céder le Holstein aux Prussiens et replier Gablenz sur Altona, puis sur le Hanovre. En revanche, c'est à Francfort qu'elle montra sa colère. Elle y demanda la convocation d'une diète extraordinaire pour le 11 juin, et dans celle-ci elle pro-

posa, vu la violation du traité de Gastein par l'entrée des troupes prussiennes en Holstein, une exécution armée contre la Prusse, soit la mobilisation de toute l'armée fédérale, à l'exception des trois corps d'armée n°s 4, 5, 6 du contingent prussien. Le 14 juin, la Diète, malgré les vives protestations de la Prusse et de ses partisans, vota cette proposition à la majorité de 9 voix contre 6. Les neuf voix de majorité furent celles de l'Autriche, de la Bavière, de la Saxe, du Hanovre, du Wurtemberg, de la Hesse-électorale, de la Hesse-ducale, de Nassau, et de la 16e curie (Lichtenstein, Waldeck, les deux Reuss, les deux Lippe, Hesse-Hombourg). Aussitôt que le résultat fut proclamé, l'ambassadeur prussien se leva et déclara au nom de son gouvernement la résolution votée une violation du pacte fédéral, qu'en conséquence il considérait la confédération germanique de 1815 comme dissoute, sur quoi il quitta la salle.

Aussitôt après, une sommation fut envoyée par la Prusse à ses proches voisins de Saxe-royale, de Hanovre et de l'Electorat de Hesse, qui avaient voté contre elle, de désarmer, de rester neutres et de se ranger dans les douze heures au programme de réforme fédérale du 10 juin; moyennant cela, la neutralité de ces états serait respectée par la Prusse, ainsi que leurs droits de souveraineté, dans les limites de la future confédération.

Les trois gouvernements ayant repoussé cette injonction injurieuse, la guerre leur fut déclarée dès le 15 juin au soir, et en même temps les troupes prussiennes se mirent en marche.

Cette fois, les hostilités étaient bien déclarées et éten-

dues à toute la zone qu'elles pouvaient comporter. C'était précisément ce qu'avait voulu l'Autriche ; elle pouvait maintenant se mettre aussi en campagne, et elle n'y tarda pas.

Mais avant d'aller plus loin et d'aborder cette seconde période de la crise, il est indispensable de passer par deux importantes, quoique arides études préliminaires, à savoir celle des forces armées en présence et celle de l'échiquier où elles étaient appelées à se mesurer.



CHAPITRE III.

Des forces belligérantes en présence.

Nous exposerons successivement les forces militaires et maritimes des états belligérants, en commençant par la partie agressive, la Prusse et l'Italie, et en suivant par l'Autriche et les états de la confédération germanique.

La Prusse, au printemps 1866, comptait près de 19 millions d'âmes, sur une superficie de 5086,7 lieues carrées [1]. C'était de beaucoup la plus restreinte des cinq grandes puissances européennes. Le budget prussien en 1865 était de 150 millions de thalers [2] pour les recettes, et de 141 millions pour les dépenses, donnant ainsi un boni de 9 millions de thalers; la dette nationale d'environ 280 millions de thalers. Sur le budget, 40 millions de thalers étaient affectés à l'armée et 2 $^1/_2$ millions à la marine.

En réorganisation depuis 1860, les forces militaires se trouvaient dans un état provisoire et anormal. Quelques-uns l'estimaient même complétement illégal, puisqu'il n'avait pas encore eu la sanction des Chambres, qui

(1) Ou mille allemand, soit mille géographique de 15 au degré, soit 7408 mètres.

(2) Le thaler prussien égale à 3 fr. 70.

s'étaient refusées sans cesse à voter les crédits *ad hoc*. Les réformes entreprises en 1860 avaient cependant un but très louable au point de vue militaire. Il s'agissait de faciliter les mises sur pied de guerre en rendant l'armée active plus indépendante de la landwehr, en diminuant les charges de celle-ci pour renforcer l'effectif de celle-là.

La Prusse a une organisation militaire particulière, qui date encore de la loi de 1814 sur les levées en masse et des conspirations de la société du Tugendbund contre les prescriptions du traité de Tilsitt. En principe, tout citoyen valide est soldat de l'âge de 18 ans à 50 ans. Mais cette obligation générale est accompagnée de nombreuses exceptions. Outre les exonérations et les exemptions ordinaires, les jeunes gens obtiennent l'autorisation, moyennant certaines charges personnelles, celle par exemple de fournir leur habillement et équipement, d'accomplir en une année toutes les prestations militaires de leur service de présence à l'armée en temps de paix. Environ cinq mille soldats de cette catégorie privilégiée se présentent chaque année sur un contingent annuel d'environ 63 mille hommes.

Au point de vue du recrutement et de l'organisation, l'armée compte quatre grandes classes, à savoir :

1° L'armée active proprement dite, qui est seule sous les armes en temps de paix et qui comprend les levées de trois années, soit les jeunes gens de 20 à 23 ans (dans la province de Westphalie, de 21 à 24 ans). Elle donne un effectif d'environ 200 mille hommes toujours sous les drapeaux, sauf les congés temporaires. Elle cor-

respond à cette armée de 45 mille hommes au maximum du traité de Tilsitt.

2° La réserve de guerre (Kriegsreserve) ou réserve de l'armée active, où les hommes sortis de l'armée active restent encore deux ans, mais en congé ; elle compte environ 150 mille hommes.

3° La landwehr de première classe, de 26 à 32 ans, et la landwehr de deuxième classe jusqu'à 39 ans accomplis, ayant leurs régiments et corps à part, et fournissant un total d'environ 240 mille hommes.

4° Le landsturm ou levée en masse, comprenant tous les hommes valides depuis 40 ans à 50 ans. Sans compter cette dernière classe, l'effectif militaire est d'environ 3 ³/₄ °/₀ de la population totale.

La réforme projetée en 1860 et en cours d'exécution sous l'impulsion du roi Guillaume et sous l'habile direction du ministère de la guerre, général de Roon, consistait essentiellement à prolonger de deux ans le temps de la réserve de guerre, de diminuer considérablement sinon de supprimer la cavalerie et les armes spéciales de landwehr, et de n'appeler plus la landwehr que dans les cas de grande mise sur pied, soit par corps à part, soit mélangée par brigade et division aux corps de l'armée active. Renforcée ainsi de levées de deux ans, l'armée active aurait eu des bataillons de 1000 et quelques hommes sur pied de guerre. Ils restèrent légalement, en attendant que la réforme s'achevât, à environ 800 hommes. Cet effectif étant plus que suffisant, il a pu permettre au gouvernement de prendre tranquillement pa-

tience et même de faire campagne en Danemark sans aucun préjudice.

Au reste, il n'avait pas été touché à la répartition fondamentale de l'armée, qui reste basée sur les subdivisions territoriales.

Il y avait neuf corps d'armée, soit un corps d'élite formant la garde royale et huit corps provinciaux correspondant aux huit provinces de la monarchie. Les quartiers-généraux sont, pour la garde, Berlin ou Potsdam ; 1er corps Königsberg ; 2me Stettin ; 3me Berlin ; 4me Magdebourg ; 5me Posen ; 6me Breslau ; 7me Münster ; 8me Coblentz.

Sur pied de paix, chaque corps d'armée est composé de deux divisions d'infanterie (avec la cavalerie divisionnaire) ; 1 bataillon de chasseurs, 1 de pionniers, 1 du train. Le corps de la garde a en outre sa division spéciale de cavalerie de deux brigades. Le 8me corps a de plus une division particulière comptant une brigade d'inspection et une brigade de garnison des forteresses fédérales [1].

La division se compose régulièrement de deux brigades d'infanterie et d'une brigade de cavalerie. La brigade se compose de deux régiments.

Les neuf corps d'armée comptent donc 20 divisions, dont 3 de la garde ; ou 37 brigades d'infanterie, dont 4 de la garde et 33 de la ligne, et 18 brigades de cava-

(1) Quoique nous parlions ici au présent, il va sans dire que ces indications se rapportent à ce qui existait avant la guerre. Depuis lors, par l'acquisition de nouvelles provinces, l'organisation a dû être changée en plusieurs points.

lerie, dont 2 de la garde et 16 de la ligne. Les divisions et les brigades sont numérotées sur leur nombre total, et non par corps ou respectivement par division. Les autres armes ou corps de troupes qui entrent dans la composition du corps d'armée sur pied de guerre, mais qui ne lui sont qu'adjoints sur pied de paix, portent en revanche le numéro du corps d'armée.

L'infanterie se compose de 81 régiments, à 3 bataillons, plus le dépôt, et de 10 bataillons de chasseurs; le bataillon à 4 compagnies. Sur pied de paix, le bataillon de la ligne a ordinairement 550 hommes, sans dépôt; ceux de la garde maintiennent un effectif un peu plus fort. Sur pied de guerre, on porte le bataillon en moyenne à environ 1000 hommes. Ceux-ci se forment sur trois rangs, le troisième rang sortant en tirailleurs.

Les divers régiments et bataillons se répartissent comme suit:

Dans la garde, 9 régiments, dont 4 dits de la garde à pied; 4 de grenadiers et un de fusiliers; 1 bataillon de chasseurs et 1 bataillon de carabiniers. Dans la ligne, 72 régiments, dont 12 de grenadiers, n°s 1 à 12; 8 de fusiliers, n°s 33 à 40, et 52 d'infanterie de ligne, n°s 13 à 32 et 41 à 72; plus 8 bataillons de chasseurs, n°s 1 à 8; un par corps d'armée. Total de l'infanterie, 253 bataillons, 140 mille hommes sur pied de paix, 250 mille sur pied de guerre. Les fusiliers, carabiniers et chasseurs forment l'infanterie légère.

Il y a en outre les troupes de dépôt ou de remplacement qui donnent 83 $^1/_2$ bataillons, soit environ 80 mille hommes.

La cavalerie se compose de 48 régiments, tous à 4 escadrons, plus un dépôt, sauf 8 régiments (dragons et hussards), qui ont été conservés à 5 escadrons; total 200 escadrons à 100 hommes montés, sur pied de paix, et 150 sur pied de guerre. La proportion de la cavalerie avec l'infanterie est donc de $^1/_7$ à $^1/_8$.

Les divers régiments de cavalerie se répartissent comme suit :

Dans la garde, 8 régiments, à savoir 1 des gardes du corps, 1 de cuirassiers, 2 de dragons, 1 de hussards, 3 de houlans ou lanciers.

Dans la ligne, 40 régiments, à savoir 8 de cuirassiers, 8 de dragons, 12 de hussards et 12 de houlans ou lanciers.

Les cuirassiers forment la grosse cavalerie; les houlans la mixte; les dragons et hussards la légère. Les régiments de la garde sont universellement renommés pour leur beauté.

Il existe toujours, en outre, une cavalerie de landwehr qu'on dit compter 12 régiments, qui auraient dû être dissous par la réforme de M. de Roon, et qui, croyons-nous, le sont de fait pour une bonne partie d'entr'eux. On peut en tirer, ainsi que des escadrons de dépôt formés en temps de guerre, un effectif d'une quinzaine de mille hommes.

L'artillerie comprend 9 brigades, une pour chaque corps d'armée et portant le numéro de celui-ci, c'est-à-dire une brigade de la garde et 8 brigades de la ligne. La brigade est très diversement composée suivant que l'armée est sur pied de paix ou sur pied de guerre. Dans

le premier cas, c'est essentiellement une affaire d'administration et d'économie.

Dans le second cas la répartition a dû varier ces derniers temps au fur et à mesure de l'introduction du nouveau matériel. Actuellement, la brigade sur pied de guerre se divise en deux grandes catégories : l'artillerie de campagne et l'artillerie de position. La première se répartit en 4 divisions (Abtheilungen), dont 3 à pied et une à cheval. Chaque division compte 3 batteries; total de la brigade, 12 batteries, à 4 pièces sur pied de paix et à 8 sur pied de guerre, soit 96 pièces; on met ordinairement la batterie à 6 pièces sur pied de guerre, ce qui donne 16 batteries au lieu de 12 pour la brigade.

L'artillerie de campagne comprend ainsi 108 ou 145 batteries, la brigade à 150 ou 200 hommes; total de l'artillerie de campagne, environ 20 mille hommes avec 864 bouches à feu, c'est-à-dire plus de 3 pour mille hommes de l'infanterie. Sur ce nombre un quart est du 12 livres lisse ordinaire; un quart du 12 livres lisse léger; un quart du 4 livres rayé; un quart du 6 livres rayé.

L'artillerie de position comprend par brigade 1 à 2 divisions de 4 compagnies chacune; la compagnie a 100 hommes sur pied de paix et de 100 à 230 sur pied de guerre. Total de l'artillerie de position, environ 18 mille hommes. A la brigade d'artillerie sont attachés en outre une compagnie d'ouvriers et un détachement d'artificiers, avec colonne d'équipages, ce qui porte son effectif moyen à environ 4 mille hommes.

La brigade ne reste naturellement pas en masse; elle

détache à chaque division d'infanterie trois batteries, et à chaque division de cavalerie une batterie ; le reste forme la réserve du corps d'armée.

On sait que le canon prussien, adopté dans maints états de l'Allemagne, ainsi qu'en Belgique et partiellement en Suisse, après de minutieuses expériences de polygone, est d'un système tout particulier. Il est en acier fondu et se charge par la culasse, au moyen d'un mécanisme beaucoup trop compliqué et trop délicat pour un canon de campagne.

Le génie se compose, outre d'un nombreux état-major particulier, de 9 bataillons dits de pionniers, un par corps d'armée, tous à 4 compagnies, plus une de dépôt; sur pied de paix, 4400 hommes; sur pied de guerre, 5400.

Le train compte aussi 9 bataillons, un par corps, à 2 compagnies; total 1600 hommes sur pied de paix, 30 mille sur pied de guerre.

En somme, l'armée active sur pied de guerre compte environ 350 mille hommes, non compris les dépôts des régiments et bataillons, avec 864 bouches à feu.

En comptant les dépôts, environ 100 mille hommes, les troupes de garnison ou de première landwehr, environ 140 mille hommes en 116 bataillons, et la deuxième landwehr, 90 mille hommes, aussi en 116 bataillons, on arriverait au chiffre total de 680 mille hommes.

Toute l'infanterie est armée du fusil ou de la carabine à aiguille (Zündnadelgewehr), celui des régiments de fusiliers étant un peu plus court et allégé que les autres.

Le fusil prussien, en dehors de la particularité de son chargement par la culasse, n'a rien de remarquable. Il

est du calibre de 15 millimètres, à quatre rayures, faisant un tour sur 1 mètre 45 ; la balle prend les rayures par un bourrelet ; elle est ovoïde, du poids d'environ 30 grammes, et se tire avec une charge de poudre de 4 $^{1}/_{2}$ grammes. La cartouche est en papier et porte son amorce. A 800 pas le tir est encore très précis. Ce fusil, inventé par M. de Dreyse il y a plus de trente ans, se chargeait dans l'origine par la bouche et n'avait eu en vue que de réunir la cartouche et la capsule. Perfectionné en chargement par la culasse, il réalisa un sensible progrès sur les fusils se chargeant par la bouche et donna des résultats convenables dans les campagnes de 1849 et de 1864.

La marine prussienne, quoique ne datant que d'une vingtaine d'années, est déjà sur un pied respectable. Elle comptait au printemps de 1866 en fait de bâtiments à vapeur, 6 corvettes à hélice de 28 canons chacune ; 24 canonnières à 4, 3 et 2 canons de gros calibre ; 5 avisos ; en tout 35 bâtiments à vapeur, avec 179 canons. Depuis lors elle s'est sensiblement accrue, et quelques *cuirassiers* américains sont en construction en Angleterre.

La flotte à voile compte 48 bâtiments avec un total de 216 canons, dont 3 frégates, une à 48 canons, une à 38 et une à 28 canons ; 2 bricks de 16 canons, 3 bricks plus petits, 36 chaloupes canonnières, 4 yoles ; le tout armé d'un beau matériel dont quelques gros calibres rayés.

Le Royaume d'Italie comptait avant la guerre et l'acquisition de la Vénétie une population totale d'environ 22 millions d'âmes, sur une superficie de 4670 lieues

carrées. Son budget pour 1865 présentait un chiffre de 670 millions de francs pour les recettes et de 873 millions pour les dépenses, donc un déficit de 203 millions. Les dépenses militaires figuraient dans ce chiffre pour 192 millions, et celles de la marine pour 48 millions. En 1864 on avait dépensé 25 à 30 % de plus dans chacun de ces départements. Le mauvais état des finances italiennes ne doit être attribué qu'à l'état exceptionnel et transitoire du pays, c'est-à-dire aux dépenses extraordinaires des dernières années pour fonder l'administration unitaire, et pour l'organisation de l'armée, de la flotte, des forteresses avec leur coûteux matériel moderne, ainsi qu'à la perception difficile des impôts dans quelques provinces importantes, qui deviennent ainsi des charges, au lieu de fournir un accroissement de recettes.

L'armée italienne actuelle est formée sur le modèle et le cadre de l'excellente petite armée sarde de 1859. Elle comprend, au point de vue du recrutement, trois espèces principales de troupes, à savoir :

1° Les soldats d'ordonnance (1) ou engagés volontaires dans des corps spéciaux, dans la gendarmerie, dans l'administration, dans les musiques, etc., et qui sont libérés après huit ans de service ;

2° Les levées de première catégorie, ou classes provinciales fournies par la conscription. Ces troupes sont astreintes à onze ans de service, dont cinq ans sous les

(1) D'*ordinanza,* qu'il ne faut pas confondre avec l'appellation à peu près semblable d'Angleterre et d'Amérique, où le corps d'*ordnance* est un corps technique d'officiers et de sous-officiers correspondant aux états-majors particuliers d'artillerie d'autres armées.

drapeaux et six en congé limité. Ces levées forment le noyau et la masse de l'armée active ;

3° Les levées de deuxième catégorie. Ce sont les hommes qui, dans le contingent annuel de la conscription, sont moins qualifiés pour le service permanent ou ont droit à des exemptions partielles. Ils forment une sorte de milice appelée la réserve, qui n'est levée qu'en temps de guerre pour renforcer les dépôts et combler les vides de l'infanterie de ligne. Les hommes reçoivent une instruction de deux à trois mois la première ou la seconde année, puis sont renvoyés dans leurs foyers, où ils restent pendant cinq ans à la disposition du gouvernement.

Il y a en outre une forte garde nationale, qui par un triage convenable peut donner environ 200 bataillons à 5 à 600 hommes parfaitement aptes à tenir garnison dans les places. Quelques bataillons piémontais de ce genre rendirent de bons services en 1859.

L'armée italienne n'a pas encore ses onze classes, puisqu'elle ne date que de 1860-1862 ; en revanche, elle a recueilli un certain nombre de régiments des anciennes armées sarde, toscane, parmesane, modenaise, lombarde, romaine, napolitaine et garibaldienne ; elle s'est recrutée de nombreux volontaires, et elle a maintenu en permanence plusieurs classes de la deuxième catégorie. Cette situation transitoire a permis aux calculateurs de dresser, un peu au gré de leurs désirs, le chiffre de l'effectif total des forces. Tandis que les uns attribuaient à l'armée italienne plus de 600,000 hommes, d'autres lui en accordaient à peine la moitié. Le fait est qu'il s'agissait d'abord de s'entendre sur les chiffres exacts

des nouvelles levées et du rappel des permissionnaires qui ne se font qu'en temps de guerre. Or, d'après le zèle avec lequel on accourut sous les drapeaux, nous croyons n'être pas loin de la vérité en estimant les forces dont le roi Victor-Emmanuel pouvait disposer à près de 320 mille hommes d'armée active, maintenus facilement à ce chiffre par 130 mille hommes au moins de réserves et secondés par environ 100 mille hommes de garde nationale mobile.

L'infanterie compte 85 régiments, dont 8 de grenadiers, 72 de ligne et 5 de bersagliers. Ces derniers sont à 8 bataillons, plus 4 compagnies de dépôt ; les 80 autres à 4 bataillons, plus 2 compagnies de dépôt ; tous les bataillons à 4 compagnies, la compagnie à 90 hommes sur pied de paix et à 175 sur pied de guerre, y compris les officiers, dans les régiments de ligne et de grenadiers, et à 100 hommes sur pied de paix et 150 sur pied de guerre dans les compagnies de bersagliers.

Les bataillons de guerre sont donc, dans la ligne, de 710 hommes, y compris les états-majors, et de 610 dans les bersagliers. C'est un total de 360 bataillons actifs, donnant, avec les états-majors des régiments, un effectif d'au moins 250,000 hommes, pouvant être sans cesse alimenté par les dépôts. Ceux-ci étant même assez forts pour donner, comme en Autriche, un cinquième bataillon de ligne, ces cinquièmes bataillons furent ordonnés par décret du 16 mai, ce qui porta le nombre total des bataillons actifs à 440.

La cavalerie compte un régiment de guides pour le service des états-majors, et 18 autres régiments, dont

4 de ligne ou grosse cavalerie, et 14 de cavalerie légère. Celle-ci se subdivise en 7 régiments de lanciers et 7 de chevau-légers. Tous les régiments sont à 6 escadrons actifs, avec un escadron de dépôt en temps de guerre. L'escadron de guerre est de 150 hommes et 115 chevaux, ce qui donne un total d'une vingtaine de mille hommes avec 15,000 chevaux, y compris les dépôts, qui ne comptent que pour 2500 hommes et un millier de chevaux. Cette proportion de la cavalerie relativement à l'infanterie (1/16e seulement) peut paraître beaucoup trop faible à ceux qui se rappellent que les experts voudraient qu'elle fût en général du cinquième ou du sixième. Mais elle est bien suffisante pour les terrains coupés de la Haute-Italie et surtout de la Vénétie.

L'artillerie compte 9 régiments, dont 1 (n° 1) de pontonniers, de 9 compagnies et une de dépôt; 3 de position (nos 2, 3 et 4) à 16 compagnies actives et 2 de dépôt; et 5 de campagne (nos 5, 6, 7, 8 et 9), tous à 16 batteries actives et 2 de dépôt; le n° 5 a, sur ces 16 batteries, 2 batteries légères à cheval pour manœuvrer avec la cavalerie. Le total des batteries actives ou de bataille est donc de 80, plus 10 de dépôt, donnant 540 pièces toutes rayées et aux calibres de 8 ou de 16 livres (correspondant au 6 et 12 prussien). Avec les ouvriers, 7 compagnies, et les états-majors, l'artillerie se monte à environ 28 mille hommes et 11 mille chevaux.

Le génie compte, outre un nombreux état-major, 2 régiments de sapeurs, à 18 compagnies actives chacun et 2 compagnies de dépôt, donnant un total d'environ 7 mille hommes.

Le train compte 3 régiments à 8 compagnies chacun et 1 compagnie de dépôt, donnant un total d'environ 10 mille hommes et 12 mille chevaux. Cet effectif, fort inférieur aux besoins, fut renforcé de voituriers civils, engagés ou requis pendant la guerre, ensuite de mesures prévues à cet effet.

N'oublions pas de mentionner le premier corps de l'armée, les carabiniers royaux, soldats de choix, d'*ordinanza*, qui sont chargés de la police militaire, ainsi que de l'escorte du roi et des princes de la famille royale. Ils sont formés en 13 légions actives et une d'élèves, donnant un total d'une vingtaine de mille hommes et cinq mille chevaux et mulets.

Les divers corps administratifs, les écoles, les vétérans, etc., ainsi que les états-majors, forment un effectif d'une quinzaine de mille hommes.

Les 180 compagnies de dépôt d'infanterie donnent un minimum de 150 à 160 hommes par compagnie, soit une trentaine de mille hommes, faciles, nous le répétons, à quadrupler ou quintupler.

Le total de l'armée active, y compris les services administratifs nécessaires, serait donc de 360 bataillons d'infanterie et quelques légions de carabiniers, 115 escadrons de cavalerie et 540 bouches à feu.

A cela vinrent s'ajouter 42 bataillons de volontaires garibaldiens, dont 2 de bersagliers, avec quelques escadrons.

L'infanterie de ligne, avec les grenadiers, forme 40 brigades de deux régiments chacune, portant un nom

de province ou de ville, et réunis par groupes nominaux de province, quoique les hommes dans les dépôts de recrutement des régiments soient ordinairement mélangés de toutes les parties du royaume. Ainsi, aux 18 anciens régiments ou 9 brigades de ligne sardes, sont venues s'ajouter 5 brigades, montant du contingent lombard, 4 de Toscane, 6 des Romagnes, 1 de Modène, 1 de Parme, 9 de Naples et une de l'île de Sardaigne ; total 36. Les 4 brigades de grenadiers ont été réparties aussi par provinces dont elles portent le nom. C'est ainsi que le 1er et le 2e régiment de grenadiers portent le nom de brigade de grenadiers Sardaigne ; le 3e et le 4e, de brigade de grenadiers Lombardie ; les 5e et 6e régiments, grenadiers de Naples, 7e et 8e de Toscane ; puis viennent les 1er et 2e infanterie formant la brigade Roi ; 3e et 4e brigade Piémont ; 5e et 6e Aoste ; 7e et 8e Coni ; 9e et 10° Reine ; 11e et 12e Casale ; 13e et 14e Pinerolo ; 15e et 16e Forli ; 17e et 18e Acqui ; 19e et 20e Brescia ; 21e et 22e Crémone ; 23e et 24e Come ; 25e et 26e Bergame ; 27e et 28e Pavie ; 29e et 30e Pise ; 31e et 32e Sienne ; 33e et 34e Livourne ; 35e et 36e Pistoie ; 37e et 38e Ravenne ; 39e et 40e Bologne ; 41e et 42e Modène ; 43e et 44e Forli ; 45e et 46e Reggio ; 47e et 48e Ferrare ; 49e et 50e Parme ; 51e et 52e Alpi ; 53e et 54e Ombrie ; 55e et 56e Marche ; 57e et 58e Abruzzes ; 59e et 60e Calabre ; 61e et 62e Sicile ; 63e et 64e Cagliari ; 65e et 66e Valteline ; 67e et 68e Palerme ; 69e et 70e Ancône ; 71e et 72e Pouille.

Deux brigades avec deux bataillons de bersagliers, deux batteries et une compagnie de sapeurs forment

une division. Il y a ainsi 20 divisions, constituant six grands commandements. Dans la répartition qui fut faite en vue des événements de l'année 1866, l'armée active a été formée en 4 corps de 4 à 7 divisions chacun. La cavalerie fut répartie deux tiers au corps d'armée, et un tiers à la réserve de l'armée.

La marine italienne accroissait considérablement les forces de terre. Elle se composait de 110 bâtiments de guerre portant ensemble 1524 canons. Sur ce nombre il y avait 64 vapeurs à hélice, avec 1208 canons, dont 18 frégates et 10 canonnières cuirassées. Le personnel de la flotte comptait une vingtaine de mille hommes, dont 12 mille matelots et machinistes et 6 mille soldats de marine formés en deux régiments.

L'Empire d'Autriche, diminué aujourd'hui de la Vénétie d'environ 2 1/2 millions d'âmes, comptait au printemps 1866 environ 37 millions d'habitants sur une superficie de 11,760 lieues carrées. Son budget pour 1865 était de 520 millions de florins [1] pour les recettes, et de 528 millions pour les dépenses, avec une part de cent millions de florins pour le militaire et de 7 millions pour la marine.

Basée sur d'anciennes traditions l'armée autrichienne est fournie en partie par la conscription avec de larges exonérations et en partie par des levées de milices territoriales. La durée normale du service est de 8 ans, dont 4 à 5 sous les drapeaux. Cela donne un total d'environ 600 mille hommes sur pied de guerre, dont il faut toute-

[1] Le florin autrichien égale à fr. 2. 50.

fois déduire beaucoup de non-valeurs abusives, et sur pied de paix environ 260 mille hommes.

L'infanterie comprend trois classes de troupes se distinguant par leur mode de recrutement, autant que par leur tenue et leur destination en campagne. Ce sont :

1° La ligne, formant la masse de l'armée, qui compte 80 régiments à 4 bataillons dont un dépôt pouvant former un cinquième bataillon en temps de guerre. Le bataillon sur pied de guerre compte mille hommes, tandis que sur pied de paix, il n'y eut guère ces dernières années plus d'un millier d'hommes par régiment. Les 80 régiments font donc un total de 320 bataillons, soit environ 330 mille hommes sur pied de guerre ; sur pied de paix en moyenne 150 mille hommes.

L'infanterie des confins, comptant 14 régiments et 1 bataillon spécial dit bataillon Titel. Ces corps comptaient avant 1859 pour de l'infanterie légère ; aujourd'hui ils sont compris dans la ligne et n'en diffèrent que par un effectif moindre, par leurs pantalons collants, et par de plus larges congés sur pied de paix, qui, joints à des facilités de recrutement, en font une sorte de milice. L'effectif normal du régiment est de 3 bataillons à 6 compagnies, plus un dépôt donnant un total de 43 bataillons, soit environ 50 mille hommes sur pied de guerre, et seulement 8600 hommes sur pied de paix.

L'infanterie légère comprend 32 bataillons de chasseurs ; en outre le beau régiment des chasseurs impériaux ou tyroliens, qui comptait l'année dernière 7 bataillons, dont un de dépôt, en tout 42 compagnies. L'ef-

fectif de l'infanterie légère est d'environ 40 mille hommes sur pied de guerre et 25 mille sur pied de paix.

Le total de l'infanterie est donc d'environ 420 mille hommes sur pied de guerre et de 180 mille sur pied de paix, répartis en 402 bataillons sans compter les dépôts. Tous les bataillons sont à 6 compagnies, se formant en trois divisions. En temps de paix, le dépôt ou 4e bataillon de paix se trouve dans le district affecté au recrutement du régiment, tandis que les trois premiers bataillons sont au contraire éloignés autant que possible de leur pays natal. Ce mode, né de l'organisme hétérogène de l'empire, en facilite peut-être la politique et fut établi en système par le prince de Metternich ; mais il complique et ralentit singulièrement le passage du pied de paix au pied de guerre et le maintien au complet des régiments en campagne.

La cavalerie comprend 41 régiments, soit :

Une cavalerie de ligne qui est aussi grosse cavalerie, soit 12 régiments de cuirassiers à 6 escadrons, dont un dépôt de 2 escadrons, environ 9 mille hommes montés.

Une cavalerie légère comprenant 2 régiments de dragons, 12 de hussards, 12 de houlans, tous à 5 escadrons, plus un dépôt de 2 escadrons ; en outre 3 régiments de volontaires, dont 2 de hussards et 1 de houlans, à 6 escadrons plus dépôt, ce qui donne un effectif d'environ 28,000 hommes sur pied normal de guerre, soit pour toute la cavalerie 38 mille hommes montés, répartis en 205 escadrons en comptant les dépôts. La proportion avec l'infanterie est donc d'environ un onzième.

Les cuirassiers ne portent plus de cuirasse, mais seule-

ment un plastron. Les houlans ont la lance, les dragons et hussards la carabine.

L'artillerie se compose de 12 régiments à 10 batteries chacun, la batterie à 6 pièces ; en outre 1 régiment de côtes de 18 compagnies et un régiment de fuséens et de montagne à 16 batteries. Les régiments numéros 6 et 11 sont de grosse artillerie ou d'artillerie de réserve. Depuis 1863 toutes les batteries de campagne sont rayées, au calibre de 4 et de 8 livres, se chargeant par la bouche. Les canons lisses qui existaient encore disparaissaient au fur et à mesure des livraisons des ateliers. En somme l'artillerie actuelle de campagne compte 960 bouches à feu, c'est-à-dire deux par mille hommes d'infanterie ; sur pied de guerre environ 50 mille hommes ; la moitié sur pied de paix.

Le génie se compose de 2 régiments à 4 bataillons, plus 6 bataillons de pionniers, tous à 6 compagnies sur pied de guerre, y compris le dépôt, en tout 12 mille hommes ; sur pied de paix 8 mille hommes.

Un corps particulier à l'Autriche est la troupe sanitaire, belle institution qui rend en campagne d'éminents services ; elle comprend 12 compagnies de 250 hommes chacune et pouvant s'accroître aisément par des volontaires.

La gendarmerie à cheval et à pied compte environ 12 mille hommes en tout temps.

Le train des équipages, environ 25 mille hommes, est formé en 54 escadrons sur pied de paix, mais doit s'augmenter de nombreux supplémentaires en temps de guerre.

Il y a encore à y ajouter l'état-major général (300 officiers généraux), les gardes du corps et du palais (800 hommes), l'administration, les remontes, le corps de flottille, les troupes d'état-major, infanterie et dragons, organisées seulement en temps de guerre ; les bataillons de volontaires, les compagnies de discipline, les écoles, etc., qui comptent pour une cinquantaine de mille hommes, L'ensemble des chiffres indiqués donne l'effectif total d'environ 600 mille hommes.

En 1859 les forces autrichiennes de terre se divisaient très-méthodiquement en 4 armées, lesquelles se répartissaient en un certain nombre de corps d'armées (un moment 16) ou de commandements territoriaux, puis de divisions et de brigades.

Maintenant l'armée se répartit en 11 commandements territoriaux de diverse importance, dont les uns ne comptent que deux à trois brigades, tandis que d'autres s'élèvent à plusieurs corps d'armée. Il y a 8 corps d'armée organisés, le reste ne s'organise qu'au fur et à mesure des besoins. Le corps d'armée, fort de 28 mille hommes environ, se répartit dans la règle en 4 brigades d'infanterie, une brigade de cavalerie et une brigade d'artillerie de réserve avec les corps accessoires.

On remarquera que, comparativement au système de 1859, deux rouages ont été supprimés, à savoir l'*armée* comme grande unité normale, et la *division* comme unité dite stratégique. Il fut question cependant de les rétablir pour la campagne de 1866, cela en suite de quelques inconvénients reconnus au nouveau système pendant la guerre de 1864 contre le Danemark ;

mais cette réforme fut devancée par les événements.

La brigade d'infanterie est composée comme ordinairement d'un bataillon de chasseurs et de deux régiments avec une batterie ; la force de la brigade est ordinairement de 5 à 6 mille hommes. La brigade de cavalerie est composée de deux régiments, avec une batterie à cheval, c'est-à-dire d'environ deux mille hommes.

La répartition des commandements généraux territoriaux et des corps d'armée, avant les récentes mobilisations, était la suivante :

1° Haute et Basse-Autriche, Salzbourg et Styrie, quartier-général à Vienne ; le deuxième corps, lieutenant-feld-maréchal Thun-Hohenstein.

2° Bohême, quartier-général Prague ; premier corps d'armée, général de cavalerie Clam-Gallas.

3° Moravie et Silésie, quartier-général Brün ; quatrième corps d'armée, général de cavalerie archiduc Charles-Ferdinand,

4° Galicie et Bukovine, quartier-général Lemberg ; brigades détachées ; lieutenant-feld-maréchal Paumgarten.

5° Royaume lombardo-vénitien avec le Tyrol, la Carinthie, la Carniole et le Littoral ; quartier-général à Vérone, la résidence administrative à Udine ; lieutenant-feld-maréchal Benedek, commandant d'armée et commandant-général. Trois corps d'armée, à savoir : le troisième à Laybach, lieutenant-feld-maréchal archiduc Ernest ; le cinquième à Vérone, lieutenant-feld-maréchal

Gablenz ; le septième à Trévise, lieutenant-feld-maréchal Schmerling.

6° Hongrie, quartier-général à Ofen ; partie du sixième corps, dont le reste était encore dans le Holstein, et brigades détachées, prince Frédéric de Lichtenstein, avec le lieutenant-feld-maréchal de St-Quentin *ad latus*.

8° Transylvanie, quartier-général Hermanstadt, lieutenant-feld-maréchal Montenuovo.

8° Banat et Vaïvodic Serbe, quartier-général Temesvar, lieutenant-feld-maréchal Steininger.

9° Croatie et Slavonie, quartier-général Agram ; lieutenant-feld-maréchal Sockevic.

10° Dalmatie, quartier-général Zara, lieutenant-feld-maréchal Mamula.

11° Forteresses diverses. — En outre, la brigade Kalik dans le Holstein.

L'Autriche a fait faire de notables progrès à sa marine depuis qu'elle s'est sentie menacée dans la mer Adriatique. Elle s'est créée une forte station à Pola et elle possède maintenant une belle flotte à vapeur, sans compter son ancienne escadre à voile.

La première se compose de :

Un vaisseau de ligne à hélice *(Kaiser)* de 800 chevaux et 92 canons, 12 frégates, dont 7 cuirassées ; portant ensemble 420 canons ; 2 corvettes, 3 goëlettes, 10 chaloupes canonnières, 12 yachts, plus les trois flottilles des lagunes vénitiennes, du Danube et du lac de Garde ; le tout donnant une force de 66 bâtiments à vapeur, 12,625 chevaux et 736 canons.

La flotte à voile se compose de 51 bâtiments avec 348

canons, dont entr'autres 2 frégates, 3 corvettes et quatre bricks.

La Confédération germanique ne devrait pas à proprement parler figurer en corps au nombre des belligérants, puisqu'elle était déchirée et divisée entre les deux parties principales. Toutefois l'esquisse de ses ressources et de son organisation militaires régulières fera mieux saisir les difficultés que dut offrir la mise en œuvre des diverses forces de la Confédération fractionnée.

Le corps germanique dans son ensemble comptait, au printemps de 1866, 36 états donnant une population d'environ 45 millions d'âmes, dont environ 14 millions de la Prusse et 13 millions de l'Autriche. Le reste de ces deux grands états se trouvait en dehors de la Confédération, mais pouvait et devait naturellement, selon les circonstances, s'additionner aux effectifs de la Confédération.

Celle-ci n'a pas de corps militaires fédéraux proprement dits, sous ses ordres directs, comme, aux Etats-Unis, les réguliers, ou, en Suisse, l'état-major fédéral et les sections d'instructeurs. Tous les corps sont fournis par les états; l'armée fédérale se forme des troupes de ces divers états, levées par ceux-ci et remises ensuite à la Confédération en contingents déterminés par une échelle proportionnelle datant de 1821 et 1822, quelque peu modifiée en 1830 et 1861. L'effectif total de l'armée fédérale, fixé au 2 % de la population, telle qu'elle a été établie par les matricules de 1821, donne un total d'environ 560 mille hommes, qui en 1866 pouvait faci-

lement être doublé. Cet effectif se comptait par armes de la manière suivante : infanterie de ligne 400 mille hommes ; chasseurs et carabiniers 30 mille ; cavalerie 70 mille ; artillerie 50 mille ; génie 7 mille. D'autre part l'ensemble de ces forces se répartissait en 10 corps d'armée de 2 à 3 divisions chacun, et une division de réserve. L'Autriche fournissait seule les trois premiers corps d'armée ; la Prusse les corps n°s 4, 5, 6 ; la Bavière le n° 7 ; avec le 8me commençaient les corps mixtes, le Wurtemberg fournissant la 1re division, Bade la 2me, grand duché de Hesse la 3me ; le 9me corps était fourni : par le royaume de Saxe une division, par la Hesse-électorale, Limbourg, Luxembourg et Nassau la 2me division ; 10me corps : la 1re division Hanovre et Brunswick ; la 2me division Holstein, Lauenbourg, Mecklembourg, Oldenbourg, Lubeck, Brême et Hambourg.

La division de réserve était donnée par les onze autres petites principautés et par la ville de Francfort.

Ces contingents divers formeraient difficilement, on le comprend, une armée proprement dite, vu leur hétérogénéité ; chaque Etat a non-seulement sa tenue à part, mais encore son armement, ses règlements, ses habitudes et même son langage. L'Autriche et la Prusse, libres de composer leurs contingents, pouvaient faire entrer des Italiens, des Hongrois, des Polonais à leur gré dans l'armée allemande.

La grande difficulté de cette armée a toujours été l'organisation du commandement en chef. D'après le mode de 1815, il devait y avoir un commandant en chef nommé par la Diète et assisté d'un délégué de chaque

corps, ce qui ne donnerait pas une hiérarchie assez forte pour mouvoir convenablement d'aussi grandes masses.

En dehors du contingent fédéral, les principaux Etats moyens ont aussi leur armée à eux, et dans les circonstances qui nous occupent le fait devenait important.

Le *royaume de Bavière* pourrait facilement fournir trois ou quatre corps comme celui qu'il doit à la Confédération. La population de la Bavière est d'environ cinq millions d'habitants ; sa superficie de 1390 lieues carrées ; son budget annuel s'équilibre à 46 millions de florins, dont 12 millions pour le militaire ; la dette est de 345 millions de florins.

L'armée active est composée de soldats qui restent six ans au service, dont trois en moyenne sous les drapeaux. Elle compte 16 régiments d'infanterie à 3 bataillons et dépôts, et 8 bataillons de chasseurs, donnant un total de 56 bataillons, à mille hommes en moyenne, soit 60 mille hommes.

Douze régiments de cavalerie à 4 escadrons plus dépôts, soit 48 escadrons actifs, environ 10 mille hommes, dont 3 régiments de cuirassiers, 3 de lanciers et 6 de chevau-légers.

Quatre régiments d'artillerie, dont 1 à cheval, à 6 et à 4 batteries, la batterie à 6 pièces, soit 136 bouches à feu, avec 12 mille hommes.

Un régiment du génie à 8 compagnies, 10 escadrons de train ; deux compagnies de garnison, une compagnie d'ouvriers ; divers ; ensemble 6 à 7 mille hommes.

En outre les Bavarois restent inscrits dans la *réserve* jusqu'à l'âge de 40 ans ; de cette réserve on peut former

facilement un effectif égal à celui de l'armée active et avoir encore des dépôts suffisamment forts pour parer aux pertes. En comptant la réserve sur ce pied, on aurait donc un total de 112 bataillons, 96 escadrons et 272 bouches à feu, soit environ 200 mille hommes.

Le *royaume de Wurtemberg* a 1,800,000 âmes de population, une superficie de 365 lieues carrées, un budget annuel équilibré à 17 millions de florins, dont 4 millions affectés au militaire. La dette est de 75 millions.

L'armée est fournie par la conscription avec faculté de remplacement ; le service légal y est de 6 ans. Elle comprend : 8 régiments d'infanterie à deux bataillons, plus dépôt, et 3 bataillons de chasseurs, soit 19 bataillons, à mille hommes en moyenne, soit 20 mille hommes.

Quatre régiments de cavalerie à 4 escadrons, plus un escadron de chasseurs, soit 17 escadrons avec dépôts, soit environ 5 mille hommes montés.

Six batteries de campagne à 8 pièces, et trois batteries de forteresses soit environ 2 mille hommes. Avec cela cinq cents hommes du génie, plus le train, les ouvriers, les *divers*, environ 2000 hommes ; total de l'armée active une trentaine de mille hommes, qui peuvent être doublés, comme en Bavière, par une réserve.

Le grand duché de *Bade* a $^{1}/_{2}$ million d'âmes, 278 lieues carrées, un budget annuel de 17 millions de florins avec boni de 800 mille florins en 1864 ; trois millions sont affectés au militaire. La dette est de 100 millions. L'armée est composée d'hommes fournis par la conscription ; le temps de service est de 8 ans, dont 6 dans l'armée active (3 seulement de présence sous les drapeaux)

et 2 dans la réserve. Elle comprend 5 régiments d'infanterie à 2 bataillons, plus dépôts, et 3 bataillons de chasseurs; total 13 bataillons, formant une division de deux brigades, soit 12 mille hommes. Trois régiments de cavalerie à 4 escadrons, plus dépôts, 2000 hommes ; cinq batteries de campagne et 4 batteries de position, 2000 hommes ; pontonniers, administration, etc., environ 2 mille hommes, soit un total d'une vingtaine de mille hommes, en 13 bataillons, 12 escadrons et 40 bouches à feu.

Le *royaume de Saxe* a une population de 2 millions 400 mille âmes ; une superficie de 270 lieues carrées ; un budget annuel équilibré à 13 millions de thalers, dont 3 millions au militaire. La dette est de 64 millions. L'armée est recrutée, comme celle de Bade, par la conscription pour 8 ans de service, dont deux dans la réserve.

L'infanterie compte 20 bataillons, dont 4 de chasseurs, à mille hommes en moyenne ; la cavalerie 4 régiments à 4 escadrons, plus dépôts. L'artillerie compte 6 batteries de campagne à 6 pièces et 4 de place. Le total de l'armée active est donc d'une trentaine de mille hommes, en 20 bataillons actifs, 16 escadrons, 36 pièces.

Le *royaume de Hanovre* a une population d'environ 2 millions d'âmes ; une superficie de 698 lieues carrées ; un budget annuel de 20 millons de thalers dont environ 3 millions au militaire. Dette de 48 millions.

L'armée est fournie par la conscription ; la durée de service est de 7 ans, dont un an de réserve. L'infanterie compte 8 régiments de ligne à deux bataillons, plus 4

bataillons de chasseurs, à mille hommes en moyenne, formant 2 divisions de 2 brigades.

La cavalerie compte 6 régiments à 4 escadrons, formant une division de 3 brigades, d'un total d'environ 3 mille hommes.

L'artillerie compte 2 batteries à cheval et trois à pied, soit 30 bouches à feu ; avec les parcs et les ouvriers environ 2500 hommes ; divers 2 mille hommes ; on a un total d'une trentaine de mille hommes en 20 bataillons, 24 escadrons et 30 pièces.

Le *grand-duché de Hesse-Darmstadt* a une population de 860 mille âmes ; une superficie de 152 lieues carrées ; un budget annuel de 9 millions de florins ; avec dette de 20 millions, une armée active de 13 bataillons, 8 escadrons, 4 batteries de 6 pièces, soit, avec les dépôts et les services spéciaux, un total d'environ 12 mille hommes.

L'*électorat de Hesse-Cassel* a une population de 750 mille âmes ; une superficie de 174 lieues carrées ; un budget annuel de 5 millions de thalers ; une dette de 14 millions ; une armée active de 12 mille hommes, en 12 bataillons, 10 escadrons et 4 batteries à 6 pièces. En outre une réserve de second ban d'une quinzaine de mille hommes.

Le *grand-duché de Mecklembourg-Schwérin* a une population de 560 mille âmes ; une superficie de 244 lieues carrées ; un budget de 4 millions de thalers ; une dette de 9 millions ; une armée active de 5 bataillons, 6 escadrons, 3 batteries à 6 pièces, soit environ 6 mille hommes ; une marine marchande d'environ 400 bâtiments.

Le *grand-duché de Mecklembourg-Strélitz* a une popula-

tion de 100 mille âmes ; une superficie de 50 lieues carrées ; un budget annuel de 1 million de thalers ; une dette de 1 1/2 million, et un contingent fédéral de un bataillon, 1315 hommes.

Le *grand-duché d'Oldenbourg* a une population de 300 mille âmes ; une superficie de 114 lieues carrées ; un budget de 1600 mille thalers ; une dette de 4 millions ; une force de 3 bataillons, 3 escadrons, 1 batterie, d'un total, avec les dépôts, d'environ 5 mille hommes.

Le *duché de Nassau* a une population de 470 mille âmes ; une superficie de 85 lieues carrées ; un budget d'environ 5 millions de florins ; une dette de 37 millions ; une armée de contingent fédéral de 5 bataillons et 16 bouches à feu, soit environ 6 mille hommes ; en outre 4 escadrons de cavalerie.

Le duché de Brunswick. Population de 283,000 habitants ; superficie de 67 $^1/_4$ lieues carrées ; budget de 1,825,000 thalers ; dette de 11 millions. 3 bataillons de ligne, 1 de landwehr ; 3 escadrons de ligne, 1 de landwehr ; 1 batterie de ligne, 1 de landwehr ; total, 5000 hommes, 16 canons.

Le grand-duché de Saxe-Weimar. 273,000 habitants ; 65 $^2/_5$ lieues carrées ; budget de 1,654,000 th. ; dette de 4,200,000 th. 3 bataillons, 3685 hommes.

Le duché de Saxe-Meiningen-Hildburghausen. 172,000 habitants ; 46 lieues carrées ; budget de 1,086,592 florins (non compris la caisse des domaines) ; dette de 4,600,000 florins. 2 bataillons ; 1726 hommes.

Le duché de Saxe-Cobourg-Gotha. 160,000 habitants ; 36 lieues carrées ; budget de 1 $^1/_2$ million de thalers, y

compris la caisse des domaines; dette d'environ 6 millions. 2 bataillons ; 2046 hommes.

Le duché de Saxe-Altenbourg. 137,000 habitants ; 24 lieues carrées ; budget de 802,000 thalers ; dette de 1,047,000 thalers. 2 bataillons ; 1800 hommes.

Le duché de Reuss-Greiz. 42,000 habitants ; 6 $^3/_4$ lieues carrées ; budget de 152,404 thalers ; dette de 500,000 thalers.

Le duché de Reuss-Schleiz-Lobenstein-Eberstorf. 83,360 habitants ; 15 lieues carrées ; budget de 273,850 thalers ; dette de 385,000 th.

Les deux Reuss ensemble : 1 bataillon ; 1117 hommes.

Principauté de Lippe-Detmold. 108,513 habitants ; 20 $^1/_2$ lieues carrées ; budget de 205,641 thalers ; dette de 600,000 thalers (y compris la dette du domaine), 1 bataillon ; 840 hommes.

Principauté de Schaumbourg-Lippe. 30,774 habitants ; 8 lieues carrées ; budget de 230,000 thalers, dettes du domaine 2,700,000. 4 compagnies de chasseurs ; 385 hommes.

Principauté de Waldeck. 58,604 habitants ; 20 $^1/_3$ lieues carrées ; buget de 530,000 thalers ; dette de 1,520,000 thalers. 3 compagnies ; 866 hommes.

Principauté d'Anhalt. 181,824 habitants ; 43 $^1/_4$ lieues carrées ; budget de 3,869,958 th. ; dette de 3,446,227 thalers. 2 bataillons d'infanterie et 2 compagnies de tirailleurs ; soit 2000 hommes.

Principauté de Schwarzbourg-Sondershausen. 64,895 habitants ; 15 $^1/_2$ lieues carrées ; budget de 611,354 tha-

lers; dette de 1,524,263 thalers. 1 bataillon; 826 hommes.

Principauté de Schwarzbourg-Rudolstadt. 72,000 habitants; 17 1/2 lieues carrées; budget de 260,000 florins; dette de 2 millions. 1 bataillon; 989 hommes.

Principauté de Liechtenstein. 8000 habitants; 3 lieues carrées; budget de 42,000 florins d'Autriche. 200 hommes.

Ville libre de Hambourg. 233,099 habitants; 6 1/3 lieues carrées; budget de 11 millions de marcs courant (à 1 fr. 50 c.); dette d'environ 85 millions de marcs. 2 bataillons d'infanterie de ligne; 1 détachement de chasseurs; 1 détachement de pionniers; 2 escadrons; total: 2163 hommes.

Ville libre de Brême. 104,004 habitants; 4 1/2 lieues carrées; budget de 2 millions de thalers; dette d'environ 12 millions. 1 bataillon; 809 hommes.

Ville libre de Lubeck. 51,000 habitants; 6 lieues carrées; budget de 1,314,000 marcs (à 1 fr. 50); dette de 20 millions. 1 bataillon; 679 hommes.

Ville libre de Francfort-sur-le-Mein. 83,400 habitants; 1 4/5 lieue carrée; budget de 2,849,000 florins; dette de 17 millions de florins. 1 bataillon; 1044 hommes.

Il y aurait encore à mentionner: 1° le *landgraviat de Hesse-Hombourg*, uni personnellement avec l'électorat de Hesse-Cassel et le renforçant d'une population de 27,000 habitants, d'une superficie de 5 lieues carrées, d'un budget annuel de 400 mille florins, avec dette de 700 mille et d'une force de 400 hommes; 2° le *duché de Schleswig-Holstein*, qui devrait compter environ 1 million d'habi-

tants sur une superficie de 340 lieues carrées, avec un budget de 10 millions de marcs banco (1 fr. 50) et une force militaire d'une douzaine de mille hommes; mais ce duché se trouvait dans un état provisoire et sans organisation légale; 2° les *duchés de Luxembourg et Limbourg*, avec 420,000 habitants, 87 lieues carrées et une force militaire de 4800 hommes; mais ces pays, appartenant aux Pays-Bas, restèrent en dehors de la querelle germanique et n'y votèrent qu'en faveur de la paix.

Il est en outre à remarquer que les duchés de Saxe-Cobourg-Gotha et des deux Reuss et la principauté d'Anhalt ont des conventions avec la Prusse, qui incorporent leurs contingents à l'armée prussienne.

D'après ces indications, on peut établir à peu près comme suit le tableau des forces en présence :

PAYS	Bataillons	Escadrons	Bouches à feu	Observations
* Prusse (1)	253	248	864	Sans compter les corps de landwehr.
* Italie	380	115	540	En comptant 20 bataillons seulement de volont. mais pas les gardes mobiles.
Autriche	402	205	960	Sans compter les 5mes bataillons ni 120 pièces de montagne.
Bavière	56	48	136	
Wurtemberg	19	17	48	
Bade	13	12	40	
Saxe-Royale	20	16	36	
Hanovre	20	24	30	
Hesse-Darmstadt	13	8	24	
» Cassel	12	10	24	
* Mecklembourg-Schwérin . .	5	6	18	
* » Strélitz . .	1	—	—	
* Oldenbourg	3	3	6	
Nassau	5	4	16	
* Brünswick	3	3	12	
* Saxe-Cobourg	2	2	6	
» Meiningen	2			
* » Weimar	3			
* » Altenbourg	2			
Hesse-Hombourg	½			
Lichtenstein	—	—	—	70 hommes de contingent fédéral.
* Les deux Reuss	1			
Waldeck	1			
Lippe-Detmold	1			
Schaunbourg-Lippe . . .	1	12	16	
Anhalt-Dessau . . .	2½			
» Bernbourg . . .				
Schwarzenbourg-Sondershausen	1			
» Rudolstadt .	1			
* Lubeck	1			
Francfort	1½			
* Brême	1			
* Hambourg	2			
Limbourg-Luxembourg . .	2	4	—	
* Holstein et Lauenbourg . .	4	4	8	

(1) Nous marquons d'un astérisque les Etats qui marchèrent avec la Prusse.

CHAPITRE IV.

Du théâtre de la guerre.

Le théâtre de la guerre se trouvait déterminé par trois circonstances: par la situation géographique des points décisifs, capitales ou réseau de places fortes des principaux belligérants; par les zones sur lesquelles ces belligérants étaient en contact direct; par les territoires convoités de part et d'autre. Ainsi trois théâtres principaux s'offraient aux opérations: celui du Lombard-Vénitien, avec portions du Tyrol et de l'Illyrie, et plus spécialement les abords du quadrilatère, siége de la puissance militaire autrichienne en Italie; celui de la Silésie-Bohême-Saxe-Moravie, enjeux convoités et sur le chemin direct entre les deux capitales, Vienne et Berlin; celui de l'Allemagne centrale, à la jonction des états allemands du nord et de ceux du sud. D'autres théâtres secondaires étaient indiqués, en Allemagne, par les enclaves de chacune des parties au milieu des forces de l'autre, ainsi que par les diverses places fédérales où se trouvaient des garnisons mixtes: le Holstein, le Hanovre, l'électorat de Hesse, le duché de Nassau, enclaves du parti autrichien au milieu des forces prussiennes, Wetzlar, la principauté de Hohenzollern-Sigmaringen et

autres petites enclaves prussiennes au milieu des forces du sud.

Le théâtre de la guerre de la Haute-Italie est des plus connus. Trente campagnes, parmi lesquelles la célèbre campagne de 1796-1797, l'ont rendu classique et l'ont perfectionné. Son centre se trouve surtout dans le fameux quadrilatère de Vérone et Legnago sur l'Adige, de Peschiera et Mantoue, plus en avant sur le Mincio, places soutenues par d'autres échelonnées en arrière sur les lignes de communication de la Vénétie avec le reste de l'empire. Ces lignes de communication sont au nombre de deux principales, longeant les deux versants des Alpes noriques et se rencontrant à Vérone presque à angle droit; une par la Vénétie et l'Illyrie; l'autre par le Haut-Adige, le Tyrol et le Salzburg. Toutes deux sont dotées d'un chemin de fer. En 26 à 28 heures, grande vitesse, on fait le trajet de Vérone à Vienne. Ce chemin du sud passe par Vicence, Padoue, Venise (Mestre), Trévise, Trieste (Narbesina), Laybach, Gratz, Bruk; celui du nord par Trente, Botzen, Inspruck, Salzburg, Lintz. Entre Botzen et Inspruck, il y avait l'interruption du col de Brenner.

Trieste est encore relié à la région transalpine et à Villach, sur la Drave, par les deux bonnes routes de la Ponteba, dans la vallée du Tagliamenta, et de Predile, dans celle de l'Isonzo, aboutissant au col du Tarvis, au sud de Villach. Grand port, en outre, Trieste est donc un point stratégique important, le plus important sur la ligne de communication du sud.

Sur la ligne du nord, Botzen constitue un point stra-

tégique correspondant à l'importance de Trieste. Botzen est sur le chemin de fer, à cinq heures de trajet de Vérone et à cinq étapes d'Inspruck. A Botzen aboutit aussi la route venant de la vallée de la Drave, de Klagenfurt et Villach, par le col de Toblach. Cette route, parcourant les versants septentrionaux des Alpes, de Laybach à la frontière suisse, forme ainsi une sorte de chemin couvert entre les deux grandes lignes d'opération de l'Autriche vers l'Italie. De cette transversale se détache au col même du Toblach une autre voie vers le sud, qui peut avoir une haute valeur; c'est celle descendant de la vallée de l'Eisach dans la vallée de la Piave par le col d'Ampezzo et la vallée de la Boita. Cette route permet de maintenir ainsi les communications de Botzen avec la Vénétie, dans le cas où la route de l'Adige serait interceptée. A l'ouest de Botzen, la transversale se prolonge vers les frontières du canton des Grisons. Là, à Pradt, un peu au-dessus de Glurns, elle se bifurque en deux directions, une au sud, la magnifique route du Stelvio, la plus élevée de l'Europe, et qui, de l'Adige, vient tomber dans la Valteline; l'autre, au nord, traverse le défilé de Finstermuntz pour aller rejoindre, à Landeck, la route d'Inspruck à Bregenz. Enfin de la région entre Botzen et Trente se détache vers l'ouest et le sud une autre route stratégique marquante, celle du Tonale, aboutissant par le val de la Noss dans la vallée de l'Oglio et à Bergame. Le Stelvio et le Tonale menacent ainsi le flanc gauche et le revers d'une armée italienne qui se porterait sur le Mincio. Mais les crêtes de ces cols sont entre les mains de l'Italie depuis le traité de Zurich.

Ajoutons qu'Inspruck est relié au grand réseau allemand par le chemin de fer de Munich et de Salzbourg d'un côté, et de l'autre par la bonne route du Vorarlberg, Landeck-Bregenz, qui, en six étapes, atteint le réseau du lac de Constance. On se rappellera qu'en 1859 les troupes du 1er corps autrichien (Clam-Gallas) arrivèrent de la Bohême en Italie par Munich.

Ainsi en considérant la zone Laybach-Klagenfurt-Willach-Botzen-Inspruck-Landeck, comme leur base contre l'Italie, les Autrichiens ont sept voies principales pour pénétrer sur le théâtre immédiat des engagements, à savoir : le Stelvio, le Tonale, l'Adige, l'Ampezzo, la Ponteba , le Predile ou Preth , le chemin de fer de Trieste, sans parler de la voie de mer, contestée par la supériorité navale de l'Italie.

Quant au quadrilatère lui-même sa configuration correspond bien aux avantages de sa double ligne de communication ; il a aussi un double front formé par de fortes lignes naturelles de défense : un front vers le sud, couvert par le Pô, puis par le cours inférieur de l'Adige et par la mer ; un front vers l'ouest, couvert par le Mincio, en arrière duquel se trouvent les lignes successives de l'Adige (cours moyen), de la Brenta, de la Piave, du Tagliamento, de l'Isonzo. Les quatre places du quadrilatère communiquent entr'elles par voie ferrée, ainsi qu'avec toutes celles immédiatement plus en arrière, sauf Brixen.

Vérone, à cheval sur un coude de l'Adige, est une grande place avec enceinte continue et un camp retranché de 20 ouvrages détachés intérieurs, et de 14 exté-

rieurs. Sur la droite de l'Adige, il y a sept fronts bastionnés réguliers, mais l'enceinte de la rive gauche suit très irrégulièrement les contreforts de la montagne. Cinq ponts traversent la rivière et cinq portes s'ouvrent sur Peschiera, Mantoue, Vicence, Venise et sur le Haut-Adige, soit les portes de San Zeno, Nuova, Vittoria, Vescaro et San Giorgio. L'armement complet est de plus de 800 bouches à feu, et les casernes peuvent contenir aisément 20 mille hommes. Elle a besoin d'une grande armée pour être défendue.

Peschiera est une petite place de cinq fronts bastionnés à l'entrée du Mincio et sur le lac de Garde; elle a 14 ouvrages détachés et 310 canons.

Mantoue, pentagone bastionné à l'ancien style italien, est enfermée au milieu de trois lacs du Mincio, d'où l'on débouche par cinq digues. La citadelle, séparée de la ville par le Mincio, est aussi un pentagone bastionné et sert de tête de pont. La ville est très vaste; mais peu de monde suffit à la garder, tout comme à la bloquer. Son armement est de 230 pièces.

Legnago, à égale distance de Mantoue et de Vérone, est une double tête de pont sur l'Adige, couverte par une enceinte à l'ancien style italien. Elle est loin d'avoir la force des trois autres, et sa garnison de guerre ne se monte qu'à deux à trois mille hommes.

Le système du quadrilatère est complété par le groupe des quatre ouvrages de Ceraino fermant le Haut-Adige; par les quatre forts de Pastrengo, appuyant les précédents sur les bords du lac de Garde, par où ils auraient

été tournables ; et par la tête de pont de Borgoforte sur le Pô, au sud de Mantoue.

En arrière du quadrilatère se trouvent, sur la route de l'Adige, les murailles de Roveredo, renforcées d'ouvrages détachés, et le fort de Brixen, entre Botzen et Inspruck. Sur la route de la Vénétie se trouvent les places de Rovigo, Padoue, Venise, avec les ouvrages du Lido, de Chioggia et de Malamocco contre la mer, et le fort Malghera dominant les Lagunes ; puis Osopo et Palmanova couvrant Trieste, qu'on fortifia du côté de terre et du côté de la mer ; enfin la grande station maritime de Pola, port dalmate, à une centaine de kilomètres au sud de Trieste, défendu par une triple ligne d'ouvrages sur les pointes et sur les îles qui en couvrent l'entrée, avec quelques forts plus avancés sur les côtes de Dalmatie, à Zara, à Lissa, à Raguse.

Pour déboucher offensivement de la position du quadrilatère et de ses abords, les Autrichiens avaient les routes du Stelvio, du Tonale, du lac d'Idro et du chemin de fer de Peschiera sur leur droite ; sur leur centre, celles de Monzambano, de Volta, de Goito, de Mantoue sur Curtatone et de Mantoue sur la tête de pont de Borgoforte ; sur leur gauche, les divers passages du Pô inférieur conduisant sur Modène, Bologne, Ravenne. Les mêmes voies pouvaient servir à une offensive italienne contre la position du quadrilatère.

Dans la première direction, les Autrichiens devaient rencontrer les points retranchés de Fuentès dans la Valteline, de Lovere dans le val d'Oglio, de Rocca d'Anfo vers le lac d'Idro, et de Brescia sur le chemin de fer ;

dans la seconde, les lignes de la Chiese, de la Mella, de l'Oglio, du Serio, de l'Adda, du Tessin, de la Sezia et du Pô, avec les places de Cremone, de Pizzighettone, de Plaisance, de Pavie, de Milan, et finalement le réseau d'Alexandrie-Casale-Valence ; dans la troisième direction, la grande place de Bologne, et derrière elle les défilés des Apennins et la place d'Ancône.

Les doubles têtes de pont de Crémone et de Plaisance, et une autre qui était projetée vers Casalmaggiore, devaient permettre aux Italiens, en manœuvrant, de faire tourner à leur avantage l'inconvénient de la coupure que fait dans leur front le cours du Pô.

Toutes ces places, sauf Cremone et Pizzighettone, étaient reliées à celles de Gênes et d'Ancône, ainsi qu'à la capitale et à Turin, par le réseau ferré italien. Deux embranchements, d'une dizaine de lieues les deux, étaient projetés pour relier aussi Pizzighettone et Cremone entr'elles et au réseau.

Le théâtre de guerre de l'Allemagne ne peut pas être aussi facilement circonscrit que celui de la Haute-Italie dans une étude générale et dans les circonstances politiques qui nous occupent. L'absence d'un noyau central, d'un pivot de places fortes, soit dans un camp, soit dans un autre ; le nombre et la dissémination des diverses capitales constituant d'importants objectifs : Berlin, Vienne, Dresde, Breslau, Prague, Munich, Francfort, Cassel, Hanovre, étendent en somme à l'Allemagne entière des opérations rationnelles. Si toutes les zones de cette vaste surface n'entrent pas nécessairement dans le champ d'ac-

tions décisives, toutes peuvent servir à d'utiles actions préparatoires ou accessoires appelées à faciliter celles se produisant sur d'autres points. Par conséquent elles se lient toutes dans les combinaisons d'une campagne.

Aussi, et quoique nous ayons déjà spécifié deux théâtres de guerre sur le territoire germanique, que nous étudierons un peu plus loin, nous devrons tout d'abord examiner l'échiquier dans son ensemble.

Etant admis par les indications de nos précédents chapitres, et en négligeant les enclaves, que les deux parties belligérantes se trouvent l'une au nord et l'autre au sud, nous voyons que dans cette direction l'Allemagne n'offre aucune forte ligne de défense naturelle, comme elle en a, par exemple, dans le sens de l'ouest à l'est, par les fleuves du Rhin, du Weser, de l'Elbe, de l'Oder.

Une seule ligne de quelque valeur se présente, soit celle du cours du Mein, affluent connu de la rive droite du Rhin, se prolongeant à l'est, en Bohême, par les chaînes de l'Erzgebirge et du Riesengebirge.

Sur cette ligne même et plus au sud le parti austro-germanique offrait trois objectifs principaux : les capitales de Francfort-sur-le-Mein, de Munich, de Vienne. Si l'on était libre de choisir toujours à son gré sa propre base et de prescrire ainsi à l'adversaire son objectif, c'est la ville de Munich qui eût le mieux convenu comme telle, puisqu'elle se trouvait en arrière du centre du front, et qu'elle est en outre couverte par le Danube, comme seconde ligne de défense, sur laquelle se trouvent les places fortes de Linz, d'Ingolstadt et d'Ulm. Son extrême gauche est en outre garantie par la Forêt-Noire et par

les places de Rastadt et de Mannheim. Mais la prépondérance de la monarchie et de la politique autrichiennes plaçait forcément la base du sud à Vienne, qui devenait aussi par ce fait l'objectif principal des Prussiens.

La base de ceux-ci était naturellement leur capitale, Berlin, passablement protégée par les nombreux lacs de la Spree et du Havel, et par la place forte de Spandau. Ces défenses naturelles et artificielles, et susceptibles d'être facilement renforcées, constituaient une position qui était, en somme, le seul objectif vraiment décisif qu'ils offrissent aux coups de leurs adversaires. Les villes de Breslau, Halle, Münster, les forteresses d'Erfurt et de Magdebourg, quoique importantes, n'auraient pu faire pencher la balance définitive dans un sens ou dans l'autre.

Il résulte donc de cet état de choses et de la situation géographique que les bases et objectifs principaux des deux belligérants se trouvaient à l'extrémité orientale de leur front, et que la zone intermédiaire entre ces deux points devait constituer le théâtre le plus décisif de leurs opérations ; ensuite que les communications entre cette extrémité orientale et le reste du front étaient plus importantes à garder pour les Autrichiens et leurs alliés qu'elles ne l'étaient pour les Prussiens.

Les routes qui joignent les points que nous venons d'énumérer et pouvant être utilisées militairement constituent la principale étude que nous ayons à faire. Ces routes abondent en tous sens. Nous ne parlerons que des meilleures, des voies ferrées, et nous les rangerons toutes en *perpendiculaires* au front, soit rayons ou lignes d'opérations, et en parallèles au front, soit *trans-*

versales, ou lignes de manœuvres. Les carrefours formés par les jonctions des perpendiculaires et des transversales seront toujours par eux-mêmes des points d'une certaine valeur stratégique. S'ils sont en outre, et comme il arrive souvent, des centres populeux, des capitales, des points de jonction d'autres lignes ferrées, des forteresses, des passages de fleuves, ils seront des points plus ou moins décisifs.

Les perpendiculaires au front des belligérants, soit celles tendant du nord au sud, sont, en commençant par la droite des Prussiens :

La ligne de la rive gauche du Rhin, de la frontière de Hollande à Cologne, Coblenz, Mayence, Mannheim.

La ligne de la rive droite du Rhin aussi sur Mannheim et Carlsruhe par Emmerich, Oberhausen et Ruhrort, Dusseldorf, Deutz, Betzdorf, Wetzlar, Giessen, Francfort, Darmstadt.

La ligne de la mer du Nord à Betzdorf et de là à la précédente par Emden sur la mer du Nord, Salzlingen, Rheine, Münster, Hamm, Dortmund, Hagen, Limbourg, Betzdorf.

La ligne de Bremen, Hannover, Gandersheim, Göttingen, Cassel, Guntershausen, Marbourg, Giessen, Francfort.

La ligne de Hambourg à Gandersheim sur la précédente, par Lünebourg, Lehrte et Nordstemmen ; puis de Cassel à Fulda par Guntershausen et Rothenbourg.

Le ligne de Cassel à Munich et à Stuttgart par Rothenbourg, Eisenach, Meiningen, Cobourg, Lichtenfels, Bamberg, Nüremberg, Nördlingen, puis de là à Stuttgart par

Goldshöfe et Aalen, et à Munich par Donauwörth et Augsbourg.

La ligne de Wismar, Hagenow, Wittemberg, Magdebourg, Köthen, Halle, Weissenfels, Zeitz, Gera, Gössnitz, Netschkau, Hof, Neuenmarkt, Baireuth, Weiden, Schwandorf, Ratisbonne, Munich.

La ligne Stralsund, Berlin--Jüterboch, Leipsig, Gössnitz, Netschkau, Auerbach, Adorf, Eger, Weiden et Schwandorf.

La ligne Jüterboch, Riesa sur l'Elbe, Chemnitz, Zwickau, Netschkau.

La ligne Riesa, Dresde, Bodenbach, Aussig, Prague, Vienne.

La ligne Küstrin, Francfort-sur-l'Oder, Hansdorf, Kohlfurt, Görlitz, Turnau--Prague et Turnau--Pardubitz, Vienne.

Enfin la ligne Kohlberg et Kösslin sur la Baltique, Stargard, Kreuz, Posen, Lissa--Görlitz ou Lissa--Breslau, Vienne.

Les transversales sont, en les tirant de l'ouest à l'est et en commençant par le nord :

La ligne d'Altona, Hambourg, Hagenow, Bützow, Passewalk, Stargard, Kreuz, Bromberg, Dantzig, Königsberg.

La ligne de Salzbingen, Rheine, Osnabrück, Minden, Hanovre, Brunswick, Magdebourg, Berlin--Küstrin--Kreuz et Berlin--Francfort-sur-l'Oder, Hansdorf--Lissa et Hansdorf-Kohlfurt, Breslau.

La ligne Dusseldorf--Oberhausen, Dortmund, Pader-

born, Gundersheim, Magdebourg, Leipsig, Riesa, Dresde, Löbau, Görlitz, Breslau.

La ligne Cologne, Betzdorf, Wetzlar, et Coblenz--Wetzlar, Giessen, Guntershausen (Cassel), Rothenbourg, Eisenach, Gotha, Erfurt, Weissenfels, Leipsig.

La ligne Mayence--Francfort-sur-le-Mein--Aschaffenbourg, et Mayence--Darmstadt--Aschaffenbourg, Würzbourg, Schweinfurt, Bamberg, Lichtenfels, Neuenmarkt, Eger.

La ligne Würzbourg, Nüremberg, Schwandorf, Prague, Pardubitz.

La double et triple ligne de Carlsruhe--Mühlacker, Stuttgart, Augsbourg (par Ulm ou par Nördlingen), Munich, et de Munich à Linz et à Vienne par Geiselhöring et Passau ou par Rosenheim et Salzbourg.

Enfin la ligne la plus méridionale, de Bâle à Constance par Schaffhouse, puis de Lindau sur le lac de Constance à Munich par Kempten et Augsbourg ou par Biessenhofen et Starnberg (avec une petite interruption entre Biessenhofen et Peissenberg).

Ces diverses lignes sont encore reliées entr'elles par un grand nombre de lignes et d'embranchements dans d'autres directions. Particulièrement les villes de Breslau, Prague, Dresde, Berlin, Leipsig, Magdebourg, Halle, Nüremberg, Münich, Würzbourg, Francfort-sur-le-Mein, Cassel, Cologne, sont des centres de réseaux si bien fournis qu'ils permettent de s'y mouvoir dans toutes les directions comme sur les voies ordinaires.

Voyons maintenant ce qui se rapporte plus spéciale-

ment à chacun des deux théâtres de guerre localisés que nous avons indiqués, et commençons d'abord par le plus important, celui formé par la Saxe, la Silésie, la Bohême et la Moravie.

Le territoire de la Saxe figure un triangle rectangle. L'hypothénuse s'appuie à la Bavière et à l'Erzgebirge, qui l'en sépare, sur une longueur d'une trentaine de milles allemands [1] d'Ostritz et Zittau à droite, à OElsnitz et Brambach à gauche. Le côté nord, de deux ou trois milles plus court, d'Ostritz à Leipsig, touche à la Prusse; l'autre côté tourné vers l'ouest, d'une vingtaine de milles, dès Leipsig, qui forme l'angle droit à Brambach, est contigu encore à la Prusse pour un quart, aux petites principautés d'Altenbourg et de Reuss pour la moitié, et à la Bavière pour l'autre quart. Sur ces deux fronts le territoire saxon n'offre aucune ligne sérieuse de défense, et les routes, chemins de fer et voies ferrées les traversent en abondance. Trois voies ferrées débouchent sur le front occidental, une du nord-ouest de Halle sur Leipsig, une de l'ouest de Weissenfels sur Leipsig, lignes prussiennes qui se relient au réseau exclusivement prussien et à la capitale par la forteresse de Wittemberg. Leipsig est encore abordable du sud par la grande route prussienne de Zeitz et Pegau, et par le chemin de fer d'Altenbourg, qui détache un embranchement à l'est sur Chemnitz au centre de la Saxe. Les forces prussiennes pouvaient être basées sur les places de Wittemberg au nord, et d'Erfurt à l'ouest.

(1) De 7408 mètres; la lieue suisse est de 4800 mètres.

Sur le front du nord, la Prusse a aussi trois chemins de fer exclusivement prussiens à sa disposition : à droite celui de Wittemberg à Leipsig par Delitzsch ; au centre celui direct de Berlin à Dresde par Dennewitz et Riesa ; à gauche celui de l'Oder à Dresde par Görlitz et Bautzen ; en outre la voie de l'Elbe au centre, sur laquelle la Prusse a la place forte de Torgau. De son côté la Saxe a une ligne ferrée intérieure qui longe tout ce front à une distance moyenne de deux milles, sauf au rentrant de Dresde, qui se trouve à 5 à 6 milles de la frontière. Cette ligne est celle de Zittau à Bautzen par Löbau, puis de Bautzen à Dresde, de Dresde à Leipsig par Riesa, puis de Leipsig à Plauen par Altenbourg, cette dernière sortant plusieurs fois de la frontière. Les points où cette parallèle est coupée par les perpendiculaires au front offraient naturellement un but aux premières opérations. Ce sont Löbau à la jonction des chemins de Görlitz, de Zittau et de Dresde ; Riesa et ses alentours, point de haute importance à la jonction des chemins de Dresde, Berlin, Leipsig et Chemnitz, et en outre au passage de l'Elbe ; Leipsig au confluent de l'Elstre et de la Pleisse, centre des cinq voies ferrées que nous avons déjà indiquées ; Glauchau à la jonction du chemin de Chemnitz avec ceux de Schneeberg et de Plauen--Altenbourg--Leipsig. En outre la capitale, Dresde sur l'Elbe, d'où se détachent les quatre chemins de Bautzen sur Zittau et Görlitz, de Riesa sur Berlin et Leipsig, de Freiberg au sud-ouest, et de Prague le long de l'Elbe. Ce dernier passe sous la forteresse de Kœnigstein, à l'entrée des montagnes à quatre milles de Dresde, place qui serait très utile contre l'Au-

triche, mais qui ne pouvait servir, contre la Prusse, que de blockhaus à la monarchie saxonne.

La Silésie est contiguë à l'Autriche, soit aux provinces de Bohême, de Moravie, de Silésie autrichienne et de Cracovie sur une longueur d'une cinquantaine de milles. La frontière est formée par les crêtes du Riesengebirge et des Sudètes, qui rendent le pays fort accidenté. Son comté de Glatz n'est qu'à 35 milles de Vienne. L'Oder, qui traverse toute la Silésie et sa capitale Breslau, ne peut compter comme ligne de défense que pour la portion du territoire située sur la rive droite. Au contraire, son cours supérieur et quelques-uns de ses affluents forment les passages par lesquels on communique à travers la frontière et vers les affluents de l'Elbe. Ce sont entr'autres la Peilau, la Lohe, l'Ohlau, la Neisse, la Steinau, la Zinna. Les débouchés de ces vallées dans celle de l'Oder sont gardés par les places fortes de Schweidnitz, récemment démolie à moitié, sur la route de Breslau à Prague; Silberberg et Glatz sur celle de Breslau à Vienne; plus à l'est Neisse sur le cours d'eau de ce nom, et enfin Kosel sur le Haut-Oder, sans compter plusieurs forts de montagne.

Des voies ferrées relient toutes ces places entr'elles et à Breslau, sauf Glatz et Silberberg, qui n'en sont distantes que de quelques milles. Breslau, au centre du réseau, réunit quatre rayons, dont trois vers l'Autriche ayant des ramifications plus ou moins nombreuses. La grande ligne de Cracovie à Berlin par Oppeln, Brieg, Breslau, Liegnitz, Bunzlau, traverse la Silésie dans toute sa longueur, en courant à peu près parallèlement à la frontière autrichienne.

De Bunzlau se détache au nord la ligne sur Francfort et Berlin, à l'ouest celle de Görlitz, au sud un rayon longeant le versant septentrional de l'Erzgebirge sur Landshut. De Liegnitz se détache au sud un rayon sur Schweidnitz et Falkenstein, qui atteint à 2 milles de Silberberg. De Breslau se détache un rayon sur Landshut, croisant le précédent sous Schweidnitz, qui est ainsi un carrefour de quatre lignes. De Oppeln se détache au sud le chemin de fer de Vienne passant tout près de Kosel, puis à Ratibor, et franchissant la frontière à Oderberg où se raccorde aussi le chemin direct de Vienne à Cracovie. Un point important de cette zone est Ratibor entre Kosel et Oderberg, où la ligne ferrée passe l'Oder, et d'où se détache au nord un embranchement parallèle au front sur Lobschütz; à un mille en arrière de Ratibor se détache au sud-est un autre embranchement vers Cracovie par Ribnick. Toute cette extrémité de la Silésie est en somme couverte de chemins de fer, dont le principal carrefour est à Kattowitz, bifurcation de six lignes et embranchements tout près de la jonction des trois territoires prussien, autrichien et russe.

La Bohême forme un rectangle qui s'avance au nord-ouest sur l'Allemagne, à peu près comme la Silésie pénètre vers l'Autriche en sens contraire. Nous connaissons déjà sa frontière saxonne, l'Erzgebirge ; au sud-ouest, c'est-à-dire dès Eger à Passau sur le Danube, elle est bornée par la Bavière, dont elle est séparée par la forêt de Bohême. Au sud-est elle se relie à l'empire et à la grande place de Lintz par la Moravie, capitale Brün. Nous connaissons aussi sa frontière du nord-est contiguë à la

Silésie prussienne, et qui se continue par la bande de la Silésie autrichienne, par l'extrémité occidentale de la Galicie et par la province de Cracovie jusqu'au territoire russe du royaume de Pologne. Cela donne un front long d'une cinquantaine de milles, de Cracovie à Zittau, et d'environ 75 avec son appendice saxon jusqu'à Leipsig, sur lequel les Autrichiens et les Prussiens pouvaient s'attaquer directement. Ce champ est donc assez vaste pour qu'on pût s'attendre à voir la lutte localisée au groupe de la Bohême et Moravie, de la Silésie et de la Saxe.

Sur leur front les Autrichiens s'appuient aussi à une ligne de forteresses également aptes à l'offensive et à la défensive. C'est, à leur extrême droite, Cracovie; au centre droit Olmütz, l'ancienne capitale de la Moravie; au centre gauche Kœniggrætz et Josephstadt sur le Haut-Elbe ; à gauche Theresienstadt sur l'Elbe, au confluent de l'Eger. En arrière et au milieu de ces deux dernières, Prague sur la Moldau, la capitale de la Bohême, couverte par une partie du cours de l'Elbe, qui de Pardubitz à Aussig peut servir de seconde ligne de défense. Toutes ces places sont reliées entr'elles par un réseau de voies ferrées se prêtant admirablement à l'utilisation stratégique de cet échiquier. Un chemin court derrière tout le front, depuis Prerau, sur la ligne de Vienne à Cracovie, par Olmütz, Triebitz, Hohenmauth, Pardubitz, Kœniggrætz , Josephstadt, Jarormierz, Turnau, Jung-Bunzlau , Prague , Pilsen , jusqu'à Furth, où il rejoint la frontière bavaroise. De ce chemin couvert se détachent d'autres rayons vers la frontière et d'autres vers les points intérieurs de Prague et de Brün. Les premiers sont : de

Prerau au nord-est la ligne sur Breslau par Oderberg; de Jarormierz au nord-est une ligne commencée, s'arrêtant à Schwadonitz, près Trautenau, destinée à franchir la montagne pour se relier au chemin prussien de Breslau à Landshut; de Turgau, au nord-ouest, une ligne sur celle de Zittau et Löbau que nous connaissons déjà ; de Prague au nord-ouest, la grande ligne de Dresde par Leitmeritz et Theresienstadt; de Prague part vers l'ouest une ligne commencée sur Eger, avec trois ramifications; de Prague part encore vers l'est la ligne directe de Vienne, qui joint la parallèle dont nous avons parlé plus haut à Pardubitz, qui la quitte à Triebitz, pour éviter le contour par Olmütz et Prerau et pour passer par Brün, et qui la rejoint à Nicolsberg. Une voie projetée de Vienne à Eger par Budweiss et Pilsen et une autre de Prague à Eger par Libkowitz eussent amélioré considérablement l'échiquier et desservi la gauche du front saxon aussi bien que l'étaient le centre et la droite. Mais ces voies ne pouvaient être ouvertes à temps; en attendant l'Autriche aurait eu grand intérêt à pouvoir disposer de la ligne bavaroise Linz--Passau--Ratisbonne--Schwandorf-Weiden--Eger, et Weiden--Baireuth--Hof--Plauen. A Schwandorf vient s'y croiser, comme on a vu, la ligne de Prague à Nuremberg par Pilsen et Furth.

Les passages de la frontière entre les deux belligérants sont donc au nombre de deux continus par chemin de fer, un sur l'extrême droite, un sur l'extrême gauche, et d'un au centre, avec interruption de deux étapes entre Schwadonitz et Landshut. Les bonnes routes et les chemins de montagne ne manquent pas. Il y a entr'autres,

à l'est, la route d'Olmütz à Kosel par Deutsch-Lodenitz, Troppau et Ratibor ; celle d'Olmütz à Neisse par Deutsch-Lodenitz, Freudenthal et Zucken ; puis celles de Triebitz à Glatz par le Mittelwalde-Pass ; de Jarormierz à Glatz ; de Trautenau à Liebau et Hirschberg ; de Turnau à Gœrlitz par Friedland.

Pour le cas où les Prussiens auraient voulu envahir la Saxe et engager la lutte dans cette direction contre les Autrichiens, ceux-ci avaient les lignes de défense de l'Erzgebirge et de l'Eger. Les combattants se seraient retrouvés sur les célèbres champs de bataille de 1813, sur les différentes routes : de la Vallée de l'Elbe, d'Ausig sur Culm, Gieshubel, Pirna et Dresde ; de Tœplitz sur Altenberg, Dippodiswalde et Dresde ; de Tœplitz sur Frauenstein et Freiberg ; de Dux sur Frauenstein ; de Laun sur Chemnitz par Commottau ; de Karlsbad sur Chemnitz par Annaberg ; d'Eger sur OElsnitz et Zwickau--Chemnitz ou Zwickau--Altenburg--Leipsig, secondés d'un grand nombre de chemins vicinaux et de la voie ferrée de Prague--Dresde, ralliant autour de Theresienstadt tous les débouchés principaux de la Saxe en Bohême. — Ajoutons que la distance de Berlin à Vienne est de 100 milles, de Wittemberg à Dresde 22, de Theresienstadt à Dresde 15, de Prague à Breslau 40.

Le théâtre spécial de guerre de l'Allemagne centrale était naturellement indiqué autour de la ligne de défense du Mein. Là se porteraient, suivant des prévisions raisonnables, les coups les plus décisifs. S'avancer beaucoup au-delà n'eût été prudent pour aucune des parties, sans

avoir remporté préalablement des succès plus près du Mein.

Du côté du nord les opérations prussiennes avaient l'appui de trois bases secondaires ; à la droite les forteresses de Coblenz, de Cologne, de Wesel sur le Rhin ; au centre celle de Minden sur le Weser ; à la gauche celle d'Erfurt en Thuringe, sans compter les places de l'Elbe, qui pouvaient aussi seconder l'action de celle d'Erfurt. Se débarrasser du Hanovre, de l'électorat de Hesse, du duché de Nassau, de tout ce qui, en un mot, entravait les libres communications du front prussien, et l'usage de la grande tranversale Coblentz--Giessen, Cassel, Leipsig, devait être le premier objectif des troupes du roi Guillaume ; s'avancer ensuite jusqu'au Mein ; franchir ce cours d'eau pour marcher sur Stuttgart ou sur Munich, devaient être, selon les circonstances, les second et troisième actes de leur offensive.

Après la mention que nous avons déjà faite des lignes ferrées et des places de cette zone, il ne nous reste à ajouter, sur la nature de ce théâtre de guerre, que des détails qui seront mieux placés dans le cours du récit même des opérations. Disons seulement que Coblentz est à 15 milles de Francfort et à 35 milles de Carlsruhe, à 46 milles de Hanovre, à 26 milles de Cassel ; Minden à 40 milles de Francfort, 8 milles de Hanovre, 18 milles de Cassel ; Erfurt à 20 milles de Cassel, 16 milles de Leipsig, 30 milles de Francfort, 25 milles de Nuremberg, 48 milles de Munich et 42 de Stuttgart.



CHAPITRE IV.

Observations comparatives sur les belligérants.

Pendant trois mois les Autrichiens et les Prussiens, ainsi que leurs alliés, avaient sans cesse armé ; ils s'étaient plus ou moins activement préparés à la guerre par la politique et par leurs ressources administratives. Il en résultait que l'action allait s'ouvrir avec des forces considérables et dans des conditions sensiblement égales ; les effectifs, ainsi que d'autres éléments de la lutte, seraient près de se balancer.

Par les chiffres du tableau que nous avons donné à la page 118 on voit que l'Autriche était en mesure de mobiliser un total de 402 bataillons, 205 escadrons, 960 pièces de campagne contre la Prusse et l'Italie, qui lui opposeraient à leur tour 633 bataillons, 363 escadrons, 1404 pièces de campagne. La différence au préjudice de l'Autriche paraissait donc au moins de 230 bataillons, 158 escadrons, 444 bouches à feu. Mais il faut observer que les bataillons autrichiens au complet sont de 2 à 300 hommes plus forts que les bataillons italiens, et de 200 hommes plus forts que les bataillons prussiens, si ceux-ci n'ont pas leurs deux classes de landwehr. Cela seulement

égaliserait à peu près le nombre d'hommes actifs de l'infanterie.

Puis l'Autriche, marchant d'accord avec la Diète germanique et la majorité des gouvernements allemands, pouvait se recruter un plus grand nombre d'auxiliaires que la Prusse, en tout cas tous les royaumes et les principaux duchés, même celui de Bade. Nous avons marqué d'un astérisque dans le susdit tableau les états sur le renfort desquels la Prusse pouvait à peu près compter, d'après leurs votes en diète, ou les dispositions des gouvernements, et l'on voit que le renfort apporté à l'Autriche comptait un total d'au moins 200 bataillons, 180 escadrons et 400 bouches à feu.

En outre la plupart des états secondaires de l'Allemagne pouvaient, en plaçant leurs armées sur le même pied de recrutement que les trois grands belligérants, doubler facilement leur effectif total et fournir un surplus de 170 bataillons, 150 escadrons et 360 bouches à feu, soit en formant un 4e ou 5e bataillon comme en Autriche, soit en créant des corps de landwehr mobiles ou de volontaires comme en Italie. De ce surplus les deux tiers au moins, devaient revenir à l'Autriche, si elle dirigeait sa politique aussi habilement qu'elle l'avait dirigée jusqu'ici, et un tiers à peine à la Prusse. L'avantage du nombre des troupes se transportait donc du côté de l'Autriche et de l'Allemagne. En comptant toutefois à l'autre camp les corps de landwehr prussiens et les gardes mobiles italiens, l'équilibre se rétablissait sensiblement.

Cet état de choses fait au moins l'éloge de la manière avec laquelle de part et d'autre on s'était préparé à la guerre.

Quant à la qualité des troupes on pouvait aussi croire à un certain équilibre. Les principales armées actives étaient assurément dignes les unes des autres, et dignes du nom de bonnes armées. Mais chacune d'elles avait de lourds auxiliaires à traîner, les Prussiens leurs landwehrs, bons bourgeois peu belliqueux de leur nature et mal disposés ; les Italiens, leurs gardes mobiles et volontaires, mal armés et mal équipés ; les Autrichiens, leurs hétérogènes alliés, contingents incohérents et n'ayant jamais fait la guerre. Nous pensions en somme, — et nous pensons encore malgré les événements — que l'armée autrichienne était toutefois supérieure, comme armée, à celles de ses adversaires. Elle avait peut-être moins d'élan et d'initiative que celles-ci ; mais elle les surpassait en aplomb, en solidité, en connaissance et en pratique du métier des armes ; elle avait l'avantage d'être composée d'hommes restant plus longtemps en permanence sous les drapeaux, et ses cadres surtout sont excellents. Elle est plus réellement *militaire,* tandis que les deux autres tiennent davantage de la *milice.* Il y a trois à quatre fois plus de pères de famille dans les armées de Prusse et d'Italie que dans celle d'Autriche, et l'on ne peut pas attendre d'eux toute l'intrépidité du soldat habitué à considérer le régiment comme son chez-soi. En 1859, lors de la mobilisation de cinq corps prussiens contre la France il n'y eut pas moins de 55,277 familles qui durent être entretenues par les communes. En 1866, avec neuf corps mobilisés et la landwehr, il devait y avoir plus de 150 mille familles privées de leurs soutiens. Pour la Prusse, où la guerre ne paraissait pas être très populaire,

un tel état de choses devenait fâcheux, au double point de vue militaire et politique.

De part et d'autre l'instruction des troupes était bonne; mais la prépondérance pouvait être du côté de la Prusse et de l'Italie, où les hommes ont moins de routine, il est vrai, mais sont plus intelligents, plus développés et plus instruits qu'en Autriche. Sans doute pour faire une marche serrée devant l'ennemi, pour exécuter un bon feu de bataillon ou pour tenir tête à une charge de cavalerie, la science prussienne et la finesse italienne ne sont pas indispensables. Cependant, et surtout dans un terrain accidenté comme celui de l'Italie, il y a maintes circonstances où l'on doit compter davantage sur l'intelligence des individus et moins sur la *machinerie* des corps.

Au reste cette question de la plus ou moins grande instruction générale des troupes vient d'être discutée et tranchée en quelques mots décisifs par le doyen des experts militaires vivants. Dans une récente brochure signée un *invalide quasinonagénaire*, le général Jomini répond à un autre écrit où étaient exposés, d'après un général prussien il est vrai, six prétendus points de supériorité de l'armée prussienne sur l'armée française, qui se seraient manifestés dans la guerre de 1866. Le sixième de ces points serait : « La faute que l'on commet en « France d'envoyer dans l'infanterie tous les conscrits « non lettrés (*sic*), tandis qu'en Prusse il y a, dans chaque « compagnie, des soldats qui ont, dans leur sac, des cartes « même topographiques ! ! ! »

De ces six points, l'illustre auteur n'en admet que deux, comme ayant pu influencer les opérations : l'ar-

mement de l'infanterie ; l'institution organique du recrutement. Quant au sixième, celui dont nous parlons ici, il s'exprime en ces termes :

« Que pourrais-je dire au sujet des simples fantassins lettrés et des soldats ayant des cartes topographiques dans leur sac pour pouvoir guider au besoin des détachements ?

» Si c'est comme ordonnances qu'ils portent ces cartes, cela s'est pratiqué de tout temps ; mais que deviendrait une armée où il faudrait recourir aux simples soldats pour diriger les marches ? Pour ce qui concernerait leur mérite comme troupiers, c'est une question à soumettre à un comité de colonels d'infanterie. Tous les soldats prussiens savent lire et écrire, parce que l'enseignement des enfants est obligatoire, et il est certes utile à l'humanité, au paysan comme au soldat, de savoir lire, écrire et faire une addition ; cela ne diminue en rien le mérite du soldat, et, grâce aux nouvelles écoles, tous les conscrits français ne laisseront rien à désirer sous ce rapport. Jusque-là, je crois qu'un régiment où le quart des soldats ne saurait pas lire en vaudrait bien un autre. Si j'étais d'âge à commander soit un régiment, soit un corps d'armée, je prierais Dieu de ne pas m'envoyer trop de simples soldats *lettrés* ou topographes. Si je me trompe, c'est que l'espèce humaine aurait terriblement changé, et, jusqu'à nouvel ordre, j'aimerai toujours mieux les soldats de César que ceux de Pompée. »

Nous n'avons rien à ajouter à ces paroles si concluantes du maître, vraies après comme avant les expériences de la dernière guerre. Malgré le grand bruit fait pendant ces

derniers temps en faveur d'une transformation générale des armées permanentes en armées de milices, nous estimons qu'on ne saurait déduire raisonnablement l'utilité d'un tel changement des succès de la campagne de 1866. Ces succès tinrent à de tout autres causes. Les landwehrs prussiennes, on le verra, n'ont rien fait de bien brillant, et le peu qu'elles ont fait ne l'eût pas été sans l'aide des troupes régulières. Quant au moral des armées, il n'y avait pas, dans l'ensemble, de différence marquante à noter entre les deux parties, pour le début au moins. L'une comme l'autre avait, indépendamment de ses alliés, une portion de ses propres troupes, un tiers peut-être, mal disposée pour la guerre en perspective. Les Autrichiens ne pouvaient point compter sur leurs régiments italiens, et ils en eurent cependant six à leur armée du nord. Ils ne pouvaient pas beaucoup se fier à leurs régiments hongrois, aussi sollicités à l'insurrection, et ils en eurent plus d'une vingtaine en ligne. De leur côté, les Prussiens avaient bon nombre de leurs landwehrs qui étaient fort hostiles à la guerre par opinion politique et par opposition au régime de M. de Bismarck. Les députés et maints clubs et sociétés faisaient des manifestations ouvertes en faveur de la paix, au moment des premières mobilisations. Sans doute ces germes de mécontentement et de mauvais vouloir devaient, comme toujours, disparaître avec le succès ou grandir avec les revers. Mais on peut admettre, sans faire grand écart, qu'au début ils se contrebalançaient.

La composition du corps d'armée, soit de l'unité stratégique, est différente dans les deux armées prussienne et

autrichienne. Mais, ici encore, nous ne croyons pas qu'il s'accusât par cette différence une grande supériorité d'une des armées sur l'autre. C'était affaire de goût et de mode plus que de principe.

Le corps d'armée prussien ordinaire (de la ligne) est organisé à peu près sur le système français. Il compte régulièrement deux divisions d'infanterie, chaque division à deux brigades, chaque brigade à deux régiments, le régiment à trois bataillons. De plus, il y a à chaque division un bataillon d'infanterie légère, une section de trois à quatre batteries d'artillerie, soit 18 à 24 pièces; un régiment de cavalerie de quatre à cinq escadrons.

Il y a en outre au corps d'armée: une division de cavalerie de deux brigades, la brigade à deux régiments, avec une à deux batteries à cheval; puis une réserve d'artillerie de six à sept batteries, dont deux à trois à cheval.

Sur cette base, on peut donc estimer en moyenne la force totale d'un corps d'armée prussien à environ 29 mille hommes, avec 96 bouches à feu, répartis en 26 bataillons, 26 escadrons et 16 batteries. Le corps de la garde royale est un peu plus fort.

Le corps d'armée autrichien est à peu près du même effectif et de la même composition que le prussien. Seulement, il n'a pas le rouage de la division d'armée; les chasseurs et l'artillerie divisionnaires sont attachés aux brigades; la cavalerie au corps d'armée; l'état-major du corps communique directement avec ceux des brigades. Le corps d'armée a, dans la règle, quatre brigades d'infanterie; la brigade à 7 bataillons, soit 2 régiments de

ligne de 3 bataillons chacun, plus 1 bataillon de chasseurs. A chaque brigade est attachée une batterie d'artillerie de 8 pièces.

Au corps d'armée se trouvent encore une brigade de cavalerie de 2 régiments, avec sa batterie à cheval, et une brigade d'artillerie de 4 à 5 batteries, dont 1 à 2 à cheval, et 1 batterie de fusées.

Souvent la moitié de la cavalerie du corps d'armée, soit 1 régiment, est répartie aux brigades, à raison de 1 à 2 escadrons par brigade. Celle-ci, en ce cas, renferme les trois armes et compte 7 bataillons d'infanterie, dont 1 de chasseurs, 1 $^1/_2$ escadron de cavalerie, 8 pièces d'artillerie, ce qui donne en réalité une petite division.

Il resterait après cela à examiner si la suppression de l'état-major divisionnaire proprement dit est un avantage ou un inconvénient; s'il offre d'autre profit que de réaliser une certaine et notable économie, et si cette économie est procurée au détriment de la rapidité dans la transmission des ordres. En tout cas, il faut davantage d'officiers et d'ordonnances aux états-major de corps et de brigades.

Ainsi l'effectif total du corps d'armée autrichien est d'environ 31 mille hommes, avec 80 pièces, répartis en 28 bataillons, 20 escadrons, 10 batteries.

Le corps prussien est donc un peu plus faible en infanterie, mais plus fort en cavalerie et en artillerie que l'autrichien. A l'égard de la cavalerie, l'Autriche rétablit l'équilibre par une organisation de masses en dehors du corps d'armée, en formant des corps d'armée de cavalerie subdivisés en divisions et en brigades, comme

nous le verrons plus loin, à propos de la répartition des armées en campagne.

Le corps d'armée italien est à peu près comme le prussien, sauf qu'il a beaucoup moins de cavalerie et un nombre libre de divisions.

L'organisation de ces corps d'armée est en revanche fort différente dans les divers pays. En Autriche, ainsi qu'en Italie, ils sont composés au moment du besoin et de troupes de diverses contrées qu'on réunit en brigades. En Prusse, ils sont formés par la loi organique même, d'après le système territorial; chaque corps, avec ses brigades et ses divisions, est recruté, exercé, cantonné en temps de paix dans sa province. Cela peut faciliter sans doute une prompte levée ou une première mobilisation; cela peut aussi provoquer quelque émulation entre les corps d'armée; mais nous ne saurions y trouver d'autres bénéfices, L'émulation peut aussi bien se produire dans l'intérieur des corps d'armée, entre les régiments, où elle est même mieux à sa place, et nous ne voyons pas le profit réel, malgré tout ce qu'on en dit, à ce qu'il y ait des liens de connaissance et d'intimité établis à l'avance entre tous les militaires du corps d'armée. Il suffit que les troupes connaissent leurs officiers de troupe et vice-versa; que les états-majors de brigade, de division, de corps, se connaissent quelque peu entr'eux, ce qui peut très bien avoir lieu sans une organisation systématique et symétrique de corps permanents faite à l'avance. On peut être certain, au contraire, que celle-ci, malgré toutes les précautions possibles, ne saura jamais tout prévoir et ne répondra pas suffisamment aux

besoins particuliers du moment, pour être employée sans des modifications qui deviennent facilement alors des perturbations.

Précédemment, en 1859, l'Autriche avait ce système, appliqué à une unité plus grande, à l'armée ; ce qui était, il est vrai, plus difficile encore. Elle avait quatre armées, censées être des cadres tout prêts pour entrer en campagne. Après l'expérience de 1859, elle dut renoncer à cette utopie, et son système se rapprocha depuis lors de celui de la France, c'est-à-dire qu'elle eut quelques corps ou armées organisés d'avance pour la guerre, son armée de Vénétie, par exemple, et les autres répartis plutôt administrativement.

Le général Jomini a aussi touché ce point en passant, et l'on nous permettra de citer textuellement son opinion qui se rapproche beaucoup de la nôtre, à cette différence près que nous n'aurions pas craint d'accentuer plus vivement que l'illustre écrivain nos doutes sur ce prétendu avantage :

« L'organisation en corps d'armée permanents n'est pas nouvelle ; chacun sait que la France en a donné la première l'exemple depuis le camp de Boulogne. On a pu en apprécier les avantages comme les inconvénients. Il est certain qu'avec des chefs de corps comme Masséna, Soult, Davout, Ney ou Lannes, et des divisionnaires tels que Friant, Molitor, Maison, Legrand, Lecourbe, Gudin, le système est excellent. Mais si les divisionnaires se trouvaient être médiocres, les régiments sous leurs ordres ne pourraient-ils pas à la longue apprécier leur infériorité et n'avoir plus la même confiance en eux ? J'en

ai vu des exemples. On ne saurait méconnaître, néanmoins, les avantages qu'offrent des corps d'armée permanents, en leur donnant certaines limites, ce qui pourrait se faire par des mutations partielles, opérées tous les deux ans, de manière à ce qu'il y eût toujours dans chaque division un seul régiment nouvellement incorporé. Ces amalgames périodiques contribueraient à stimuler l'émulation entre les régiments et leurs corps d'officiers, dont la bonne tenue, l'instruction aux manœuvres, le zèle et la régularité ne sont pas toujours les mêmes. Ainsi modifiés, les corps d'armée permanents, *sans être une cause absolue de supériorité à la guerre, semblent l'organisation la plus rationnelle, même en temps de paix.* »

A l'appui de l'extrême réserve avec laquelle notre vénérable maître pencherait peut-être pour une organisation permanente de corps, et à l'appui des conditions qu'il y mettrait, nous pouvons aussi évoquer le témoignage des expérimentations de la guerre de 1866. Les Prussiens n'y eurent qu'un seul corps d'armée improvisé et mixte, celui du général Falkenstein, et c'est celui qui, sans contredit, remporta les plus beaux succès de la campagne, comme nous ne tarderons pas à le voir.

La constitution des commandements suprêmes devait fournir un élément plus décisif de supériorité. A cet égard, la Prusse avait tout l'avantage. Non-seulement ses petits alliés du nord de l'Allemagne se subordonnaient complétement à elle, mais le roi Guillaume, qui réunissait en lui l'autorité du rang à celle de l'expérience, devait prendre lui-même le commandement di-

rect des armées. Cela ne pouvait manquer de procurer la plus grande somme possible d'unité dans la direction des opérations, et cette unité ne serait même pas affaiblie par le fait du concours de l'armée italienne, car celle-ci, qui devait aussi être commandée par son vaillant roi en personne, avait une tâche spéciale et un but qui ne comportait aucune hésitation ni divergence sensibles, du moment que les deux états se trouvaient en mesure de commencer les hostilités en même temps et qu'ils étaient d'accord de ne pas conclure de paix séparée.

Du côté de l'Autriche, les choses à cet égard se présentaient beaucoup moins favorablement. Le jeune empereur François-Joseph ne le cédait assurément pas à ses antagonistes en bravoure et en résolution personnelles. Mais il est moins spécialement militaire qu'eux; il a moins vécu dans les camps et a moins d'habitude de la guerre. En outre, son attention devait nécessairement se partager entre ses masses du sud, celles du nord et celles de ses alliés passablement éloignés de l'Allemagne. Chacune de ces tâches avait ses exigences particulières, demandait une politique à part, qui devait être suivie avec soin et parallèlement aux opérations militaires. L'empereur ne pouvait donc se renfermer au sein d'une seule de ces armées; sa place était toute marquée au centre de l'immense surface de ses opérations, c'est-à-dire au siége même de l'empire, au sein de son gouvernement et de sa capitale. Mais là, en revanche, les influences politiques et diplomatiques pouvaient malheureusement avoir sur un cabinet qui n'était pas résolu à la plus grande énergie une action nuisible,

quant à la direction des opérations militaires. Celles-ci, livrées à la compétence de leurs chefs spéciaux, pouvaient facilement manquer d'unité, ou, dirigées de loin par le souverain, manquer de promptitude et d'initiative, comme aux temps néfastes des conseils auliques.

La Prusse avait encore sur l'Autriche une autre supériorité bien constatée, celle de l'armement et spécialement du fusil se chargeant par la culasse, pour l'infanterie et pour la cavalerie. L'Autriche n'avait pas encore de fusils se chargeant par la culasse, et l'on n'y travaillait que mollement dans ses arsenaux, quoiqu'elle eût alors le projet d'armer tous ses bataillons de chasseurs d'un fusil Lindner. L'Italie n'en avait pas non plus, et cela put faire penser que celle des puissances belligérantes qui aurait su se doter en secret du beau matériel américain, si supérieur à celui d'Europe et alors à vil prix, celle-là se serait assurée une prépondérance marquée. Mais ni en Autriche, ni en Italie, on ne croyait alors à la supériorité d'un fusil se chargeant par la culasse. Le gouvernement italien refusa même, au commencement de juin, une livraison de quelques milliers de fusils américains au système Nichols et Peabody, qui eussent fort convenu à ses volontaires, et qui faillit être prise par les Autrichiens à Desenzano.

En fait d'artillerie, l'Autriche, cédant à l'engouement moderne, a rayé toutes ses pièces de campagne, tandis que les Prussiens avaient gardé la moitié de lisse. Beaucoup de gens, en Prusse et ailleurs, pensaient que c'était là une infériorité de l'armée prussienne. Nous pensons tout le contraire. Le lisse, en effet, quoiqu'on

en dise, joint à la rapidité et à la simplicité de la charge, l'avantage d'un projectile qui ricoche et roule mieux, et d'un bon paquet de mitraille, qualités de premier ordre pour des pièces de campagne, que le rayé ne réalise pas à un aussi haut degré, et que la grande portée et la grande précision ne remplacent pas. En revanche on peut reprocher au canon rayé prussien, se chargeant, comme on sait, par la culasse, d'être d'un mécanisme trop compliqué et trop délicat pour un bon canon de campagne.

L'Italie s'est mise aussi à la mode ; toute son artillerie de campagne est rayée, et en vérité elle aurait pu faire un meilleur usage de ses finances. Cette exclusion du lisse, que les Américains après quatre ans d'expérience avec le meilleur matériel du monde ont condamnée, fera aussi son temps en Europe, et nous ne doutons pas que la guerre de 1866 bien étudiée et celles qui pourront bientôt s'ouvrir ne ramènent une bonne portion des batteries divisionnaires au douze-léger français, soit canon-obusier Louis-Napoléon, la meilleure pièce de campagne connue, et que les artilleurs de polygone ont eu grand tort de discréditer. Il va sans dire que pour les pièces de position, c'est-à-dire pour un emploi de l'artillerie à des distances et sur des buts connus, et avec des préparatifs pouvant être faits d'avance, nous sommes les premiers à rendre hommage aux merveilleuses qualités de l'artillerie rayée.

Quant à l'équipement, il n'y a pas de différence accentuée entre les principaux belligérants. Tous étaient à peu près sur le même pied. Les Italiens et les Wurtem-

bergeois seulement eurent l'avantage de la tente-abri au système français. Les Autrichiens et les Prussiens devaient bivouaquer en plein air ou cantonner. Si les Prussiens s'allégèrent souvent de leurs casques à pointe, de leurs sacs et autre bagage, en ce qui concerne les individus, ils alourdirent d'autant leurs corps par les voitures de plus qu'ils durent traîner à leur suite pour transporter ces objets d'équipement.

Une infériorité de l'Autriche, c'est qu'elle avait un grand nombre de places fortes à tenir : quinze en Italie, dont 5 de premier ordre, et 7 sur la frontière de Prusse, sans compter les forteresses intérieures, et qu'elle n'avait pas, pour leurs garnisons, la ressource des bataillons de landwehr ou de garde mobile de ses adversaires Pour les seules garnisons sédentaires de ces places, plus de 100 mille hommes et un immense matériel devaient se trouver immobilisés, et c'est à peine si ses 4e et 5e bataillons pouvaient y suffire.

Enfin, les ressources maritimes constituaient un avantage marquant en faveur de l'alliance prusso-italienne. La marine italienne, très supérieure à l'autrichienne, pouvait être maîtresse des eaux de l'Adriatique, malgré les défenses de Pola, de Trieste, de Venise, de Lissa. Elle pouvait être appelée à jouer un grand rôle dans les opérations, le principal peut-être au début. La marine prussienne avait son emploi sur les côtes du Holstein et du Schleswig, pour parachever l'annexion des deux duchés à la Prusse, et sur celles du Hanovre, pour opérer la conquête de ce royaume. Elle pouvait encore utilement servir sur l'Elbe.

En revanche, l'Autriche avait, dans la configuration de l'échiquier stratégique, un avantage qui compensait bien ses inconvénients en d'autres points. Elle possédait la position centrale, les lignes intérieures. Cette position, desservie par un réseau continu de voies ferrées, de Dresde à Vérone, de Cracovie à Wurzbourg, et couverte des forteresses de la Bohême, de la Vénétie, ainsi que de Linz et de Passau sur le Danube, manquait, il est vrai, pour être parfaite, d'un pivot central, qui aurait dû être une grande place ou un camp retranché sur le Danube, à Vienne ou aux proches environs. Mais telle qu'elle était, elle offrait de précieuses ressources au gouvernement autrichien pour un emploi stratégique de ses forces dans les meilleures conditions.



CHAPITRE V.

Premiers armements et mouvements de troupes. — Répartition et dislocation des armées belligérantes. — Concentration des forces. — Ouverture des hostilités en Holstein.

Maintenant que nos lecteurs sont suffisamment renseignés, croyons-nous, sur les causes de la guerre, sur la situation réciproque des parties au 15 juin, sur les forces en présence et sur le terrain où elles devaient se rencontrer, nous pouvons procéder plus couramment au récit des événements spécialement militaires. Afin d'en mieux suivre le fil nous retournerons un peu en arrière, pour dire quelques mots de la manière dont on avait de part et d'autre procédé aux premiers armements et aux premières mobilisations.

On sait déjà par ce que nous en avons dit au chapitre III qu'une mise sur pied de guerre peut s'effectuer plus facilement en Prusse qu'en Autriche, en suite de l'organisation permanente des corps d'armée par province. Aussi le gouvernement de Berlin put, dès le commencement de mars, se livrer sans bruit à des préparatifs sérieux. Il fit des approvisionnements considérables, hâta la fabrication des munitions, et mit en activité de nombreux espions en Bohême.

En Autriche les mesures militaires commencèrent aussi en même temps, et cela par la concentration de quelques régiments de plus en Bohême dès le milieu de mars et par des approvisionnements divers. A la fin de mars les troupes de la Bohême avaient été augmentées de 10 bataillons et 10 escadrons; une vingtaine d'escadrons étaient aussi en marche pour s'y rendre. Cela portait le nombre des troupes alors en Bohême, en Moravie et dans la Galicie occidentale à une soixantaine de bataillons de campagne, une vingtaine de quatrièmes bataillons, une soixantaine d'escadrons et 33 batteries, qui ne tarderaient pas d'être encore accrus de manière à avoir facilement et en quelques jours une armée de plus de 100 mille hommes en campagne.

A Berlin, où l'on connaissait ces mouvements de troupes et ces effectifs, un conseil de guerre fut décidé et convoqué pour le 28 mars. Ce conseil demanda des armements, mais prudents encore et limités. La Silésie surtout avait besoin d'être mieux couverte. Elle n'avait que ses garnisons ordinaires, soit environ 25 mille hommes, en 38 bataillons, 29 escadrons et 18 batteries. Les hommes en congé et les réserves n'avaient pas encore été officiellement requis, les attelages et l'état des chevaux de cavalerie et d'artillerie étaient sur le pied de paix. Rien que pour l'artillerie le pied de paix constituait une différence au préjudice de la Prusse, puisqu'elle n'a que les 5/8 de ses pièces constamment attelées, tandis que l'Autriche en a les 9/10. Aussi les mesures suivantes furent-elles ordonnées ensuite du conseil de guerre du 28 mars :

L'artillerie de campagne de la garde, des 3e, 4e 6e et

5e régiments fut mise sur pied de guerre par le rappel des hommes en congé, par les achats nécessaires de chevaux et par la formation des divisions de remplacement (de dépôt). En outre, dans la contrée plus directement menacée, dans les régions des 12e, 11e, 9e, 5e et 7e divisions, puis dans les quatre nouveaux régiments de la garde et dans le régiment stationné à Torgau, n° 72, les bataillons furent portés au petit effectif de guerre soit celui de paix de la garde, de 686 hommes. L'artillerie et l'infanterie du 6e corps d'armée, stationné en Holstein, furent de même portées à leur maximum d'effectif, et trois colonnes de munitions leur furent adjointes. Les places fortes de Cosel, Neisse, Glatz, en Silésie, puis Torgau et Wittemberg sur l'Elbe reçurent leur armement complet, avec leurs batteries de sortie ; Glogau, Spandau, Magdebourg furent aussi munies d'un premier renfort en hommes.

A cela l'Autriche opposa une continuation plus active encore de ses premières mesures. Les régiments d'infanterie cantonnés en Bohême, en Moravie et en Gallicie reçurent tous leurs hommes de renfort, formèrent leurs quatrièmes bataillons à l'effectif complet de guerre, et leurs dépôts ; ils reçurent aussi leurs attelages de campagne. L'artillerie avait été munie de tous ses chevaux et cinq régiments de cavalerie étaient arrivés vers la frontière. Les forteresses de Cracovie, de Königgrätz, de Josephstadt, de Theresienstadt furent armées et renforcées. Les belles allées de marronniers montant de la gare à Königgrätz, et tous les vergers des environs commencèrent à tomber sous la hache des pionniers.

Ainsi se passa le mois d'avril. Le 3 mai le gouvernement prussien ordonna la mise sur pied de guerre de toute la cavalerie et l'artillerie, ainsi que des corps d'armée nos 3, 4, 5, 6 et de la garde. En outre, dans les districts des corps nos 5 et 6, la landwehr fut mise sur pied en 24 petits bataillons de garnisons de forteresses. Quelques jours après et par décrets successifs du 5 au 12 mai tout le reste de l'armée fut mis sur pied de guerre, Les trains et pontons de la garde, des 2e, 3e, 5e et 6e corps furent mobilisés, ainsi que 6 trains de ponts de chevalets, et 4 divisions de télégraphes de campagne. Les bataillons de landwehr sur pied furent portés à 800 hommes par l'appel des dernières classes; douze autres à 500 hommes furent levés, avec 32 escadrons de cavalerie.

Toutes ces troupes se disposèrent à ouvrir immédiatement la campagne, et en fait elles y furent prêtes dès la fin de mai; dans les premiers jours de juin, elles s'approchèrent, en Silésie et sur le bassin de l'Elbe, des frontières ennemies, et y groupèrent leurs approvisionnements, en attendant que les hostilités attendues éclatassent.

Une proposition de la Bavière à la Diète vint écarter les chances de conflagration accidentelle. Trois places fédérales, Francfort, Rastatt, Mayence, avaient encore des garnisons communes d'Autrichiens et de Prussiens; à tout instant une rixe de caserne ou de cabaret pouvait y surgir et devenir grave. La Bavière demanda que les garnisons autrichiennes et prussiennes fussent relevées par des troupes fédérales des états secondaires, et cette

demande, acceptée par la Prusse, fut votée par la Diète. A Mayence la garnison nouvelle fut fournie par les troupes de Bavière, Weimar, Meiningen, Anhalt, Schwarzenbourg, Lippe et Detmold ; à Rastatt par Bade, Altenbourg, Gotha, Waldeck et Reuss ; à Francfort par le bataillon de la ville et par le bataillon bavarois qui s'y trouvait déjà.

En Holstein, à Rendsbourg et à Kiel, où il y avait des garnisons communes, ainsi que dans le reste du pays, les deux gouverneurs firent aussi de leur mieux pour éviter les hostilités. Là toutefois c'était plus difficile, car des questions brûlantes de politique s'y mêlaient aux rapports militaires.

Lorsque le lieutenant-feld-maréchal Gablenz eut, par décret du 5 juin, convoqué les états du Holstein à Itzehoe, leur lieu de rendez-vous habituel, pour le 11 du même mois, le général Manteuffel l'invita, par lettre du 6, à retirer cette mesure, qui violait, disait-il, les droits de condominium de la Prusse. Il le prévint en même temps qu'en vertu de ces droits il allait faire occuper quelques localités holsteinoises libres de troupes, et mettre son corps en marche dès le lendemain. On a ajouté puis démenti que le général prussien aurait couronné cet avis par l'offre piquante faite à son collégue autrichien d'user du même droit dans le Schleswig. Le général Gablenz répondit qu'il ne pouvait retirer cette convocation rendue en exécution d'un ordre de l'empereur ; il protesta contre l'occupation prussienne du Holstein comme violant le traité de Gastein, et il annonça en même temps qu'il transportait le siége de son gouvernement à Altona. La

mesure était prudente sinon vaillante, car il n'avait avec lui que la brigade Kalik, environ 5000 hommes, tandis que le corps du général Manteuffel comptait 12 mille hommes, en 11 bataillons, 6 escadrons et 4 batteries. Il resterait toutefois à examiner si avec sa brigade, secondée des Holsteinois, qu'il aurait fallu, il est vrai, armer à temps, le général Gablenz n'aurait pas pu lever en Holstein l'étendart d'une utile résistance ; ou bien s'il était très loyal et honorable de pousser le Holstein à l'insurrection, quand on avait déjà pris le parti de l'abandonner à ses seules ressources.

Le 7 juin les troupes autrichiennes quittèrent Rendsbourg et Kiel, courtoisement escortées par le corps d'officiers prussiens et par des musiques prussiennes jouant l'hymne autrichien. Le même jour le général Manteuffel commença l'invasion du duché ; il fit occuper Itzehoe le 10, y empêcha de force la réunion des états, fit emprisonner le commissaire autrichien, M. de Lesser, et remit au nom du roi l'administration supérieure aux mains de M. de Scheel-Plessen, comme supérintendant des deux duchés. Après cela il marcha sur Altona, où le général Gablenz avait concentré ses troupes.

Celui-ci craignit à juste titre de se trouver dans Altona, acculé entre le corps prussien d'un côté, et l'Elbe avec la flottille des canonnières prussiennes de l'autre, au moment très prochainement attendu de la déclaration de guerre. Aussi dans la nuit du 11 au 12 il se décida à passer sur la rive hanovrienne, ce qu'il put faire en toute sécurité, et dès le lendemain il se dirigea par chemin de fer sur Francfort et la Bohême. Le général Kalik person-

nellement ne put accompagner sa brigade. Gravement malade, il dut être laissé à Altona, où il mourut quelques jours après.

Le général Manteuffel entra à Altona le 12 juin, et la Prusse avait ainsi en mains, avant même la déclaration de guerre, le territoire qui en était le premier prétexte.

Ce résultat fut sans doute procuré par le fait que dans le camp des Autrichiens on n'était point encore en mesure d'entrer décidément en action. Les masses autrichiennes n'avaient pas encore la consistance voulue. Le feldzeugmeistre Benedek, appelé de l'Italie à la tête des forces du côté de l'Allemagne, ne prit possession de son nouveau commandement qu'au milieu de mai à Vienne. Au commencement de juin il transporta son quartier-général à Olmütz, et le 18 à Pardubitz ; pendant ce temps ses troupes se formèrent en corps et prirent leurs premières positions.

Le nombre des hommes mis sous ses ordres directs montait à environ 260 mille hommes, y compris 20 mille Saxons, répartis en 8 corps d'armée, à savoir :

Ier corps, général de cavalerie, Clam-Gallas, les quatre brigades Leiningen, Poschacker (1), Ringelsheim, Piret, soit 28 bataillons, 5 escadrons, 80 pièces et 8 chevalets de fusée (2). A ce corps vint se joindre bientôt et jusqu'au

(1) Ou brigade de fer, nom qu'elle s'acquit dans la guerre de 1864 à l'assaut du Kœnigsberg, sous le général Gondrecourt.

(2) Voir à l'appendice le détail de la *Répartition de l'armée autrichienne* et des autres armées, tableaux que les Allemands ont l'habitude d'appeler improprement du nom français de *ordre de bataille*. Cette expression, juste peut-être au temps de Frédéric-le-Grand qui la mit en honneur, et quand les armées, divisées méthodiquement en ailes et

2 juillet la brigade Abele (précédemment Kalik) du 3e corps, ce qui porta l'effectif à 35 bataillons et 88 pièces.

IIe corps, lieutenant-feld-maréchal Thun-Hohenstadt, les quatre brigades Thom, Henriquez (1), Saffran, prince Wurtemberg, soit 28 bataillons, 5 escadrons, 72 pièces, 8 chevalets.

IIIe corps, lieutenant-feld-maréchal archiduc Ernest, les quatre brigades Appiano, Benedek, Kirchsberg, Prohaska, soit le même effectif que le précédent.

IVe corps, lieutenant-feld-maréchal Festetics, les quatre brigades Kopal, Fleischhacker, Poekh, archiduc Joseph, de même effectif que le précédent.

VIe corps, lieutenant-feld-maréchal Ramming, les quatre brigades Waldstetten, Hertweck, Rosenzweig, Jonak; de même effectif.

en lignes, combattaient dans le même ordre qu'elles marchaient, campaient ou paradaient, est absolument fausse aujourd'hui, depuis la création du système divisionnaire. Et comme elle tend à introduire dans le langage militaire français un nouveau synonime, c'est-à-dire une chance de plus de confusion, nous en laisserons volontiers l'usage exclusif aux Allemands, qui en sentiraient facilement l'impropriété, si, la traduisant dans leur langue, ils l'appelaient *Schlachtordnung*. Nous continuerons à réserver les mots français *ordre de bataille* pour définir l'ordre et l'arrangement des corps de troupes pour la bataille. Cela porte en allemand son vrai nom : *Schlachtordnung*, dont la traduction littérale française est : *ordre de bataille*. Les Allemands ont ainsi une même locution pour désigner deux choses fort différentes ; mais ils n'en sentent pas l'inconvénient parce qu'ils l'emploient en deux langues, ce qui fait en réalité deux définitions, une en allemand, qui est juste et vraie, une en français, qui est fausse, purement conventionnelle et que nous ne saurions admettre. Leur prétendu *ordre de bataille* serait avantageusement remplacé, ce nous semble, par la dénomination *Armeeeintheilung*, ou par quelque autre semblable.

(1) Brigade aussi illustrée dans la guerre de 1864, sous le sobriquet de noire-jaune, couleurs autrichiennes.

VIIIe corps, lieutenant-feld-maréchal archiduc Léopold, les quatre brigades Fragnern, Docteur, Rothkirch, Brandenstein; de même effectif.

X^e corps, général-major Huyn (plus tard Gablenz), les quatre brigades Mondl, Grivicicz, Kneble, Wimpffen; de même effectif.

Les Saxons, sous le prince royal Albert, destinés à manœuvrer avec l'armée de Benedek, comptaient 20 bataillons, 16 escadrons, 58 pièces, formés en deux divisions d'infanterie et une de cavalerie.

1re division, lieutenant-général Schimpff, brigades Carlowitz et Hake.

2e division, lieutenant-général Stieglitz, brigades Boxberg et Hausen.

Division de cavalerie, lieutenant-général Fritsch, brigades Biedermann et prince Georges.

La cavalerie autrichienne de l'armée de Benedek comptait 2 divisions de cavalerie légère et 3 de grosse cavalerie, toutes à deux brigades, sauf la 1re qui en avait trois.

1re division légère, général-major Edelsheim, brigades Appel, Wallis, Fraticicwicz; 30 escadrons, 16 pièces.

2e division légère, général-major Thurn et Taxis, brigades Bellegarde et Westphalen; 20 escadrons, 16 pièces.

1re division grosse cavalerie, lieutenant-feld-maréchal prince Schleswig-Holstein, brigades prince Solms et Schindlöcker; 26 escadrons, 16 pièces.

2e division id., général-major Znitseck, brigades Soltyck et Boxberg; 26 escadrons, 16 pièces.

3e division id., général-major Coudenhove, brigades

Mengen et prince Windischgrätz; 26 escadrons, 16 pièces.

La réserve d'artillerie, sous les ordres du colonel Tiller, comptait 128 pièces.

Une brigade d'infanterie, général-major Trentinaglia, était destinée aux détachements.

A chaque état-major de corps d'armée se trouvait un général-major comme *ad latus,* ou *attaché* (zugetheilt), sorte de commandant en second ou de conseiller-souffleur spécial à l'armée autrichienne, puis un chef d'état-major du grade de colonel ou lieutenant-colonel.

Les chefs d'état-major des divisions de cavalerie étaient des lieutenants-colonels ou des majors.

Bon nombre de brigadiers d'infanterie et tous ceux de la cavalerie étaient des colonels.

Le chef d'état-major de l'armée était le lieutenant-feld-maréchal Henikstein; le sous-chef ou directeur de la chancellerie, le général-major Krismanik; le chef de l'artillerie, le lieutenant-feld-maréchal archiduc Guillaume; le chef du génie, le colonel Pidoll.

Contre l'Italie une armée de trois corps, les 5e, 7e, 9e, avec divers gros détachements, avait été formée sous l'archiduc Albert, fils du célèbre prince Charles. Nous en examinerons plus tard la formation et la dislocation.

Au commencement de juin les forces autrichiennes étaient disloquées comme suit:

Le front était tourné contre la Silésie et s'étendait de Cracovie à Dresde par les forteresses de la Bohême.

A l'extrême droite, dans la Galicie occidentale, se trouvait la brigade Trentinaglia.

A la gauche de celle-ci, le 4ᵉ corps d'armée, vers Teschen, Troppau, Zittau, Sternberg.

Plus à gauche, le 2ᵉ corps, échelonné sur le chemin de fer, vers Brussau, Zwittau, Bömisch-Trübau, Wildenschwert.

Plus à gauche, le 1ᵉʳ corps, s'étendant de Josephstadt et Königgrätz à l'Erzgebirge, par Prague, Theresienstadt, Töplitz.

En arrière de cette première ligne venaient en seconde le 6ᵉ corps, à Leipnik et Olmütz ; le 10ᵉ, aux environs de Brünn et de Meseritsch; le 3ᵉ, précédemment en réserve générale à Laybach, se massa au sud de Brünn.

Les Saxons, à Dresde, formaient l'extrême gauche.

En avant de la première ligne, la cavalerie légère battait la campagne et la montagne, de Teschen à Reichenberg et Trautenau, où se tenaient les avant-postes.

Au milieu de la deuxième ligne se trouvaient les trois divisions de cavalerie de réserve, vers Vischau, Kremsier, Prossnitz.

Une telle dislocation ne pouvait être que préparatoire; elle convenait assurément à des opérations offensives ou défensives du côté de la Silésie, mais elle parait moins bien à ce qui pouvait être tenté du côté de la Saxe. Toutefois, au moyen du réseau de chemin de fer Brünn et Olmütz-Trubau-Pardubitz-Prague-Dresde, on pouvait facilement changer le front.

Voyons maintenant quelles avaient été les dispositions correspondantes dans le camp opposé, et vu le haut profit d'instruction qui s'attache à l'étude de telles mesures,

nous suivrons celles-ci pas à pas, telles qu'elles sont données dans l'historique de la guerre publié par l'état-major prussien ([1]), et dont la première livraison vient de paraître (5 octobre 1867).

Dès le milieu de mai, les mouvements de troupes étaient en pleine activité sur toute la surface de la Prusse et sur une vaste échelle. Ils se firent essentiellement par le moyen des chemins de fer, qui transportèrent en moyenne un corps d'armée dans l'espace de neuf à douze jours, quelques trains étant laissés à la circulation ordinaire et à l'intendance.

Le 8 mai, il fut ordonné que la garde se concentrât à Berlin ; le 3e et le 4e corps entre Torgau et Cottbus ; le 5e à Schweidnitz ; le 6e vers Neisse ; le 7e, une division, la 13e, vers Minden et Biederfeld ; l'autre, la 14e, vers Münster et Hamm ; le 8e corps vers Coblenz.

« En général, dit l'historique officiel, de telles concentrations de grands corps d'armée ne sont pas à conseiller avant leur transport définitif ; elles peuvent rendre celui-ci plus difficile que si l'on dirigeait les troupes de leurs quartiers de garnison tout droit sur les points d'embarquement. Mais dans les circonstances du moment, la levée stratégique de toute l'armée ne pouvait pas encore être déterminée ; on ne savait pas encore au juste quels seraient les ennemis et les amis. »

([1]) *Der feldzug von 1866 in Deutschland.* Redigirt von der Kriegsgeschichtlichen Abtheilung des grossen Generalstabes. Berlin, 1867. Ernst Siegfried Mittler und Sohn. — Le premier cahier contient à côté d'une introduction un peu confuse le récit clair et détaillé des opérations contre le Hanovre, et de beaux tableaux des répartitions des diverses armées, auxquels nous sommes redevables de précieuses indications.

Les ordres ci-dessus indiqués avaient pour but de préparer une première position des forces couvrant à la fois Berlin et Breslau, qu'on croyait le plus menacés. Ensuite de ces ordres, le 6e corps se disloqua en Silésie comme suit : la 11e division à Frankenstein; la 12e à Neisse, la cavalerie et l'artillerie de réserve à Münstenberg. En avant-garde à Glatz et Silberberg, le régiment n° 51 et le bataillon de chasseurs n° 6. En réserve à Schweidnitz, en attendant que le 5e corps y arrivât, le régiment n° 10 et une batterie.

Deux petits corps détachés furent formés pour la protection de la frontière silésienne : un, sous le général Knobelsdorf, du régiment d'infanterie n° 62, du régiment de houlans n° 2 et d'une batterie, entre Leobschütz et Oderberg; l'autre, sous le général Stolberg, de six bataillons de landwehr de deuxième levée et de la 6e brigade de cavalerie de landwehr, plus à l'est, vers Osviczin.

Après l'arrivée du 5e corps, ces troupes furent réparties, par ordre du 24 mai, le 6e corps vers Waldenbourg, le 5e vers Landshut, leur cavalerie réunie vers Strigau. Elles furent placées sous le commandement du prince royal et prirent le nom de IIe armée ou armée de Silésie.

En même temps, les 3e et 4e corps avaient aussi exécuté les ordres du 8 mai et s'étaient concentrés dans la Basse-Lusace, entre Torgau et Cottbus, avec leurs avant-postes sur la Noire-Elster, à peu de distance de la frontière saxonne. La 8e division, restée d'abord en arrière à Erfurt, rejoignit le 16 mai. Ce même jour, le 2e corps

reçut l'ordre de quitter la Poméranie en chemin de fer, de rejoindre, à travers Berlin, les 3e et 4e corps et de prendre ses cantonnements autour de Herzberg. La garde fut dirigée à pied de Berlin sur Baruth et Luckau, où elle se cantonna au fur et à mesure de son arrivée. Ces quatre corps formèrent la Ire armée et furent mis sous le commandement du prince Frédéric-Charles, les 3e et 4e corps étant dissous pour devenir quatre divisions indépendantes.

Afin d'établir la jonction entre les deux armées, le 1er corps reçut l'ordre, aussi le 16 mai, de s'échelonner sur le chemin de fer entre Königsberg et Kreuz pour être transporté à Görlitz. Il resterait là en réserve prêt à être porté à droite ou à gauche.

En outre les dispositions prescrites au 8e corps furent modifiées en ce sens que la 15e division se concentra à Cologne, la 16e à Coblentz, et qu'elles furent transportées de là en chemin de fer, à travers le Hanovre, à Halle, où elles prirent leurs cantonnements. Tout le 7e corps, sauf la 13e division, fut aussi dirigé en chemin de fer, de la Westphalie par Paderborn et Cassel, sur Zeitz, et ces troupes des 7e et 8e corps formèrent une IIIe armée, ou armée de l'Elbe, sous le commandement du général d'infanterie Herwarth de Bittenfeld.

Enfin, il fut formé à Berlin, par ordre du 19 mai, un corps de réserve de 24 bataillons, 24 escadrons et un régiment d'artillerie de landwehr, sous le lieut.-général von der Mülbe, chargé de suivre à pied le gros de l'armée quelques étapes derrière elle.

Toutes ces forces montaient à environ 250 mille hom-

mes; les trois armées agiraient en commun sous le commandement du roi.

Le 5 juin, c'est-à-dire après vingt-un jours de transport, tous les mouvements étaient terminés sans aucun contre-temps ni accident de quelque importance. Les troupes de chacune des trois armées avaient généralement débarqué à Zeitz, Halle, Herzberg, Görlitz, Schweidnitz, Neisse. De ces localités, comme têtes de ligne, elles s'étaient portées à pied dans les cantonnements fixés.

Ces masses auraient pu à rigueur ouvrir leurs opérations déjà le 6 ou le 7 juin. Mais le roi Guillaume n'était pas encore bien déterminé à l'offensive ; un arrangement était encore possible, au moins avec quelques états secondaires, qui modifierait les combinaisons. Il se borna, en attendant les résultats des délibérations de la Diète germanique, à mieux concentrer ses forces et à les faire joindre par tous leurs accessoires de campagne. Déjà le 30 mai, un mouvement à gauche de toute la Ire armée avait été ordonné pour la rapprocher de la IIe. Ce mouvement transversal avec cantonnements dans une contrée pauvre rencontra des difficultés ; mais il s'exécuta heureusement en somme. Le 8 juin, le troisième corps était à Görlitz et environs, le 4e vers Hoyerswerda, le 2e vers Senftenberg ; derrière eux, la garde, à Cottbus.

L'armée de Herwarth de Bittenfeld suivit aussi et se porta de Zeitz et de Halle sur l'Elbe. Elle s'établit à cheval sur le fleuve entre la Mulde et l'Elster, la 16e division et la cavalerie de réserve à Liebenwerda, la réserve d'artillerie à Torgau, la 15e division à Belgern, la

14e à Schildau et Düben, l'avant-garde sur la rive droite à Mühlberg. Les passages de Torgau et un pont de bateaux à Belgern lui permettaient de se concentrer en vingt-quatre heures sur l'une ou l'autre rive.

Le 11 juin, l'état-major prussien reçut des informations plus précises sur les dislocations autrichiennes, et, pensant que c'était surtout la Haute-Silésie que celles-ci avaient en vue, un autre mouvement général à gauche fut décidé. La IIe armée prendrait position sur la Neisse, ayant sa droite aux montagnes de Glatz. La Ie armée se porterait aux environs de Görlitz et de Hirschberg où elle se concentrerait, et l'armée de l'Elbe se masserait vers Torgau.

Pour ce mouvement, les armées furent en outre renforcées comme suit :

Le 1er corps, qui se trouvait en réserve à Görlitz pour établir la jonction entre les deux armées, fut adjoint à celle du prince royal, et se porta à l'est, aussitôt qu'il fut relevé à Görlitz par le 3e corps. La garde fut aussi envoyée à la IIe armée; les bataillons qui étaient encore à Berlin et à Potsdam, aussi bien que ceux déjà cantonnés à Cottbus, furent dirigés en chemin de fer par Breslau et Brieg vers la Neisse, où ils prirent la gauche de l'armée.

L'armée du prince Frédéric-Charles, au centre, resta à l'effectif précédemment indiqué.

L'armée de l'Elbe, qui avait toujours en face d'elle les Saxons, à Dresde, pouvant être facilement renforcés du 1er corps autrichien, fut accrue du corps de réserve

du général von der Mülbe, dirigé immédiatement sur Torgau.

Le 18 juin, tous les mouvements principaux étaient terminés, et ils fournissaient la répartition définitive et la dislocation des trois armées comme suit :

IIe armée, commandant : le prince royal ; chef d'état-major général Blumenthal ; 4 corps d'armée [1].

1er corps (Prusse orientale), général Bonin ; divisions 1re et 2e, Grossmann et Clausewitz ; brigades d'infanterie Pape et Barnekow, Malotki et Buddenbreck ; brigade de cavalerie Bredow.

5e corps (Basse-Silésie), général Steinmetz ; divisions 9e et 10e, Löwenfeld et Kirchbach ; brigades d'infanterie Ollech et Orn, Tiedemann et Wittich.

6e corps (Silésie), général Mutius ; divisions 11e et 12e, Zastrow et Prondzinsky ; brigades Hanenfeld et Hoffmann, Cranach et Knobelsdorf (celle-ci détachée).

Garde, général prince-Auguste de Wurtemberg ; divisions Hiller et Plonsky ; brigades Obernitz et Alvensleben, Budritzki et Loën ; brigade de cavalerie prince Albert fils.

Réserve de cavalerie : division Hartmann ; brigades Witzleben et Schœn ; brigades de corps Borstell et Kalkreuth.

Réserves d'artillerie des corps.

Total, avec les détachements, 101 bataillons d'infanterie, 94 escadrons, 352 pièces, 4 bataillons de pionniers.

(1) Voir le détail aux annexes.

Le 6e corps fut concentré à gauche, vers Steinau ; le 1er corps à la droite de celui-ci, vers Münsterberg, avec un détachement plus à droite, vers Waldenbourg. Entre les 6e et 1er corps était la place de Neisse, et derrière eux le 5e corps, vers Grottkau ; plus en arrière, en réserve générale et veillant aussi à l'extrême gauche, la garde, aux environs de Brieg.

Ire armée, prince Frédéric-Charles ; chef d'état-major, général Voigts-Rhetz ; 4 divisions et 1 corps, soit 6 divisions.

5e division, Tümpling ; brigades Schimmelmann et Kamiensky.

6e division, Manstein ; brigade Gersdorff et Kotze. (Ces deux divisions formaient auparavant le 3e corps, du Brandebourg, commandé par le prince Frédéric-Charles.)

7e division, Fransecky ; brigades Gross et Gordon.

8e division, Horn ; brigades Bose et Schmidt. (Ces deux divisions formaient auparavant le 4e corps, de la province de Saxe, sous le général Schack.)

2e corps (Poméranie), général Schmidt ; divisions Werder et Herwarth de Bittenfeld II ; brigades Januschowsky et Winterfeld, Schlabrendorf et Hanneken.

Corps de cavalerie, prince Albert père ; divisions Alvensleben et Weyhern ; brigades Rheinbaden et Pfuel, duc de Mecklenbourg-Schwerin, Grœben et Goltz ; cette dernière attachée au 2e corps.

Réserve d'artillerie (outre celle du 2e corps), général Schwarz, deux brigades, 16 batteries, 96 pièces.

Total : 72 bataillons d'infanterie, 74 escadrons de cavalerie, 300 pièces, 3 bataillons de pionniers.

Dans la dislocation le 3ᵉ corps tint la gauche, vers Löwenberg, Friedberg, Wiegandsthal, se reliant par un détachement vers Hisçhberg et Warmbrunn, avec le détachement de la IIᵉ armée à Waldenbourg; le 4ᵉ corps se massa à la droite du 3ᵉ, dans le rayon Lauban-Greiffenberg; le 2ᵉ corps à la droite du précédent entre Niesky, Reichenbach, Görlitz et Seidenberg. La réserve de cavalerie autour de Löwenberg sur les deux rives du Bober. Des détachements de chasseurs et de cavalerie légère furent portés en avant dans la montagne pour veiller aux défilés conduisant à Löbau, Zittau, Reichenberg, Friedland.

Armée de l'Elbe, général Herwarth de Bittenfeld I, chef d'état-major colonel Schlottheim ; trois divisions et 1 corps, soit 5 divisions.

14ᵉ division (du 7ᵉ corps Westphalie), Münster-Meinhövel, brigade Schwarzkoppen et Hiller.

15ᵉ division, Canstein, brigades Stückradt et Glasenapp.

16ᵉ division, Etzel; brigades Schöler et Wegerer. La 15ᵉ et la 16ᵉ division formaient auparavant le 8ᵉ corps (Province Rhénane).

Avec ces trois divisions marchaient les deux brigades de cavalerie Goltz et Kotze, et les réserves d'artillerie des 7ᵉ et 8ᵉ corps.

1ᵉʳ corps de réserve, général von der Mülbe ; division de landwehr Rosenberg (garde) et Bentheim, quatre brigades d'infanterie.

Division de cavalerie de landwehr Dohna, trois brigades.

Réserve d'artillerie, colonel Zimmermann, 9 batteries.

Total: 62 bataillons d'infanterie, 50 escadrons, 198 pièces, 1 $^{1}/_{2}$ bataillon de pionniers.

L'armée de l'Elbe était cantonnée autour de Torgau, entre Düben et Elsterwerda.

Comme nous l'avons déjà dit, le roi Guillaume devait commander directement ces trois armées, assisté du général Moltke, comme chef d'état-major. Cet officier général, déjà d'un âge mûr, était peu connu en Europe avant la guerre de 1866; mais il était hautement apprécié dans le cercle de ses proches; il joignait une rare science à une grande modestie et à non moins de discrétion; « malgré ses connaissances universelles, il sait se taire en sept langues », a-t-on dit élogieusement de lui. Il avait pour quartier-maître général le général Podbielsky; pour chef d'artillerie le général Hindersin et pour chef du génie le général Wasserschleben; en outre le roi devait être accompagné sur le terrain de son ministre de la guerre, de son président du ministère et d'autres hauts personnages qui ne devaient pas rendre facile la besogne de l'état-major responsable.

A chaque corps d'armée était attaché un chef d'état-major du grade de colonel, et à chaque division un *officier d'état-major général*, du grade de capitaine ou major.

Sur l'autre théâtre allemand de la guerre, les mesures des Autrichiens et de leurs alliés avaient subi plus de lenteurs encore. De longs pourparlers avaient dû être tenus avec les gouvernements des divers états, entr'autres avec Bade, mal disposé politiquement et qu'il fallut

menacer pour avoir son contingent, avec la Bavière, qui aspirait à jouer un rôle avantageux de médiation. En somme il fut décidé que deux masses principales seraient formées : une de l'armée bavaroise, environ 50 mille hommes, sous le commandement du vieux prince Charles de Bavière, qui opèrerait en Franconie et aurait la tâche fabuleuse de soutenir le Hanovre, tout en s'efforçant de donner la main par sa droite à l'armée de Bohême et aux Saxons ! une autre sous le commandement du prince Alexandre de Hesse-Darmstadt, général au service d'Autriche, qui compterait le 8e corps et tout ce qu'on pourrait rallier d'Allemands non bavarois. Les brigades autrichiennes Kalik, venant du Holstein, et Hahn, sortant des forteresses fédérales, en formeraient le noyau, avec les troupes wurtembergeoises et du duché de Hesse, sur lesquelles on pouvait fermement compter. Cette armée, qui se monterait bien aussi à une cinquantaine de mille hommes, agirait à la gauche de la précédente et se relierait si possible avec elle.

Au moment où nous en sommes arrivés de notre récit, c'est-à-dire au commencement de juin, ces deux armées se formaient à peine, la première vers Schweinfurt et Bamberg, la seconde vers Francfort. Elles n'avaient encore aucun lien, ne formaient aucun ensemble, ne pouvaient inspirer par conséquent aucune crainte ni constituer aucun objectif. Ce n'est donc pas encore le lieu opportun d'examiner plus en détail leur répartition et leur dislocation.

Sur cette zone les Prussiens eurent aussi l'avantage de la priorité des préparatifs et des mesures militaires efficaces.

On sait qu'une division du 7e corps, la 13e, était restée dans ses quartiers de Minden et Bielefeld. D'autre part à la brigade Beyer, du 8e corps, laissée dans l'enclave de Wetzlar, vinrent se joindre les garnisons prussiennes des forteresses du Rhin, de manière à la transformer en une division de 18 bataillons, 5 escadrons, 18 pièces. A ces deux divisions dut se rallier le corps du général Manteuffel, pour former une quatrième armée sous le général Vogel de Falkenstein, le commandant du 7e corps d'armée, qui se trouvait alors avec la 13e division à Minden.

Au 14 juin cette armée se trouvait composée et disloquée comme suit :

Armée combinée (plus tard dite du Mein), général Vogel de Falkenstein ; chef d'état-major, colonel Kraatz-Koschlau.

Division Manteuffel ; brigades d'infanterie Freyhold et Korther, brigade de cavalerie Flies, quatre batteries.

Division 13e, Göeben ; brigades d'infanterie Kummer et Wrangel, brigade de cavalerie Freskow, six batteries.

Division Beyer ; brigades d'infanterie Schwerin, Glümer, Schachtmeyer ; cinq escadrons de cavalerie, trois batteries.

Total : 42 bataillons d'infanterie, 22 escadrons, 78 pièces, 1/2 bataillon de pionniers.

Le quartier-général et la 13e division se trouvaient à Minden, la division ou corps Manteuffel à Hambourg, la division Beyer à Wetzlar.

Ainsi le total des forces prussiennes en campagne, au milieu de juin, était de 270 bataillons d'infanterie, dont

10 de chasseurs et carabiniers, 240 escadrons, 924 pièces, 9 bataillons de pionniers, et toutes ces troupes se trouvaient à proximité des frontières ennemies. Au chapitre suivant nous les verrons ouvrir les opérations.



CHAPITRE VI.

Déclaration de guerre de la Prusse au Hanovre, à l'électorat de Hesse-Cassel, à la Saxe. — Opérations contre la Hesse et le Hanovre. — Surprise de ces deux états par les Prussiens. — L'armée hessoise s'échappe. — L'armée hanovrienne traquée et bloquée. Combat de Langensalza (27 juin). Capitulation des Hanovriens.

Le 15 juin au soir le gouvernement prussien, par l'organe de ses représentants à Hanovre, à Cassel et à Dresde, déclara formellement la guerre au Hanovre, à la Hesse-Electorale et à la Saxe, dont les territoires lui étaient indispensables, soit en offensive pour pousser ses quatre armées plus loin contre l'Autriche et ses alliés, soit en défensive pour entretenir la communication nécessaire entre ses quatre armées.

La guerre ne fut pas déclarée dans les mêmes formes à l'Autriche. Le gouvernement de Vienne, à la nouvelle de la susdite rupture de la part de la Prusse, avait fait aussitôt, c'est-à-dire le 16 juin, la proposition en Diète de charger la Bavière d'envoyer un de ses corps au secours des Saxons, corps qui agirait de concert avec l'armée autrichienne de Bohême. Cette proposition, étendue aussi au Hanovre et à la Hesse, avait été adoptée par 10 voix contre 5. Le gouvernement prussien se basa là-

dessus pour se dispenser de rompre la paix avec l'Autriche dans les règles ordinaires. Il se borna à faire notifier aux avant-postes autrichiens par un parlementaire que le roi de Prusse avait envisagé comme une déclaration de guerre à ses peuples les propositions et les délibérations autrichiennes à la Diète de Francfort du 16 juin. Ce même jour le comte de Bismarck lança en Europe une nouvelle et foudroyante note-circulaire, et dans la même matinée les corps prussiens des armées du prince Frédéric-Charles, du général Herwarth et du général Vogel de Falkenstein se mirent en marche offensive.

Laissant de côté, pour le moment, les opérations contre la Saxe, qui, par leur voisinage des grandes masses, se liaient forcément au plan général de la campagne, que nous aurons à examiner tout à l'heure, nous nous débarrasserons d'abord des opérations plus spéciales et plus restreintes dirigées sur le théâtre occidental de la lutte.

Celles-ci s'effectuèrent d'abord en deux actions, une contre le Hanovre, du général Falkenstein partant de Minden avec la 13e division, bientôt renforcée du corps Manteuffel; une autre du général Beyer contre la Hesse-Cassel en partant de Wetzlar.

Le général Beyer concentra sa division, dans la nuit du 15 au 16, sur la frontière de la Hesse, non loin de la petite ville darmstadtoise de Giessen, si connue par sa célèbre université commune aux deux Hesse. A une heure du matin, le 16, il franchit la frontière, fit son entrée à Giessen au point du jour et y répandit une procla-

mation assez caractéristique pour que nous en reproduisions quelques traits. Adressée aux « frères hessois » elle leur disait que les Prussiens n'arrivaient pas en ennemis, qu'ils n'en voulaient qu'au gouvernement dont ils avaient beaucoup à se plaindre ; qu'en conséquence ils leur offraient la main de la fraternité allemande, et même leur protection en toutes choses, à condition que les troupes fussent bien reçues et facilitées dans leur tâche. « Frères hessois, disait le général Beyer en terminant, le peuple prussien, rassemblé autour de son roi, est disposé aux plus grands sacrifices pour le droit allemand et la puissance de l'Allemagne. — Levez-vous aussi ! montrez aussi qu'un vrai sang allemand coule dans vos veines. »

Cet appel à l'insurrection resta sans aucun écho. Les Prussiens durent faire seuls leur besogne, qui ne rencontra du reste aucune entrave. Le gouvernement hessois, tant par confiance dans sa situation légale et dans la probabilité d'un arrangement entre les grands rivaux, que par crainte des forces prussiennes voisines, s'était abstenu de tous préparatifs de guerre. Complétement pris au dépourvu par la sommation de la cour de Berlin, il montra une vraie sagesse dans ses premières résolutions, en s'occupant tout d'abord de sauver sa petite armée et d'en réserver le concours à l'armée fédérale qui se formait à Francfort. Dès le 16 les troupes hessoises, puis leur matériel furent évacués de Cassel et de Hofgeismar dans la direction de Hanau par Fulda, et le 18 elles étaient déjà au-delà des atteintes prussiennes. Quant au prince électeur Frédéric-Guillaume, vieillard d'énergie et d'esprit, il voulut rester à son poste, et il demeura tranquil-

lement dans sa résidence de Wilhelmshöe, près de Cassel, prêt à recevoir l'orage qui allait fondre sur lui.

Le 19 juin au soir le général Beyer fit son entrée à Cassel, après avoir passé par Marbourg, et envoyé un détachement sur sa droite vers Hersfeld. Cette petite campagne se passa sans un coup de fusil, mais avec force destructions de chemins de fer et de ponts. Les Hessois avaient détruit plusieurs points de la voie ferrée de Giessen à Marbourg et Cassel pour retenir les Prussiens dans leur marche sur la capitale; ceux-ci à leur tour dévastèrent le chemin de fer dans la direction de Francfort, et celui de Cassel-Fulda en plusieurs endroits, entr'autres à Melsungen, soit pour empêcher la retraite des Hessois, soit pour se garder contre les entreprises des troupes fédérales du 8e corps.

Le ministre de Prusse à Cassel, général de Röder, somma de nouveau l'électeur d'adhérer au plan de réforme du 10 juin, puis de changer son ministère et son mode de gouvernement à l'intérieur, s'il voulait que ses droits de souveraineté lui fusssent garantis par la Prusse. Sans se laisser intimider par les bayonnettes, le prince Frédéric-Guillaume repoussa ces propositions dérisoires, dans un langage plein de dignité et de fermeté. Sur ce refus il fut mis en état d'arrestation, le 23 juin, et conduit prisonnier de guerre à Stettin, en compagnie de sa fille, la comtesse d'Ysenbourg. Son ministre de la guerre, le général de Meyerfeld, fut aussi arrêté et emmené prisonnier à Minden; le ministère fut dissous, et, comme il ne se trouva personne dans la haute magistrature pour accepter le gouvernement, le général Beyer dut le

prendre lui-même, avec l'aide d'un commissaire civil et d'autres agents venus de la Prusse. Ses premiers actes furent de séquestrer les propriétés de l'électeur et de fournir sa division, aux frais du pays *délivré*, de tout ce qui lui manquait en fait d'attelages, de chevaux de selle et d'approvisionnements divers.

La campagne contre le Hanovre fut plus épineuse. Là, il est vrai, les forces prussiennes pouvaient avoir affaire à plus forte partie, à une armée d'une vingtaine de mille hommes, à des forteresses, Stade, Emden, aux obstacles formés par les trois grands cours d'eau l'Elbe, le Weser, l'Ems, dont le Hanovre avait été chargé par les traités de 1815 de garder les embouchures. Mais aussi par ces mêmes raisons le territoire hanovrien excitait d'autant plus les convoitises de la Prusse. A tous égards il avait l'attrait d'une féconde conquête; il offrait des côtes et de bons ports, de nombreux villages avec des champs plantureux, un trait d'union entre les deux portions divisées de la monarchie prussienne. Les plus grands efforts furent donc faits à Berlin pour mener à bien la prompte prise de possession de ce royaume.

Tandis qu'on amusa le gouvernement du roi Georges V par des négociations et par des promesses pendant tout le commencement de juin, pour endormir sa vigilance et l'empêcher de procéder à des armements, la sommation du 15 juin vint l'atteindre comme un coup de foudre. L'armée était sur pied de paix, et dispersée sur divers points, entr'autres à Stade et à Verden. Par le télégraphe il lui fut donné l'ordre, ainsi qu'aux hommes en congé,

de se rassembler au sud du royaume, à Göttingue, où elle pourrait se mettre en communication sans doute avec ses alliés de l'Allemagne du sud, avec les Bavarois plus spécialement.

Le roi Georges, accompagné de son fils le prince royal Ernest-Auguste, de tout le gouvernement et du corps diplomatique, se transporta aussi avec le gros de ses troupes de Hanovre à Göttingue.

Pendant que s'opérait cette évacuation du royaume et de la capitale, non sans un grand désordre causé par la précipitation commandée, les Prussiens s'approchaient menaçants de deux côtés.

Le général Manteuffel, concentré à Altona depuis le 12, après avoir laissé environ une brigade de garnison dans le Schleswig-Holstein, franchit l'Elbe déjà dans l'après-midi du 15, sans même attendre la réponse à la sommation envoyée le matin à Hanovre. Il passa le fleuve à Hambourg, Altona et Lauenbourg, et, le 15 au soir, il occupa Harbourg et les environs. Après s'y être installé, le 16, ainsi qu'à Lunebourg, il dirigea ses visées non au sud, mais au nord contre la forteresse de Stade près de l'embouchure de l'Elbe. Cette place, qui renfermait assurait-on, des approvisionnements considérables, venait d'être évacuée par un gros de 6 mille hommes qui s'étaient dirigés sur Göttingue par Brême et Verden, et il ne s'y trouvait plus que cinq cents recrues pour garnison.

Dans la nuit du 16 au 17 les batteries avancées de Stade sur l'Elbe, à Brunshausen et à Grauenort, furent détruites par une flottille prussienne sous les ordres

du capitaine Werner, qui ne rencontra aucune résistance. Dans la nuit suivante la forteresse elle-même fut attaquée, c'est-à-dire que 30 matelots des canonnières « Loreley » et « Cyclop » en enfoncèrent les portes tout à leur aise, sans être empêchés seulement par le cri d'une sentinelle, et qu'ils se précipitèrent dans la place suivis de quatre bataillons d'infanterie, avec force hourras. Il se tira quelques coups de fusils dans les rues, plutôt par confusion que par nécessité, car le chef hanovrien, qui avait l'ordre de ne pas résister, s'empressa de capituler. Les officiers conservèrent leurs armes sur leur parole de ne pas combattre contre les Prussiens ; les soldats rendirent les leurs et furent licenciés. Le butin trouvé dans la place répondait pleinement aux espérances des vainqueurs. Il consistait en une cinquantaine de pièces, dont deux belles batteries rayées complétement neuves, quatorze mille fusils Minié, avec un million de cartouches ; 12 mille couvertes, etc., pour une valeur de près de 3 millions de thalers. Les fusils étaient, dit-on, destinés à l'armement du Schleswig-Holstein.

La flottille du capitaine Werner se chargea de prendre possession des autres forts et places de ces côtes. La cuirassière Arminius et le Loreley se dirigèrent sur Geestemünde à l'embouchure du Weser, port pour lequel le gouvernement hanovrien avait fait beaucoup de sacrifices en concurrence de celui de Brême; trois batteries entr'autres, dont le fort Guillaume, y dominent le fleuve, et le capitaine Werner comptait s'en emparer au moyen d'un débarquement. Mais en arrivant sur ce point il trouva les ouvrages déjà abandonnés, et il put y arborer

sans combat le drapeau prussien. Il y trouva aussi 41 pièces de gros calibre enclouées.

Le 21 juin le Loreley et le Tiger allèrent tenter des entreprises semblables contre les batteries des bouches de l'Ems. Aussi sans coup férir ils prirent possession de la petite place de Emden, qui capitula aux mêmes conditions que Stade, et des batteries de Knocke, de Petkum, de Leer, des îles de Borkum et de Norderney, qui procurèrent encore environ 70 canons.

Dans ces entrefaites le général Manteuffel, qui avait appris à Stade que toutes les troupes hanovriennes du nord de l'état se retiraient vers le sud, avait pris aussi cette direction. Il s'était porté dès le 18 sur Lünebourg, puis de là sur la capitale.

Le 19 il entra à Hanovre, où il se joignit aux troupes du général Falkenstein. Celles-ci, de la division Gœben, étaient parties de Minden le 16 juin de grand matin, et le 17 au soir elles avaient commencé leur entrée à Hanovre, sans rencontrer d'opposition nulle part. Le 20 juin le général Falkenstein avait donc sous la main à Hanovre et environs une trentaine de mille hommes. Avec cela il prit militairement possession de la ville et de l'administration supérieure, avec l'assistance d'un commissaire prussien. Il s'empara d'un grand butin en matériel, qui n'avait pu être évacué par les Hanovriens, entr'autres de 60 pièces d'artillerie, d'une douzaine de mille fusils, de couvertes, de tentes, de munitions pour une valeur de 4 à 5 millions de thalers. Il fit aussi de fortes réquisitions de chevaux et de chars pour compléter ses parcs et se créer des réserves.

Dès le 20 juin il avait en outre dirigé son avant-garde sur Göttingue, où le roi Georges était arrivé le 16, et où il procédait à une organisation de ses troupes. Celles-ci avaient montré, dans ces difficiles circonstances, une fidélité et une persévérance exemplaires. Plusieurs détachements, un grand nombre d'hommes isolés avaient surmonté de sérieux obtacles, marché jour et nuit, affronté des privations de toute espèce, pour se trouver à leur poste à Göttingue. Ils y étaient arrivés de toutes les directions, beaucoup d'entr'eux mal armés et équipés, d'autres en habits bourgeois. Là ils trouvèrent tout dans la plus grande confusion. Le général Arentschild, placé par le roi à la tête de l'armée, procéda sans relâche et avec une merveilleuse activité à la régularisation de ce cahos, et il lui donna bientôt une forme régulière ; il fit distribuer aux hommes en parts égales le peu de munitions, d'approvisionnements et de matériel dont on pouvait disposer. Grâce au dévouement patriotique des habitants on put se procurer les chevaux et les chars voulus pour les colonnes de campagne, et au bout de 4 à 5 jours ces troupes formaient une véritable armée de guerre, petite, il est vrai, mais aguerrie déjà par cette première épreuve et animée du meilleur esprit. Le coup d'état des Prussiens contre elle et contre le pays était manqué. Ils n'en auraient raison que par la force.

L'armée hanovrienne inopinément réunie et organisée à Göttingue comptait environ 18 mille hommes répartis en 4 brigades et deux réserves, comme suit :

Commandant en chef: lieutenant-général Arentschild ; chef d'état-major colonel Cordemann ; commandant de

l'artillerie, colonel Stolzenberg ; commandant du génie, lieutenant-colonel Oppermann.

1re brigade, général Knesebeck, 5 bataillons, dont 1 de chasseurs, 1 régiment de hussards, 1 batterie de 6 canons-obusiers de 12 liv. lisse.

2e brigade, colonel de Vaux, même effectif, sauf une batterie de 6 liv. rayé.

3e brigade, colonel Bulow, même effectif que la 2me.

4e brigade, général Bothmer, idem.

Réserve de cavalerie, lieutenant-colonel Geyso, deux régiments de cavalerie et deux batteries à cheval. Réserve d'artillerie, major Hartmann, une batterie de 6 rayé et une de canons-obusiers de 12 liv. lisse.

Comme on le voit, cette organisation, quoique improvisée, était convenable, et avec une telle force à sa disposition, le roi Georges n'était point trop prétentieux d'espérer se frayer un chemin jusqu'à ses alliés du sud, ou de prendre une solide position quelque part jusqu'à ce que ces alliés vinssent à lui.

A cet effet, le 20 juin l'armée commença à s'ébranler vers le sud, dans la direction de Fulda par Heiligenstadt, avec un détachement de flanqueurs de droite sur Witzenhausen ; le roi, quoique aveugle, marchait à cheval à la tête de son état-major, ayant toujours à ses côtés son fils et plus fidèle guide. L'armée suivit en bon ordre, avec de longues files de bagages, parmi lesquels une portion du trésor et les archives du gouvernement. D'autres objets précieux de la couronne avaient pu être expédiés, dès le 15, en Angleterre par des messagers, et s'y trouvaient déjà en sûreté.

Mais à Witzenhausen déjà les troupes en tête donnèrent sur des avant-postes prussiens, et des coups de fusils furent échangés. Il en fut de même au-delà de Heiligenstadt, où le roi arriva dans l'après-midi du 21. Partout sur les chemins projetés, les patrouilles hanovriennes trouvaient de la résistance et durent s'arrêter.

Ce qu'il y avait de plus grave dans ce contre-temps, c'est qu'il n'était point accidentel, et que chaque minute perdue à hésiter sur la manière d'y parer allait l'aggraver encore.

Le général Falkenstein et l'état-major de Berlin, en voyant les troupes ennemies s'arrêter si longtemps à Göttingue, avaient espéré les entourer et les capturer, pour amener ensuite le roi Georges à une capitulation convenable. Pour cela, les deux divisions Gœben et Manteuffel furent dirigées de Hanovre sur Göttingue, et commencèrent leur mouvement le 20 au matin, tandis que la division Beyer, qui était alors à Cassel, fut avisée d'envoyer des forces dans la direction d'Eschweg et de Witzenhausen, pour couper la retraite aux Hanovriens. Dans ce même but furent aussi commandés deux bataillons de Cobourg-Gotha, sous le colonel Fabeck, trois bataillons de dépôt de la place d'Erfurt, avec une batterie et deux escadrons de cavalerie, pour occuper Eisenach et les environs.

C'est devant ces troupes, qui, le 22, ne se montaient guère à plus de 4 à 5 mille hommes, que l'armée hanovrienne arrêta malheureusement sa marche. Au lieu de se porter de Heiligenstadt au sud, par la vallée de la Werra, ou au sud-ouest, par celle de la Fulda, elle

tourna au sud-est, dans la direction de Mühlhausen et de Langensalza, et s'établit le 23 sur ce dernier point. Cela ne l'avançait pas à grand'chose, car si elle évitait par là le voisinage de la division Beyer, elle se rapprochait en revanche de la place d'Erfurt et des troupes de Gotha. Le 23 au soir, la droite hanovrienne s'avança jusqu'en vue d'Eisenach ; mais elle trouva la ville bien occupée et continuellement renforcée par des troupes de la garde arrivant de Berlin. Aussi la brigade Bulow se replia sur Langensalza.

Il devenait évident que l'armée hanovrienne ne pourrait se faire jour vers le sud sans combat. Mais le roi Georges, au lieu de s'y décider, crut pouvoir encore obtenir passage pacifiquement. Ayant reçu et refusé une sommation du colonel Fabeck, il en profita pour envoyer à son tour un parlementaire, le major Jacobi, à Gotha, chargé de négocier un armistice avec le duc Ernest de Cobourg. Il offrait, en retour du libre passage, de s'engager à ne pas combattre contre la Prusse pendant un an. Le major Jacobi ne fut d'abord pas admis à transmettre son message, et il dut revenir à Langensalza. Renvoyé de nouveau à Gotha, en compagnie du colonel Dammer, les deux délégués, cette fois, parvinrent à leur but, et sur l'avis télégraphique de Berlin que le roi Guillaume adoptait en principe l'arrangement proposé et qu'il envoyait son adjudant général Alvensleben pour traiter des conditions, une trêve fut conclue.

Plus d'un jour entier se passa sans que le général Alvensleben donnât signe de vie. En revanche, on apprenait au camp hanovrien que des renforts prussiens

arrivaient incessamment à Eisenach et à Gotha par le chemin de fer ; aussi le roi Georges remit son armée en mouvement. Il se dirigea d'abord à droite, sur les villages de Behringen, appartenant à Gotha. Un détachement poussa jusqu'à Mechtersdet, à moitié chemin entre Eisenach et Gotha, mais n'osa aller plus loin, ensuite d'un faux avis que les négociations étaient reprises. En effet, le général Alvensleben venait d'arriver, et, soit par ruse, soit par ignorance, on signifia aux Hanovriens qu'ils eussent à s'arrêter pour débattre les conditions de leur passage. Une entrevue eut lieu, le 25, à Gross-Behringen, entre le général Alvensleben et le ministre de la guerre hanovrien, comte Platen. Une nouvelle trêve fut conclue jusqu'au 26 à midi, pour laisser au roi Georges le temps de délibérer sur les conditions proposées par le délégué prussien. Celles-ci n'étaient plus du tout les mêmes que celles adoptées en principe. On demandait maintenant que l'armée hanovrienne déposât les armes pour être ensuite licenciée ; les officiers seulement, ainsi que le roi et sa suite, seraient libres d'aller où ils voudraient, avec armes et bagage.

Le roi Georges répondit en demandant de nouveau le passage pour toute son armée, moyennant quoi il promettait de ne pas combattre contre la Prusse, mais seulement comme auxiliaire de l'Autriche en Italie. Il y eut encore un échange de répliques et de contre-répliques, mais sans plus de résultat.

De part et d'autre, on cherchait, paraît-il, à gagner du temps, et l'on croyait y avoir profit. Mais à ce jeu-là tout l'avantage était du côté des Prussiens. Le roi de

Hanovre avait bien l'espoir d'être prochainement secouru par les Bavarois, et il avait, pour accélérer ce secours, envoyé un agent, le conseiller Onno Klopp, au quartier-général du prince Charles, à Schweinfurt. Mais là on n'était pas encore prêt à faire sérieusement campagne. Soit par mauvais vouloir, soit par manque de confiance en lui-même, le général bavarois ne fit que de faibles efforts pour secourir ses alliés hanovriens. Il prétendit, assure-t-on, que ceux-ci, avec 18 mille hommes, devaient pouvoir facilement se tirer d'affaire et se frayer passage. Si le propos est vrai, on pouvait y répondre que, par la même raison, il devait être plus facile encore à 40,000 Bavarois de s'approcher jusqu'aux Hanovriens.

En revanche, les Prussiens amassaient renforts sur renforts aux environs d'Eisenach et de Langensalza. Le gros de la division Beyer avait occupé Eisenach et les alentours, avec la brigade Glümer vers Kreuzbourg. Le duché de Gotha avait levé tout son contingent. Deux régiments de landwehr arrivèrent en toute hâte de Berlin et de Magdebourg à Gotha, ainsi que le régiment de grenadiers n° 11, du Schleswig, deux escadrons de cavalerie et deux batteries. D'autre part, la division Gœben arriva aussi à Eisenach par le chemin de fer rétabli de Göttingue-Cassel-Eisenach, et une partie du corps de Manteuffel, sous le général Flies, fut transportée en chemin de fer de Göttingue à Gotha par Magdebourg. Le reste de la division Manteuffel restait autour de Göttingue, sur les talons de l'armée hanovrienne. Pressé ainsi de toutes parts, le roi Georges retourna dans ses quar-

tiers de Langensalza, attendant toujours l'arrivée des secours bavarois. Hélas! cet appui si impatiemment désiré n'arriva pas, ne devait pas arriver.

Suivis de près par les Prussiens, soit du gros de Manteuffel, soit de la division Flies, les Hanovriens prirent position, un peu à l'est de Langensalza, sur les pentes dominant la plaine de l'Unstrut. Ils s'y fortifièrent et se préparèrent pour la bataille. Le soir, un parlementaire prussien, colonel Dœring, vint de nouveau proposer au roi Georges une capitulation à peu près dans les termes des précédentes offres, avec une alliance de plus sur les bases de la sommation du 14, qui fut repoussée. Le soir même, le général Flies arrivé alors à Warza, entre Gotha et Langensalza, reçut l'ordre d'attaquer le lendemain. Le général Gœben devait seconder cette offensive sur la gauche, en se portant en même temps de la direction d'Eisenach sur Gross-Behringen. D'autre part le général Manteuffel devait s'avancer contre Langensalza du côté du nord, de Mühlhausen. Les Hanovriens seraient pris, pensait-on, comme dans une nasse et obligés de se rendre à discrétion.

Toutefois les choses ne se passèrent pas ainsi. Le grand état-major prussien, y compris M. de Bismarck, avait la prétention de diriger les opérations depuis Berlin, par le télégraphe, quoiqu'il eût sur les lieux, à Eisenach, un excellent chef en la personne du général Falkenstein. Le 27 au matin, le général Gœben, qui avait une douzaine de mille hommes à Eisenach, reçut l'ordre de Berlin de rester dans sa position pour faire face au sud contre le bruit d'une arrivée possible des Bavarois par

la forêt de Thuringe. De son côté, le général Manteuffel subit des retards accidentels, résultant aussi de faux bruits de marche des Hanovriens vers le nord, tandis que le général Flies, poussé par une louable émulation, devança quelque peu les temps et exagéra ses ordres de serrer de près les Hanovriens ([1]). Il en résulta que celui-ci se trouva seul à la tâche ([2]), et cela devant des forces supérieures et bien postées. La division combinée du général Flies offrait toutefois un effectif respectable, soit une dizaine de mille hommes d'infanterie, en treize bataillons, plus trois escadrons de cavalerie et vingt-quatre pièces d'artillerie, tous bien armés et approvisionnés, tandis que les Hanovriens étaient fort en souffrance sous ce rapport et manquaient même de munitions.

La position de ces derniers était à la vérité forte et bien ordonnée. Elle s'étendait de Thamsbrück à Nagelstedt, par Merxleben, sur une longueur d'environ une lieue; l'artillerie, avantageusement répartie sur les diverses collines, dominait une grande étendue de terrain. Le général Arentschild avait son quartier sur une éminence près de Nägerstedt, qui formait le point décisif de la position. A l'aile droite était la brigade Bulow, vers Sundhausen et Thamsbrück ; au centre, la brigade Knesebeck, vers Merxleben ; à gauche, la brigade Bothmer, en avant de Nägelstedt; la cavalerie sur la droite, vers Sündhausen ; la réserve de cavalerie à Thamsbrück ;

([1]) « Dem Feinde an der Klinge zu bleiben. »

([2]) L'historique officiel prussien paraît vouloir rejeter la responsabilité de ce décousu sur le général Falkenstein, qui, à ce moment, se serait, dit-il, rendu à Cassel pour affaires d'administration.

en avant-garde sur la route de Gotha, la brigade du général de Vaux, avec trois escadrons de cavalerie à Henningsleben. Vers dix heures du matin, celui-ci fut attaqué par la brigade Fabeck, avant-garde de la division Flies; de Vaux se replia en bon ordre et tout en tiraillant sur Merxleben, où il prit position entre ce village et Langensalza, après avoir fait essuyer de notables pertes à l'ennemi. Vers midi, les Prussiens purent s'emparer de Langensalza et y mettre en batterie sur les hauteurs environnantes vingt-deux pièces. Sous la protection de leur feu et de nombreux tirailleurs, ils s'avancèrent contre les lignes hanovriennes en deux colonnes. A gauche, la brigade Fabeck marcha contre Merxleben, tandis qu'à droite la brigade Seckendorf, essentiellement composée de landwehr, voulut se porter sur Nägelstedt. Une batterie à cheval avec un soutien couvrait la marche à gauche. Un vif duel d'artillerie présidait en même temps à ces dispositions. A peine les colonnes prussiennes eurent-elles débouché, que les Hanovriens ouvrirent sur elles un feu serré de trois de leurs batteries, qui ne tarda pas à les ébranler. L'infanterie donna aussi des salves nourries et meurtrières sur les assaillants, et, quoique ceux-ci essayassent plusieurs fois de revenir à la charge, ils furent toujours repoussés. A leur tour, les brigades Knesebeck au centre, et Bothmer à gauche se portèrent en avant et refoulèrent l'ennemi au-delà de l'Unstrut. La brigade Bothmer s'efforça, mais en vain, de franchir la rivière, tandis que Bulow et Knesebeck reprenaient Langensalza. Saisissant aussi le moment, la cavalerie hanovrienne s'élança hors de ses lignes et ef-

fectua quelques vigoureuses charges, non sans de graves pertes toutefois. Vers quatre heures après-midi, le général Flies dut reconnaître l'inutilité de ses efforts, et il se mit en retraite sur Henningsleben et Walza, vivement talonné et entamé par les escadrons du colonel Geyso, qui lui enlevèrent deux canons et trois à quatre cents prisonniers. Les Prussiens perdirent à cette affaire environ douze cents hommes, et les Hanovriens à peu près autant.

La victoire de ces derniers, si honorable qu'elle fût dans leur triste état, ne suffisait cependant pas à les sortir de leur situation critique, s'ils restaient livrés à leurs seules ressources. Il était certain que les Prussiens allaient redoubler d'efforts ponr venger leur échec et leur déception.

En effet, la colère fut grande à Berlin, malgré le jeûne officiel, quand on y apprit l'affaire du 27 ; des ordres télégraphiques en partirent aussitôt pour le général Falkenstein, à Cassel, pour ses divisionnaires et même pour quelques-uns de ses brigadiers, de reprendre immédiatement l'offensive contre les Hanovriens, aux fins d'amener leur reddition et leur désarmement, sans plus s'inquiéter des Bavarois. Le général Falkenstein reçut ses ordres à minuit, télégraphia sans tarder à ses lieutenants les dispositions à prendre et se rendit à Eisenach. Le 28 au matin, le général Flies, à Warza, fut déjà renforcé de sept bataillons et deux batteries. Dans la journée, le gros des divisions Beyer et Gœben s'avança aussi d'Eisenach sur Langensalza. De son côté, Manteuffel, s'avançant de Göttingue et Heiligenstadt, se

concentra en deux masses à Mühlhausen et à Dingelstedt.

Le 29 au matin, les Hanovriens qui étaient restés dans leurs positions de Langensalza se trouvaient entourés de 40 mille hommes, pouvant librement être renforcés et circuler tout autour d'eux par voies ferrées. En se voyant réduit à cette extrémité l'infortuné roi de Hanovre donna l'ordre de cesser toute résistance pour éviter une plus grande et inutile effusion de sang.

Il faut rendre cette justice aux Prussiens qu'ils n'abusèrent pas ici de leur force et de leurs avantages. Le général Falkenstein fit courtoisement arrêter ses têtes de colonne devant les avant-postes hanovriens, se contentant de leur soumission passive, en attendant des ordres ultérieurs de Berlin. Ces ordres, arrivés dans la même matinée, chargèrent le général Manteuffel de conclure une capitulation, dans laquelle le roi de Prusse maintenait aux Hanovriens le bénéfice des conditions faites antérieurement.

Le roi et le prince royal, avec leur suite, furent déclarés libres de se rendre où ils voudraient en dehors du Hanovre. Les propriétés particulières du roi resteraient à sa disposition. Les officiers gardèrent leurs armes, chevaux et bagages, ainsi que leur droit à la solde et aux pensions, sur la promesse de ne pas reprendre les armes contre la Prusse. Les sous-officiers et les employés de l'administration recevraient aussi leur solde sur le même pied que précédemment. Les sous-officiers et soldats déposèrent armes, chevaux et munitions pour être ensuite licenciés.

Cette capitulation, signée le 29 par les généraux Arentschild et Manteuffel et ratifiée le même jour par les rois de Prusse et de Hanovre, fut mise à exécution dès le lendemain. Les 30 juin, 1er et 2e juillet l'armée hanovrienne fut expédiée par le chemin de fer de Magdebourg sur Celle et Hildesheim, où elle fut licenciée.

Le roi se rendit d'abord au château de Roda, près Iéna, puis à Hummelshain en Altenbourg, et se retira ensuite à Vienne. La reine Marie resta encore jusqu'à la fin de septembre dans la résidence royale de Herrenhausen, où, tout en étant entourée des respects dus à son rang et à ses malheurs, elle put être témoin de la douloureuse agonie du royaume de Hanovre et de sa transformation en province prussienne.



CHAPITRE VII.

Invasion de la Saxe par les Prussiens. — Retraite de l'armée saxonne en Bohême. — Inaction de l'armée du général Benedek. — Ses plans de campagne. — Ses instructions tactiques.

Le royaume de Saxe, déjà en 1815 vivement revendiqué par la Prusse, était pour celle-ci un objet de perpétuelle convoitise à l'égal du Hanovre ; en outre l'occupation du territoire saxon était indispensable aux opérations ultérieures contre l'Autriche. Il formait une ligne d'opérations directe contre la Bohême par le bassin de l'Elbe, ou, si les Prussiens prenaient leur principale ligne d'opérations par la Silésie, ce qui était aussi profitable, ils avaient à assurer leur droite et leur ligne de communication sur Berlin, en s'établissant sur l'Elbe saxonne au moins en solide défensive. Les réseaux ferrés de la Saxe, et particulièrement les importants carrefours de Leipsig, de Dresde, de Riesa, pouvaient aussi leur être d'une haute utilité pour communiquer avec leurs places centrales et avec l'autre théâtre de la guerre en Allemagne. Enfin le gouvernement de Dresde, présidé par l'habile et actif baron de Beust, était un centre de vigoureuse opposition aux menées ambitieuses et avides de la politique prussienne.

Dans de telles conditions, on pouvait présumer qu'il se ferait autant d'efforts de la part de la Prusse pour se mettre en possession de la Saxe que de la part de l'Autriche pour s'y opposer.

Ce n'est pas toutefois ce qui fut décidé par les gouvernements autrichien et saxon. Le roi Jean ne demandait pas mieux que d'épargner à son territoire et à ses populations les souffrances des champs de bataille. L'empereur François-Joseph d'autre part se proposait, paraît-il, de frapper ses grands coups en Silésie, — s'il y avait lieu de frapper de grands coups.

Nous mentionnons cette restriction, parce que jusque vers le milieu de juin on parut croire, au sein du gouvernement de Vienne, qu'il n'y aurait pas nécessité à de grands coups et que les mesures militaires prises pourraient bien n'aboutir qu'à des démonstrations amenant la Prusse à un autre échec diplomatique d'Olmütz.

On ne pensait pas que quand celle-ci verrait sa rivale, et presque toute l'Allemagne fermement unies et armées contre elle, elle osât affronter sérieusement la lutte. Que si elle l'affrontait il fallait qu'elle en fût punie directement et de la manière la plus profitable à l'Autriche, c'est-à-dire en perdant son ancienne conquête de Silésie. De là les dislocations des corps autrichiens de Benedek que nous avons indiquées au chapitre V et qui faisaient face surtout à la Silésie, en prévision de la défense aussi bien que de l'attaque. De là aussi des dispositions essentiellement défensives sur la gauche du front autrichien, et l'accord avec le roi Jean que l'armée saxonne évacuerait ses quartiers pour se rallier en Bohême à la grande armée.

De ce côté l'Erzgebirge servirait de première ligne de défense.

Conformément à ce plan, dont nous examinerons la valeur dans un prochain et spécial chapitre, la retraite des Saxons, cour, gouvernement, armée, devait commencer dès que les Prussiens se montreraient en force. Dans cette perspective les caisses et autre matériel précieux furent dirigés sur Vienne dès le commencement de juin. En attendant, l'armée saxonne resta quelques temps concentrée dans le triangle de Dresde, Meissen, Grossenhaim, avec avant-postes autour de Riesa d'un côté et de Kœnigsbrück de l'autre. Quelques détachements observaient encore la frontière de Silésie aux environs de Löbau et de Bautzen. Une garnison choisie et bien approvisionnée tenait la place de Königstein aux défilés de l'Elbe, qui ne devait pas être évacuée.

L'armée dans son ensemble comptait 20 bataillons, 16 escadrons, 58 pièces, soit environ 25 mille hommes, répartis en divisions et brigades comme suit :

Commandant en chef, le prince royal Albert ; chef d'état-major, général Fabrice ; adjudant-général, général Thielan ; chef de l'artillerie, général Schmalz.

1re division, lieutenant-général Schimpff, brigades Carlowitz et Hake, chacune de 5 bataillons dont un de chasseurs ; 2 escadrons ; 2 batteries rayées de 12 et de 6 liv. ; 2me division, lieutenant-général Steiglitz ; brigades Boxberg et Hausen ; 2 escadrons ; 2 batteries rayées de 12 et de 6 liv. ; division de cavalerie, lieutenant général Fritsch, brigades prince Georges et Biedermann, chacune de 2 régiments à 3 escadrons ; une batt. de 12 léger lisse.

Réserve d'artillerie, colonel Köhler, 5 batteries, dont 3 de 12 léger lisse, 2 de 6 rayé.

Cantonnée dans la position que nous avons indiquée plus haut, l'armée saxonne, couverte par l'Elbe et la Röder, avait derrière elle le chemin de fer de Riesa à Dresde, avec ses embranchements de Meissen et de Grossenhaim ; de Dresde elle avait deux lignes ferrées sur la Bohême, celle du bassin de l'Elbe par Pirna et Bodenbach, celle de Löbau et Zittau par la Haute-Lusace.

Le 15 juin après midi, c'est-à-dire aussitôt que l'ultimatum prussien fut connu à Dresde, l'armée saxonne reçut son ordre de retraite et l'exécuta par ces deux lignes. Le roi Jean et le gouvernement partirent dans la journée du 16.

Déjà dans la nuit précédente les Prussiens avaient franchi la frontière sur plusieurs points, et en forces considérables, car ils s'attendaient à trouver une vive résistance. Le général Herwarth de Bittenfeld s'avança de Torgau, entre l'Elbe et la Mulde en trois colonnes, sur Riesa à gauche, Dahlen au centre et Würzen à droite. Ces localités furent promptement et facilement occupées, ainsi que le chemin de fer de Riesa à Leipsig. Continuant de là sa marche sur Dresde, le général Herwarth se trouva un moment arrêté à Riesa. Au bord de l'Elbe, une arrière-garde saxonne venait d'y détruire le pont du chemin de fer, belle construction de 200 pieds de longueur. Mais la chose avait été prévue. Avec les pionniers prussiens marchait, comme avec les corps américains de la guerre de la sécession, une section spéciale dite des chemins de fer, chargée des destructions ou réparations

utiles à l'armée. Elle avait tout un train de ponts, de rails, de viaducs de rechange soigneusement préparés d'avance pour les ponts de l'Elbe ; celui de Riesa, dont deux arches seulement sur dix avaient été brûlées, fut promptement remplacé, puis plus tard remis en bon état. Il en fut de même, quoique moins facilement, de celui de pierre de Meissen, que les pionniers saxons avaient aussi fait sauter derrière eux. Au fur et à mesure de la marche des colonnes prussiennes, la section des chemins de fer, secondée d'hommes de corvée, reconstruisait la voie derrière elles, de manière à pouvoir leur fournir bientôt une excellente ligne de communication et d'approvisionnements.

Le 18 juin, le général Herwarth fit son entrée à Dresde, dont il prit possession militairement et civilement. Une commission d'administration, nommée par le roi avant de partir, fut maintenue en fonctions, mais placée sous la direction d'un gouverneur militaire, général Mülbe, assisté d'un commissaire civil prussien, conseiller Wurmb.

Le 19 juin, un régiment de la garde, avancé directement de Torgau sur Leipsig, occupa cette importante ville également sans résistance, et envoya un détachement jusqu'à Altenbourg pour tenir le chemin de fer bavarois. Un grand butin en locomotives et wagons fut capturé.

En même temps que le général Herwarth inaugurait de cette heureuse façon son rôle de chef de l'armée de l'Elbe, le prince Frédéric-Charles, à la tête de la 1re armée, avait aussi concouru à l'occupation de la Saxe. Suivant les ordres de Berlin, où l'on n'avait pas pu croire

à une prise de possession sans coup férir de ce royaume, il dut s'ébranler, le 15, de sa position de Görlitz, pour venir rallier près de Dresde l'armée de Herwarth. A cet effet, le 16, il franchit la frontière près de Löbau, occupa ce carrefour de chemin de fer, étendit un détachement à gauche sur Zittau vers la frontière de Bohême, et son gros sur Dresde par Bautzen et Bischofswerda. Le 19 il fit sa jonction avec l'armée de l'Elbe, et le royaume de Saxe se trouva tout entier, sauf le rocher de Königstein, aux mains des troupes prussiennes, après quatre jours de campagne et sans qu'une goutte de sang eût été versée.

Aussitôt les forces des deux armées s'approchèrent de la Bohême, car par le vote de la diète germanique du 16 juin, il venait d'être publiquement annoncé que c'était de là qu'allait enfin fondre sur la Prusse l'orage qui jusqu'à cette heure n'avait fait que gronder sourdement.

Sur tout le territoire saxon, dans l'Erzgebirge comme en Lusace, les Prussiens purent se promener à leur aise, sans rencontrer d'uniforme autrichien. Il eût été cependant facile au maréchal Benedek, semble-t-il, de troubler leur marche triomphale, au moyen du corps Clam-Gallas et surtout de la cavalerie légère d'Eidelsheim; mais, fidèle au plan primitif, il resta indifférent, en apparence au moins, à ce qui se passait sur cette zone au-delà de son extrême gauche. Toute son action se borna à accueillir aussi courtoisement que possible l'armée saxonne, à son arrivée en Bohême, et à lui consacrer, à cette occasion, un flatteur ordre du jour, d'Olmütz 19 juin, pour lui

souhaiter la bienvenue. Pour le moment elle alla renforcer le premier corps, sous le général Clam-Gallas.

Il y a tout lieu de croire que le gouvernement autrichien était content non-seulement de se procurer ce direct renfort, mais encore de voir la Prusse accroître contre elle, par l'invasion de la Saxe, les colères de l'Allemagne secondaire et de la diète. Il en résulta en effet que dans la séance du 16 juin une majorité écrasante de 10 voix contre 5 (Luxembourg restant neutre) se forma aussitôt pour la guerre contre la Prusse, majorité dans laquelle figuraient tous les plus importants états. Jusque là l'Autriche, confiante à l'excès dans sa force, avait volontairement subordonné et sacrifié la campagne militaire à la campagne diplomatique. Dans ce dernier champ elle avait remporté enfin un plein succès. Elle allait maintenant le couronner, espérait-elle, par celui de ses armes.

Le 17 juin, le jour même où parvint à l'empereur François-Joseph le vote de Francfort qui lui donnait le droit de parler à la Prusse au nom de l'Allemagne, le manifeste impérial fut lancé. Cette pièce adressée « à mes peuples » rappelait que l'Autriche, au milieu des travaux de la paix et d'une réforme politique, se trouvait subitement menacée au nord et au sud par deux puissances coalisées, auxquelles elle n'avait cependant fourni aucune raison de guerre. Elle racontait ensuite comme quoi le gouvernement autrichien avait participé à la guerre de 1864 essentiellement pour la limiter et sans vue de conquête, tandis que la Prusse n'avait pas tardé à montrer qu'elle n'était animée que par un désir insatiable d'agrandissement au mépris des droits des

uns et des autres. Elle venait même de déchirer le lien fédéral et d'agir par les armes contre des souverains allemands, mettant ouvertement la violence à la place du droit. Que la responsabilité de la lutte retombe donc tout entière sur la Prusse ! « Nous ne serons pas seuls à la tâche, disait l'empereur pour terminer. Les princes et les peuples de l'Allemagne connaissent maintenant le danger qui menace leur liberté et leur indépendance, de la part d'une puissance avide de pouvoir ; ils savent aussi quel appui ces biens précieux, ainsi que la puissance et l'intégrité de la commune patrie allemande, trouvent dans l'empire d'Autriche. Nos frères allemands sont aussi debouts et armés pour la défense de leurs biens les plus chers. On nous a forcés de prendre les armes. Eh bien, soit ! Maintenant que nous les avons prises, nous ne les déposerons que quand mon empire et les états allemands alliés auront de sûres garanties de libre développement à l'intérieur et à l'extérieur. »

Le lendemain 18 juin, grande date militaire pour la Prusse, le roi Guillaume publia aussi son manifeste adressé « à mon peuple ». Il y déclarait la patrie en danger, vu que l'Autriche et une grande portion de l'Allemagne se levaient dans une basse jalousie pour la détruire. « J'ai tout fait, disait le roi, pour épargner à la Prusse les souffrances de la guerre. Cela mon peuple le sait ; Dieu, qui sonde les cœurs, le sait aussi. Jusqu'au dernier moment j'ai, en communauté avec la France, l'Angleterre et la Russie, recherché et laissé la voie ouverte à un arrangement à l'amiable. L'Autriche ne l'a pas voulu, et d'autres états allemands se sont rangés en

armes à ses côtés. Qu'il en soit donc ainsi ! Ce n'est pas ma faute, si mon peuple aura à livrer peut-être de rudes combats ; nous n'aurons pas eu le choix. Nous devons lutter pour notre existence ; nous devons lutter à la vie et à la mort contre ceux qui veulent faire descendre la Prusse du Grand Electeur, la Prusse du Grand Frédéric, la Prusse de la guerre de la délivrance, du rang où l'ont élevée le génie et la force de ses princes, la bravoure, le dévouement et le développement de son peuple. »

De part et d'autre ces pièces se terminaient naturellement par des invocations au Dieu des armées, et, par dessus le marché, le roi de Prusse ordonna un jour de jeûne public et solennel pour le 27 juin.

Les sentiments exprimés dans le manifeste royal prussien se retrouvèrent plus accentués encore dans un ordre du jour du commandant de la Ire armée, qui parut quelques jours après en ces termes :

« Quartier-général (Gœrlitz), le 22 juin 1866.

« Soldats ! L'infidèle et traître Autriche ne respecte plus nos frontières de Silésie. A son exemple j'aurais pu, sans déclaration de guerre, passer ses frontières de Bohême ! Je ne l'ai pas fait. Je lui ai fait parvenir une signification à ce sujet, et demain nous entrerons dans le pays ennemi, afin de ménager notre territoire. Nos premiers pas sont entre les mains de Dieu ! Remettons-nous à Celui qui gouverne les hommes, à Celui qui décide du sort des peuples et de l'issue des batailles. Songez à ce que dit l'Ecriture : laissez vos cœurs battre pour Dieu et vos bras frapper sur l'ennemi ! Il s'agit dans cette guerre — vous le savez tous — des biens les plus sacrés de la Prusse,

de l'avenir de notre chère patrie. Nos ennemis, ils l'ont dit eux-mêmes, veulent la démembrer et l'avilir. Ces torrents de sang que vos ancêtres et les miens ont versé sous Frédéric-le-Grand et dans les guerres pour notre liberté, ces torrents de sang que vous-mêmes avez répandus à Düppel et à Alsen, doivent-ils avoir été versés en vain? Non! Nous voulons conserver notre Prusse, et par notre victoire la rendre plus puissante encore. Montrons-nous dignes de nos pères. A leur Dieu notre cause, il bénira nos armes. Et maintenant en avant; notre cri de guerre est :

« Avec Dieu, pour le roi et la patrie! Vive le roi ! »

De son côté le feldzeugmeistre Benedek adressa une énergique proclamation à ses troupes, qui fut aussitôt reproduite, mais complétement travestie et falsifiée par diverses feuilles prussiennes. Il écrivit en outre des instructions tactiques [1] dans le goût de celles de Radetzky ou de Frédéric, qui méritent quelque attention, car elles donnent l'explication de plus d'une curieuse manœuvre que nous verrons en temps et lieu.

En premier lieu, l'instruction faisait pressentir une énergique offensive, qui donnerait lieu à des engagements dans les plaines accidentées au-delà des montagnes qui entourent la Bohême, entre l'Elbe et la Vistule.

Pour la meilleure manière de s'engager contre les Prussiens, qui comptaient beaucoup sur la rapidité de leurs feux, le commandant en chef donnait, outre des recommandations générales sur l'emploi combiné des

(1) *Taktische und Dienst-Instruktionen für die K. K. Nordarmee.* Mai 1866.

diverses armes et sur l'observation intelligente des prescriptions réglementaires et des ordres spéciaux, les indications suivantes :

Eviter de rester immobile devant les lignes prussiennes ; opposer à leur feux défensifs le mouvement et une décidée offensive dès qu'on est à 200 à 300 pas ; opposer à leur habitude de colonnes tournantes une réserve toujours disponible. Pas de chaînes de tirailleurs épaisses ; ne faire commencer le feu des chaînes qu'à 300 pas ; avoir la première ligne à 300 pas de la chaîne, ordinairement en colonnes de divisions, la 2e ligne à 300 pas de la 1re, en colonne de bataillons soit en masses. Pas de longues tirailleries ; engager le combat par quelques bons tireurs, un peu de cavalerie légère et toute l'artillerie disponible, puis arriver au bon moment avec un vigoureux choc de divisions serrées d'infanterie et de cavalerie. Ne placer les batteries en position qu'après avoir délogé les tirailleurs ennemis à plus de 600 pas de distance ; avoir une ou deux sections de cavalerie avec les pièces pour charger en débandade ; combiner ces charges avec des feux d'artillerie et de tirailleurs sur les groupes de tirailleurs ennemis. Dans tous les cas bien profiter des accidents de terrain pour se couvrir, ou faire coucher l'infanterie ; former dans la règle les bataillons en colonnes de divisions, et contre la cavalerie sur terrain découvert en colonnes serrées par bataillon pour former des carrés de bataillon.

Garder ordinairement réunie la cavalerie des corps d'armée pour la faire agir en masse ; l'employer avec discernement au moment donné, ainsi que celle des

corps spéciaux de cavalerie; dans l'attente la couvrir par le terrain.

Employer la batterie de brigade dès le commencement du combat, ordinairement réunie sur un point favorable ; changer le moins possible sa position pour ne pas affaiblir la justesse de son tir.

Du reste faire autant que possible agir l'artillerie, maintenant très mobile et très puissante, de concert avec les autres armes.

Au début de l'action d'une brigade ou d'un corps d'armée faire tenir le plus longtemps possible l'avant-garde seule, renforcée de l'artillerie de réserve du corps, pendant que le gros se forme, et faire donner celui-ci en bloc et non successivement.

Dans le service d'avant-postes avoir peu de vedettes, et beaucoup de patrouilles, surtout en avant. Avoir des guides du pays pour toutes les colonnes de marche. Les colonnes parallèles, si l'une est attaquée, se réuniront en marchant au canon.

Employer activement la cavalerie légère aux reconnaissances, au contact incessant avec l'ennemi, dans la force de 1 à 2 escadrons, et soigner particulièrement ce service, surtout en avant, ainsi que la communication des informations aux divers états-majors.

Se comporter honnêtement, disciplinairement et honorablement en pays étranger et ennemi, envers les habitants et les propriétés.

En marche faire défiler au moins deux fois par jour les brigades pour inspection devant le brigadier, celui-ci étant à pied. Veiller aux à coup et aux arrêts accidentels

dans les longues colonnes. Donner dans la règle une heure d'avance à la brigade d'avant-garde, et 30 à 45 minutes pour mettre en marche une brigade. Point de départ ni de mouvements ni de relevés d'avant-postes avant que les hommes aient mangé; fournir chaque homme, autant que possible, d'un morceau de viande ou de lard cuit pour les cas imprévus.

En nous abstenant pour le moment des observations que comporteraient les instructions tactiques du commandant en chef autrichien, nous ne croyons pas sans intérêt d'y ajouter quelques données sur le personnel du haut état-major lui-même, et nous prenons la liberté d'emprunter ces données à une narration de la campagne donnée au jour le jour avec une rare perspicacité par M. le colonel-brigadier Rustow ([1].)

« A la tête de la puissante armée autrichienne, dit l'éminent et caustique écrivain allemand, était Benedek, général d'infanterie, l'homme le plus populaire de toute l'armée autrichienne, plein de force et d'activité, bien qu'il eût atteint sa soixante et deuxième année. Il passait, avec raison, pour un général aux mouvements hardis et rapides. Il attaquerait le premier, disait-on ; il entrerait dans Berlin. Telle était l'opinion des soldats, ainsi que du simple bourgeois autrichien, lequel s'efforçait de la faire partager aux populations braves, mais naïves, et, sur plus d'un point, assez ignorantes, de l'Empire. Nous ne savons trop quel meilleur

([1]) *Guerre de 1866 en Allemagne et en Italie,* description historique et militaire, en allemand chez Schulthess, à Zurich ; en français chez Joël Cherbuliez, 4 livraisons in-8, avec cartes ; Genève-Paris 1866.

général le gouvernement autrichien aurait pu élever au commandement de l'armée du Nord. Mais un homme tout seul ne saurait tout voir, ni tout faire; il lui faut des aides; il doit être entouré de forces sur lesquelles il puisse s'appuyer avec confiance. Or, c'est précisément là ce qui manquait au général Benedek. La culture générale, le sentiment d'une parfaite union entre les divers corps d'armée, ces avantages qui font produire des merveilles à la discipline militaire des Prussiens, et qui y remplacent souvent le général par l'activité de ses subordonnés, — tout cela manquait à l'Autriche. De misérables discussions, de mesquines jalousies y exerçaient bien plus d'empire que cela n'eût jamais été possible sous le gouvernement prussien.

« Après chacune de ses défaites, l'Autriche a besoin d'une sorte de bouc émissaire. Or, comme il s'entend de soi-même qu'on n'ira pas chercher cette victime dans la dynastie elle-même, ni dans l'ensemble du système gouvernemental, nous voulons dire dans l'absurde pêle-mêle des populations les plus diverses et les plus hétérogènes, il faudra bien s'en tenir à l'un ou à l'autre des généraux, où même à plusieurs à la fois.

« Le général Benedek fut accueilli avec la plus entière confiance par celles des populations autrichiennes qui éprouvaient encore de l'intérêt à sauvegarder l'existence d'un empire d'Autriche. On disait, à sa louange, qu'il avait réclamé pleine liberté d'action et de mouvements de la part du gouvernement et du ministère Belcredi, et que l'empereur François-Joseph lui avait accordé toutes ses demandes. On assurait qu'il ne serait point placé,

comme le comte Giulay, en 1859, sous l'influence du cabinet de Vienne, et qu'il pourrait choisir à son gré les hommes dont il aurait besoin.

« Mais peut-être qu'en réclamant une pareille liberté d'action, et en accordant une telle valeur à ce qu'on aquiesçât à ses demandes, le général Benedek ne fit preuve que de la vraie bonhomie de son caractère. S'il avait bien réfléchi à la nature de la cour impériale et de l'organisation de l'armée autrichienne, peut-être aurait-il dû se dire que cette liberté complète qu'on lui accordait ne servirait, en cas de non-succès, qu'à faire peser plus lourdement sur lui toute la responsabilité d'une défaite, et non pas à lui assurer quelque durable succès.

« N'était-il donc pas à peu près impossible de changer immédiatement toute la composition du corps des généraux? Si Benedek lui-même échappait à toute influence directe partie de Vienne, qui lui assurait que ses subordonnés y échapperaient également? Sa popularité, toute grande qu'elle était en général dans l'armée, ne le laissait pas manquer d'envieux et d'adversaires dans les rangs militaires supérieurs. Il n'était point lié avec la haute noblesse autrichienne, et surtout pas avec la haute noblesse des émigrés, qui joue un rôle si important dans l'armée autrichienne. D'ailleurs n'oublions pas que Benedek appartient à l'église protestante. Bien plus, il ne pouvait être en même temps chef d'armée, ministre de la guerre et ministre des finances. En tout état de cause, il restait sous la dépendance de ces deux derniers ministères pour tout ce qui concernait l'organisation et l'armement de ses troupes ; le ministre de la guerre et celui

des finances dépendaient eux-mêmes, à leur tour, de l'état des finances, lequel ne se prêtait guère à des mouvements et à une action bien énergiques.

« Certaines gens ont l'habitude de combler de louanges enthousiastes et peu raisonnées tout homme qui occupe une haute position, quitte à l'accabler plus tard d'un blâme aussi peu raisonné, quand il ne répond pas à leur attente, parce qu'il lui était tout simplement impossible de le faire. Mais ceux qui jugent plus sainement des difficultés, et qui veulent rester justes dans leurs appréciations, se demandaient d'avance si c'était bien réellement de son plein gré que Benedek avait accepté ou conservé pour commandants de corps d'armée les Clam-Gallas, les Thun-Hohenstein, et l'Archiduc Léopold. Le doute était permis. Ils ne voyaient dans ces faits qu'une preuve de plus que la pleine liberté d'action du général en chef de l'armée du Nord serait singulièrement limitée et contrecarrée par les circonstances au milieu desquelles il aurait à agir.

« La position du chef de l'état-major, le baron Alfred de Henickstein, était tout autre, au jugement des personnes entendues.

« Avant ses échecs on ne pouvait, de certains côtés, assez vanter son esprit, son intelligence et ses connaissances ; plus tard on en vint jusqu'à lui faire un reproche de son origine juive. Le fait de l'origine est du reste authentique. Le grand'père du baron Alfred était un juif, du nom de Hœnig, qui, chaussé d'un soulier et d'une botte, un sac sur le dos pour y mettre son vieux

cuir, arriva à Lemberg du temps de la guerre de sept ans, et qui obtint, déjà en 1784, des titres de noblesse, faible addition à l'ancienneté de sa race, puisqu'il appartenait à la tribu de Lévi.

« Au reste on peut être d'origine juive et ne manquer d'aucune capacité. Les plaisants se trompaient grossièrement en faisant observer que le baron Henickstein n'avait été nommé chef de l'état-major de l'armée de de Bohême que parce que, selon les explications du comte de Mensdorf, il ne s'agissait pour cette armée que de servir de protection aux Israélites du pays. En effet, bien avant la guerre, le baron de Henickstein occupait déjà cette haute position ; il était ainsi parfaitement naturel qu'il entrât, en cette même qualité, dans l'armée de Bohême, à moins qu'il n'y eût des raisons bien majeures de l'éloigner et de le remplacer. Ces raisons, il est vrai, existaient ; mais ces raisons elles-mêmes auraient dû empêcher déjà précédemment que Henickstein ne fût nommé à un poste d'aussi haute confiance que celui de chef de l'état-major de l'armée. Cela n'ayant pas eu lieu en temps convenable, on a de la peine à comprendre comment ces raisons furent comprises tout-à-coup, et comment on en vint à se diriger d'après elles.

« Disons franchement que le baron de Henickstein est un homme de beaucoup d'esprit et d'intelligence, mais de cette sorte d'esprit qui attaque tout et décompose tout, et auquel on reconnaît peut-être son origine. C'est un homme de critique, d'analyse destructive, plutôt qu'un esprit ordonnateur et créateur, d'où il suit qu'il n'était en aucune façon propre à occuper sa haute et

difficile position militaire dans une armée qui était appelée à une activité éminemment positive.

« Si Benedek ne se préoccupa pas de se pourvoir d'un autre chef d'état-major, cela peut s'expliquer, indépendamment de l'influence qu'exerce sur tout homme une position déjà faite et bien dessinée, par les deux raisons que voici : l'une, que Benedek lui-même, étant un homme d'une nature entièrement opposée, ne comprenait nullement la nature et l'esprit de Henickstein, et lui trouvait des capacités qui, dans le fond, ne pouvaient point exister en lui. Ces deux personnages ne se rencontraient sur aucun point, et c'est pour cela peut-être qu'ils s'estimaient. Ils ne se comprenaient nullement. La seconde raison se trouverait peut-être dans la nature en quelque sorte flatteuse, prévenante, cajolante de Henickstein. Or Benedek n'est nullement insensible à la flatterie, et c'est là une faiblesse qui se rencontre chez un grand nombre de natures solides et positives, mais trop naïves peut-être. — Le général Krismanich, grand-maréchal des logis, n'avait été appelé par Benedek que grâce à d'anciens souvenirs d'amitié. C'était un homme aimant ses aises, un vrai pacha turc, qui était parfaitement à la hauteur du poste auquel il était destiné, aussi longtemps du moins qu'il ne s'agirait que d'intérêts de peu d'importance, mais non pas dans un moment où l'existence même de l'Autriche était en jeu.

« Il ne faut pas se cacher que les Autrichiens étaient loin d'estimer leurs adversaires à leur valeur réelle. Cette seule circonstance expliquera plus tard bien des choses, mieux que l'importance attribuée aux fusils à aiguille,

ou tel autre avantage plus ou moins réel. Il est de fait que la presse autrichienne était en quelque sorte unanime à traiter les Prussiens d'une manière inqualifiable.

« Un adversaire très décidé de l'Autriche nous disait, peu de temps avant la guerre actuelle : « D'où provient, « au fond, la réputation de l'armée autrichienne? Des « Français, et uniquement des Français. Car, dès que « ceux-ci ont battu un ennemi quelconque, ils ont l'ha- « bitude de l'élever jusqu'au ciel. »

« Cette manière de faire des Français, si elle existe réellement chez eux, ne nous paraît pas manquer d'esprit. Nous dirions même volontiers qu'ils y ont été fidèles de plus d'une façon. Déjà Napoléon I[er] leur a donné l'exemple de ne jamais mépriser ni dénigrer, même avant la guerre, l'ennemi avec lequel on peut avoir affaire. Au contraire il relevait autant que possible son futur adversaire. L'honneur n'en était que plus grand, une fois la victoire obtenue. Une défaite elle-même perdait ce qu'elle pouvait avoir d'ignominieux. Les Français d'aujourd'hui ont suivi consciencieusement cette règle, et l'on pourrait dire qu'ils l'ont observée avec cette sorte de grandeur d'âme qui ne peut être produite que par la double culture de l'esprit et du cœur.

« La conduite des feuilles autrichiennes fut précisément l'opposé. Les expressions les plus méprisantes furent prodiguées au peuple prussien. On éveillait ainsi dans les populations autrichiennes la présomption la plus dangereuse sur les victoires qu'on pensait remporter infailliblement. On faussait par là l'esprit des troupes, à tel point que, dans les rangs inférieurs de l'armée, on

n'avait pas la moindre idée d'un respect quelconque pour l'ennemi. La presse ne parlait des Prussiens que comme de *garçons-tailleurs*, et l'on oubliait qu'il existe en Prusse tout un peuple qui est réellement représenté dans l'armée; un peuple bien plus unifié, pour ainsi dire, que ce n'est le cas en Autriche; un peuple qui, placé en face de ces attaques absurdes et malveillantes, y répondrait par un immense déploiement de force, bien qu'il ne fût point partisan du système politique alors suivi par son propre gouvernement. On dirait presque que les organes de la presse politique en Autriche n'avaient pas la moindre idée de l'existence d'un pareil peuple dans le nord de l'Allemagne. »

Après ces indications nous pourrions passer, suffisamment renseignés, croyons-nous, au récit du choc des masses principales en Bohême. Mais auparavant il nous paraît encore utile de jeter un coup d'œil rétrospectif critique sur ce qui s'était produit jusqu'au 20 juin, et nécessaire d'enregistrer aussi, pour suivre l'ordre chronologique, les événements importants qui se passèrent sur le théâtre de guerre du sud, en Italie, ce qui fera l'objet des trois prochains chapitres.



CHAPITRE VIII.

Observations sur le début de la campagne d'Allemagne et sur les premiers succès des Prussiens.

Les Prussiens venaient de montrer sans contredit une grande promptitude de mouvements. On n'aurait pu ouvrir plus rapidement ni plus brillamment la campagne. Au début de la guerre de Sept-ans, quand Frédéric avait si bien enveloppé et capturé l'armée saxonne à Pirna, le succès tant célébré des armes prussiennes n'avait pas été plus beau.

A la vérité les forces du roi Guillaume avaient laissé échapper les armées hessoise et saxonne et la brigade autrichienne Kalik ; mais en revanche elles avaient capturé l'armée hanovrienne, et elles s'étaient mises en possession des duchés de l'Elbe, des royaumes de Saxe et de Hanovre, de l'Electorat de Hesse. Elles avaient rallié à elles les petits états intermédiaires, et s'étaient constitué un échiquier compacte et continu de tout le nord de l'Allemagne, dont elles tenaient toutes les communications, et qui allait leur être d'une haute utilité pour continuer leur offensive.

Ces brillants avantages furent dus, il est vrai, à des procédés dont quelques-uns en diminuent sensiblement

le mérite au point de vue militaire. La Prusse sut sans doute préparer et masquer mieux que ses adversaires son entrée en campagne, qu'elle effectua ensuite avec énergie, et elle fut en cela dans son plein droit. Mais la déclaration de guerre à ses petits voisins dans le délai de douze heures seulement constitue une violation du droit des gens et des usages des nations civilisées, qui fut encore aggravée par l'ouverture des hostilités de la part du général Manteuffel, sur le Bas-Elbe, avant même l'expiration de ce court délai.

Il fallut bien tout cela, joint à l'inaction des Autrichiens et des troupes des 7e et 8e corps fédéraux, pour procurer aux Prussiens le bénéfice de leur coup d'état sur le théâtre de guerre occidental. La manière habile dont la Hesse et le Hanovre surent partiellement parer à cette surprise, dans des circonstances aussi défavorables pour eux, fait présumer l'efficace résistance qu'ils auraient pu fournir, s'ils avaient eu seulement deux à trois jours de plus pour s'y préparer, ou s'ils avaient été secondés par leurs alliés comme ils auraient dû l'être.

Sans parler des lenteurs des 7e et 8e corps à marcher en avant, il est inconcevable que la brigade autrichienne Kalik ait été employée à parcourir toute l'Allemagne pour se rendre en Bohême, où les forces surabondaient et où rien ne pressait d'après les plans projetés, au lieu d'être demeurée sur le théâtre de guerre le plus à sa portée et en même temps le plus urgent, sur celui du Hanovre. En prenant une position d'observation dans la capitale de ce royaume, elle aurait offert au moins un corps d'avant-garde qui eût imposé aux Prussiens, paré aux pre-

miers coups, permis une concentration des troupes hessoises et hanovriennes capable ensuite de retenir longtemps les divisions Gœben et Manteuffel, et d'empêcher leur jonction avec la division Beyer. Elle eût pu former en tout cas un noyau d'une trentaine de mille hommes, qui se fût trouvé sans doute dans une situation assez difficile, mais qui aurait déjoué la rapidité d'offensive des Prussiens sur laquelle ceux-ci avaient fondé toute leur fortune.

La peine qu'eurent leurs trois divisions, malgré leur jonction, à triompher de la petite armée hanovrienne, montre l'impossibilité où ils se seraient trouvés d'avoir raison d'une armée à peu près double. Le 8e corps fédéral, dans cette hypothèse, aurait été, il est vrai, moins fort; mais comme il ne fit rien du tout et ne pouvait rien faire dans cette première partie de la campagne, peu importait qu'il se trouvât à Francfort une dizaine de mille hommes de plus ou de moins en formation. Quant au corps bavarois, qui était celui d'où pouvait venir l'aide efficace, il restait dans les mêmes conditions; il en eût été plutôt stimulé à l'action qu'engagé à la nonchalance. Malgré le propos prêté au prince Charles de Bavière, nous penchons à croire que s'il avait su avoir devant lui un corps d'Autrichiens, de Hessois et de Hanovriens réunis et faisant bonne contenance, au lieu de la seule armée hanovrienne, qu'on disait démoralisée et désireuse de capituler, il eût été plus résolu à se porter en avant à la jonction de ses alliés, et qu'il les eût au moins recueillis en Thuringe. En fin de compte les territoires menacés eussent été probablement perdus;

mais beaucoup de temps, beaucoup d'hommes et un salutaire effet moral eussent été gagnés, toutes choses fort précieuses à ce moment-là.

Il faut reconnaître aussi qu'indépendamment de leur soudaine apparition, les troupes prussiennes des trois divisions furent habilement et résolûment conduites. Si leurs opérations d'ensemble manquèrent parfois de l'unité désirable, même quand elles furent placées sous les ordres directs du général Falkenstein, cela tint en grande partie aux abondants télégrammes de Berlin, de Gotha, de Magdebourg, qui trop souvent, nous semble-t-il, vinrent traverser l'action du commandement en chef.

Les opérations contre la Saxe ne nous paraissent pas, malgré leur heureuse issue, mériter les mêmes éloges. Elles accusent un vice fondamental, organique, que nous retrouverons souvent dans les opérations prussiennes ultérieures et que tous les succès du monde ne sauraient pallier un instant à nos yeux. L'invasion de la Saxe s'est faite sur deux lignes d'opérations, séparées entr'elles par l'Elbe, par trois à quatre journées de marche, par l'armée ennemie tenant solidement Dresde, c'est-à-dire contrairement à toutes les règles de la stratégie et dans des conditions qui pouvaient rendre cette invasion aussi funeste aux Prussiens que le fut aux alliés, en 1813 et sur le même terrain, l'exécution du fameux plan de campagne de Trachenberg contre Napoléon, à cheval sur l'Elbe.

Si l'on nous objectait que les Prussiens savaient que le roi Jean n'était pas Napoléon et qu'ils comptaient là-

dessus, nous répondrions qu'en cela ils avaient doublement tort ; une combinaison militaire doit être basée sur ses propres mérites et non sur l'ineptie de la partie adverse. « Ne t'imagine jamais, a dit tout récemment une autorité hautement compétente résumant d'une manière saisissante l'opinion des grands maîtres ([1]), ne t'imagine jamais que l'ennemi puisse mal manœuvrer ou manquer de courage. La présomption engendre la défaite. »

On nous objectera encore que les Prussiens, sans mépriser leur ennemi, savaient qu'ils le surpasseraient en effectifs. Sous ce rapport-là, ils étaient dans l'erreur. Par le voisinage de l'armée de Bohême, par les excellentes et nombreuses communications entre celle-ci et Dresde, dont deux voies ferrées, l'armée saxonne pouvait en deux à trois jours, c'est-à-dire avant le 18 juin, être renforcée facilement de plus d'une soixantaine de mille hommes, et le tout eût bien suffi à écraser le général Herwarth sur la gauche de l'Elbe, avant que le prince Frédéric-Charles fût arrivé pour le secourir. La Ire armée, après cela, se serait trouvée à son tour aux prises avec des forces également supérieures, et sans jonction avec la IIe armée. Cette opération de position centrale eût demandé sans doute autant d'initiative et de rapidité de la part de l'état-major autrichien qu'il en montra peu ; mais en lui en supposant une dose égale à celle des Prussiens, rien n'autorise à penser qu'elle eût été irréalisable.

([1]) Résumé de principes militaires du roi de Suède. Stockholm 1866.

En 1756, le grand Frédéric avait bien, lui aussi, envahi la Saxe en trois corps à grande distance, cherchant leur jonction en pays ennemi, et Napoléon à Ste-Hélène blâma l'opération ; mais on sait qu'au moins chacun de ces corps dépassait en force l'armée à rencontrer, ce qui n'était pas le cas en 1866. Le 14 juin de l'an dernier, quand la dite invasion fut ordonnée de la façon susindiquée, on ne pouvait pas savoir sûrement à Berlin que la Saxe serait abandonnée à elle-même, car nous doutons, d'après ce qu'on apprit plus tard, qu'on le sût au quartier-général même de Benedek et à celui de Clam-Gallas. L'état-major autrichien fut, paraît-il, fort tiraillé en ces circonstances et condamné finalement à l'inaction par des obstacles imprévus et indépendants de sa volonté, par des retards et accidents matériels d'un côté, par les exigences politiques du gouvernement de Vienne de l'autre.

C'est à ces causes, qui conspirèrent à engendrer un fâcheux plan général d'opérations de la grande armée de Bohême, plus qu'à la sagesse des combinaisons prussiennes, que le premier succès de l'invasion de la Saxe doit être ramené.

Nous avons vu au chapitre V ([1]) que la dislocation des corps autrichiens en Bohême et en Moravie avait essentiellement en vue la Silésie, sans toutefois que la zone de la Saxe fût complétement négligée. L'idée qui avait présidé à cette disposition était convenable peut-être pour une défensive systématique ; mais elle était fautive

([1]) Page 165.

au point de vue de la stratégie, comme de la politique générale, dès qu'il pouvait être question d'offensive autrichienne. Elle ne servait, et cela de la manière la plus étroite, que l'espoir tout spécial et égoïste de l'Autriche de reprendre la Silésie à sa rivale. Une opération de ses masses sur cette province, et surtout à l'est du comté de Glatz, lançait celles-ci dans une direction excentrique, les éloignait de leurs alliés d'Allemagne, allait laisser aux Prussiens l'avantage des lignes intérieures avec leurs facilités de concentration, et obligeait à prévoir l'abandon de la Saxe. En résumé, la ligne d'opérations principale par la Silésie localisait forcément la guerre, tandis que toute la politique de l'Autriche avait tendu et devait tendre à la généraliser.

La vraie ligne d'opérations des Autrichiens était au contraire par la Saxe ou la Lusace, ce qui les menait au cœur de la monarchie prussienne et leur eût, en cas de succès, procuré tout aussi bien la Silésie que s'ils l'eussent occupée directement. Au lieu d'échelonner le gros des forces contre la Silésie et un ou deux corps seulement vers la Saxe, c'est donc justement le contraire qui eût dû avoir lieu. Toutefois, et nous ne craignons pas de le répéter, il y avait assez de troupes vers la gauche du front autrichien pour que l'ennemi restât dans l'ignorance sur les plans généraux et pour qu'à l'aide du réseau de voies ferrées on pût faire face aux exigences du côté de la Saxe. Permettre le transport, de l'une à l'autre des deux directions, de l'offensive ou de la défensive, suivant les éventualités, est le propre du territoire saillant de la Bohême entre la Silésie et la Saxe.

Sa situation géographique se prête admirablement à des opérations de cette nature, et cette propriété n'échappa point à l'esprit du feldzeugmestre Benedek. Sa première intention fut bien, paraît-il, de l'utiliser, pour voler, dès le 14 juin, au secours de la Saxe, et de là suivre aux opérations offensives sur Berlin, en laissant deux corps seulement en Moravie et en Bohême contre la Silésie. Mais il fut dissuadé de cette sage résolution par des influences de Vienne. Le gouvernement impérial, trop confiant dans sa force, tint d'un côté à mettre au plus tôt la main sur la Silésie, et de l'autre à laisser la Prusse se compromettre davantage encore vis-à-vis de l'Allemagne.

On doit plaindre assurément plutôt que blâmer un commandant en chef subordonné à de telles exigences. Cependant, et même dans cette hypothèse, une défense pied à pied de la Saxe par l'armée saxonne, renforcée, le 16 au matin, d'un ou deux corps autrichiens, n'eût aggravé en rien la situation politique de Francfort ou les plans de conquête de la Silésie. Elle n'eût pas compromis davantage le salut de l'armée saxonne, qui avait à choix dix lignes de retraite pour une ; elle eût fait gagner du temps, ce qui était précieux à l'Autriche et à ses alliés, en retard dans la préparation de leurs masses; elle eût excité le zèle et l'activité de l'Allemagne. Cette défense eût donc dû être tentée, et l'on ne saurait disculper l'autorité autrichienne de son indifférence ou de ses calculs d'inaction à cet égard. Si les troupes n'étaient pas prêtes à entrer en campagne, alors pourquoi avoir prématurément brusqué la rupture, soit par la convoca-

tion des états du Holstein, soit par la fin de non-recevoir opposée à la médiation des puissances européennes? Les affaires des duchés, comme celles d'Italie, offraient toute facilité au gouvernement autrichien de traîner en longueur le provisoire pendant quelques semaines encore, et de mettre à profit ce délai pour se trouver entièrement prêt aux hostilités. L'excuse à cet égard, si excuse il y a, ne ferait donc que révéler une nouvelle faiblesse.



CHAPITRE IX.

Préparatifs militaires de l'Italie. —Répartition des forces italiennes en deux masses principales. — Déclaration de guerre à l'Autriche. — Passage du Mincio et attaque du quadrilatère par l'armée de Victor-Emmanuel. — Bataille de Custozza (24 juin). — Retraite des Italiens derrière l'Oglio et vers l'Apennin.

Les préparatifs de l'Italie en vue de la guerre commencèrent assez ostensiblement dès la fin de février, et ils durent être d'autant plus actifs que le gouvernement était depuis quelques mois en train de procéder à une réduction de l'armée par motif d'économie. Le 20 mars un décret convoqua la seconde catégorie de la classe de 1844 ; le 26 mars toutes les recrues de la classe de 1845, laissées en permission par décret du 3 janvier, furent appelées par le télégraphe à se trouver sous les drapeaux dans le délai de vingt jours. Des troupes marchèrent du sud au nord à la même époque, tandis que d'autres, qui auraient dû se rendre au sud, furent retenues. Les ouvrages de Plaisance, de Bologne, de Ferrare, de Pizzighettone furent renforcés d'artillerie de position tirée d'Alexandrie. Pendant les premiers jours d'avril plusieurs autres catégories de militaires en congé ou en permission furent rappelés, parmi lesquels beaucoup d'officiers

en disponibilité. Vers la fin du même mois l'armée et la flotte se trouvèrent ouvertement occupées à se mettre sur le pied de guerre. Le 27 avril le général La Marmora le fit savoir officiellement à l'Europe par une circulaire aux représentants italiens à l'étranger qui accusait l'Autriche d'armements menaçants pour l'Italie.

Le fait est que l'armée autrichienne, campée depuis 1848 comme en pays ennemi dans son quadrilatère, avait dû, dès les premiers bruits de guerre, se prémunir contre l'insurrection si souvent annoncée de la Vénétie, et des mesures à cet effet avaient été prises déjà au commencement de mars. Le 18 mars un ordre ministériel prescrivit l'approvisionnement des forteresses, ce qui donna aussitôt lieu à une animation exceptionnelle dans tous les centres militaires et à des rumeurs guerrières, promptement recueillies et enflées par les amis de la cause italienne. Jusque vers le milieu d'avril l'armée resta toutefois à son effectif ordinaire, qui comptait environ 80 mille hommes, 7 mille chevaux, 230 pièces de campagne. Ces forces étaient réparties en trois corps d'armée, plus deux divisions détachées, à savoir : le 5e corps avec quartier-général à Vérone, le 7e à Padoue, le 3e en réserve à Laybach, une division détachée à Trieste et en Illyrie, l'autre à Botzen et dans le Tyrol.

A dater du 13 avril, et pendant une huitaine de jours, une vraie grêle d'ordonnances ministérielles fit effectuer le rappel des permissionnaires, l'achat de 3 à 4 mille chevaux de guerre pour les batteries et pour les parcs ; la formation de ceux-ci, la création de grands magasins à Inspruck, à Willach, à Laybach, et la concentration

d'approvisionnements à Venise et à Palmanova pour 6 mois, et dans les autres places pour 3 mois. Dès le 24 avril le service de guerre fut pris dans tous les ouvrages extérieurs vers la frontière ; la garde y fut renforcée ; les embrasures et les barbettes furent garnies pour être prêtes à ouvrir le feu ; le 26 les écluses de Mantoue furent ouvertes à l'inondation.

Pendant ce temps le ministère autrichien avait décidé de répartir toutes les forces actives de l'empire en 10 corps d'armée, 5 divisions de cavalerie et 2 d'infanterie, une brigade indépendante de cavalerie et une d'infanterie, et d'affecter à l'Italie les deux divisions d'infanterie, les deux brigades indépendantes, et trois corps d'armée. Ces trois corps furent les nos 5e et 7e, qui s'y trouvaient déjà, et le 9e, qui y fut formé dès la fin d'avril ; le 3e corps resterait pour le moment en réserve générale à Laybach, prêt à se rendre au nord ou au sud, suivant les exigences. Nous savons déjà qu'il fut promptement appelé à l'armée du nord.

Les trois corps et la brigade indépendante de cavalerie formeraient plus spécialement l'armée de Vénétie ; une division d'infanterie serait affectée au Tyrol, l'autre à l'Istrie, la brigade indépendante d'infanterie entretiendrait les communications entre les deux et entre celles-ci et l'armée principale, en parcourant les montagnes du Bellunais.

Pendant les premiers jours de mai les troupes se mobilisèrent pour se concentrer, et le 8 mai, au départ du feldzeugmestre Benedek, elles étaient disloquées le 5e corps à Vérone et environs, le 7e à Padoue, le 9e à Vi-

cence, la brigade d'infanterie à Conegliano, la brigade de cavalerie à Vérone. En même temps les troupes du 3e corps et quelques-unes entrant dans la répartition des corps de l'armée du nord furent dirigés sur Krain et Laybach.

Le 9 mai l'archiduc Albert prit possession de son commandement ; il garda pour chef d'état-major le général John, anglais d'origine, officier de talent et de science, qui remplissait depuis plusieurs années ces fonctions. Vu les fortes garnisons qu'il fallait fournir aux places, les corps d'armée furent réduits à trois brigades d'infanfanterie, chacune de 7 bataillons et une batterie de 4 liv. rayé, à savoir[1] :

5e corps, général de cavalerie prince Fréderich de Lichtenstein ; chef d'état-major colonel Gallina ; brigades Bauer, Möring, Piret ; 2 escadrons de houlans, 1 compagnie du génie, 1 compagnie sanitaire ; 3 batteries de réserve, dont deux de 4 et une de 8 rayé. Total 21 bataillons, 2 escadrons, 6 batteries ; soit 23 mille hommes et 48 pièces.

7e corps, lieutenant-feld-maréchal Maroïcic ; chef d'état-major, colonel Littrow ; brigades Scudier, Welsersheim, Töply ; effectifs de réserve d'artillerie comme le 5e, avec un escadron de moins.

9e corps, lieutenant-feld-maréchal Hartung ; chef d'état-major, lieutenant-colonel Pielsticker ; brigades Kirchsberg, Weckbecker, Böcker, comme la précédente.

Division de réserve (formée au milieu de juin), géné-

(1) D'après le livre du capitaine autrichien Hold, *Geschichte des Feldzuges 1866 in Italien*. 1 vol. in-8. Vienne 1867.

ral-major Rodich; chef d'état-major, lieutenant-colonel Franz; brigades Prince Weimar et Benko, 13 bataillons, 2 batteries.

Brigade de cavalerie de réserve, colonel Pulz, 16 escadrons et 1 batterie.

En outre réserve de 8 compagnies du génie et 9 équipages de pont.

Brigade d'infanterie détachée (Streifbrigade), colonel Zastavnikovic; 7 bataillons, 1 escadron, 1 batterie.

Division de l'Istrie, lieutenant-feld-maréchal Wetzlar, chef d'état-major, colonel Guran, brigades réduites Rudolf à Pola, Wagner et Hayduck à Trieste; en tout 16 bataillons, 1 escadron et 2 batteries.

Division du Tyrol, général-major Kuhn, chef d'état-major, lieutenant-colonel Dumoulin; 13 bataillons, 1 escadron, 6 batteries, 33 compagnies de carabiniers provinciaux, le tout réparti en nombreux détachements.

En outre, de garnison sédentaire dans les places de la Vénétie, 42 bataillons, 3 escadrons, 2 batteries, dont à Vérone 12 bataillons, à Mantoue 7, à Peschiera 4, à Legnago 3, à Venise 11, le reste réparti à Rovigo, Palmanova, Udine, Osoppo, Malborghetto et Predil.

En Dalmatie deux brigades, Schönfeld et Morhammer.

Au grand état-major se trouvaient encore un sous-chef d'état-major, colonel Purker, un chef d'artillerie, général-major Hutschenreiter, un chef du génie, général-major Brado, et une trentaine d'officiers d'état-major et d'ordonnance.

Vers le milieu de mai l'armée autrichienne du sud était parfaitement prête à entrer en campagne.

Du côté de l'Italie on n'était pas resté en arrière. Vers le milieu d'avril des concentrations de troupes avaient été préparées, et dès le jour où La Marmora eut lancé la circulaire mentionnée plus haut, on procéda activement, sur toute la surface du royaume, à ces concentrations, et de manière à répartir l'armée d'opération en 4 corps d'armée qui seraient chacun dans la règle de 4 divisions. Le 28 avril le ministère ordonna de reconstituer les dépôts d'infanterie et de bersagliers d'abord à une compagnie et peu à peu jusqu'à 4 compagnies. Quant aux dépôts de cavalerie, ils ne furent rétablis que le 15 mai, laissant 5 escadrons pour entrer en campagne, et un au dépôt.

Le 6 du mois de mai fut décrétée la mise sur pied de guerre de tous les corps pour le 15 mai, d'après les tabelles du 18 décembre 1864. En même temps, et pour que les troupes pussent entrer sans tarder en campagne, furent levés pour le 20 mai 50 bataillons de garde nationale mobile. Disons tout de suite que ces bataillons furent renforcés un mois plus tard de dix autres, ce qui donna une levée de 70 bataillons de milices correspondant aux landwehrs prussiens. En outre et à la même date du 6 mai, un appel fut adressé au général Garibaldi pour la formation d'un corps de volontaires de 20 bataillons en 10 régiments, dont il aurait le commandement. Depuis longtemps déjà des bureaux officieux de recrutement s'étaient spontanément formés dans les principales villes ; à dater du 6 mai quatre dépôts centraux furent officiellement ouverts, deux au sud, à Bari et à Barletta ; deux aux nord , à Come et Varèse. Ils

fourniraient chacun une division d'opération de 10 bataillons. L'élan patriotique de la jeunesse italienne à entrer dans ce corps fut tel que le 20 mai il y avait déjà plus de 40 mille hommes inscrits, et que le gouvernement dut décider, le 29 mai, de porter les 10 régiments de deux à quatre bataillons. En outre il fut créé deux bataillons de bersagliers volontaires et un escadron de guides. Plus tard il fut formé un second escadron de guides, une compagnie de sapeurs et une d'infirmiers. Quant à l'artillerie et au génie qui lui eussent été nécessaires, l'armée régulière lui en fournirait au moment des opérations. S'il était en somme avantageux de voir le petit corps d'armée projeté se transformer en une armée par l'empressement des patriotes italiens, d'autre part ce surcroît soudain de recrues ne pouvait manquer de causer de graves embarras d'organisation, d'armement et d'équipement, ce qui eut lieu en effet et retarda l'entrée en campagne du corps (1).

(1) Un livre de beaucoup d'esprit et de connaissance des choses militaires, mais un peu sévère à l'égard des personnages gouvernementaux, *La Guerra in Italia nel 1866*, livre attribué, avec raison croyons-nous, à un honorable vétéran, le marquis Ferrari, s'exprime à cet égard comme suit :

« Nous ne nous ferons pas ici les complaisants répétiteurs des haineuses récriminations lancées à cette occasion contre le ministre de la guerre, parce que nous savons quelles immenses difficultés présente l'organisation presque improvisée de 40 mille hommes, pour lesquelles on n'a ni les cadres nécessaires, ni l'habillement, ni l'équipement, ni l'armement.

« Nous nous permettrons seulement de dire que la grande partie des difficultés rencontrées auraient été évitées ou au moins diminuées, si l'on avait pensé plus tôt à répondre au vœu universel demandant la levée des volontaires, et si, en se basant sur l'expérience du passé et sur l'enthousiasme des populations, on avait mieux calculé le nombre

Parallèlement à la formation du corps de volontaires, les régiments de l'armée avaient aussi procédé à des recrutements pour le temps de la guerre, et bon nombre de vaillants jeunes gens profitèrent de cette mesure exceptionnelle pour accourir sous les drapeaux. Aussi le 26 mai il put être formé avec les dépôts un cinquième bataillon pour tous les régiments impairs ; deux semaines plus tard on put former ce cinquième bataillon aussi pour les régiments pairs et un 9me bataillon à chaque régiment de bersagliers.

Ce fut donc une augmentation de 85 bataillons de bonnes troupes, à ajouter aux 42 de volontaires et aux 70 de garde nationale mobile. Malheureusement les chevaux et les parcs ne purent pas être fournis à proportion. Il fallut atteler bon nombre de pièces d'artillerie avec des bœufs, toute la réserve, par exemple, du 4e corps d'armée, et faire encore appel au train bourgeois, malgré les pitoyables expériences qu'on en avait faites en 1859.

Quoiqu'il en soit l'augmentation d'effectifs permit de

des jeunes gens qui répondraient à l'appel du pays, et pris les mesures de précautions en conséquence. »

L'auteur blâme ensuite le ministre de la guerre et le grand état-major de n'avoir pas attaché dès l'origine (comme on le fit plus tard), un peu d'artillerie et de cavalerie aux volontaires, et « l'on a eu, ajoute-t-il, l'étrange spectacle d'une masse considérable d'infanterie, concentrée dans une seule localité loin du reste de notre armée, réduite à ses seules ressources et à ses propres jambes, avec de mauvais fusils et des bayonnettes mal ajustées. Nous ne savons en vérité si l'on doit plus blâmer l'imprévoyance qui engendra de tels désordres qu'admirer l'abnégation avec laquelle Garibaldi s'y résigna. »

disposer de quatre divisions d'armée de plus qu'on ne l'avait d'abord prévu, et ces quatre divisions furent successivement adjointes au quatrième corps d'armée, chargé d'une mission spéciale. Ces 20 divisions, avec les réserves nécessaires de cavalerie et d'artillerie et les volontaires garibaldiens, formèrent l'armée destinée à tenir la campagne, à affronter ou à tourner le redoutable quadrilatère. Les autres troupes, y compris le gros des carabiniers royaux, les bataillons de la garde mobile, resteraient à la garde des places fortes et affectées à la répression du brigandage, dont on craignait quelque recrudescence.

Le roi Victor-Emmanuel se réserva pour lui-même comme d'habitude le commandment de l'armée en campagne. Il prit pour chef d'état-major le président du ministère, le brave général d'armée Alphonse Lamarmora, ancien commandant du corps expéditionnaire de Crimée, chef d'état-major déjà en 1859, homme d'état franc et loyal, autant que militaire distingué, comme organisateur surtout, et qui a eu la plus grande part à la création de l'armée actuelle. Le sous-chef d'état-major était tout désigné dans la personne du lieutenant-général Pettiti, ancien ministre de la guerre, dont le nom est lié aussi de la manière la plus intime avec tout ce qui a fait progresser la puissance politique et militaire de l'Italie dans ces quinze dernières années. Le ministre de la guerre, général di Pettinengo, aussi de l'ancien corps de Crimée, et le général Pettiti exercèrent les fonctions du commandement en chef quant aux dislocations des troupes, en attendant le moment décisif.

Les quatre corps furent composés et disloqués comme suit, dès la fin de mai. ([1])

1er corps général Durando Jean ; chef d'état-major, colonel Lombardini ; division Cerale, 1re ; Pianelli, 2e ; Brignone, 3e ; Sirtori, 5e ; chaque division de 2 brigades, chaque brigade de 2 régiments de ligne et d'un bataillon de bersagliers Brigades Pise et Forli ; Aoste et Sienne ; grenadiers de Sardaigne et de Lombardie ; Brescia et Valteline ; brigade de cavalerie Ghilini, de 3 régiments. Artillerie du corps, colonel Bonelli, répartie en 4 sections divisionnaires de trois batteries chacune ; cinq compagnies du génie sous le lieutenant-colonel Castellazzi ; cinq compagnies du train ; deux du parc ; un équipage de ponts ; en tout 72 bataillons, 12 escadrons, 12 batteries ; soit environ 38 mille hommes sous les armes et 72 pièces.

2e corps, général Cucchiari ; chef d'état-major, colonel Escoffier ; chef d'artillerie, colonel G. Mattei ; chef du génie, lieutenant-colonel Molinari ; divisions Nunziante (duc de Mignano) 4e ; Cosenz, 6e ; Angioletti, 10e ; Longoni, 19e. Brigades Reine et Ravenne ; Acqui et Livourne ; Ombrie et Abruzzes ; Calabre et Palerme. Brigade de cavalerie de Barral, 2 régiments ; batteries, génie, train, etc., comme au 1er corps.

3e corps, général della Rocca ; chef d'état-major colonel Robilant ; chef d'artillerie, colonel Corte ; chef du génie, colonel Veroggio ; divisions Bixio, 7e ; Cugia, 8e ; Govone, 9e ; prince Humbert, 16e ; brigades du Roi et Ferrare ;

([1]) D'après le livre : *La Campagna del 1866 in Italia*, du major Corvetto, 1 vol. in-8. Florence 1867. Cassone et Ce.

Piémont et Cagliari; Pistoie et Alpes; Parme et combinée (de Sauget). Brigade de cavalerie Pralormo, batteries, etc., comme ci-dessus.

4e corps, général Cialdini; chef d'état-major, général Piola-Caselli; chef d'artillerie, colonel Velasco; chef du génie, colonel Bruzzo; divisions Casanova, 11e; Ricotti, 12e; Mezzacappo, 13e; Chiabrera, 14e; Medici, 15e; Cadorna, 17e; della Chiesa, 18e; Franzini, 20e. Brigades Pignerole et Modène; Casale et Come; Savone et Bologne; Reggio et les Marches; Pavie et Sicile; grenadiers de Naples et de Toscane; Crémone et Bergame; Combinée (Barieri) et Ancone; brigades de cavalerie Poninsky et Forrêt, 6 régiments; 24 batteries divisionnaires et 4 de réserve; 10 compagnies du génie, 10 du train; 2 de parc; 3 équipages de ponts. Le total donnait un effectif de plus du double des autres corps, soit 144 bataillons, 30 escadrons, 28 batteries, soit environ 80 mille hommes sous les armes et 168 pièces.

Division de cavalerie de réserve, général de Sonnaz; chef d'état-major, colonel Perronne; brigades Soman et Cusani, chacune de deux régiments, avec une batterie à cheval.

Réserve d'artillerie, colonel Mattei, E., 3 sections de 3 batteries chacune.

Deux parcs de siége, colonels Mella et Ricci-Capriata.

Les corps furent d'abord concentrés, le 1er vers Lodi, le 2e vers Crémone, le 3e vers Plaisance, le 4e vers Bologne. Vers le milieu de juin ils firent un mouvement en avant le 1er et le 2e sur l'Oglio et la Chiese, avec leur gauche dans les Alpes, à Lonato et Desenzano; le 3e corps à

cheval sur le Pô en avant de Plaisance ; le 4e sur la rive droite du Bas-Pô, en avant de Ferrare et de Modène. Sur l'extrême gauche les volontaires, rejoints le 12 juin par leur illustre chef, s'avancèrent de Côme à Bergame et à Brescia.

Les volontaires garibaldiens formaient alors cinq brigades, chacune de deux régiments, les bersagliers étant adjoints un bataillon à chaque brigade paire. Les brigadiers étaient, dans l'ordre des nos des brigades, les généraux Haug, Avezzana, Corsini, les colonels Corte et Nicotera. Les fonctions de chef d'état-major étaient remplies par le général Fabrici. Garibaldi reçut à cette occasion le grade de général d'armée, le plus élevé des cadres italiens.

Les troupes italiennes, comptant un effectif total d'environ 250 mille hommes, tenaient une longue courbe longeant la rive droite du Pô, puis le bassin de l'Oglio, depuis l'Adriatique au Tyrol, sur une étendue d'une cinquantaine de lieues. Elles devaient finalement former deux masses principales ; une composée des trois premiers corps, qui opérerait directement sous les ordres du roi, avec le général La Marmora pour son bras droit et chef d'état-major ; l'autre sous Cialdini, qui serait composée de tout le 4e corps, et qui opérerait d'une manière indépendante. La Marmora agirait sur la gauche, et Cialdini sur la rive droite du Pô. En ce cas il eût été plus rationnel d'appeler le 4e corps du nom de 2e armée. Une regrettable jalousie et une défiance injustifiée contre le général Cialdini empêchèrent, assure-t-on, que cette dénomination lui fût appliquée.

D'autre part la flotte italienne, qui constituait une force formidable, fut divisée en trois escadres et une flottille d'opération, sous le commandement en chef de l'amiral Persano, avec le contre-amiral d'Amico pour chef d'état-major.

La 1re escadre, dite de bataille, sous le commandement de l'amiral Persano lui-même, ayant son pavillon à bord du *Re d'Italia*, comprit en outre : *Re di Portogallo*, *San-Martino, Ancona, Maria-Pia, Castelfidardo, Affondatore,* bâtiments cuirassés, et un aviso, *Messaggiero.*

La 2e escadre, de blocus et de croisière, commandée par le vice-amiral Albini, sur la *Marie-Adélaïde*, compta onze bâtiments à vapeur et à voile, non cuirassés, à savoir les frégates *Maria-Adelaïde*, *Duca di Genova*, *Vittorio-Emanuele*, *Gaeta*, *Principe Umberto, Carlo Alberto*, *Garibaldi*; les corvettes *Principessa Clotilde*, *Etna, S. Giovanno, Guiscardo.*

La troisième, escadre d'assaut, commandée par le vice-amiral Vacca, sur le *Prince Carignan*, compta, outre la frégate amirale, les canonnières *Palestro*, *Varese*, les corvettes *Terrible*, *Formidable,* toutes cuirassées, et l'aviso *Esploratore.*

La flottille, sous le capitaine Sandri, compta les canonnières légères *Montebello*, *Vinzaglio, Confienza*; l'aviso *Sireno;* les transports *Washington* et *Indipendenza.*

En outre il y avait une flottille d'une quinzaine de transports spéciaux pouvant porter un convoi d'une vingtaine de mille hommes. Le tout comptait 670 canons, 13700 chevaux-vapeur, 11000 hommes.

Depuis la fin d'avril, l'amiral Vacca était en active croisière dans l'Adriatique.

Le 18 juin, le quartier-général de l'armée, d'abord à Plaisance, fut transféré à Crémone. Le 20 juin le roi Victor-Emmanuel partit de Florence pour le rejoindre, après avoir nommé le prince Eugène de Carignan lieutenant du royaume en son absence, et après avoir adressé à son peuple la proclamation suivante :

Italiens !

Il y a déjà sept ans que l'Autriche attaquant mes Etats, parce que j'avais soutenu la cause commune de la patrie dans les conseils de l'Europe, je repris l'épée pour défendre mon trône, la liberté de mes peuples, l'honneur du nom italien et pour combattre pour le droit de la nation. La victoire se déclara en faveur du bon droit. La valeur de l'armée, le concours des volontaires, la concorde et la sagesse du peuple et l'appui d'un allié magnanime nous valurent presque l'entière indépendance de l'Italie. De suprêmes motifs, que nous devions respecter, nous empêchèrent d'accomplir alors notre juste et glorieuse entreprise.

Une des plus nobles provinces de l'Italie, que les vœux des populations avaient réunie à ma couronne, et qu'une héroïque résistance et une continuelle protestation contre la domination étrangère nous rendaient particulièrement chère et sacrée, resta dans les mains de l'Autriche. Quoique plein de douleur en mon cœur, je m'abstins de troubler l'Europe qui désirait la paix. Mon gouvernement s'appliquait à perfectionner l'œuvre intérieure, à ouvrir les sources de la prospérité publique, à fortifier le pays par terre et par mer, en attendant l'occasion favorable d'accomplir l'indépendance de Venise.

Quoique l'attente ne fût pas sans danger, néanmoins nous sûmes renfermer en nos cœurs, moi mes sentiments d'Italien et de roi, et mon peuple ses justes impatiences ; je conservai intact le droit

de la nation, la dignité de la couronne et du Parlement, afin que l'Europe comprît ce qui était dû à l'Italie.

L'Autriche se renforçant subitement sur notre frontière, et nous provoquant par une attitude hostile et menaçante, est venue troubler l'œuvre pacifique de réorganisation du royaume.

A cette injuste provocation, j'ai répondu en reprenant les armes, et vous avez donné un grand spectacle en accourant avec promptitude et enthousiasme dans mon armée et dans les rangs des volontaires.

Néanmoins, lorsque des puissances amies tentèrent de résoudre les difficultés par un congrès, je donnai ce dernier gage de mes sentiments à l'Europe et je me hâtai d'accepter. L'Autriche a refusé encore cette fois les négociations, repoussant tout accord et donnant ainsi une nouvelle preuve que, si elle a confiance dans ses forces, elle n'a pas également confiance dans la bonté de sa cause et de son droit.

Vous aussi, Italiens, vous pouvez avoir confiance dans vos forces en regardant avec orgueil votre vaillante armée et votre forte marine : mais vous pouvez encore avoir confiance dans la sainteté de votre droit, dont le triomphe est désormais immanquable. Nous sommes soutenus par le jugement de l'opinion publique, par la sympathie de l'Europe, qui sait que l'Italie indépendante et sûre de son territoire deviendra pour elle une garantie de paix et d'ordre.

Italiens,

Je remets le gouvernement du royaume à mon bien-aimé cousin le prince Eugène, et je reprends l'épée de Goito, de Pastrengo, de Palestro, de San Martino. Je sens au cœur la certitude d'accomplir pleinement cette fois les vœux faits sur la tombe de mon magnanime père. Encore une fois je veux être le premier soldat de l'indépendance italienne. Vive l'Italie !

Dès le 21 juin, toutes les troupes italiennes prirent le service de guerre, et, ce jour-là, le roi Victor-Emmanuel leur adressa l'ordre du jour qui suit :

Officiers, sous-officiers et soldats,

L'Autriche, en armes sur notre frontière, nous défie à de nouveaux combats. En mon nom, au nom de la nation, je vous appelle aux armes. Ce cri de guerre sera pour vous, comme toujours, un cri de joie! Je n'ai pas besoin de vous rappeler votre devoir, vous le connaissez tous. Confiants dans la justice de notre cause, forts de notre bon droit, nous saurons achever par les armes l'œuvre de l'unité nationale.

Officiers, sous-officiers et soldats,

Aujourd'hui, je prends de nouveau le commandement de l'armée pour remplir le devoir qui nous incombe de délivrer le peuple de la Vénétie du joug de fer sous lequel il gémit depuis si longtemps. Vous vaincrez, et votre nom sera béni par les générations présentes et futures. Vive l'Italie!

(Signé) VICTOR-EMMANUEL.

Ces mâles paroles du vaillant roi furent accueillies dans les rangs de l'armée avec le plus vif enthousiasme; la soirée du 21 fut pleine de gaîté et d'entrain dans les cantonnements; tous brûlaient d'impatience d'entendre le premier coup de canon.

A cela, le général Lamarmora avait déjà pourvu. Le 20 au matin, il avait officiellement opéré la rupture de la paix entre l'Italie et l'Autriche, en transmettant simplement et tout franchement au commandant en chef impérial en Vénétie la déclaration suivante :

Du quartier-général de Crémone, 20 juin 1866.

A S. A. I. l'archiduc Albert, command[t] en chef les troupes autrichiennes en Vénétie.

L'empire d'Autriche a plus que nulle autre puissance contribué à tenir l'Italie divisée et opprimée; il a été la cause princi-

pale des incalculables dommages matériels et moraux soufferts par elle depuis des siècles. Aujourd'hui encore, où vingt-deux millions d'Italiens se sont constitués en une nation, l'Autriche, seule parmi les grands Etats du monde civilisé, se refuse à nous reconnaître, continuant à tenir dans l'asservissement une de nos plus belles provinces, qu'elle a transformée en un vaste camp retranché : elle menace de là notre existence et rend impossible notre développement politique au dedans et à l'extérieur. Ce fut en vain que pendant ces dernières années les tentatives et les conseils de puissances amies essayèrent de porter remède à cet intolérable état de choses. Il était donc inévitable qu'à la première complication surgie en Europe l'Italie et l'Autriche se trouvassent de nouveau en face l'une de l'autre.

L'initiative des armements, prise naguère par l'Autriche, et le refus qu'elle a opposé aux propositions pacifiques de trois grandes puissances, ont dévoilé toute l'hostilité de ses desseins. Le peuple italien s'est levé d'un bout à l'autre de la péninsule.

C'est pourquoi S. M. le roi, gardien jaloux des droits de son peuple et défenseur de l'intégrité du territoire national, croit de son devoir de déclarer la guerre à l'empire d'Autriche.

En conséquence, d'ordre de mon auguste souverain, je signifie à V. A. I., en sa qualité de commandant des troupes autrichiennes en Vénétie, que les hostilités commenceront après trois jours à partir de la date de la présente, à moins que V. A. I. n'accepte pas ce délai, auquel cas je la prie de vouloir bien m'en donner avis.

Le général d'armée chef de l'état-major de l'armée italienne,
(Signé) A. LAMARMORA.

Cette notification, dont la réponse négative était bien à prévoir, fut remise le 20 au matin à un délégué du gouverneur de Mantoue. En même temps qu'il l'avait expédiée, le général Lamarmora avait envoyé aux divers corps l'ordre télégraphique de se rapprocher de la

frontière ; ceux-ci, préparés d'avance, s'étaient immédiatement mis en marche, et le 22 au soir ils étaient répartis comme suit :

1er corps, quartier-général à Cavriana ; 1re division à Pozzolengo ; 2e à Dondino ; 3e à Volta ; 5e à Castellaro.

2e corps, quartier-général à Castellucchio ; 4e division à Canicossa et Cesole ; 6e à Castellucchio et Ospitaletto ; 10e à Campitello et Galliano ; 19e à Gazzuolo.

3e corps, quartier-général à Gazzoldo ; 7e division à Goito ; 8e à Cerlungo ; 9e à Motta ; 16e à Settefrati.

Division de cavalerie à Medole ; grand quartier-général à Caneto le 22, à Cerlungo dans la nuit du 22 au 23.

Sur la droite du Pô, le 4e corps, général Cialdini, avait, le 20, son quartier-général à Ferrare ; les divisions 11e à Castel-Maggiore, 12e à Cento, 13e à Ferrare, 14e à Galeazza-Pepoli, 15e à Mirandola, 17e et 18e en marche de Faenza et d'Imola sur Ferrare, 20e à Bologne ; 1re brigade de cavalerie à Mirandola, 2e à Francolino. Les jours suivants, la concentration se continua essentiellement aux environs de Ferrare à droite, et de Bondeno à gauche, avec une extrême droite vers Mesola et une extrême gauche vers Magno-Cavallo. Le quartier-général, toujours à Ferrare, se préparait à se transporter plus à gauche quand commenceraient les opérations, c'est-à-dire à Porporana, non loin du Pô, en avant et un peu en aval de Bondeno.

Le 22 au soir, le roi adressa au nouveau président du ministère à Florence, le baron Ricasoli, le télégramme suivant : « Je viens de parcourir le pays, j'ai visité les

positions, moi d'un côté, Lamarmora de l'autre. Demain matin, je passerai le Mincio avec dix divisions. Vive l'Italie! »

En effet, le 22, il avait été décidé au grand quartier-général que, dès le lendemain, les trois premiers corps pénétreraient au sein du quadrilatère par le Mincio, tandis que Cialdini le tournerait en franchissant le Bas-Pô, et les instructions à cet effet avaient été aussitôt expédiées aux divers corps. D'après les ordres directs du roi, le passage du Mincio devait commencer dès les huit heures du matin, c'est-à-dire juste à l'expiration des trois jours dès la remise de la déclaration de guerre au délégué autrichien. Il paraît que ce délai fut sensiblement raccourci par un coupable excès de zèle des chefs de corps, dont quelques-uns commencèrent leur établissement sur les deux rives du Mincio dès le 23 de grand matin.

Le passage s'effectua simultanément en divers points. Dans le 1er corps, une partie de la 1re division (Cerale) passa le Mincio à Monzambano, et se posta sur les deux rives de la rivière, occupant comme tête de pont les hauteurs au-delà du Mincio.

La 5e division (Sirtori) passa à Borghetto et Valeggio, sur les deux ponts permanents.

La 3e division (Brignone) passa à Molini-di-Volta sur un pont jeté au moment même, au moyen du matériel du corps d'armée. Après le passage, elle occupa le plateau de Pozzolo et fit jeter un autre pont pour les voitures en aval du premier.

La 2e division (Pianelli) resta sur la droite du Mincio

dans ses positions de Pozzolengo pour observer Peschiera.

Une réserve du corps d'armée, composée d'abord de 4 bataillons de bersagliers, de 4 batteries et d'une partie de la cavalerie, resta en position à cheval sur la route de Volta à Borghetto.

Le IIIe corps d'armée passa le Mincio avec les 7e, 9e et 16e divisions (Bixio, prince Humbert, Govone) au pont permanent de Goito, sous les yeux du roi, qui s'y rendit à 8 heures du matin, de Cerlungo; la 8e division (Cugia) passa à Ferri, où elle jeta un pont. Le IIIe corps s'établit ainsi en entier sur la rive gauche, ayant deux divisions (7e et 16e) en première ligne à Belvédère et Roverbella, et deux (9e et 8e) en seconde ligne, à Pozzolo et Villabuona.

La division de cavalerie de ligne passa aussi à Goito, et ce fut elle qui ouvrit la route au IIIe corps, en explorant la direction de Vérone. Elle occupa momentanément Villafranca; elle coupa, à Mozzecane, la voie ferrée et le télégraphe entre Vérone et Mantoue. Puis elle prit position entre Quarderni et Mozzecane.

Le IIe corps ne passa pas le Mincio; mais avec la 6e division (Cosenz) et une brigade de la 4e (Mignano), il surveilla la frontière de Grazie, en occupant les lignes de Curtatone et Montanara et du Seraglio.

Les deux autres divisions, 10e et 19e (Angioletti et Longoni), restèrent dans les environs de Castellucchio; elles étaient destinées à appuyer, dès le lendemain matin, le mouvement général en avant et elles devaient à cet effet passer le Mincio à Goito.

La seconde brigade de la 4e division était depuis quelques jours détachée sur la rive droite du Pô pour entretenir les communications avec Cialdini et faire des diversions sur le Pô.

Cette première invasion du quadrilatère s'effectua sur tous les points sans résistance. Seule, la division de cavalerie, en battant les chemins tendant du Mincio à Vérone, rencontra de faibles patrouilles autrichiennes, auxquelles elle enleva quelques prisonniers.

Une absence aussi complète de forces adverses dans la plaine en avant de Vérone vint confirmer la teneur générale des informations qu'avait alors le grand quartier-général italien, à savoir que la concentration principale de l'ennemi s'était faite derrière l'Adige, et qu'il renonçait à défendre le terrain compris entre ce fleuve et le Mincio. Cette nouvelle était assez bizarre et aurait dû engager les Italiens à d'autant plus de défiance et de précautions. Mais elle correspondait si bien à leurs aspirations, ainsi qu'aux rumeurs d'évacuation de la Vénétie par les Autrichiens après quelques démonstrations, rumeurs accréditées jusqu'au sein du grand état-major italien (1), que celui-ci, aiguillonné du reste par l'élan fiévreux de tout le pays, en acquit au contraire une confiance sans borne dans ses forces. L'idée lui vint

(1) Dans une très intéressante publication, intitulée *Delle Vicende del primo corpo d'armata durante il primo periodo della campagna del 1866,* 1 vol. (Milan, imprimerie de la *Perseveranza*), le major Corsi, sous-chef d'état-major dudit corps, fait la mention suivante, page 17 : « In Valeggio era comune opinione, tra coloro che erano più ingrado di giudicare dello stato delle cose, che l'Austria mirasse inanzi tutto a schiarrar la Prussia, anche a costo di cedere il Veneto all'Italia, per poter portare tutte le sue forze sui campi della Germania. »

de se jeter hardiment entre les places de Vérone, Peschiera et Mantoue, de les séparer ainsi les unes des autres, et d'occuper, dans la plaine de Villafranca et sur les collines de Valeggio, de Somma-Campagna et Castelnuovo, une forte position qui attirerait l'attention du gros de l'ennemi et favoriserait d'autant le passage du Pô inférieur par le IVe corps d'armée (Cialdini), alors concentré entre Bologne et Ferrare. Plus loin, nous examinerons au point de vue stratégique la valeur de cette idée, tant critiquée, après coup, par de rigides censeurs.

Quoiqu'on en pût penser, les ordres en vue de son exécution furent donnés à temps et assez convenablement pour le lendemain.

Ce jour-là, 24 juin, 7e anniversaire de la fameuse bataille de Solferino, les trois corps devaient se diriger comme suit :

Le Ier corps, en laissant toujours la division Pianelli sur la droite du Mincio contre Peschiera, se porterait avec son quartier-général à Castelnuovo, où il observerait Peschiera et Pastrengo, et garnirait la ligne des hauteurs entre Sona et Santa-Giustina.

Le IIIe corps, à la droite immédiate du précédent, prolongerait cette ligne au sud, de Somma-Campagna à Villafranca, la division de cavalerie en appuyerait la droite, à Quaderni et Mozzecane.

Le IIe corps laissait devant Mantoue les trois brigades qui s'y trouvaient, et avec les divisions Angioletti et Longoni appuyait à gauche, passait le Mincio à Goito, et occupait Goito même, Marmirolo et Roverbella. Sa

mission était d'agir comme réserve générale des deux autres corps, et en même temps de compléter, contre Mantoue, l'occupation offensive indiquée ci-dessus.

Le grand quartier-général devait se porter à Valeggio, centre naturel de la position.

Il était prescrit que les divisions marchassent avec toutes les mesures de sûreté nécessaires devant l'ennemi (1). Malheureusement rien ne fut dit à l'égard des bagages, et les corps les prirent avec eux, comme s'il se fût agi d'une simple marche.

Le pont de Goito, ceux jetés le 23 à Molini di Volta et à Ferri, un autre à établir, le 24, à Torre di Goito devaient être assurés par des têtes de pont; les deux de Monzambano et de Borghetto étaient déjà protégés par l'occupation des hauteurs plus en avant.

Mais cette marche en avant, qui semblait devoir n'être qu'une simple occupation de positions, se changea bientôt en un sérieux engagement sur tout le front des colonnes italiennes. Les Autrichiens n'avaient rien moins qu'abandonné la rive droite de l'Adige, et le général Lamarmora avait été sous ce rapport induit dans une totale erreur, comme nous allons le voir.

L'archiduc Albert avait veillé attentivement aux préparatifs et aux mouvements militaires de l'Italie, et il ne lui avait pas été difficile de se renseigner parfaitement, par ses agents secrets et par les feuilles publiques, plus indiscrètes que jamais, de toutes les princi-

(1) « Era prescritto che le divisione marciassero con tutte le cautele necessarie dinanzi al nemico. » Rapport officiel daté de San Lorenzo dei Picenardi, 12 juillet 1866.

pales dislocations des forces italiennes et de leurs effectifs Son idée bien arrêtée était d'affronter tout d'abord une grande bataille dans les conditions les plus favorables, puis de se replier, en cas d'insuccès, sur son camp retranché de Vérone, où, avec cet appui, il en livrerait une seconde, une troisième, et soutiendrait là, comme dans le reste du pays, une guerre de siéges et de longueur, en attendant que les choses se décidassent sur le théâtre plus important du nord. Ses instructions générales, comme l'effectif relativement restreint à sa disposition, lui prescrivaient en somme la défensive, ce qui n'excluait pas quelques énergiques coups offensifs. Ceux-ci d'ailleurs étaient fort à la mode dans les rangs autrichiens, depuis les fatales expériences de 1859 et depuis que Benedek avait été placé à la tête de l'armée. Les changements d'organisation et de règlements de 1861 avaient même formellement basé la tactique nouvelle sur le principe du *Offensivstoss*.

Quand il avait vu s'enfler de cinq à six divisions les corps primitifs de l'armée de Victor-Emmanuel, l'archiduc Albert s'était efforcé et avait réussi à augmenter son armée d'opération de la division de réserve mentionnée ci-dessus, d'environ 12 mille hommes, tirés pour la plupart des garnisons des diverses places et de quelques 4[mes] bataillons de l'intérieur de l'empire. Le 16 juin, il mit en campagne l'armée active, en la disposant de manière à faire face sur les deux fronts principaux de l'échiquier, contre le Bas-Pô et contre le Mincio.

A cet effet, le gros fut massé sur la rive gauche de

l'Adige, de San-Martino, sous Vérone, à Montagnana. Une brigade de cavalerie, Zastavnikovic, forma l'extrême gauche vers Treviso et environs. L'autre brigade, Pulz, avec un bataillon de chasseurs de Möhring, prit les avant-postes vers le Mincio, essentiellement autour de Villafranca et de Valeggio; la brigade Scudier fit de même vers le Bas-Pô, essentiellement en avant de Rovigo et aux débouchés des marais Valli Grandi Veronesi. A l'extrême droite, sur le lac de Garde, une flottille de six canonnières, bardées de rails, commença ses croisières, sous le capitaine de corvette Monfroni.

Le 17 juin, le service ordinaire des chemins de fer et des télégraphes fut suspendu et mis sous l'autorité militaire; l'état de siége fut proclamé le 19 pour toute la Vénétie.

Aussitôt après la réception de la notification du général Lamarmora, qui par suite de retards accidentels ne parvint à l'état-major général que le 20, à 1 heure après-midi, l'ordre du jour suivant fut adressé aux troupes :

Quartier-général de Vérone, 21 juin 1866.

« Soldats! Le moment si longtemps attendu est enfin arrivé; la guerre commence!

De nouveau un voisin ravisseur étend la main sur ce joyau de la couronne de notre monarque. Mais ce joyau est confié à votre garde, et l'honneur de l'armée, l'honneur de chacun de nous est intimement lié à ce que nous le fassions respecter.

Je ne puis vous donner une meilleure preuve de ma confiance qu'en vous disant ouvertement que l'ennemi est puissamment préparé et nous dépasse de beaucoup en nombre. Notre tâche peut être difficile, mais elle est digne de vous! Nous la remplirons glorieusement, avec l'aide de Dieu, si vous montrez encore une fois cette ferme bravoure, cette persévérance infatigable, cette

ténacité qui n'ont jamais manqué aux troupes autrichiennes. Nous triompherons, car nous avons avec nous le bon droit, qui ne peut pas périr. Quoiqu'il puisse arriver, que rien n'ébranle votre ardeur, ni votre solide confiance dans le succès final!

Aveuglé par les faciles circonstances qui ont formé contre nous une ligue de trahison et de convoitise, notre adversaire ne met plus de borne à sa politique de rapine, il veut planter sa bannière sur les cimes du Brenner et du Karst; mais cette fois il entre en lutte ouverte avec une puissance qui sent que son existence même est engagée dans cette lutte et qui est bien décidée à triompher, ou, s'il le faut, à succomber glorieusement.

Puissiez-vous de nouveau rappeler à l'ennemi combien de fois déjà il a fui devant vos victorieux drapeaux!

Debout donc, soldats! L'empereur et la patrie vous regardent; vos mères, vos femmes, vos frères vous suivent des yeux avec une vive sollicitude. Debout donc! au combat! au nom de Dieu, et en nous écriant tous: Vive l'empereur !

Ce sentimental appel à la victoire n'excluait pas des dispositions plus efficaces à la procurer, et elles avaient entr'autres été précédées d'excellentes instructions tactiques, dans le genre de celles de Benedek, quoique plus minutieuses encore.

Dans la nuit du 20 au 21 une concentration du gros de l'armée autour de Vérone fut ordonnée pour le 23 au soir. L'archiduc venait d'apprendre par ses espions et par ses reconnaissances que Cialdini s'était appliqué à de seules démonstrations sur le Bas-Pô; que d'ailleurs les pluies considérables et des inondations y rendaient des opérations à peu près impraticables. Il s'attendait donc à voir déboucher, dès le 23, le gros de l'armée italienne par le Mincio, et, pour cette éventualité, Vérone lui avait paru à juste titre le meilleur

point d'observation et d'attente. Désireux d'ailleurs de livrer une bataille, pour laquelle le voisinage de la grande place ne pouvait que lui être avantageux, il se garderait bien de contester aux Italiens la ligne du Mincio et leur libre entrée dans le quadrilatère. Seulement il ne leur laisserait pas le temps de s'y masser à leur gré et d'y prendre leurs aises.

Dans cette sage prévision les mesures d'exécution, convenablement prescrites et suivies, amenèrent l'armée, de ses dislocations étendues sur la rive gauche de l'Adige, à la concentration suivante, le 23 au soir :

Le 5ᵉ corps à Chievo, sur le chemin de fer et l'Adige, un peu en amont de Vérone ; le 7ᵉ à la gauche immédiate du précédent, à San Massimo, sa brigade Scudier, moins un bataillon, ayant aussi évacué le Bas-Pô et lui arrivant en chemin de fer de Rovigo ; le 9ᵉ corps à la gauche immédiate du précédent, à Santa Lucia ; la division de réserve à l'extrême droite, à Pastrengo ; le gros de la brigade de cavalerie Pulz derrière le fort Gisela, à Vérone ; celle de Zastavnikovic restant à battre encore la campagne sur le Bas-Pô, vers Rovigo et Padoue. Tous les gros bagages furent laissés sur la rive gauche de l'Adige, tant pour alléger l'armée que pour dérouter l'espionnage des habitants. Il n'en fut tiré que les voitures nécessaires pour fournir, le 23 au soir, deux jours de rations à porter sur les sacs, et deux jours à traîner aux parcs.

Ce même soir des mutations importantes durent avoir lieu dans les états-majors par suite d'une maladie soudaine du prince Lichtenstein. Son 5ᵉ corps fut donné au

général-major Rodich, commandant la division de réserve, et celle-ci au général-major Rupprecht, précédemment ad latus au 7e.

Le 22 au soir les avant-postes autrichiens vers le Mincio étaient formés du 21e bataillon de chasseurs et de forts détachements de la cavalerie Pulz. Le 23 au matin ils se replièrent de bonne heure sur leurs grand'gardes à Custozza et à Villafranca, et dans cette dernière localité il s'engagea une assez vive escarmouche avec la cavalerie italienne. Après avoir perdu quelques cavaliers, Pulz se retira sur Dossobuono, où il canonna un moment ses adversaires, puis dans la position de Gisela indiquée ci-dessus.

Sur les rapports de la matinée l'archiduc Albert s'attendit à un prochain engagement, et il résolut, afin de développer ses forces dans de bonnes positions et pour se procurer l'avantage de l'initiative, de marcher aussitôt à la rencontre de l'ennemi. A cet effet il ordonna les dispositions suivantes pour l'après-midi du 23 et pour le lendemain 24 juin :

Le 5e corps et la division de réserve, qui n'avaient fait, le 23, qu'une faible marche, durent se porter immédiatement en avant dans la direction de Peschiera, pour occuper les hauteurs de Sona, San Giustina, Sandra, Castelnuovo, s'y barricader, surtout à Sona, lancer des avant-postes sur San Giorgio in Salice et prendre ainsi un premier et favorable front permettant d'occuper le lendemain les autres hauteurs environnantes. Pour seconder la cavalerie de Pulz, une nouvelle brigade fut improvisée sous le colonel Bujanovicz, du 11e hussards,

avec 10 escadrons retirés des corps d'armée, mesure facilitée par le fait que ces corps devraient surtout agir dans la montagne. Cette brigade, aussi mise sous les ordres du colonel Pulz, fournit une avant-garde au 5e corps et un appui pour l'aile gauche dans la plaine.

Le 23, à 9 heures du soir, toutes les positions susmentionnées étaient occupées, et rapport en avait été fait. Le 5e corps, bien établi à Sona, avait étendu ses avant-postes jusque vers Salionze, Oliosi, S. Rocco di Palazzuolo et Somma-Campagna. La division de réserve avait une brigade, Weimar, en avant à Sandra, l'autre, Renko, encore à Pastrengo. Les 7e et 9e corps étaient toujours dans leurs camps de S. Massimo et de S. Lucia, faisant leurs apprêts de départ ; ils étaient couverts par de forts avant-postes de cavalerie à Villafranca, lançant des patrouilles vers Povegliano et Mozzecane.

L'ordinaire serait fait, disait encore l'ordre du 23, une seconde fois le 23 au soir, avec une ration exceptionnelle ; les hommes consommeraient leur soupe et leur vin, et empaqueteraient leur viande cuite pour le lendemain.

Le 24, à 3 $^1/_2$ heures du matin, les troupes prendraient le café noir et se mettraient aussitôt en marche.

Le gros du 5e corps s'avancerait de Sona et environs sur les hauteurs de S. Giorgio in Salice, en ayant sa brigade Möring plus à gauche sur Casazze, où elle attendrait le 7e corps. Le 9e corps, plus à gauche, s'avancerait de S. Lucia sur Somma-Campagna, et occuperait cette localité, même en en délogeant l'ennemi, s'il y était déjà arrivé. Le 7e suivrait en réserve derrière le 9e, sauf une

brigade qui irait relever celle du 5e à Casazze, et ferait la jonction entre le 5e et le 9e. Les deux brigades de cavalerie marcheraient en échelons sur la gauche de la ligne.

Une fois la ligne formée, la division de réserve, tenant la droite, se porterait sur Oliosi ; le 5e corps à gauche de celle-ci sur S. Rocco di Palazzuolo ; la brigade de première ligne du 7e corps irait de Casazze sur Zerbare ; le 9e corps marcherait sur les collines de Berettara. Les deux brigades de réserve du 7e corps se tiendraient à Sona ; la cavalerie dans la plaine à gauche contre Villafranca.

En cas d'échec la retraite se ferait derrière l'Adige, en amont de Vérone, à savoir : la division de réserve sur Ponton, où un pont de campagne devait être établi dans la nuit par le génie ; les 5e et 7e corps par les ponts permanents de Pastrengo ; le 9e par Pescantina, où un second pont de campagne serait établi ; la cavalerie par S. Massimo et le camp retranché.

Le quartier-général serait le 23 au soir à S. Massimo et le 24 de bon matin à Sona, où tous les rapports devaient être adressés. Il marcherait ordinairement avec le 7e corps.

Ces instructions, émises le 23 à midi, n'eurent besoin d'aucune modification par suite des nouvelles de la journée et de la soirée. D'heure en heure jusqu'à 2 heures du matin le 24, les rapports de la cavalerie n'annoncèrent rien d'exceptionnel et signalèrent les avant-postes italiens aux abords de Mozzecane seulement.

Le 24, à 4$^{1}/_{2}$ heures du matin, toutes les troupes se

mirent en mouvement, et bientôt leurs avant-gardes, les unes déjà établies sur les positions indiquées, les autres encore en marche, donnèrent contre les têtes de colonnes italiennes, qui, comme on l'a vu, étaient aussi en mouvement et ne s'attendaient guère à telle rencontre.

Les premiers engagements eurent lieu vers 6 heures du matin sur les deux extrémités à la fois, c'est-à-dire devant Villafranca, entre la division italienne du prince Humbert et la cavalerie Pulz, et sous Peschiera, de la part de l'ouvrage avancé et dominant de Monte-Croce, tirant sur les troupes de la division Cerale aux environs de Monzambano. Une demi-heure plus tard la canonnade, puis la fusillade étaient entamées sur tout le front des collines entre Villafranca et Peschiera, soit sur une ligne d'une quinzaine de kilomètres.

Complètement prises au dépourvu, les divisions italiennes ne purent opérer leur jonction et combattirent presque toute la journée d'une manière incohérente contre des adversaires beaucoup mieux préparés et dirigés. De cette circonstance, ainsi que de la nature très accidentée du terrain, il résulta que la bataille se déroula plutôt en divers combats partiels qu'en une action générale. Ce ne fut qu'à la droite des Italiens, vers Custozza et Monte-Torre, que ceux-ci purent finalement réunir l'action combinée de troupes de deux corps, du 3e et du 1er; sur tous les autres points, c'est-à-dire plus à droite à Villafranca, plus à gauche à S. Lucia et vers Salionze, les corps ne s'engagèrent qu'isolément et par fractions successives.

Il s'ensuit que notre récit de la journée devra em-

brasser quatre actions distinctes, et que, soit pour y mettre de la clarté, soit pour mieux respecter l'ordre chronologique, nous examinerons d'abord les premiers engagements des deux ailes, en commençant par la droite italienne, pour passer ensuite à ceux du centre, et revenir, en terminant, à cette droite.

Le IIIe corps, Della Rocca, qui tenait la droite italienne, et spécialement la division du prince royal, eut l'honneur d'ouvrir les feux.

Ce corps s'était mis en marche à 2 heures du matin, sur trois colonnes, pour occuper la ligne Somma-Campagna--Villafranca, qui lui avait été assignée.

A droite, la division du prince Humbert marchait sur Villafranca par la grande route de Roverbella et Mozzecane. Au centre, la division Bixio, dirigée sur Gonfardine, suivait de Massimbona à Villafranca la route qui, tournant à gauche, mène à cette bourgade.

A gauche, la division Cugia, par la route de Pozzolo à Ramelli, Quaderni, Rossegaferro, cotoyait le pied des collines et s'avançait sur Somma-Campagna, où elle devait relier sa gauche avec la droite du Ier corps.

La division Govone suivait en réserve par la route de Seivie, Bassanello, Quaderni et Rossegaferro, pour prendre position à Pozzo Moretto.

La brigade de cavalerie (chevau-légers de Saluce et lanciers de Foggia), en queue de la division Bixio, devait s'établir à Rossegaferro. Les chevau-légers d'Alexandrie étaient répartis par escadrons entre les diverses divisions et le quartier-général du corps d'armée.

Celui-ci se porta, à 4 heures du matin, de Goito à Villafranca par la même route que la division du prince Humbert.

Cette dernière division arriva à 5 $^1/_2$ heures près de Villafranca. Son avant-garde, composée de deux bataillons de bersagliers et d'un escadron de chevau-légers, traversa rapidement Villafranca, qui était évacué, explora les routes de Vérone et de Povegliano, et tomba, à un mille de là, sur les extrêmes vedettes ennemies. C'étaient les avant-postes de la brigade Pulz, ayant à sa gauche la brigade Bujanovicz; le reste de la cavalerie était en ligne près de la Casetta.

Le gros de la division du prince royal dépassa Villafranca et déploya en première ligne la brigade Parme à cheval sur les deux routes tendant de Villafranca à Vérone et à la voie ferrée. L'artillerie Pulz ne tarda pas à ouvrir un feu vif sur elle, et, aussitôt après, la brigade Parme eut à soutenir une attaque de cavalerie si soudaine de la part du 13e houlans et du 1er hussards, qu'elle eut à peine le temps de former ses carrés ; dans un de ceux-ci (du 4e bataillon du 49e) le jeune prince dut s'enfermer avec une partie de son état-major. Cette attaque fut deux fois et intrépidement répétée, par les lieut^s-colonels Radokowski et Rigyitzky, mais deux fois repoussée par les feux de l'infanterie et de l'artillerie italiennes et par les charges de deux escadrons de chevau-légers Alexandrie, sous les ordres de leur brave colonel Strada.

La contenance des carrés du prince Humbert, flanqués de nombreux tirailleurs dans tous les fossés, fut un vrai

modèle de fermeté et de résolution. Le jeune héritier de la maison de Savoie, qui pour la première fois affrontait les périls de la guerre, donna la preuve de ce brillant courage qui est l'apanage séculaire de sa race, ainsi que d'un remarquable sang-froid dans les dispositions qu'il ordonna pour parer à cette surprise. Ce qui lui facilita incontestablement cette tâche, ce fut aussi l'à-propos avec lequel la division Bixio, un peu plus à gauche et en arrière, accourut à son aide. En entendant l'engagement sérieux de la 16e division, à sa droite, le général Bixio se porta rapidement en ligne, déploya sa division à gauche et en avant de Villafranca, en la reliant à la gauche de la 16e. Aussitôt il s'engagea avec l'artillerie de Pulz, repoussa aussi plusieurs charges et fit subir aux Autrichiens de sanglantes pertes. Mais il aurait fallu en outre pouvoir les suivre dans leur retraite, afin d'empêcher leur réorganisation et leur retour, et à cela les seuls escadrons des chevau-légers d'Alexandrie ne suffisaient pas contre les 18 escadrons et les 10 pièces de Pulz.

Si celui-ci était en bonnes conditions pour inquiéter les divisions prince Humbert et Bixio et gêner leur débouché dans la plaine, il l'était beaucoup moins, on le comprend, pour procéder à une efficace offensive. Il n'y renonçait cependant pas, et, rallié derrière la Casetta, il s'y préparait à nouveau, lorsqu'il reçut de l'archiduc Albert l'ordre de ménager davantage ses chevaux et de rester sur la défensive. Le grand quartier-général autrichien venait, dans ces entrefaites, de s'établir sur une hauteur au sud de Sona, et de là il avait pu apercevoir

les masses d'infanterie et d'artillerie ennemies qui se groupaient vers Villafranca. De là aussi il avait envoyé l'ordre à Pulz, moins bien renseigné, de cesser des attaques meurtrières déjà trop prolongées et qui ne pouvaient donner de résultat décisif.

Sur ce point le combat cessa donc vers les 7 1/2 heures du matin ; il se transforma en défensive vigilante de part et d'autre, les Autrichiens se sentant satisfaits d'empêcher l'aile droite italienne de déboucher par la plaine dans la direction de Dossobuono et Vérone, et les Italiens s'estimant suffisamment heureux d'avoir si bien repoussé les fortes attaques de la cavalerie autrichienne et de tenir solidement le carrefour important de Villafranca. Laissons donc pour le moment cette aile dans son inaction, et voyons les opérations de l'aile opposée.

Là c'était le 1[er] corps italien, Durando, qui était en jeu contre la division de réserve Rupprecht et une portion du 5[e] corps. Pour atteindre les positions qui lui étaient assignées le général Durando avait ordonné que la division Cerale marchât de Monzambano sur Castelnuovo ; la division Sirtori de Valeggio, par Fornelli, San-Rocco-di-Palazzolo, San-Giorgio in Salice, sur San-Giustina ; la division Brignone de Pozzolo par Valeggio, Custozza, Somma-Campagna, sur Sona. La réserve du corps d'armée de Volta par Valeggio et par la grande route sur Castelnuovo, en laissant un bataillon de bersagliers et un escadron à Valeggio à la garde des chars qui ne devaient pas dépasser le village.

La 2[me] division (Pianelli) était destinée à rester sur

la droite du Mincio, entre Pozzolengo et Monzambano, pour observer Peschiera.

Tous ces mouvements commencèrent entre 3 et 4 heures du matin, le 24 ; mais quelques circonstances imprévues empêchèrent qu'ils s'effectuassent avec la connexion voulue.

Ainsi la 1re division (Cerale), au lieu de suivre l'itinéraire prescrit, se préoccupa du danger de se trouver sous le feu du fort Monte-Croce, de Peschiera (qui tira en effet quelques coups de canon un peu plus tard), et elle préféra descendre le Mincio jusqu'à Valeggio en une seule colonne, avec tout son train, pour prendre la grande route de Castelnuovo. Il en résulta une perte de temps et un encombrement de chars à Valeggio, où affluaient en même temps les troupes et les trains de la 5e division (Sirtori) et de la réserve.

Ce qu'il y eut de plus regrettable encore à cela, c'est que la 5e division, dirigée de Valeggio par Fornelli sur St-Rocco di Palazzolo, se trouva découverte sur sa gauche, et que, ayant rencontré l'ennemi sur les hauteurs d'Oliosi, elle dut s'engager avant que la 1re et la 3e divisions pussent entrer en action, et cela contre un adversaire auquel la 1re division, d'après son itinéraire, était surtout chargée de faire face. Cet adversaire, en effet, était toute la division Rupprecht, qui se hâtait d'arriver de Castelnuovo en deux colonnes parallèles sur les positions d'Oliosi et du mont Cricol, pour y prévenir des troupes de la gauche italienne (Cerale), qu'elle y avait vu tendre par la grande route de Valeggio.

Mais ce ne fut pas tout. Cette première déception de

Sirtori sur sa gauche fut bientôt suivie d'une autre sur son front. L'avant-garde de sa division, sous les ordres du général-major de Villahermosa, et composée de deux bataillons du 19e, du 5e bataillon de bersagliers, d'un escadron de chevau-légers Lucques, de deux pièces d'artillerie et d'une escouade de sapeurs du génie, arrivée à Fornelli, se trompa de route. Au lieu de prendre, à droite, le chemin secondaire de St-Rocco di Palazzolo, elle emboucha droit devant elle la route postale de Castelnuovo. Ainsi devenue avant-garde accidentelle et hésitante de la 1re division, qui était en retard, de même que la 5e, il en résulta que la 5e division se trouva à découvert aussi sur son front, donna soudainement sur un second ennemi, brigade Bauer du 5e corps, et que son déploiement et ses premières dispositions subirent un moment de confusion. Cette rencontre eut lieu à la Cascine Pernisa, sur les ravins du Tione.

Le général Sirtori ne tarda pas à se montrer par ses dispositions à la hauteur de ce contre-temps. Il déploya la brigade Brescia et une batterie à droite et à gauche de la ferme, et la brigade Valteline et une autre batterie en seconde ligne à la via Cava, avec la droite à Ste-Lucia del Tione (à ne pas confondre avec Ste-Lucia di Verona). De là il s'avança à l'attaque des hauteurs opposées, de Feniletto et Capelino. La brigade Bauer, bien postée, puis secourue par une portion de la brigade Möring, repoussa cet assaut et deux autres de la seconde ligne. Pendant ce temps, l'avant-garde de la division Sirtori avait aussi rencontré l'ennemi, brigade Piret, vers la Cascine Busetta, à un mille d'Oliosi, et, tout en

escarmouchant pour lui faire front, elle réussit enfin à rallier sa division et à devenir son aile gauche. Dans cette position, le long du Tione, la 3e division combattit avec des chances diverses dès 6 $^1/_2$ heures du matin à 2 heures après-midi contre le gros du 5e corps, soit contre toute la brigade Bauer et contre des fractions de la brigade de réserve Möring, ainsi que de la brigade Piret, qui agissait aussi plus à l'ouest, de concert avec la division de réserve.

Mais il est temps de nous occuper de cette extrême gauche italienne, où des événements plus graves encore étaient en train de se produire. La division Cerale avait eu un moment, avons-nous dit, la brigade Villahermosa pour avant-garde. Lorsque cette dernière fit son mouvement à droite pour rallier la 5e division, elle laissa la 1re à découvert. Néanmoins le général Cerale continua sa route en colonne de marche. Voyant occupée la hauteur à sa gauche aux environs de Salionze, où venait d'arriver la brigade autrichienne Benko, il étendit de ce côté la brigade Pise et fit attaquer. L'autre brigade, Forli, continua à s'avancer sur la grande route en colonne de marche, et c'est dans ces conditions défavorables qu'elle entama bientôt l'action devant Oliosi. Là, luttant d'abord avec avantage contre l'avant-garde de la division Rupprecht, elle put s'avancer jusqu'à la casa Mongabia au-delà d'Oliosi, et masser à Oliosi même dix pièces d'artillerie. Mais ainsi elle devançait la 5e division, qui n'avait pas atteint Casa Pernisa. Aussi à Mongabia, son flanc droit découvert fut assailli par un gros parti d'infanterie fraîche et de houlans, et les

choses changèrent promptement de tournure, comme nous allons le voir.

En parvenant ainsi, vers les 8 $^1/_2$ heures du matin, à s'établir, au prix d'énormes pertes, sur le Mont-Cricol à gauche et sur Oliosi à droite, le général Cerale avait certainement montré du coup-d'œil et de la résolution; mais il ne se procurait qu'un faible répit. Il n'avait eu affaire jusque-là qu'à la brigade Benko et à quelques coups de canon inoffensifs, vu leur grande distance, des brigades Weimar et Piret. Mais à ce moment le général Rodich, commandant du 5e corps, comprit l'importance de s'approprier la position d'Oliosi, et, prenant sur lui de modifier un peu son itinéraire, il donna ordre à la brigade Piret de seconder à gauche la brigade Weimar, pour diriger une attaque combinée contre Oliosi, et dégager la brigade Benko. A cette action commune il ajouta l'effet de deux batteries de la réserve du 5e corps et celle de la brigade Bauer vers Forni et Brolino, à grande distance. Après une canonnade générale des six batteries, y compris celle de Benko devant Mont-Cricol, les deux brigades Weimar et Piret traversèrent le Tione et marchèrent à l'assaut des positions d'Oliosi et de Mongabia, tandis que Benko s'avançait de nouveau contre Mont-Cricol. La division Cerale se défendit vaillamment; mais elle ne pouvait espérer de succès contre des forces aussi supérieures et, il faut le dire, aussi convenablement employées. Celles-ci, retenues un moment par les charges de deux escadrons de guides, persistèrent courageusement et progressèrent. Dans la lutte acharnée qui se produisit alors, le général de brigade

Villarey (Pise) fut tué ; le général de division Cerale blessé ; un moment auparavant le général de brigade Dho (Forli) venait aussi d'être grièvement blessé. L'arrivée des chasseurs autrichiens sur la crête fut le signal de la retraite, qui se fit précipitamment et en désordre, la brigade Pise sur Monzambano, la brigade Forli sur Monte-Vento et Valeggio.

Les brigades des généraux Piret et Weimar, secondées de détachements de sortie de Peschiera, sous le colonel Ballacs, poursuivirent efficacement les fuyards jusque devant le défilé entre Monte-Vento et Monte-Magrino, en faisant un grand nombre de prisonniers et capturant quatre canons (pris par le régiment d'infanterie Degenfeld, de la brigade Weimar). Deux autres canons avaient été précédemment enlevés à la brigade Pise par la cavalerie attachée à la brigade Benko.

Informé de la gravité de la situation, le commandant du corps d'armée, qui suivait la 1re division sur la route de Castelnuovo, accourut au lieu de l'action et appela la réserve du corps d'armée, qui débouchait à ce moment de Valeggio. C'étaient les trois bataillons de bersagliers nos 2, 8 et 13 (le 4e étant resté d'escorte aux trains), 4 batteries et le régiment de lanciers Aoste.

Cette troupe d'élite fut disposée entre Monte-Vento, Monte-Magrino et le Col-Lanzetta, à l'endroit où la route traverse un terrain resserré favorable à la défense. Sa contenance énergique et la combinaison sagement entendue des trois armes arrêtèrent longtemps les progrès des Autrichiens ; non-seulement cela permit aux troupes de la 1re division de se replier sans être autrement en-

tamées, mais on put encore rallier des fractions du 29e régiment, du 43e et du 44e, sous l'actif colonel Dezza. L'action se réduisit à un duel d'artillerie, où l'italienne, fort inférieure en nombre, mais supérieurement dirigée par le colonel Bonelli, fit preuve d'une fermeté sans pareille. Ce fut à ce moment, à environ 2 $^{1}/_{2}$ heures, que le commandant du corps d'armée, général Durando, reçut malheureusement une blessure qui le contraignit à quitter le champ de bataille ; or c'était aussi le moment où l'unité du commandement était plus que jamais désirable.

A l'accomplissement de la difficile tâche de la réserve, et de la retraite de la 1re division, vint contribuer l'intervention de la 2e division, que nous avons laissée observant Peschiera sur la droite du Mincio.

Le général Pianelli avait porté de très bonne heure la brigade Sienne sur les hauteurs entre Pozzolengo et Monzambano, et la brigade Aoste sur celles de Monzambano en avant de Ponti. Un bataillon gardait, sur la rive gauche du Mincio, l'accès du pont.

Dès les premières heures de la matinée, en entendant la vive canonnade au-delà du Mincio et en voyant le pont s'encombrer de chars et de fuyards, il avait compris la position critique de la 1re division, et il avait bravement résolu de lui porter secours.

A cet effet, il fit désencombrer le pont ; il rappela en toute hâte la brigade Sienne, passa le Mincio d'abord avec un régiment, puis avec les deux de la brigade Aoste, un bataillon de bersagliers, deux escadrons de

guides et une batterie, et il occupa les hauteurs en avant de Monzambano.

Les détachements des brigades autrichiennes Piret et Weimar, qui suivaient la 1re division, s'arrêtèrent en se voyant ainsi menacés sur leur flanc.

Le général Pianelli poussa quelques-uns de ses bataillons à droite pour se rallier au Monte-Magrino, où la réserve, jointe à l'arrière-garde de la 1re division, tenait tête au général Rupprecht. Celui-ci tourna alors son attaque contre le général Pianelli et tenta de le couper du pont. Mais des charges des deux escadrons de guides et le feu d'une batterie de la rive gauche du Mincio le tinrent en échec et le refoulèrent.

Le général Pianelli fit alors avancer ses bataillons jusque vers la route de Valeggio, qui recueillirent 300 prisonniers de la sortie de Peschiera et de la division Rupprecht. Il ordonna aussi à la brigade Sienne, rapidement accourue, de passer le Mincio, et il pensa un moment de prendre l'offensive ; mais l'épuisement de ses troupes l'en empêcha. En revanche, il conserva sa position menaçante jusqu'à la nuit ; alors la réserve put se replier lentement sur Valeggio, après avoir pris une nouvelle position à peu de distance de ce village, sur les hauteurs de Fenile.

Cette position ne fut pas attaquée ; mais elle fut découverte sur sa droite, lorsque la 5e division dut se replier au-delà du Mincio, et par conséquent évacuée. En fait la 5e division, tournée sur sa gauche par la brigade Piret déjà arrivée à Monte-Vento, n'avait pas pu tenir

la position de Santa-Lucia, et s'était repliée sur Valeggio, où elle arriva entre 4 et 5 heures après-midi.

Le général Sirtori prit le commandement en l'absence du général Durando, et pensa un moment à recommencer l'action ; mais la lassitude extrême des troupes l'en dissuada, et dans la soirée il se retira sur Volta. L'ordre de tenir Valeggio lui fut envoyé dans cette localité, par le général Lamarmora ; mais cet ordre ne lui parvint que lorsque toutes ses troupes et la réserve avaient passé le Mincio. Dès ce moment l'occupation de la gauche de la rivière par la 2e division n'avait plus d'utilité et devenait périlleuse. Elle se retira donc aussi et tranquillement sur Monzambano, puis, à la nuit, sur Volta.

Il nous faut encore décrire la marche et les combats de la division Brignone, formant l'extrême droite du Ier corps, mais qui s'en trouvait si bien séparée par la nature du terrain que son action se rattacha plutôt à celle du IIIe corps, sur ce point, qui devint la plus importante.

Le commandant en chef italien s'était porté de bon matin à Torre Gherla, point central entre les collines et la plaine. Vers les 7 heures du matin, il y rencontra la division Brignone, qui était partie à 3 $^1/_2$ heures de Pozzolo, laissant par une heureuse et trop rare prévoyance ses chars et une garde aux ponts. Là le général Lamarmora, assuré qu'il s'était engagé de vifs combats à Villafranca, de la part du IIIe corps, et sur les hauteurs d'Oliosi de la part du Ier, crut fort à propos devoir faire garnir immédiatement les hauteurs de Custozza, clef des débouchés des collines vers la plaine. Il ordonna donc à la

division Brignone de prendre position sur les hauteurs de Monte-Torre et de Monte-Croce, en vue de pousser ensuite vers Somma-Campagna. Mais bientôt il vit occupées les hauteurs de Berettara, en face de lui, à l'ouest de Somma-Campagna ; d'autre part, il devint inquiet de ce qui pouvait se passer sur sa droite, à Villafranca.

La canonnade y avait cessé ; mais on voyait de longues lignes de poussière en diverses directions confuses, que la nature coupée du terrain ne permettait pas d'apprécier exactement. Dans ces circonstances, le général Lamarmora, très anxieux, se dirigea lui-même et presque seul sur Villafranca, qu'il reconnut être aux mains des siens ; il s'y renseigna de l'état des choses et revint en hâte vers la division Brignone. Chemin faisant, il rencontra les divisions Govone et Cugia du IIIe corps, à qui il ordonna d'aller soutenir Brignone, de quoi il prévint le général della Rocca, commandant du IIIe corps.

Lamarmora retrouva les grenadiers de Brignone ayant déjà beaucoup souffert du feu des brigades autrichiennes, qui faisaient en outre de grands préparatifs d'attaque.

Mais avant d'aller plus loin et pour mieux éclairer notre récit, il convient maintenant d'orienter les combats qui se déroulèrent ici depuis 9 heures du matin d'un coup d'œil sur le terrain et sur les dispositions de l'aile gauche autrichienne.

Laissant de côté l'action dès lors en défensive et détachée de Villafranca, il s'était formé dans la ligne de bataille une droite, un centre et une gauche, séparées par les ravins tortueux du Tione.

La droite (italienne) dont nous allons nous occuper, comprenait l'espace entre la plaine et le Tione, soit des environs de Somma-Campagna et Staffalo jusqu'à Custozza. Elle offrait aux Italiens les positions avantageuses de Monte-Torre, Monte-Croce (ne pas confondre avec le Monte-Croce près Peschiera), Monte-Arabita, Monte-Belvedere, soutenues en arrière par les hauteurs dominantes de Custozza et couvertes en avant par les ravins de Staffalo.

Là se trouvèrent d'abord aux prises la division Brignogne du 1er corps, puis les divisions Cugia et Govone du 3e corps, contre les 7e et 9e corps autrichiens.

Le centre, où combattait la division Sirtori contre le 5e corps, s'étendait le long du grand coude du Tione, dominait le chemin de Fornelli à S. Rocco di Pallazuolo, et avait son point culminant à S. Lucia, couronné encore d'une position plus en arrière, au Mont-Mamaor.

La gauche, Cerale contre la division de réserve et 5e corps, comprenait l'espace entre le Mincio et le Tione, embrassant la grande route de Castelnuovo à Valeggio et ses abords ; sa zone importante était donnée par les pentes septentrionales des Monte-Vento et Monte-Magrino et par le défilé de la grande route entre ces deux hauteurs.

Si sur toute cette zone fort déchiquetée les Italiens avaient en somme l'avantage des positions immédiatement dominantes contre le nord, en revanche et par cette même raison, leur terrain se prêtait moins bien que celui de leurs adversaires aux communications latérales le long et en arrière de la ligne. Ils pouvaient moins facilement que les Autrichiens renforcer une portion de leur

front par des forces retirées d'une autre portion. Le renfort efficace ne pouvait guère venir que de réserves disposées plus en arrière, et, sous ce rapport, ils avaient le malheur, on l'a vu, de ne disposer que de routes encombrées d'impedimenta.

Revenons maintenant aux positions de Custozza, où nous savons déjà que se trouvaient Lamarmora et Brignone, et voyons quelles dispositions les Autrichiens avaient prises pour leur aile gauche. Celle-ci, formée du 9e corps, s'était avancée de bon matin, et conformémeut aux ordres indiqués plus haut, sur Somma-Campagna, où la brigade Kirschsberg fut laissée en réserve, à 7 heures du matin, puis sur Berettara avec les deux brigades Böck et Weckbecker; cette dernière se porta en première ligne à Casa-del-Sole. A la droite du 9e corps s'avança la brigade Scudier du 7e, qui s'établit à Zerbare, tandis que les deux autres brigades du 7e, formant la réserve, ne s'avancèrent que jusqu'à Casazze. La brigade Scudier fut reliée à droite au 5e corps par un escadron du 3e hussards, lequel avait du reste derrière lui, en réserve pour le centre et l'aile droite, la brigade Möring à Palazzolo. Tous ces mouvements étaient terminés vers 9 heures du matin.

C'était le moment aussi où la division Brignone, par ordre du général Lamarmora, se hâtait de prendre possession des hauteurs de Monte-Croce, Monte-Godio, Monte-Molimenti, d'où il se mit aussitôt à battre de son artillerie les brigades Scudier et Weckbecker, tandis que les brigades Gozzani et prince Amédée se formaient pour marcher vers Staffalo.

Le feld-maréchal Hartung, appréciant promptement aussi l'avantage des positions sur lesquelles les Italiens cherchaient à s'établir, résolut de ne point tarder à les leur contester. Il les fit d'abord battre des pièces Weckbecker et Böck, bientôt renforcées de trois batteries de la réserve du 9e corps, et de celle de Scudier du 7e, en attendant que l'infanterie marchât à l'assaut. Ainsi 48 pièces se mirent à tonner contre la division du général Brignone. Celui-ci était encore seul à la tâche. Mais La-Marmora, qui venait de le rejoindre, lui annonçait le prochain secours du 3e corps.

Brignone disposa ses forces de manière à tenir avec la brigade Sardaigne et une batterie Monte-Croce et Monte-Torre, mais non Custozza, afin de ne pas trop allonger sa ligne. La brigade grenadiers Lombardie était au bas du col en réserve, avec une batterie dont 4 pièces furent appelées au soutien de la première ligne.

L'ennemi, formé sur trois colonnes principales d'une brigade chacune, s'étant approché, la brigade grenadiers Lombardie fut appelée en ligne par la route de la colline entre Custozza et Monte-Torre. Un régiment se déploya sur deux lignes au palais Baffi, l'autre attaqua les maisons de Gorgo, où la brigade Weckbecker s'était déjà postée. Là se livrèrent de rudes combats ; les Italiens y eurent à souffrir de douloureuses pertes. Le prince Amédée, commandant de la brigade et qui la conduisit à l'attaque avec une ardeur admirable, fut blessé à Monte-Torre, ainsi que le général Gozzani, commandant de la brigade grenadiers de Sardaigne.

Plusieurs fois refoulées, les brigades autrichiennes

finirent par couronner les hauteurs, non sans avoir semé leur route de nombreux cadavres. La brigade Scudier, qui avait eu soin de traîner avec elle son artillerie, parvint à s'établir au Belvedere et même à menacer sérieusement Custozza.

Convaincu que dans la plaine tout allait à l'avantage des siens et que d'ailleurs la clef de la défense était à Custozza et non à Villafranca, Lamarmora fit dire au général della Rocca de tenir ferme contre les détachements autrichiens avec un petit nombre de ses troupes, et d'envoyer tout le reste vers Custozza. Un premier renfort arriva et entra en action vers 11 heures; mais il ne fut pas suivi d'autres, autant que cela aurait dû être.

La 3e division, après avoir repoussé victorieusement divers assauts, où le général Brignone dut engager jusqu'à son escorte de guides et de carabiniers, se trouva épuisée par le combat, par la chaleur et la fatigue ; elle se replia lentement vers Valeggio et Pozzolo. Seuls deux bataillons du premier grenadiers, conduits par leur colonel Boni et détachés à Custozza, tinrent encore ferme et montrèrent une constance exemplaire. Ils contribuèrent à la défense, conjointement avec les secours envoyés du 3e corps et maintenant arrivés. Deux escadrons de chevau-légers de Lucques attachés à la 3e division en furent séparés et s'unirent à la 9e vers Custozza.

Le roi Victor-Emmanuel, qui se tenait entre Custozza et Villafranca, assista à cette action ; ce ne fut qu'au moment de la retraite de la 3e division que Sa Majesté, cédant aux instances de son état-major devant le danger

imminent, se porta à Valeggio et se décida à repasser le Mincio.

Lamarmora quitta aussi ce terrain et se rendit personnellement à Goito, pour assurer cette position en cas de retraite, et disposer en soutien les troupes du IIe corps qui, pendant ce temps, devaient s'y être portées. Arrivé à Goito, il expédia à Valeggio un officier de son état-major pour faire tenir encore ce point le plus longtemps possible ; en cas extrême les troupes du Ier corps en retraite devaient se rallier à Volta. Un autre officier du grand état-major fut envoyé au général della Rocca à Villafranca, afin de constater jusqu'à quel point avait réussi la contr'attaque ordonnée contre Custozza pour dégager la droite du 1er corps.

Cette contr'attaque avait été effectuée comme suit par les deux divisions Govone et Cugia :

La division Govone était partie à 2 heures du matin de son bivouac de Villabona sans avoir fait l'ordinaire ; elle était destinée à servir de réserve aux trois autres du 3e corps, et elle devait se porter à Pozzo-Moretto. Sa marche fut tellement retardée par les trains des deux divisions qui la précédaient qu'à 8 heures elle n'était encore qu'à Quaderni. Là parvint d'abord au général Govone l'ordre d'appuyer la division Bixio à gauche et de porter à Villafranca la brigade Pistoie ; puis enfin de se porter décidément au secours de la division Brignone engagée sur les hauteurs de Custozza dans le vif combat dont nous avons parlé.

Le général Govone dirigea en conséquence la brigade Alpes vers Canova et Pozzo-Moretto par les chemins

vicinaux, et choisit pour objectif Monte-Torre. Cette brigade se forma promptement en colonnes de bataillons à distance de déploiement, avec le 34e bataillon de bersagliers sur le front, une batterie au centre et une en réserve. Vu la fatigue des hommes, par la chaleur et la longueur de la marche, les sacs furent déposés à terre, et bientôt après les hauteurs de Monte-Torre, où quelques détachements de la 3e division résistaient encore, furent couronnées par la brigade Alpes. A 11 heures la position était occupée. Les deux batteries, qui avaient rapidement gravi des pentes très-raides, ouvrirent leur feu contre l'artillerie autrichienne, qui comptait 48 pièces sur les pentes de la Beretta. Cette action, rapidement et résolûment conduite par le général Govone, fut fort efficace, mais elle avait excité l'ardeur des Autrichiens, qui revinrent en forces à la charge. Aussi la brigade Pistoie, déjà arrivée à Villafranca, fut réclamée en toute hâte ; elle déposa aussi les sacs et entra en seconde ligne, à 11 heures, avec le 27e bataillon de bersagliers et une batterie. Celle-ci ouvrit aussitôt son feu.

En même temps le général Cugia (comme on le verra plus particulièrement ci-dessous) occupait le Monte-Croce.

Quelques compagnies du 1er grenadiers tenaient encore, ainsi que nous l'avons dit, la partie orientale des collines de Custozza, et les Autrichiens occupaient Custozza même, l'église, le cimetière, le Belvedere, Monte-Godio et Staffalo.

Persuadé de la nécessité d'occuper Custozza, le général Govone fit converger le feu de son artillerie sur le village, puis il lança à la bayonnette le 34e bersagliers et les bra-

ves grenadiers qui avaient jusqu'ici défendu le terrain pouce par pouce avec intrépidité.

Quelques lanciers Foggia et une batterie à cheval expédiée en renfort par le général della Rocca, qui prirent à revers le village, aidèrent à l'action et à un premier succès. Le général Scudier tenta une contr'attaque, qui fut repoussée, et le 51e régiment fut envoyé en renfort pour maintenir la position reconquise. Mais les forces supérieures qui occupaient le Belvedere grossissaient à chaque instant. Le feld-maréchal Hartung avait envoyé au général Scudier l'appui d'une brigade fraîche, Kirchsberg, et d'un bataillon de Weckbecker; toutes les maisons des environs du Belvedere purent être garnies de tirailleurs, qui en rendaient les approches très difficiles. Aussi le général Govone résolut préalablement de déloger ceux-ci. L'artillerie ouvrit en conséquence un feu très vif sur les maisons, qui furent battues une à une, jusqu'à ce que tous les défenseurs en fussent partis. Puis, avec le 34e bersagliers, le 51e infanterie et un bataillon du 35e, le Belvedere et les alentours furent pris d'assaut; les derniers défenseurs y furent fait prisonniers.

Cet important succès du centre italien fut obtenu aux environs de 3 heures; mais aussitôt les Autrichiens s'apprêtèrent à le contester, et ils commencèrent pour cela des préparatifs sur une plus grande échelle.

Pendant tout ce temps sur les autres points les choses avaient mieux marché, on l'a vu, pour les Autrichiens. Leur droite, Piret en tête, s'était emparée du Monte-Vento, avait tourné le défilé et s'était portée jusque tout près des ponts de Monzambano et de Valeggio sur les talons de

la division Cerale, heureusement recueillie par la division Pianelli et par les réserves du 1er corps.

Leur centre après cela avait forcé Sirtori d'évacuer S. Lucia, où celui-ci, pressé sur son front par les deux brigades Möring et Bauer, avec trois batteries, s'était trouvé découvert sur sa gauche et même menacé dans sa retraite par la brigade Piret.

Ces succès des troupes du centre et de la droite en rendaient quelques-unes disponibles pour la gauche. C'est ce qui fut immédiatement ordonné et effectué.

Vers une heure après midi le grand quartier-général autrichien s'était avancé sur une colline en avant de S. Rocco di Palazzolo, d'où, voyant et apprenant l'état des choses, il prescrivit pour 5 heures du soir une attaque combinée des 9e, 7e et 5e corps et de la cavalerie Pulz contre les positions de Custozza. Vers trois heures les ordres en furent expédiés sur tous les points.

Ces ordres fort louables ne faisaient au reste que devancer la propre initiative des chefs de corps et de brigade, tant la communauté de vues et l'esprit de solidarité avaient acquis un haut degré de développement dans cette excellente armée de l'archiduc Albert.

Déjà la brigade Möring, à peine arrivée sur S. Lucia, y avait installé sa batterie et des tirailleurs contre la position de Custozza, dont elle battait ainsi le flanc gauche, comme Piret, de Monte-Vento, venait de battre le flanc gauche de la position de S. Lucia. Déjà le feld-maréchal Maroïcic, commandant du 7e corps, avait pris sur lui d'appeler en avant ses deux brigades de réserve Töply

et Welsersheim, pour renforcer ou relever les troupes exténuées de Scudier et du 9e corps.

Un peu avant 4 heures après midi, ces deux brigades, ralliées par la portion de Scudier toujours en avant-postes et suivies des trois batteries de réserve du corps, s'avancèrent en bon ordre contre le Belvedere, tandis qu'une brigade du 9e corps, avec la réserve d'artillerie de ce corps, s'attaquait plus spécialement au Monte-Croce. Le tout formait quatre fortes colonnes marchant, une par les crêtes, une par le palais Maffei, une par le palais Baffi, la 4e par le bas de la vallée. Le général Govone défendit le Belvedere opiniâtrement de son infanterie et de deux batteries, tandis que 30 pièces, protégeant les abords de Monte-Croce et Monte-Torre, formaient là une position de réserve. Après un combat très vif d'une demi-heure, et une furieuse mêlée à 200 pas de Custozza, une vigoureuse contr'attaque des troupes italiennes, renforcées par le 35e régiment et par 6 pièces tirant presque à bout portant sur les masses assaillantes, décida l'action en faveur des défenseurs. Les Autrichiens, rejetés en désordre sur le bas des pentes, ne purent se rallier qu'à une assez grande distance vers le Monte-Molimenti. Cela se passait à $3^1/_2$ heures, et la journée semblait maintenant assurée aux Italiens, au moins sur ce point important.

Courte illusion, hélas! Le maréchal Maroïcic, après avoir concentré à nouveau ses troupes et s'être entendu avec les chefs de corps voisins, revint de nouveau à la charge plus vigouseusement encore. Cette fois les Italiens furent à plus sérieuse partie, car ils se virent non-seulement pressés de front très vivement par le gros de Ma-

roïcic, mais encore tournés à gauche par la brigade Möring, de S. Lucia. En outre l'artillerie italienne, qui tirait beaucoup, commençait à manquer de munitions et ne put répondre avec l'efficacité nécessaire.

Un renfort du 36ᵉ infanterie fut appelé en avant, et un caisson de munitions fut obtenu de la division voisine Cugia ; deux pièces de la batterie à cheval furent placées en batterie sur le Belvedere après de grands efforts; mais rien ne pouvait contrebalancer la supériorité numérique des Autrichiens. Ceux-ci couronnèrent d'artillerie les positions reconquises. Le Belvedere fut perdu ; et depuis ce moment la hauteur du Monte-Torre, entourée de toutes parts, ne pouvait plus être conservée. Elle fut évacuée. Le 52ᵉ régiment qu'on y laissa de garde et l'artillerie presque sans munition, subirent en une demi-heure des pertes considérales. A $5\,^{3}/_{4}$ heures s'effectua la retraite, soutenue à la Cassine Caronini par quelques escadrons de Lucques et de Foggia. Elle se fit sur Villafranca, Rossegaferro et Valeggio, moins quelques fractions qui, se trompant de route, se dirigèrent sur Goito.

Valeggio fut tenu par le 52ᵉ jusqu'au matin du 25, et la division, après avoir coupé le pont de Borghetto, se rallia à mi-chemin et sur la route de Valeggio à Volta.

Les choses s'étaient passées à peu près de même à la 8ᵉ division (Cugia). A $1\,^{1}/_{2}$ heure du matin, le 24, cette division s'était dirigée de Ferri à Somma-Campagna par Ramelli, Quaderni et Rossegaferro. Pendant une halte dans ce dernier village, le général Cugia apprit que le combat était engagé à Villafranca et que la division Brignone occupait Monte-Torre.

Pour se relier à la division Bixio le général Cugia réussit à occuper une ondulation de terrain parallèle à la ligne Villafranca-Valeggio, qui prolonge dans la plaine les dernières rampes du Monte-Torre. Là il déploya la division sur deux lignes, la brigade Piémont en première, Cagliari en seconde, les batteries au milieu ; le 30e bersagliers sur le front ; le 6e sur la droite afin de se rallier à la division Bixio. Pour fermer l'intervalle qui restait encore, le commandant du IIIe corps fit avancer deux escadrons Saluce et un Gênes. Pendant ce temps la division Brignone combattait toujours. Pour l'appuyer le général Cugia s'avança dans l'ordre sus-indiqué jusqu'à la hauteur de Pozzo-Moretto. Cette marche se fit de la manière la plus régulière, malgré le feu continu de l'artillerie du 9e corps autrichien, que deux batteries furent chargées de contrebattre dans la direction de la gorge de Staffalo.

Vu la retraite de la division Brignone, le général Cugia lança d'abord deux bataillons, puis tout le 64e à l'assaut de la position perdue ; cet assaut, vigoureusement dirigé, réussit et Monte-Croce fut réoccupé. Ce brillant succès fut affirmé par l'arrivée d'une batterie, qui s'y mit aussitôt en position. Sa ligne ainsi établie, il s'étendit à droite avec deux bataillons du 4e pour mieux se relier à la division Bixio. En outre le 64e envoya deux bataillons en soutien sur les pentes du Monte-Croce vers la vallée de Staffalo ; le 63e avança vers la chapelle de Pozzo-Moretto, occupant les derniers contreforts du Monte-Croce. Avec ces troupes et deux batteries le général Cugia résista bravement à la gauche du 9e corps qui occupait les hauteurs

entre Somma-Campagna et Staffalo, et contribua efficacement à maintenir les positions défendues d'abord par le général Brignone, puis par le général Govone. Un bataillon du 63e et le 3e régiment restèrent en réserve.

A ce moment les troupes opposées ralentirent leur feu, mais leurs attaques furent d'autant plus vives contre les positions de Monte-Torre et de Custozza occupées jusqu'à 11 heures par le général Govone. Le général Cugia lui envoya en soutien deux pièces sur le Monte-Torre, puis cinq bataillons pour remplacer les troupes appelées de là à renforcer la défense de Custozza. La batterie qui dès le matin occupait Monte-Croce avait été obligée de se retirer par la fracture d'un avant-train et par le manque de munitions. A trois heures on remarqua un mouvement tournant d'une grosse colonne ennemie qui débouchait de Staffalo et qui était une portion du 9e corps avec de la cavalerie de Pulz. Il fallut faire descendre de Monte-Torre deux bataillons du 30e et les porter au soutien du 63e infanterie et du 3e bersagliers fortement attaqués.

Le combat se maintenait encore quand finalement la position de Custozza étant perdue et le vainqueur descendant par les pentes méridionales de Monte-Torre et de Monte-Croce, la retraite fut ordonnée. Elle ne s'opéra pas sans graves pertes, surtout à la dernière période. Plusieurs énergiques retours offensifs furent faits par l'arrière-garde et par la cavalerie de ligne, par les 2e et 3e bataillons du 4e régiment et par le 19e bataillon de bersagliers de la division Bixio. Ceux-ci furent obligés de former les carrés contre la cavalerie de Pulz, qui,

recommençant ses vaillantes charges, tentait de les envelopper.

En somme cette action mixte des troupes des IIIe et Ier corps se résuma dans les faits suivants : la division Brignone qui avait occupé dès le matin les positions de Custozza, Monte-Torre et Monte-Croce, ne put s'y maintenir; les divisions Cugia et Govone reprirent de la manière la plus brillante les positions perdues et s'y tinrent toute la journée; mais les pertes souffertes, l'épuisement des troupes et l'agglomération habilement conduite des renforts autrichiens sur ce point, où se débattaient les destins de la journée, les forcèrent aussi de l'abandonner dans la soirée. Cela eut lieu vers 5 $^1/_2$ heures.

Le général della Rocca avait à sa disposition la cavalerie de ligne, mais elle ne put être employée dans un terrain aussi coupé, et elle ne fournit qu'une de ses batteries à cheval.

Il pensa bien à faire entrer en ligne le IIe corps, qui, dans la matinée, avait aussi passé le Mincio à Goito avec la 19e division (Longoni) et la 10e (Angioletti) à disposition à Goito. La division Longoni s'était elle-même avancée jusqu'à Roverbella ; mais là sa marche fut arrêtée par les colonnes de chars du IIIe corps, en retraite depuis le combat de Villafranca, et elle arriva trop tard pour prendre part en temps utile à l'action.

Les positions de Custozza étant perdues, l'occupation de Villafranca par une partie des deux divisions prince Humbert et Bixio restait trop aventureuse ; il fallut, là aussi, penser à la retraite.

En même temps que les divisions Govone et Cugia re-

çurent l'ordre de se replier l'une sur Valeggio, l'autre sur Goito, la longue colonne des chars dut s'écouler par la route de Villafranca, Mozzecane, Roverbella et Goito. Puis se repliant en échelons et dans le meilleur ordre, la division du prince Humbert évacua Villafranca.

A la division Bixio et à la cavalerie de ligne, portée maintenant en avant, resta l'honorable tâche de fermer la marche et de soutenir la retraite au-delà du Mincio. Ce général accompli s'acquitta de sa mission avec tout le calme et toute la prévoyance désirables. Il déploya sur son front la brigade de cavalerie de ligne, Savoie et Gênes (le régiment Piémont-Royal se trouvait déjà à droite pour protéger la retraite du prince Humbert) ; puis il effectua sa retraite par échelons dans un ordre parfait. Les généraux Pulz et Töply, avec une portion de la cavalerie de Pulz, tentèrent de la troubler à plusieurs reprises, entr'autres vers Villafranca et à la croisée des routes de Somma-Campagna et de Staffalo ; mais leurs efforts furent vains. Sur le premier point ils furent repoussés par une charge en fourrageurs de la cavalerie, et sur le second par une artillerie nombreuse et bien postée pour battre ces routes. Pendant ces derniers épisodes de la journée, un parlementaire autrichien se présenta par la route de Staffalo et invita le général Bixio à se rendre ; mais cette invitation ne reçut qu'une dédaigneuse réponse.

Tard dans la nuit la division Bixio arriva à Roverbella, où la division de cavalerie de ligne se réunit de nouveau sous les ordres du général Sonnaz, et couvrit la dernière retraite pendant la nuit au-delà du Mincio. La rivière

fut passée à Goito par la division prince Humbert et à Pozzolo par la division Bixio.

En même temps le Ier corps recevait l'ordre de se concentrer sur Volta et de défendre à tout prix cette position et ses abords immédiats.

La dislocation de l'armée pour la journée du 25 fut la suivante :

Le Ier corps à Volta et Cavriana.

Le IIe corps à Goito, moins trois brigades restées sous Mantoue.

Le IIIe et la cavalerie de ligne à Cerlungo.

L'armée italienne était ainsi en position de défendre énergiquement la ligne du Mincio, si les Autrichiens s'avisaient de vouloir la forcer. Ils ne l'essayèrent pas et ne montrèrent aucune intention offensive ; ils n'avancèrent que de faibles reconnaissances sur la rivière, et cette hésitation résultait des fortes pertes qu'ils avaient subies, de la fatigue extrême de la brave cavalerie de Pulz, et aussi du système défensif de l'archiduc.

Le lendemain, 26, il fut plus évident encore que les Autrichiens ne songeaient pas à attaquer. Et la tentative italienne de s'établir entre le Mincio et l'Adige pour séparer les forteresses ayant échoué, la position le long du Mincio, dit le général Lamarmora dans son rapport, n'avait plus de raison d'être. Aussi, le 26, il fut opéré un mouvement de concentration derrière l'Oglio, qui s'accomplit dans l'ordre le plus parfait. La cavalerie de ligne et des corps forma un vaste rideau sur tout le front, et elle repoussa brillamment quelques détachements de coureurs autrichiens s'avançant en deçà du Mincio. Les

lanciers de Foggia eurent quelques affaires de ce genre entre Gazzoldo et Goito, et ceux d'Aoste à Medole les 30 juin et 1er juillet.

Cialdini, qui, pendant tout ce temps, n'avait fait que de se préparer à franchir le Bas-Pô sous Rovigo, le 25, reçut l'ordre de se replier sur l'Apennin, pour couvrir la capitale et Bologne.

Telle fut la bataille morcelée et décousue du 24 juin 1866, qui prit le nom de bataille de Custozza, comme celle livrée sur ce même terrain 18 ans auparavant par les mêmes adversaires.

La somme totale des pertes de l'armée italienne tant tués que blessés, prisonniers et manquants, s'éleva à 8175 hommes, répartis entre les divisions de l'armée comme il appert d'après le tableau ci-dessous :

Premier corps d'armée.

1re division. — Officiers : morts 12, blessés 26, prisonniers blessés 10, prisonniers non blessés 26, manquants 6. — Basse-force [1] : morts 53, blessés 352, prisonniers 6, manquants 972.

2e division. — Officiers : morts 6, blessés 9, prisonnier blessé 1. — Basse-force : morts 22, blessés 148, manquants 129.

3e division. — Officiers : morts 14, blessés 33, prisonniers blessés 20, prisonniers non blessés 17, manquants 2. — Basse-force : morts 124, blessés 513, manquants 913.

(1) C'est le nom qu'en Italie on donne à la *troupe*.

5e division. — Officiers: morts 9, blessés 32, prisonniers blessés 12, prisonniers non blessés 2. — Basse-force : morts 120, blessés 530, prisonnier 1, manquants 802.

Réserve du corps d'armée. — Officiers : morts 6, blessés 10, prisonnier blessé 1. — Basse-force : morts 50, prisonniers 222, manquants 50.

Second corps d'armée.

18e, 59e, 60e et 67e.

Basse-force : blessés 2, manquants 9.

Troisième corps d'armée.

7e division. — Officiers: prisonnier non blessé 1. — Basse-force: morts 4, blessés 10, manquants 206.

8e division. — Officiers : morts 4, blessés 8, prisonniers non blessés 2, manquants 2. — Basse-force : morts 45, blessés 239, prisonniers 2, manquants 708.

9e division. — Officiers: morts 9, blessés 40, prisonniers blessés 6. — Basse-force: morts 220, blessés 831 ; prisonniers 24, manquants 289.

16e division. — Officiers: blessé 1, prisonniers blessés 3. — Basse-force : morts 8, blessés 43, prisonniers 5, manquants 106.

Cavalerie du corps d'armée. — Officiers: mort 1, blessés 5, prisonnier blessé 1. — Basse-force: morts 4, blessés 12, manquants 12.

Division cavalerie de réserve. — Officiers : blessé 1, prisonniers non blessés 2. — Basse-force : mort 1, blessés 13, prisonnier 1, manquants 37.

Totaux des pertes. — Officiers : morts 64, blessés 165, prisonniers blessés 61, prisonniers non blessés 50, manquants 10. — Total : 337.

Basse-force : morts 651, blessés 2915, prisonniers 39, manquants 4233. — Tolal : 7838.

Total, officiers et basse-force, 8175.

En outre les Italiens perdirent 15 canons, 150 voitures de guerre, 4000 fusils et beaucoup de bagage.

Les pertes de l'armée autrichienne en hommes ne furent pas moindres ; elles se montèrent à environ 9 mille hommes, se répartissant comme suit :

5e corps :		58 officiers,		1600 hommes,	
7e	»	70	»	1750	»
9e	»	92	»	2500	»

Division de réserve : 70 officiers, 2500 hommes.

Cavalerie : 20 officiers, 360 hommes.

Sur ce nombre, environ 500 manquants se retrouvèrent dans les jours qui suivirent, ce qui laisse une perte définitive d'environ 2200 morts, 4700 blessés, 1600 prisonniers. En outre la cavalerie autrichienne perdit environ 500 chevaux, et l'artillerie une centaine.

Par cela on voit déjà que la victoire avait été énergiquement disputée et que le résultat final pouvait être remis en question le lendemain, sans les accidents qui signalèrent la retraite des Italiens. Ce qui le prouva mieux encore, c'est que l'archiduc Albert prit, le soir du 24, toutes ses dispositions pour une nouvelle bataille le 25, surtout en défensive, et dans cette vue les

quartiers-généraux furent fixés comme suit : Grand quartier-général à Zerbare ; division de réserve à Salionze ; 5ᵉ corps à S. Lucia, 7ᵉ à Monte-Godio, 9ᵉ à Somma-Campagna ; brigades de cavalerie à Vérone, vu le manque d'eau.



pourraient! *Avanti!* Au quadrilatère! marche! marche! — Voilà ce qui se passa.

Nous qui sommes les premiers à sentir que nous n'aurions peut-être pas mieux résisté que d'autres à ce dangereux et séduisant courant, — et qui risquâmes d'en faire l'épreuve ([1]) — il nous répugne aujourd'hui d'analyser dans le calme du cabinet les mécomptes qui résultèrent de ce patriotique accès de fièvre et d'en signaler pédantesquement les causes comme autant de fautes de l'art, critique qu'on pourrait envisager peut-être, quoique bien à tort, comme des reproches contre les personnes.

Il le faut pourtant; car nous n'écrivons pas pour le plaisir de raconter des tireries et des mêlées, mais bien pour en dégager les enseignements qu'elles comportent; sans cela notre livre, exempt de prétention littéraire, n'aurait aucune raison d'être. On nous permettra seulement par ce motif de résumer en quelques brefs paragraphes les griefs militaires principaux qu'on peut élever contre le mode d'exécution dudit plan :

1° On aurait dû attendre l'entrée en ligne de Garibaldi, de Persano, tout au moins celle de Cialdini, qui devait agir en parfaite simultanéité avec la grande armée. On

([1]) Aussi entraîné par nos sympathies pour la cause de l'indépendance italienne et désireux de faire la campagne qui se préparait, comme déjà en 1848 et en 1859, nous avions pris la liberté de solliciter du gouvernement italien une commission d'officier de notre grade pour le temps de la guerre, avec l'espoir d'être employé au grand état-major ou à un état-major de corps d'armée. On nous répondit par une offre d'une autre nature, très gracieuse et flatteuse assurément, mais ne correspondant pas complétement à notre but, et, pendant les démarches ultérieures, d'une part la campagne s'ouvrit et d'autre part nous fûmes retenu en Suisse par notre service. *L'auteur.*

eût probablement par-là affaibli les forces ennemies, d'une vingtaine de mille hommes. On pouvait, en attendant, amuser les impatients et satisfaire à l'entente avec la Prusse par des escarmouches sur tout le front et des essais de siéges de Mantoue et de Peschiera.

2° On aurait dû au moins prendre au-delà du Mincio *toute* la grande armée, sauf la division d'observation de Peschiera formant en même temps la réserve, et laisser la surveillance de Mantoue à Cialdini, qui n'avait rien de mieux à faire, puisqu'il ne devait passer le Pô que deux jours plus tard.

3° Il y aurait eu plus de soins à vouer à l'alimentation des hommes, qui, le 23 et surtout le 24, restèrent trop longtemps sans nourriture ; quelques corps, Brignone entr'autres, durent combattre sans avoir rien mangé dans la journée. On aurait pu d'autant mieux parer à cette négligence que l'intendance, supérieurement dirigée par le général Bertolé Viale, fut toujours à même de fournir abondamment les corps de tout ce qui leur était nécessaire. (1)

4° Tous les gros bagages auraient pu être laissés sur

(1) Dans une instructive publication intitulée *Relazione sommaria sull' andamento del servizio delle sussistenze militari presso l'esercito mobilizzato durante la campagna di guerra 1866* (Firenze Typografia Fodorati 1866, 1 broch. in-4°), on voit que les soins les plus minutieux et les mieux entendus furent donnés à tout ce qui concernait les subsistances. Cette brochure renferme entr'autres des rapports de tous les corps et divisions de l'armée, portant que le service des vivres s'est toujours fait d'une manière satisfaisante et régulière, au moins jusqu'au 25 juin, jour où les mouvements de concentration en retraite amenèrent forcément des perturbations dans les distributions, par suite du prompt déplacement des nouveaux fours et magasins sur le Mincio ordonnés la veille.

la droite du Mincio, jusqu'à ce que l'armée eût acquis une solide position dans le quadrilatère et fût sûre de son terrain.

5° Le passage du Mincio aurait pu être mieux ordonné par les officiers du grand état-major ; on massa trop de troupes à Valeggio; la division Brignone, par exemple, n'avait pas besoin d'y passer pour aller de Pozzolo à Custozza ; elle pouvait fort bien prendre à droite par Pasini et Pozzi sur Torre-Gherla. L'encombrement fut encore accru par la fatale incartade de Cerale, se permettant de changer un itinéraire déterminé, pour éviter quelques coups de canons à immense distance.

6° Le service de sûreté, quoique formellement prescrit dans les ordres, ainsi que dans le règlement du reste, laissa trop à désirer.

Par suite d'une fâcheuse répartition de la cavalerie, résultant de sa trop faible proportion avec l'infanterie, les états-majors des divisions, des corps, de l'armée se refièrent les uns sur les autres pour le service de sûreté, et l'armée marcha les yeux fermés.

7° Sous ce rapport la division de cavalerie ne fut point employée, le 23, comme elle aurait dû l'être. Sa promenade vers Villafranca était insuffisante ; elle devait se mettre *en contact* avec l'ennemi, dût-elle aller jusqu'à Vérone ou Rovigo, et ne plus le perdre de vue. A cet égard on ne saurait donner de meilleures recommandations que celles de Benedek mentionnées à notre chapitre VII ou de meilleurs exemples que ceux des cavaliers américains de la dernière guerre.

En vérité le général Lamarmora est aussi courtois que

peu exigeant quand il dit, dans son rapport officiel, que la cavalerie a exploré hardiment la direction de Vérone. Le fait est que la cavalerie italienne, qui ne manque ni de hardiesse ni d'intelligence, en montra peu dans cette circonstance, et que si elle avait été aussi bien conduite qu'elle le fut à Montebello, par exemple, en 1859, sous le même brave général Sonnaz, elle n'eût pas tardé à découvrir quelque chose des fortes masses ennemies qui se trouvaient dans son voisinage et dont elle ne sut rien voir du tout. On peut hardiment dire au contraire que c'est à sa mollesse dans la journée du 23 que fut due la fâcheuse surprise des colonnes de marche de l'armée, dans la matinée du 24.

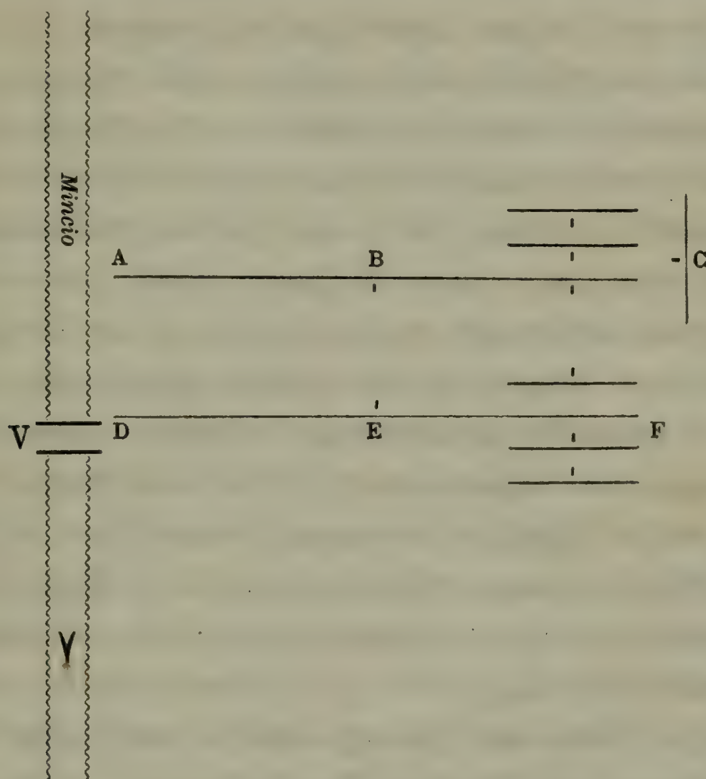
Tels sont les principaux reproches qu'on peut faire en toute sincérité, croyons-nous, à la manière dont les premières opérations italiennes furent conduites, reproches dont nous n'entendons point, cela va sans dire, diriger un poids quelconque sur les personnes, par les raisons émises plus haut. On a pu voir d'ailleurs que la responsabilité est loin d'en remonter tout entière au grand état-major. Bon nombre de divisionnaires, par leur seule ininiative, eussent pu s'alléger du gros bagage aussi bien que Brignone, parer à la surprise aussi bien que le prince Humbert, se rallier à leurs voisins engagés aussi bien que Pianelli.

Pour ce qui se rapporte à la bataille même du 24 juin, on voit d'emblée qu'elle fut beaucoup mieux conduite du côté des Autrichiens que du côté des Italiens. Conformément au bon principe que ce ne sont pas les

forces *présentes*, mais les *agissantes* qui donnent les victoires, l'archiduc Albert mit en action toutes ses troupes, sauf un régiment d'infanterie et une batterie ; ses réserves de corps furent sans cesse employées. Il est fâcheux qu'il ne lui soit pas resté une brigade fraîche d'infanterie et une de cavalerie à la dernière heure ; elles eussent opéré sans doute une poursuite très efficace ; mais cela valait mieux que l'excès contraire, comme on l'avait bien vu à Montebello en 1859.

On pourrait aussi se demander si un effort de plus par la droite, sur les ponts de Valeggio, n'aurait pas été bien plus profitable que celui par la gauche, et si, au lieu de porter le 9e corps et la brigade Pulz contre les revers orientaux du Monte-Torre et sur Cugia, il n'eût pas été plus conforme aux meilleures règles de la tactique de faire agir ces forces du côté opposé, de concert avec la brigade Möring, qui se trouvait justement agir contre les positions de Custozza par le point décisif.

La figure ci-contre expliquera mieux notre pensée :



A — B — C représente l'ordre de bataille autrichien renforcé à gauche.

D — E — F représente l'ordre de bataille italien renforcé à droite.

Custozza serait au milieu du quadrilatère B E, C F. Valeggio, la ligne de retraite, en V.

L'effort principal de l'armée autrichienne aurait dû porter pendant le combat sur D ou E, ou sur F par E, afin d'arriver sur la ligne de retraite des Italiens, et non par F, venant de C, où elle ne faisait que refouler ceux-ci vers leurs propres ponts.

A cet égard, les dispositions générales du comman-

dant en chef italien furent bien supérieures, et si nous n'avons pu admirer sa stratégie, nous devons rendre pleine justice à ses vues de tactique. L'ordre de bataille italien, fort sur la droite de quatre à cinq divisions et de toute la cavalerie, avec des réserves suffisantes sur l'autre aile, au passage du Mincio, était une conception aussi hardie que juste, et qui, en cas de succès, eût procuré la plus grande somme d'avantages possibles, c'est-à-dire la séparation de l'armée ennemie battue d'avec son fameux camp retranché de Vérone. Mais pour cela il fallait le succès du premier terrain, de la bataille elle-même; celui-ci ayant fait défaut, les sages dispositions pour en profiter restèrent naturellement sans valeur.

L'échec final des Italiens dans la série des divers combats qui se livrèrent de Villafranca à Salionze ne peut certes pas être attribué à un manque de courage et de ténacité de leur part. Rarement des troupes se battirent mieux que celles engagées, et les Autrichiens ont été les premiers, dans leurs rapports officiels, à leur en donner le flatteur témoignage; mais leurs actions furent trop incohérentes, les renforts attendus n'arrivèrent ni en nombre suffisant ni assez tôt, par suite de l'encombrement des routes et par d'autres circonstances qui tinrent plus spécialement au défaut de direction supérieure. Si bien que, quoique en grande supériorité de forces *présentes*, les Italiens se trouvèrent presque partout en infériorité de forces *agissantes*.

Tandis que les divisions Bixio et prince Humbert, avec la cavalerie de ligne, furent laissées inactives vers

Villafranca toute la journée contre la seule cavalerie Pulz, les deux divisions Angioletti et Longoni du IIe corps, empêtrées dans les bagages, ne purent pas même arriver au feu. Quatre à cinq divisions sur seize furent donc immobilisées à peu près. A la gauche, nous voyons Cerale, surpris, lutter seul contre trois brigades et une puissante artillerie, jusqu'à ce que Pianelli, à son tour presque seul, le recueille et le relève. Au centre Sirtori se maintint, quoique surpris aussi, tant qu'il ne fut pas dominé par des effectifs supérieurs. A la droite, la brave division Brignone repoussa longtemps à elle seule les attaques de trois brigades et d'une forte artillerie, et fut remplacée dans ce rôle héroïque par la non moins vaillante division Govone, secondée pourtant de la division Cugia. Nous voyons ainsi des divisions n'agir que *successivement*, tandis qu'il eût été facile, sur cette droite surtout, et en y appelant le gros des troupes de Villafranca, de faire donner *simultanément* au moins quatre divisions. Quels brillants résultats eût fournis le choc de cette masse, à en juger par ce que fit chacune de ces divisions isolément!

Ce décousu tint essentiellement, il nous semble, à la soudaine révolution qui se fit dans l'esprit du consciencieux et valeureux général Lamarmora sur la nouvelle des sérieux engagements de ses diverses têtes de colonne. Le bandeau qui lui couvrait les yeux tomba subitement. Pour racheter l'imprévoyance des jours précédents, il voulut parer lui-même à tout, et il pécha par excès d'activité personnelle; il alla de Torre-Gherla à Custozza, de Custozza à Villafranca

et retour, de Custozza à Goito, sans pouvoir par conséquent suivre à l'exécution d'aucune disposition d'ensemble. Sa place eût dû être plus fixe et connue, cela en vue de la facile transmission des renseignements et des ordres ; nous nous rangerions volontiers à l'avis d'après lequel ([1]) cette place eût été convenablement fixée au Mont-Mamaor, en arrière de San-Lucia. Nous reconnaîtrons pleinement que les premières directions de Lamarmora sur le terrain, à Torre-Gherla et à Custozza, pour la concentration sur ce dernier point, furent frappées au coin du meilleur jugement, ainsi que son appel aux forces de Villafranca et à celles du IIe corps. Mais pour cela il n'avait pas besoin d'aller lui-même dans ces localités. Un adjudant, deux, trois, quatre, s'il l'eût fallu, pouvaient faire cette besogne aussi bien que lui à Villafranca, ainsi qu'à Goito, et quelques sections de sapeurs eussent été plus propres que le grand état-major à ouvrir des routes pour Angioletti et Longoni.

Ce qui aggrava singulièrement pour les Italiens les résultats malheureux de l'action, ce fut encore l'obstination du général Sirtori à se retirer de l'autre côté du Mincio, malgré les pressants avis des colonels Lombardini et Bonelli, et malgré des ordres, venus pendant le passage, il est vrai, du général Lamarmora. Tout homme, hélas! peut avoir ses faiblesses. Ney, le brave des braves, eut aussi les siennes. Sirtori, qui tant de

([1]) *La guerra d'Italia nel 1866*, page 230.

fois avait donné de brillantes preuves d'énergie et de résolution, s'exagéra singulièrement, à ce moment, la gravité de la situation, et il contribua à changer un simple échec, facilement réparable le lendemain, en une défaite avouée, en une retraite désastreuse par ses effets démoralisants, bien plus que par ses pertes réelles.

En somme si le grand état-major italien eut réellement des torts de laisser-aller et d'excès de confiance, qui en engendrèrent d'autres aux étages inférieurs, il faut reconnaître aussi qu'une cruelle fatalité de contretemps ne cessa de le poursuivre et qu'elle pesa bien lourdement sur l'issue de la journée.

Une observation de détail, mais d'un certain poids, peut encore être ajoutée aux précédentes. On a fait un reproche à l'artillerie italienne, qui, fondé ou pas, demande une réflexion. Elle aurait tiré en général avec trop de précipitation et à de trop grandes distances, sans s'inquiéter de l'efficacité de son feu, qui fut ordinairement mal ajusté. Les Autrichiens au moins l'auraient bientôt remarqué et en auraient profité. Le capitaine Hold a noté la chose dans son récit de la campagne, et il en donne pour preuve que le matériel d'artillerie des Autrichiens souffrit très peu des projectiles ennemis ; sur 164 pièces mises en action, ils n'eurent que 3 pièces et 5 caissons endommagés. Les Italiens subirent un dégât double dans leur matériel par les obus autrichiens. Tout en admettant la possibilité du fait, nous n'en saurions déduire une infériorité tactique de l'artillerie italienne. D'une part, les Autrichiens rendent hautement hommage

à sa bravoure et à sa ténacité. D'autre part, le rôle des pièces divisionnaires n'est pas de battre exclusivement les pièces de l'ennemi, mais bien plutôt ses masses d'infanterie ; si les artilleurs italiens ont plus souvent tiré sur celles-ci que sur celles-là, tandis que ce fut le contraire dans le camp opposé, cela fait honneur à leur intelligence, et il n'est pas étonnant, en outre, que leur *matériel* en ait plus souffert que celui de leurs adversaires. Reste à savoir si, en revanche, leur *personnel*, élément beaucoup plus précieux, n'en a pas été soulagé d'autant, et celui des Autrichiens d'autant plus maltraité, ce qui constitue en réalité un meilleur emploi de l'artillerie de campagne.

Après cela, nous admettrons volontiers que des Italiens, au tempéramment ardent et fiévreux, aient pu tirer parfois avec plus de précipitation et moins de justesse que leurs antagonistes allemands, et l'on sait en effet qu'à Custozza ils manquèrent de munitions.

Ce fut là un fait regrettable; mais la chose se verra souvent avec l'artillerie rayée de campagne de toutes les nations, tant que ses servants, s'abandonnant à l'orgueil des grandes portées et de la justesse du tir de polygone, se laisseront aller à tirailler à tous venants, à toutes distances et sans se rendre immédiatement compte des résultats, qui se trouvent n'être souvent que du bruit. A un matériel perfectionné, il faudrait aussi un personnel perfectionné, de caractère et d'instruction ; et nous ne sachions pas que jusqu'à présent il y ait beaucoup d'armées en Europe où ce juste équilibre ait été sérieusement recherché et atteint. Par-

tout au contraire on semble disposé à compter davantage sur la quantité que sur la qualité du personnel.

Si de l'artillerie nous passons au train bourgeois italien, nous descendons une rapide pente.

Ces bons rouliers encocardés s'émurent tellement aux premiers échecs, qu'un grand nombre d'entr'eux coupèrent leurs traits et se sauvèrent à toutes jambes avec leurs attelages, en laissant leurs voitures entassées sur les routes. On put de nouveau être édifié sur le compte de ce corps, prétendu économique et patriotique, et il faut espérer qu'on y renoncera définitivement pour l'avenir. On ne peut pas demander, en effet, de gens qui ne sont pas soldats, qui n'ont ni l'habitude de la vie militaire, ni, du reste, les avantages dont jouit l'armée, de subir les dangers d'une campagne à l'égal de la troupe. C'eût été une raison de plus de les tenir à une ou deux journées en arrière.

Quittons maintenant et pour quelque temps l'Italie, et revenons en Bohême, où, dans ces entrefaites, s'étaient accomplis et allaient se poursuivre d'importants événements militaires.

CHAPITRE XI.

Offensive des Prussiens contre la grande armée autrichienne. — Leur entrée en Bohême sur trois colonnes avec rendez-vous à Gitschin. — Débouché des armées I et de l'Elbe. — Combats de Liebenau (25 juin), de Turnau (26), de Hünerwasser (27), de Münchengrætz (28), de Gitschin (29) — Retraite de Clam-Gallas sur Josephstadt.

Nous avons vu, au chapitre VII, les forces prussiennes des armées I et de l'Elbe s'approcher aussitôt de la frontière autrichienne, après l'occupation de la Saxe, et nous avons déja publié aussi le violent ordre du jour par lequel le prince Frédéric-Charles inaugurait cette nouvelle et sérieuse période de la campagne, celle de la guerre contre l'Autriche même.

L'offensive, une immédiate, générale et rapide offensive, avait en effet été décidée à Berlin, dès qu'on avait vu les choses prendre une tournure si sombre à Francfort et si riante en Saxe. Partout on commencerait le 23 juin, et nous venons de voir que les Italiens avaient été fidèles au programme convenu.

Les trois armées prussiennes II, I et de l'Elbe se mettraient en mouvement sur la Bohême en trois masses principales, à savoir :

A droite, l'armée de l'Elbe, sous le général Herwarth de Bittenfeld, se porterait sur la vallée de l'Isar, en Bo-

hême, en faisant d'abord de Dresde un mouvement à gauche vers Bautzen, et en se dirigeant par Schlukenau, Rumburg, Georgenthal, Bömisch-Leippa, sur Hünerwasser, avec détachement par Gabel. Le mouvement préalable à gauche avait pour but d'éviter le passage direct de l'Elbe, toujours bien gardé par les Saxons à Königstein, et de se rapprocher de la Ire armée. Dresde serait tenu par le corps de réserve en formation du général von der Mülbe ; les régiments de landwehr n° 2, 9, 13 y arrivèrent aussitôt, et dès le 25 juin le pont de Riesa était suffisamment réparé pour que les locomotives roulassent de Dresde à Berlin.

Au centre, la Ire armée, sous le prince Frédéric-Charles, qui avait repris son quartier-général à Görlitz, s'avancerait de Zittau, Görlitz et Lauban sur Reichenberg en Bohême, par les passages de Krottau, de Friedland et de Neustädte. De Reichenberg, elle continuerait sa marche concentrée sur la ligne de l'Isar, où elle ferait sa jonction avec l'armée de l'Elbe ; les deux armées réunies se porteraient ensuite dans la direction de Gitschin et Pardubitz, en ralliant, chemin faisant, l'armée de Silésie sous le prince royal.

Celle-ci, formant la gauche, s'avancerait de Landshut et du comté de Glatz, par les défilés de Schatzlar et de Nachod, sur Trautenau et sur Skalitz.

Le front de cette marche, des environ de Schluckenau à ceux de Glatz, était donc d'environ 25 milles allemands, et si, entre les deux armées de l'Elbe et du prince Frédéric-Charles, il n'y avait guère plus de trois à quatre journées de distance, en revanche entre celle-ci et celle

du prince royal l'éloignement était de près du triple ; il y avait bien entre leurs débouchés en Bohême, soit des environs de Reichenberg à ceux de Trautenau, 7 à 8 journées de marche. Aussi pour assurer la descente en plaine de la IIe armée, qui, dans ces circonstances et par le fait qu'elle avait devant elle le gros des forces de Benedek, pouvait être plus difficile et périlleuse, elle avait été formée d'un corps de plus que la Ire armée ; il lui fut en outre prescrit de ne s'ébranler que quatre jours après le centre et la droite.

L'armée autrichienne avait sensiblement changé la dislocation indiquée plus haut (page 164). Elle visait toujours à la Silésie; mais, afin d'avoir la ligne intérieure contre les fractions ennemies, elle s'était portée de la Moravie en Bohême, des environs d'Olmütz à ceux de Josephstadt. Cette marche de flanc, qui devait aboutir à une première position concentrée, sur le plateau de Königinhof, fut ordonnée le 16 juin et commencée partout le 18. Elle devait durer 10 à 12 jours, d'après les distances; et, malgré les faits nouveaux de la déclaration de guerre et de l'offensive prussienne, elle ne fut ni accélérée ni modifiée notablement par Benedek. Le 26 juin le quartier-général se trouvait à Josephstadt, avec les 3e et 4e corps et deux divisions de cavalerie; le 10e était à Schurz, le 8e à Tynist, le 6e à Opokna. — A la droite le 2e corps, qui avait couvert le mouvement, était encore vers Senftenberg et devait venir, avec une division de cavalerie, vers Neu-Pless, pour le 29, par Reichnau et Opokna.

La gauche formait en quelque sorte une armée à part.

Composée du 1er corps autrichien, renforcé de la brigade Abele (précédemment Kalik) et de l'armée saxonne, donnant ainsi un total de 60 mille hommes, elle avait été placée sous le commandement du général comte Clam-Gallas, grand seigneur autrichien, bien connu déjà par la campagne de 1859, et l'un des plus somptueux propriétaires de cette portion de la Bohême.

Clam-Gallas mit en effet tous ses soins à la défense de ce coin de pays. Il prit position sur l'Isar, en se massant surtout aux abords de Münchengrätz. Ses avant-postes s'étendirent au nord-est, vers Reichenberg, avec réserves à Liebnau, Turnau, Podoll, et au nord-ouest vers Bömisch-Leippa, avec réserves vers Hünerwasser, Weisswasser, Jung-Bunzlau. Il ordonna partout quelques ouvrages de fortification passagère.

Tout cela était fort bien pour une défense purement passive, et contre une armée à peu près d'égale force; mais ce n'était pas suffisant contre une armée double, si cette proportion d'effectif ne devait pas être changée.

Le 22 juin, les mouvement des deux armées de l'Elbe et du prince Frédéric-Charles commencèrent, et le 23 au matin elles passèrent toutes deux la frontière aux points indiqués. Nous les suivrons séparément, en nous occupant d'abord de la droite.

L'armée de l'Elbe, sur deux colonnes principales, marcha, le 23, jusqu'à Rumburg, en se faisant précéder par un parlementaire chargé de la déclaration de guerre, et qui la remit au commandant des avant-postes à Zwickau le 23 après midi. Le lendemain elle s'avança sur Geor-

genthal, puis sur Gabel, puis sur Niemes et Hünerwasser, le 26, sans avoir rencontré aucune résistance ni vu d'autre ennemi que d'inabordables patrouilles de cavalerie. Le 26 après midi cependant ces patrouilles s'arrêtèrent en avant de Hünerwasser, autour de quelque infanterie de la brigade autrichienne Leiningen, et s'apprêtèrent à commencer la lutte.

L'extrême avant-garde prussienne, formée par le 3e escadron des hussards de Bonne, attaqua aussitôt et refoula les hussards hongrois ; mais arrivée sur l'infanterie les salves de deux bataillons la forcèrent à la retraite. Le gros de l'avant-garde prussienne, brigade Schöler, accourut pendant ce temps, attaqua à son tour avec quatre bataillons et une batterie, et rejeta les Autrichiens en arrière sur la route de Münchengrätz. Le soir le général Schöler occupa Hünerwasser, tandis que les Autrichiens, contestant le terrain pied à pied, établirent leurs avant-postes au sortir du village du côté de Münchengrätz. Le 27 au matin, quand Schöler voulut se mettre en marche, le combat recommença sur la route. Leiningen avait été renforcé de deux régiments amenés par l'ad latus du 1er corps, le général Gondrecourt. « L'ennemi, dit une relation autrichienne[1], déploya ses deux ailes en avant, comme pour envelopper notre colonne, et il arriva encore dans la forêt sur notre 32e bataillon de chasseurs, qui marchait en tête et en ordre serré. Il le couvrit, à la courte distance que permettait l'épaisseur de la forêt, d'une

[1] *Feldzug der Nordarmee und ihre Kämpfe vom 23. Juni bis 22. Juli 1866.* 1 broch. in-12. Vienne, Carl Gerold et fils, 1866 ; pages 11 et 12.

grêle de balles telle que ces braves chasseurs, ainsi qu'un bataillon du 33e de ligne, qui voulut s'avancer sur la droite, ne purent pas même déployer, et furent forcés à la retraite. De là nos troupes se replièrent derrière l'Isar. Par ce premier combat il fut déjà rendu évident que l'infanterie prussienne était bien supérieure à la nôtre en armement. »

Continuant à s'avancer sur l'Isar, le général Herwarth arriva le 28 au soir devant Münchengrätz. Cette localité, sur l'Isar et sur des collines qui en faisaient une bonne position, était tenue par des forces ennemies supérieures. Il se prépara néanmoins à les attaquer dès le soir même ou le lendemain, et cela avec le concours de la Ire armée, avec laquelle il venait d'opérer sa jonction.

Celle-ci avait aussi bien réussi dans sa marche que l'armée de l'Elbe, quoique avec plus d'opposition et en livrant entr'autres deux vifs combats, qui avaient allégé d'autant la tâche du général Herwarth. Il importe donc de suivre aussi son intinéraire dès le 23 juin, et nous profiterons de cette circonstance pour présenter à nos lecteurs, d'après un honorable témoin occulaire, le capitaine anglais Hozier [1], quelques détails caractéristiques et d'un haut intérêt sur l'armée prussienne en général et sur son entrée en Bohême en particulier.

[1] Le capitaine Hozier, attaché comme correspondant du *Times* à l'état-major prussien, a suivi plus spécialement la Ire armée, et publié des lettres qui sont encore à ce jour la source la plus complète et la plus sûre sur ces importants événements. Les extraits que nous lui empruntons sont tirés d'une traduction allemande, 4e édition, augmentée et rectifiée. 1 broch. in-12, publiée à Berlin, chez Franz Dunker éditeur, sous le titre : *Der Feldzug in Bœhmen und Mæhren.*

« Ici (Hirschfeld, le 22 juin 1866), dit le capitaine Hozier, est arrivé ce soir le quartier-général de la I[re] armée, venant de Görlitz. L'armée suit sur deux colonnes, une par Zittau, une par Seidenberg. Sur la première nous voyons une file non interrompue de régiments d'infanterie, de batteries d'artillerie, de corps de cavalerie, de voitures de train et de chars de paysans requis, tandis que sur l'autre route, un mille et demi plus à gauche, un nuage de poussière nous indique qu'il en est de même. Malgré la grande chaleur et la poussière les gens marchaient convenablement et gaîment, pleins du désir d'aller de l'avant, et ne laissant aucun traînard.

« La grande route de Görlitz à Zittau est assez large pour quatre voitures de front. La marche fut parfaitement organisée ; point de confusion, point de haltes non prévues ne se produisirent. Les voitures se tenaient rigoureusement sur la droite de la route, laissant le côté gauche aux autres troupes.

« Derrière chaque bataillon suivait son bagage. C'était peu de chose : un char de munitions, un char de bagages d'officiers, trois ou quatre chevaux de bât ou mulets portant les livres du quartier-maître et la caisse du docteur.

« Les champs de blé sur les abords de la route furent scrupuleusement respectés des colonnes comme des individus. De temps en temps des portions de prairies fauchées avaient été disposées pour les haltes, afin que les hommes pussent y reposer leurs pieds fatigués et échauffés par la marche dans la poussière.

« Cette nuit les troupes bivouaquent en grand nombre

autour de Zittau et de Friedland, et le long de la route qui relie ces deux villes. Le quartier-général, comme je l'ai déjà dit, est ici, pittoresque mais assez sale bourgade saxonne.

« Le prince Frédéric-Charles habite l'auberge du village, dont le carré au devant, moitié place de marché, moitié prairie, est couvert de voitures ; on voit des soldats dans chaque maison, des chevaux de selle dans chaque écurie. Aussi cette petite localité est pleine d'animation ; ici l'on *astique* les armes, là on panse les chevaux ; de toutes parts on se prépare à la marche du lendemain, dont la gauche doit donner le signal.

« Toutes les ressources de l'endroit sont naturellement mises à sec par la soudaine arrivée de tant de gens affamés ; l'unique chambre à boire de l'auberge regorge de soldats demandant à manger ; chacun achète un morceau de pain et de viande et le déguste à un coin de table à l'aide de son couteau de poche. Les officiers ne sont pas mieux traités que les soldats ; la campagne commence, et les différences de rang s'effacent comme toujours, sans pourtant que la discipline en souffre.

« L'état sanitaire de l'armée est excellent ; les malades ne montent pas au-delà du $2\,{}^1/_2\ {}^0/_0$, ce qui, même en temps de paix, est une bonne moyenne. Du reste les arrangements sanitaires sont si soignés qu'on peut espérer que ce satisfaisant état se maintiendra. Le personnel sanitaire porte au bras gauche le brassard blanc avec croix rouge, comme signe de sa spécialité et de neutralité.

« Château de Grafenstein, 23 juin 1866. Les troupes

avancées hier vers la Bohême ne devaient pas passer la frontière. Un peu avant de l'atteindre, elles s'arrêtèrent et bivouaquèrent ; par conséquent elles restèrent à une petite distance de Friedland. Ce matin, au point du jour, le prince Frédéric-Charles envoya un de ses adjudants, le major Rauch, au commandant des premiers avant-postes autrichiens pour l'aviser du passage de la frontière par les troupes prussiennes dans le courant de la journée. M. de Rauch, accompagné d'un trompette et portant un drapeau blanc, comme d'habitude, fut rencontré par une patrouille de hussards Radetzky qui lui tira d'abord dessus, heureusement sans le toucher. Après reconnaissance, M. de Rauch fut mené, les yeux bandés, au commandant des avant-postes à Reichenberg, qui reçut le message, excusa beaucoup ses gens de leur malencontreuse erreur et fit reconduire le parlementaire à la limite des deux états, où il fut bientôt rejoint par les colonnes prussiennes en marche.

« Au point du jour en effet celles-ci avaient pris les armes, et cela sous une pluie diluvienne. Beaucoup d'hommes avaient déjà dû faire une bonne marche pour se rendre de leurs quartiers à la place de rassemblement. Ils n'en marchèrent pas moins avec entrain et parfait ordre, et vers 7 heures on atteignit la frontière. Le prince y était déjà, pour y voir défiler ses troupes et donner les premiers ordres en terrain ennemi sur la formation de l'avant-garde. Il se plaça vers le poteau des péages aux couleurs jaune et noire, où il fut salué par de vives acclamations de la part des soldats, surtout de ceux qui avaient déjà servi sous ses ordres ; tous entonnaient en-

suite des chants guerriers et c'est ainsi que se fit joyeusement l'entrée en Bohême.

« Cette invasion, parfaitement ordonnée, avait lieu en cinq colonnes ; la droite sur la grande route de Zittau, le centre droit sur le chemin de fer, le centre sur un chemin à gauche de la voie ferrée, le centre gauche sur la route de Friedland, la gauche sur un chemin un peu plus à l'est. Malgré ce large front l'armée aurait pu se concentrer en quelques heures. La propriété fut respectée en Bohême aussi bien qu'en Saxe.

« Le château de Grafenstein, où s'est établi ce soir le quartier-général, appartient au général Clam-Gallas ; il est situé dans une pittoresque contrée sur une colline boisée, ayant à ses pieds les ravins de la Neisse. Quant à l'ameublement le général autrichien n'en avait pas laissé de quoi satisfaire au confort de ses hôtes inattendus ; tout avait été précédemment évacué sur Vienne ; il n'y restait qu'une provision de matelas, qui fut toutefois fort utile et sur lesquels le prince et sa suite se logèrent de leur mieux.

« Deux prisonniers, deux hussards Radetzky, furent amenés ce soir ; ils étaient en patrouille et dans une escarmouche contre les hussards Magdebourg, leurs chevaux ayant été tués, ils furent capturés. Ces premiers prisonniers de guerre sont de beaux jeunes gens et à tournure vraiment militaire. Ils sont fort attristés, mais ils seront bien traités, et qui sait si la prison ne leur sauve pas la vie ?

« On ne voit de l'ennemi que des patrouilles ; mais on sent qu'il n'est pas loin, et l'on s'attend à le joindre

bientôt. La marche d'aujourd'hui était déjà, sous ce rapport, différente de celle d'hier. Le gros bagage et la colonne d'approvisionnement de réserve restent une journée en arrière, et les seules voitures accompagnant les troupes sont l'artillerie, les ambulances et quelques chars de régiments. Pour cette nuit les avant-postes sont déjà à environ 7 milles (anglais) ([1]) dans l'intérieur de la Bohême; les grand'gardes, les patrouilles, tout se prémunit avec soin contre les surprises, quoiqu'il ne soit pas probable que l'ennemi se montre en force de ce côté-ci des montagnes, qu'on franchira demain.

« Reichenberg, 24 juin. Hier au soir est arrivée la nouvelle au quartier-général de Grafenstein qu'au moment où le prince Frédéric-Charles entrait en Bohême l'armée de Benedek entrait en Silésie ([2]), dans le comté de Glatz.

« Il n'y avait pas là de motif de changer le plan d'opérations de la Ire armée, mais au contraire d'accélérer la marche. En conséquence un jour de repos ordonné pour aujourd'hui fut contremandé dans la nuit.

« Pendant toute cette nuit il avait fortement plu, et le matin ne nous apporta guère de meilleur temps; mais les troupes étaient en bonne disposition et ne s'inquiétaient pas de la pluie. L'armée s'avança en deux colonnes, la gauche par Einsiedel, la droite par Kratzau, toutes deux sur Reichenberg, tandis qu'en même temps l'armée de Herwarth de Bittenfeld, plus à droite, marchait sur Gabel. La marche à travers la montagne s'est bien faite, avec une nouvelle petite escarmouche ce

([1]) Le mille anglais (1760 yards) égale à 1610 mètres. — *L'auteur.*
([2]) Cette rumeur était erronée. — *L'auteur.*

matin, vers Kratzau, entre les hussards de Magdebourg et les hussards Radetzky. A dix heures, l'avant-garde prussienne est entrée sans coup férir à Reichenberg, et toute l'armée y est réunie ce soir. Le prince Frédéric-Charles, qui l'y avait précédée, attendait sur la place du Marché les troupes débouchant de Friedland. Cette riche ville industrielle avait l'aspect triste. C'était dimanche ; les boutiques étaient fermées, et l'on aurait cru d'abord que les habitants se cachaient au fond de leurs maisons. Mais dès que les musiques des régiments commencèrent à se faire entendre, les rues se remplirent de monde. Les soldats ne tardèrent pas à s'entendre et à lier amitié avec les bourgeois. On a raconté beaucoup d'histoires des terribles destructions auxquelles un pays est exposé de la part d'une armée d'invasion. Ici, ce ne fut certes pas le cas ; les populations autrichiennes furent traitées de la manière la plus amicale. Dans l'armée prussienne, comme dans l'armée britannique, tout ce que le soldat achète doit être scrupuleusement payé, et il n'a pas même l'idée qu'il puisse en être autrement. Ce sont bien plutôt les troupes qui, ici, furent en réalité pillées. Les marchands de tabac et les cabaretiers firent de brillantes affaires et ne négligèrent pas leurs profits de change, quand les soldats, étrangers aux papiers autrichiens, payaient en argent de Prusse.

« Ce matin même la ville était encore aux mains des Autrichiens ; depuis ce moment, toute l'armée prussienne, avec ses trains, l'a traversée, ce qui n'était pas une petite affaire, vu ses rues étroites et en pente. Il n'y eut ni accidents ni confusion, quoique les corps

dussent marcher par plusieurs rues à la fois, ce qui fait certainement honneur au coup-d'œil du quartier-maître général, M. de Stülpnagel, qui n'eut pourtant que quelques minutes pour élaborer ses dispositions de passage. La colonne venant de Friedland défila, sur la place du Marché, devant le commandant en chef, et jamais défilé ne se fit en meilleur ordre ; en tête marchait, il est vrai, le beau régiment du roi, qui porte, au lieu d'un numéro, le nom du feu roi sur ses patelettes.

« Ce soir, le quartier-général est au château de Reichenberg, autre propriété fort élégante du comte Clam-Gallas, dont les avenues sont sans cesse piétinées par les chevaux des ordonnances et des adjudants. Un officier de houlans vient d'apporter la nouvelle d'une rencontre entre un escadron de houlans de Thuringe et des hussards Radetzki. Un officier de ces derniers a été tué d'un coup de feu, ainsi que quelques soldats ; mais les Prussiens ont deux officiers et dix-sept soldats blessés.

« Deux excellentes institutions de l'armée prussienne, le télégraphe et la poste de campagne, sont promptement mises en activité à chaque halte. Aussitôt que le quartier-général a pu désigner son emplacement pour la nuit, une section télégraphique se rend sans tarder à la plus prochaine station permanente de télégraphe, et de là elle tend son fil par le plus court chemin jusqu'au bureau du commandant en chef ; ordinairement l'appareil est prêt à fonctionner à l'arrivée même du chef d'état-major. La poste de campagne, au moyen de laquelle je puis vous expédier ma correspondance depuis que j'ai passé la frontière, est également établie chaque soir au

quartier-général, avec bureaux adjoints aux corps d'armée ; elle recueille les lettres des soldats et des officiers, ainsi que les dépêches officielles, et expédie presque journellement un courrier. La poste de campagne est d'une plus grande commodité que le télégraphe ; mais ce dernier est une des plus belles applications de la science moderne à l'art de la guerre [1]. L'appareil entier est transporté sur deux voitures légères, dont l'une contient les batteries et les instruments et sert de bureau de travail au télégraphiste, et l'autre les poteaux et les fils. Les fils sont enroulés sur un tour à l'intérieur de la voiture, de manière à pouvoir se dérouler derrière la voiture en mouvement, ou bien le tour est porté sur un levier par deux hommes, de manière à pouvoir faire facilement tous les contours nécessaires. Les hommes de la section télégraphique sont en état de procéder à tous les travaux de réparation et techniques voulus. Si nous

[1] Cette institution nouvelle, qui manqua aux Prussiens et aux Autrichiens dans la campagne de Danemark, en 1864, était déjà en vigueur dès 1862 et sur une grande échelle dans les armées américaines de la guerre de sécession. L'armée du Potomac, entr'autres, sous les ordres du général Mac Clellan, pendant la campagne de la péninsule, en 1862, eut tous les soirs son quartier-général relié télégraphiquement aux corps d'armée et à Washington. Parfois les fils furent même établis jusqu'au vaisseau du général en chef, au mouillage du soir, et sur des ballons captifs lancés en reconnaissance. Quant à la poste de campagne, elle est depuis longtemps en usage dans toutes les armées, et en Amérique particulièrement ce n'est pas un courrier *presque journellement*, mais *plusieurs* courriers par jour, qui étaient régulièrement expédiés, soit par l'état-major, soit par l'office des postes, soit par les commissions sanitaire et chrétienne. *Suum cuique.* (Voir notre *Guerre de la sécession*, 3 vol. in-8°, 1866-1867, et notre *Rapport au Département militaire suisse sur la guerre d'Amérique*, 1 vol. in-8°, 1862). *L'auteur.*

réfléchissons qu'hier matin encore les Autrichiens occupaient la frontière, et qu'aujourd'hui à midi le château de Grafenstein, à cinq milles (anglais) de la station la plus voisine, est relié avec le réseau de Berlin, on comprend quels avantages une telle institution peut rendre à une armée en campagne.

« De même l'armée prussienne répare les chemins de fer derrière elle au fur et à mesure qu'elle avance. Aujourd'hui après-midi, les communications ferrées avec Berlin ont été reprises jusqu'ici, pour le service militaire, ce qui, joint au télégraphe, peut faciliter extraordinairement la rapidité des mouvements de l'armée.

« Sichrow, 26 juin. Le quartier-général de la Ire armée fit halte le 25, afin d'attendre la cavalerie qui, venant par Friedland, devait couvrir la marche des colonnes. Pendant la journée, les avant-postes seulement furent portés plus en avant, et ils ne rencontrèrent pas d'ennemis.

« La route de Reichenberg à Turnau traverse une chaîne de montagnes au-delà de laquelle se trouvent la vallée de la Haute-Neisse, puis la petite ville de Liebenau, à l'entrée d'un défilé de la route et du chemin de fer de Turnau. Celui-ci reste dans le ravin, mais la route, plus à gauche, monte sur un plateau qui domine Liebenau et ses abords.

« Hier soir, les avant-postes prussiens, formés par la division Horn, 8e du 4e corps, occupaient les crêtes de la montagne; ce matin, ils s'avancèrent sur Liebenau, faisant replier devant eux, à grande distance, une arrière-garde autrichienne, qui barricada les rues. A l'ap-

proche de Horn, celle-ci évacua la ville et se retira sur le plateau, plus en arrière, où elle mit en position de l'artillerie, couverte par de la cavalerie. Mais les Autrichiens n'étaient pas en force suffisante; ils n'avaient entr'autres point d'infanterie, et seulement, paraît-il, quatre régiments de cavalerie et deux batteries d'artillerie à cheval. Le général Horn occupa la ville, la traversa rapidement et commença l'ascension des collines, une colonne par le chemin de fer, une autre par la route, et de nombreux tirailleurs dans les bois, plus à gauche. Pendant ce temps, l'artillerie prussienne s'était mise en batterie sur les hauteurs, du côté septentrional de la vallée, et la canonnade s'ouvrit à travers la vallée, par dessus Liebenau et la division Horn, à environ 600 mètres de distance. Elle commença à 9 heures, en présence du prince Frédéric-Charles, et fut un moment très vive. Mais l'artillerie autrichienne dut se retirer devant les progrès de Horn, et aussitôt la cavalerie prussienne s'élança de l'autre côté. Bientôt huit beaux régiments de cavalerie se trouvèrent en ligne sur le plateau avec leur artillerie. La marche en avant fut continuée, ceux-ci par le plateau, Horn sur Sichrow, et fut vivement menée jusque devant le plateau de Dauba, où les pièces autrichiennes prirent de nouveau position et arrêtèrent la cavalerie prussienne. Les batteries de cette dernière commencèrent à leur tour le feu, et les Autrichiens se replièrent de nouveau dans la direction de l'Iser.

« Il est probable que, sans les barricades de Liebenau, les cavaliers prussiens se seraient emparés de cette artillerie ennemie; mais il faut reconnaître aussi que ces

barricades étaient très imparfaites et inachevées, et qu'on avait compté, pour leur confection, sans la rapidité de la division Horn, qui surmonta facilement ces obstacles.

« Retirés derrière l'Iser, les Autrichiens en coupèrent les ponts ; les Prussiens occupèrent aussitôt tous les abords de Turnau avec deux divisions, tandis que le gros de la Ire armée bivouaqua sur le plateau et qu'un détachement se porta sur Gablonz, cinq milles plus au nord-est.

» Le plateau en arrière de Liebenau avait bien changé d'aspect pendant la journée. Les champs de blé, foulés par le sabot des chevaux et les roues des canons, étaient jonchés de chevaux morts, et de gros trous se montraient dans la terre aux endroits où les obus avaient éclaté. Ces trous n'étaient pourtant pas très nombreux, car souvent les obus autrichiens s'enterrèrent sans éclater ; plusieurs d'entr'eux furent déterrés cette après-midi par les soldats; le tir des artilleurs autrichiens n'était également pas très juste. Les hussards Ziethen, dont le bel uniforme rouge attira souvent leur feu, se trouvèrent un moment sous une vive canonnade, mais quoique plus d'une cinquantaine d'obus frappât le sol tout autour d'eux, aucun de ces hussards ne fut touché.

« Le résultat du combat d'aujourd'hui n'a point enorgueilli outre mesure l'armée prussienne ; ses officiers ne méprisent point l'ennemi et reconnaissent qu'il a dû céder devant des forces supérieures. Mais les Prussiens ont aussi une grande confiance dans leur chef, dans leur fusil à aiguille, dans leur canon rayé, et cette confiance

est fondée. Ils savent que l'armée autrichienne est bonne, et ils ne négligent rien pour se procurer, par la science et l'expérience, les moyens d'en triompher.

« Château de Sichrow, 27 juin. *Combat de Podoll.* — Le chemin de fer et la route de Turnau à Münchengrætz, par la vallée de l'Iser, restent pendant environ cinq milles anglais, soit de Turnau à Podoll, sur la rive septentrionale de l'Iser; mais à Podoll, ces routes passent sur l'autre rive au moyen de deux ponts, à environ 200 mètres l'un de l'autre; celui du chemin de fer est à droite, en s'avançant sur Münchengrætz, celui de la route à gauche : le premier est en fer, le second en bois, tous deux longs d'environ cent mètres et à une dizaine de mètres au-dessus du niveau de la rivière. Trois chemins conduisent du plateau de Sichrow à la route principale de l'Iser; à l'est, un chemin joint le château de Sichrow avec la chaussée, près le village de Swierczin, à égale distance de Turnau et de Podoll; au centre, la chaussée de Liebenau, s'embranchant à mi-chemin entre Swierczin et Turnau, et à l'ouest la route de Ientschowitz, aboutissant à Podoll même.

« Hier soir, le prince Frédéric-Charles fit jeter un pont de pontons sur la rivière, un peu en aval de Turnau, et il occupa la ville sans résistance avec un petit détachement. En même temps, la division Horn marcha par le chemin de l'est, occupa le village de Swierczin et avança ses avant-postes vers Podoll. Ces derniers étaient formés par deux compagnies du 4e bataillon de chasseurs, deux bataillons du 31e de ligne et un du 71e. Les chasseurs, en tête, arrivés à 3/4 de mille du

pont de Podoll, furent accueillis par une vive fusillade, et le combat commença. Les Autrichiens, qui avaient six bataillons dans la localité, voulaient la défendre et s'opposer au passage de la rivière.

« C'était environ 8 heures du soir, et l'obscurité commençait à se faire quand les chasseurs sentirent l'ennemi. A la droite de la route, à environ $^1/_2$ mille en avant du pont, se trouve la première maison du village, grande ferme carrée avec des fenêtres sans carreaux, mais garnies de treillis de fer. Les Autrichiens avaient fortement occupé cette maison, et au fur et à mesure que leurs postes avancés se repliaient, ils se placèrent en ligne à côté de la maison et à travers la route. Quand les chasseurs prussiens apparurent, ils furent salués de salves nourries partant des fenêtres du bâtiment et des troupes réunies tout autour. La réponse des chasseurs ne se fit pas attendre, et grâce à leur fusil à aiguille, ils purent tirer trois coups avant que les Autrichiens eussent chargé leur second. Bientôt la fusillade augmenta considérablement, pour tomber ensuite à des coups isolés qui pouvaient se compter. Ce ralentissement ne dura cependant pas longtemps. Le major de Hagen, avec le 2e bataillon du 31e, alla promptement renforcer les chasseurs. La nuit était alors venue. Seulement aux éclairs et au bruit des coups de feu, et aux cris des combattants, on distinguait encore la position des troupes. On pouvait toutefois remarquer que les rapides feux du fusil à aiguille portaient de rudes coups aux lignes autrichiennes sur la route, et les joyeux hourrahs des Prussiens indiquaient

qu'ils gagnaient de plus en plus du terrain. Alors, pendant que les balles s'échangeaient toujours activement entre les fenêtres de la ferme et les champs des alentours, une pose se fit subitement dans la fusillade sur la route. Une portion des chasseurs, soutenue du 31e, fit une attaque et repoussa les Autrichiens jusqu'au village, qui en défendirent l'entrée par une barricade d'abatis rapidement improvisée.

« Le tumulte s'accrut de la complète obscurité, car la lune n'était pas encore levée; on combattait à bout portant vers la barricade; les Autrichiens se tenaient bien; on n'y voyait qu'à la lueur des détonations, et dans l'intervalle on entendait la voix des officiers excitant leurs gens et les cris des blessés. C'était trop horrible pour durer longtemps. Les Prussiens parvinrent à déloger leurs adversaires et à pénétrer dans les rues, où l'on combattit de maison en maison, de fenêtre en fenêtre. Souvent les soldats autrichiens furent si pressés dans les étroites rues, qu'il leur fut difficile de se servir de leur baguette pour charger, et qu'ils ne purent répondre aux Prussiens, qui, par l'avantage de leur meilleure arme, purent donner des salves répétées et meurtrières dans une masse presque sans défense.

« Quand les combattants s'approchèrent ainsi pas à pas de l'Iser, bon nombre de groupes autrichiens isolés furent dépassés et eurent leur retraite coupée; on se battit dans les maisons, avec tout ce qui se trouvait sous la main. Aux approches de minuit, une belle lune se leva et montra l'arrière-garde autrichienne se mettant en mesure de défendre les ponts. Des deux côtés, les

tirailleurs se répandirent le long de la rivière et s'ajustèrent à la clarté de la lune réflétant ses rayons sur l'eau. Devant les ponts même, il y eut un moment de pause pendant qu'on se ralliait, puis les feux recommencèrent de plus belle. Là tomba le major Dringalsky, commandant le bataillon du 31e, frappé de deux balles au front; un capitaine à ses côtés reçut aussi plusieurs balles dans les jambes, et beaucoup de soldats furent tués. Les Autrichiens tenaient bravement leur terrain, pendant que d'autres cherchaient à mettre le feu aux ponts : mais la supériorité des armes prussiennes reprit bientôt le dessus, puis l'on s'engagea à la bayonnette. Après un moment de mêlée, les défenseurs durent céder.

« Pendant que ce combat se développait lentement à travers les rues du village, un autre eut lieu de la même manière et avec le même résultat sur le chemin de fer. Une partie des Autrichiens, depuis l'endroit où commencèrent les premiers feux, se replia sur la croisée de la route et du chemin de fer, suivie d'un détachement prussien; longtemps on se tint là en échec réciproquement, mais finalement le fusil à aiguille triompha encore, et les Autrichiens tombèrent dans la proportion de six contre un Prussien. Le pont du chemin de fer ne fut pas coupé; des rails et traverses seulement en furent enlevés par les troupes en retraite, de manière à le rendre infranchissable aux trains.

« Les Prussiens suivirent les Autrichiens au-delà des ponts, en les pressant fortement, jusque devant une maison en construction sur la chaussée, à un quart de mille des ponts. Là, les Autrichiens avaient de rechef

pris position, et un nouveau combat s'engagea. Ce ne fut pas pour longtemps ; après avoir rallié quelques traînards, ils se retirèrent tristement et sans être plus inquiétés dans la direction de Münchengrætz.

« Ainsi se termina un combat (dit combat de nuit de Podoll) où des deux côtés se montrèrent une grande bravoure et beaucoup de ténacité. Les Prussiens y furent complétement victorieux, car, lorsque se termina le combat, à 4 heures du matin, il ne restait aucun Autrichien, sauf les blessés et les prisonniers, à moins de trois milles au-delà des ponts de Podoll. Aucune artillerie ne fut engagée de part ni d'autre; ce fut un combat uniquement d'infanterie, et les Prussiens, plus nombreux du reste, y obtinrent l'avantage surtout par la supériorité de leur armement; non-seulement parce qu'ils tirèrent plus vite, mais parce que leurs coups portèrent mieux dans la mêlée. Cela se conçoit facilement. Un soldat, avec tel fusil ordinaire, est obligé d'avoir l'arme haute pour amorcer; souvent, dans la précipitation, il néglige d'abaisser suffisamment son arme pour tirer, et la balle passe par dessus l'ennemi. Avec le fusil se chargeant par la culasse, l'homme a son arme abaissée pour charger, les coups qui partent hâtivement et sans encrosser portent encore, quoique bas, et l'on en eut la preuve par le grand nombre d'Autrichiens blessés dans les jambes.

« Aujourd'hui, la route de Podoll se couvrit de chars d'ambulance et d'hôpital emportant les blessés. Chaque maison sur le chemin, et tout le petit village de Swierczin entr'autres, se transformèrent en ambulance. Le

corps d'infirmiers, un des plus utiles d'une armée, se trouva promptement à l'œuvre. Ces braves gens suivaient les combattants pas à pas, au péril de leur vie, pour ramasser amis et ennemis sur la route et les conduire prudemment en arrière, où les médecins les pansaient sans distinction de drapeau. Non-seulement les infirmiers, mais aussi des soldats pouvant se dispenser de leur service, s'empressaient à ces soins et portaient même de l'eau aux prisonniers.

« La grande dévastation du village témoigne de l'acharnement de la lutte ; des sacs, des schakos, des habits autrichiens sont répandus partout. Des chevaux morts gisent dans les fossés de la route ; les arbres qui ont servi aux barricades sont encore sur le chemin criblés de balles. Les maisons sont abandonnées des habitants, les poutres des toits arrachées pour barricader les portes et les fenêtres. Vers la rivière, on voit des monceaux d'uniformes, et quand on s'approche on reconnaît des cadavres entassés de soldats. Ici, on voit des groupes de deux ou trois ; là, un seul, étendu sur le dos ; plus loin, de nouveaux tas plus ou moins mélangés. A une place, vers le chemin de fer, gisent trois uniformes prussiens autour de dix-neuf cadavres autrichiens, cruel trophée de la supériorité du fusil à aiguille.

« Environ 500 prisonniers autrichiens ont été dirigés ce matin sur le quartier-général ; les pertes sont grandes en morts et en blessés. Les Prussiens ont perdu deux officiers tués et sept à huit blessés ; les médecins disent que la proportion des blessés est de cinq Autrichiens pour un Prussien. Ainsi l'ambulance s'accorde avec le champ

de bataille pour proclamer les terribles effets du fusil à aiguille.

« Aujourd'hui, le quartier-général a fait halte ici ; il n'y a pas même eu d'engagements de tirailleurs, et les Autrichiens paraissent être en complète retraite. Pendant que j'écris ces lignes, une fumée blanche s'élève derrière les forêts de sapins qui longent l'Iser, et j'apprends que c'est le pont de Mohelnitz, à environ 5 milles en dessous de Podoll, qui a été incendié, afin d'empêcher la poursuite.

« Münchengrætz, 28 juin. *Combat de Münchengrætz.* — Le prince Frédéric-Charles s'arrêta le 27 au château de Sichrow, où il prit ses dispositions pour continuer la marche en avant. La 7e division avait occupé Turnau, où les pionniers avaient établi, le 26, un pont de pontons sur l'Iser, pour remplacer celui détruit par la cavalerie autrichienne. La 8e division, sous le général Horn, occupa le village et les ponts de Podoll ; la 6e division, sous le général Manstein, se porta en avant pour appuyer Horn. L'armée principale resta, pour le moment, sur le plateau de Sichrow, et l'armée de l'Elbe s'empara, après un vif combat, de la localité de Hünerwasser.

« La route et la voie ferrée menant de Turnau à Jungbunzlau croisent l'Iser près l'une de l'autre au village de Podoll, et courent ensuite sur le côté sud de la rivière et parallèlement à celle-ci jusqu'à environ 3 milles en dessous de Münchengrätz. Les montagnes du plateau de Sichrow courent au sud derrière Podoll et là descendent à pic sur l'Iser, qu'elles encadrent du côté du nord. De l'autre côté de la vallée les montagnes s'élèvent en gradins

jusqu'à une hauteur d'environ 500 pieds, le Muskeyberg, qui borde sur une longueur d'un mille la route de Podoll à Münchengrätz et s'abaisse ensuite vers le village de Bosin sur la route de Münchengrätz à Unter-Bautzen. Du côté de la rivière le Muskeyberg présente des escarpements rocheux ayant à leur pied un terrain saillant d'éboulements qui serait praticable aux troupes sans les parois les dominant. Ce saillant est couvert de sapins, tandis que le sommet de la montagne forme un plateau de prairies marécageuses entouré d'une ceinture de hauts sapins d'une centaine de pas de largeur. A l'endroit où les crêtes tournent en arrière vers Bosin s'élève une cime dominante et déboisée. Droit en face de ce point culminant du Muskeyberg et tout près de la rivière, mais encore sur le côté sud, se dresse une autre crête isolée, appelée le Kazkowberg, longue de près de 500 mètres et perpendiculaire au cours d'eau. La distance entre les deux cimes du Muskeyberg et du Kazkowberg est d'environ deux milles, et dans la vallée entre deux passent la route et le chemin de fer de Podoll à Münchengrätz. Cette vallée est plane et d'un sol riche en vergers et champs de toute espèce. Peu de haies séparent les propriétés, mais des fossés et des petits ruisseaux y sont peu propices à la cavalerie. Si des ponts de Podoll on regarde vers le bas de la vallée, on voit le Muskeyberg à sa gauche, le Kazkowberg à droite ; entre les deux on aperçoit dans le lointain le château et les tours de Münchengrätz ; mais la vue ultérieure est masquée par une chaîne de collines verdoyantes, aux abords de la rivière entre Bukofen et Bosin.

« Les Autrichiens avaient établi sur le Kazkowberg une redoute et une batterie pour 8 pièces, battant surtout la route de Podoll, mais ils n'eurent pas le temps d'y mettre du canon. Leur position était si favorable que le commandant en chef prussien s'attendait à devoir y livrer une grande bataille et s'y apprêta. Il calcula que s'il avait l'air de s'avancer insoucieusement sur les deux routes, les Autrichiens l'attendraient tranquillement dans leurs positions des crêtes, et que si, pendant ce temps, il tournait celles-ci, il pourrait capturer les défenseurs, surtout ceux du Kazkowberg. A cet effet la 7e division fut dirigée de Turnau par un chemin latéral, sur la route de Podoll à Sabotka, au pied du Muskeyberg, du côté du sud, et particulièrement vers le petit lac de Zdiar. La 7e division devait ensuite gravir les pentes adoucies de la montagne, se dirigeant sur Fürstenbruck et Bosin, ce qui fait qu'elle prendrait à revers la position autrichienne. Sur le côté droit de l'Iser, opèrerait le général Herwarth, s'avançant de Hünerwasser directement contre Münchengrätz. Il franchirait la rivière et occuperait la ville, en même temps qu'une de ses divisions, détachée à gauche par Mohelnitz, prendrait à revers la position de Kazkowberg. Les divisions Horn et Manstein devaient s'avancer par la route de Podoll, avec de fortes réserves massées derrière elles. Une division d'infanterie à leur droite devait passer par Hüberlow, pour menacer de front le Kazkowberg, tandis qu'un détachement de cavalerie entretiendrait les communications avec les divisions de Herwarth sur la droite de la rivière. Enfin un fort détachement de cavalerie tournerait toute la position plus

à gauche, en se portant de Turnau dans la direction de Gitschin (en bohême Jcin) et de Josephstadt.

« Vers 8 heures du matin arrriva vers les ponts de Podoll, le prince Frédéric-Charles, avec son chef d'état-major, général Voigtz-Rhetz, et le quartier-maître général Stülpnagel, et aussitôt qu'on eut entendu la canonnade vers Münchengrätz, signal de l'attaque de Herwarth, les chasseurs d'avant-garde de Horn franchirent les ponts de Podoll, et l'état-major alla se placer sur une colline du côté septentrional de la rivière, d'où l'on pouvait suivre toute l'action qui allait se passer.

« Aucun nuage n'obscurcissait le ciel, et le soleil dardait à son aise ses brûlants rayons. De fortes masses de poussière s'élevaient sur la grande route, marquant la marche du gros des colonnes, tandis qu'en avant s'étendait dans les hauts blés la chaîne ondulée des tirailleurs, mêlée à de fortes patrouilles de cavalerie suivies de leurs soutiens. C'était un beau coup d'œil de suivre les mouvements de cette longue ligne de tirailleurs traversant toute la vallée en fouillant tous les recoins, avec les houlans aux fanions noir et blanc sur leurs flancs, et les grosses masses les suivant au centre sur la route.

« Mais bientôt l'attention se porta sur Münchengrätz, où les progrès de Herwarth pouvaient s'apprécier par la fumée des pièces. On la voyait se rapprocher de plus en plus de la ville. Une masse de fumée noire près de la ville annonça bientôt que les Autrichiens s'étaient repliés sur la rive gauche en brûlant le pont. Le combat cessa alors pendant un quart d'heure, après quoi il reprit et l'on vit et entendit une violente explosion ; un caisson

de munitions des Autrichiens sautait en l'air. Leur canonnade cessa, tandis que celle de Herwarth redoubla, indiquant que celui-ci était en train de jeter un pont, puis de passer sur l'autre rive. Les Autrichiens ne se replièrent pourtant pas beaucoup, et établirent leurs batteries sur la route de Fürstenbrück. Bientôt la canonnade cessa dans cette direction, comme si Herwarth avait fait halte.

« L'aspect du Muskeyberg, de l'endroit où était l'état-major prussien, est remarquablement beau. Mais ce n'était ni ses parois de rocher ni les Prussiens s'avançant dans la plaine que regardait si attentivement de sa lunette le général Voigtz-Rhetz. Il observait sur la cime du Muskeyberg un groupe qui paraissait être un général avec son état-major, et il souriait tranquillement en pensant comme il serait bien pris dans le filet qui venait d'être tendu. Les têtes de colonnes prussiennes avaient déjà passé la montagne et s'avançaient droit sur Münchengrätz, et la fumée s'élevant des sapins du Muskeyberg indiquait qu'elles étaient battues par l'artillerie autrichienne. La batterie de la crête ne parut pas avoir plus de quatre pièces, qui tirèrent d'abord lentement et firent peu de mal. Leurs obus, venant d'une telle élévation, s'enfonçaient en terre sans ricocher; mais ils étaient bien pointés et tempés, et ils touchèrent plusieurs hommes. Voyant cela les troupes prussiennes quittèrent la route et se déployèrent dans les champs ; les voitures se mirent à couvert çà et là, isolément. Quatre batteries prussiennes ouvrirent aussi leur feu, mais sans aucun succès, les canons autrichiens étant trop haut et trop

bien protégés. En conséquence elles reçurent l'ordre de suspendre le feu, les pièces autrichiennes inquiétant du reste assez peu les troupes en marche, et un autre moyen fut avisé contre elles. Un escadron de houlans fut rapidement porté sous les parois de rochers, où il était à l'abri de l'artillerie du plateau, et de là dirigé sur un étroit chemin tendant de Bosin à la crête. Une brigade d'infanterie suivit ce mouvement. Mais avant que ce plan pût être exécuté, on entendit la 7e division arrivant et s'engageant de l'autre côté du Muskeyberg ; la batterie autrichienne amena promptement l'avant-train et se retira. Elle put échapper à la division Franseky, mais ses soutiens d'infanterie, environ 600 hommes, furent capturés.

« Pendant que la 7e division se trouvait engagée derrière le Muskeyberg, une batterie autrichienne de 4 pièces prit une position plus en arrière, sur la hauteur entre Bosin et Weseley, et ouvrit son feu sur les colonnes prussiennes de nouveau en marche dans la plaine. Mais Franseky se porta contre cette batterie, l'enfila de la sienne et la força à se retirer. Il s'avança ensuite sur la route entre Münchengrätz et Bosin, et attaqua ce dernier endroit, étant rejoint à ce moment par Herwarth s'avançant à son tour de Münchengrätz. La première salve de l'artillerie de Franseky mit le village en flammes, et après une vive escarmouche les Autrichiens s'en retirèrent sur Fürstenbrück, laissant 200 prisonniers. Un peu auparavant Herwarth leur en avait déjà enlevé autant.

« Ces soldats Autrichiens appartenaient pour la plupart à des régiments italiens, qui ne montraient aucun plaisir particulier à cette guerre. Vingt-cinq d'entr'eux se ren-

dirent entr'autres sans résistance au lieutenant Bulow, adjudant du prince Frédéric-Charles, qui se mit, pour les capturer, à la tête d'une douzaine de soldats du train.

« Les Autrichiens n'essayèrent pas de tenir le Kazkowberg. Les seuls points qu'ils défendirent furent le Muskeyberg, Münchengrätz et Bosin. On ne sait pas encore à combien monte leur perte ; le fait est qu'il y a déjà un millier de prisonniers entre les mains des Prussiens. Ceux-ci ne perdirent qu'une centaine d'hommes.

« Le quartier-général se trouve ici. La plupart des habitants se sont enfuis, et l'armée doit faire promptement arriver ses colonnes d'approvisionnement, car il n'y a rien à se procurer dans le village, même à prix d'argent. Aussi et vu la nécessité il fut permis aux soldats de se procurer tous les comestibles de la localité, mais il s'en trouva fort peu. L'armée autrichienne avait passé ici la nuit précédente, et son système d'intendance paraît avoir été aussi misérable qu'en 1859. Des prisonniers racontent qu'ils n'ont rien eu à manger depuis deux jours et ils prient qu'on leur donne un morceau de pain. Malheusement les Prussiens en sont eux-mêmes très à court. Les ambulances autrichiennes ne sont également pas ce qu'elles devraient être ; ainsi 26 blessés autrichiens furent trouvés hier dans une maison, étendus sur le sol ensanglanté, sans soins ni pansements, n'ayant rien mangé depuis 48 heures, ni personne avec eux. Découverts accidentellement par un officier d'état-major prussien, ils ont été conduits aussitôt aux ambulances prussiennes. Des réquisitions durent être faites aux magistrats de Münchengrätz pour les effets de literie et de panse-

ment, et il fallut la menace pour triompher de leur mauvaise volonté.

« Les troupes prussiennes sont très fatiguées ; elles ont combattu toute la journée et fait en même temps une bonne marche sur un terrain montagneux. L'eau est rare et les soldats souffrirent de la soif. Malgré cela ils marchèrent et il y eut peu de traînards. Quelques-uns cependant restèrent sans connaissance sur le bord de la route, jusqu'à ce que les infirmiers arrivassent et les ranimassent de leurs gourdes.

« L'armée du prince Frédéric-Charles est maintenant concentrée autour de Münchengrätz ; deux divisions sont à Bosin. Une forte aile gauche est à Zchrow, avec avant-postes contre Sobotka. »

Nous devons quitter ici l'attrayant récit du capitaine Hozier, pour reprendre le cours habituel de notre narration, et entr'autres pour nous occuper un moment des Autrichiens plus spécialement.

Le général Clam-Gallas s'était borné jusqu'ici, comme on l'a vu, à une pure défensive et cela avec une faible portion de ses forces qui devaient se replier sur les réserves plus en arrière et sur le gros de l'armée. A Liebenau il n'y avait eu qu'un duel d'artillerie à grande distance et une retraite soutenue un peu plus tard par la cavalerie ; à Podoll une seule brigade d'infanterie, Poschacker ou brigade de fer, avait essayé de reprendre la ligne de l'Iser, puis avait dû se borner, d'après des ordres supérieurs, à combattre en arrière-garde. Enfin à Münchengrätz trois brigades autrichiennes, avec deux ré-

giments et une batterie, n'avaient dû aussi que couvrir la retraite sur Gitschin et Josephstadt. Après avoir cédé la ligne de l'Iser et Münchengrätz, Clam-Gallas se replia sur Gitschin, où il avait fait rapidement préparer une position de réserve, et où il comptait cette fois livrer une affaire plus chaude.

La contrée de Gitschin se prêtait bien à un tel rôle. Une crête de collines se développe en avant de la ville, d'où l'on peut battre avantageusement tous les abords et principalement les deux principales routes venant de la vallée de l'Iser, celle au nord, de Turnau par Revensko et Libun, celle au sud par Sobotka. Clam-Gallas établit son artillerie sur ces hauteurs couvrant son centre à Brada ; sa droite en avant d'Eisenstadt contre la route de Turnau ; sa gauche sur les collines de Lochow contre la route de Sobotka ; ses réserves immédiatement en avant de Gitschin. Ses avant-postes à des défilés vers les ravins de Libun et vers les bois de Sobotka. Le 28 après midi les positions indiquées étaient convenablement occupées par les troupes, prêtes cette fois à commencer sérieusement la lutte.

De leur côté les Prussiens se mirent en marche, le 28, de l'Iser sur Gitschin en trois colonnes. La droite, Herwarth, par la route de Münchengrätz, Ober-Bautzen et Sobotka resterait un peu en arrière, avec les divisions du 4e corps, qui avaient constamment eu l'avant-garde jusqu'ici. Le centre, formé par le corps du général Schmidt, appelé en avant, marcha de Podoll par Sobotka, la 3e division, Werder, en tête. La gauche, 3e corps, marcha de Turnau par Revensko, avec la 5e divi-

sion, Tümpling, en tête. Le 28 au soir les avant-gardes prussiennes délogèrent les avant-postes autrichiens du défilé de Podkost, après un vif combat, et la marche en avant se continua le 29 en même temps sur les deux routes.

Ce fut sur la droite de la position que le combat s'ouvrit en premier lieu. Vers Libun l'avant-garde de Tümpling fut reçue et refoulée par un feu meurtrier d'artillerie et de tirailleurs. Elle se mit à l'abri, puis se dirigea à gauche par un ravin sur Zames et Dileck, pour tourner la position, pendant que son artillerie engageait un duel inégal avec les batteries autrichiennes. Le 48e régiment parvint à s'emparer de Dileck et à refouler l'ennemi sur Eisenstadt. Celui-ci revint néanmoins à la charge, ce qui donna lieu à de vifs engagements autour de Dileck; la décision resta en suspens, tandis que le reste de la division Tümpling, le 18e régiment en tête, s'avançait toujours par la route et par les hauteurs sur Brada. Là de rudes mêlées eurent aussi lieu sans résultat décisif.

Plus à droite, de l'autre côté des crêtes, la lutte grondait plus fort encore; la 3e division prussienne y avait engagé une action indépendante de l'autre. La 1re brigade attaqua les positions d'Annaberg, tenues par les Saxons, et elle livra deux assauts infructueux. Revenant à la charge après cela, elle réussit à s'en emparer, grâce à un mouvement tournant à gauche du 2e régiment, qui se logea sur les hauteurs de Lochow, où il fit sa jonction avec les chasseurs de la division Tümpling. Les hauteurs de Rachow furent ensuite enlevées, et le gros de la division s'avança en bon ordre sur Wohawetz. La résis-

tance des Autrichiens et des Saxons fut tenace, mais enfin ils furent obligés de plier. Clam-Gallas se voyant débordé sur ses deux ailes, à Dileck et à Wohawetz, donna l'ordre de la retraite au-delà de Gitschin, et il laissa aux Saxons l'honorable soin de rester en arrière-garde dans cette ville. Ceux-ci se reformèrent en bon ordre, et leur excellente contenance arrêta quelque temps leurs adversaires.

La nuit était venue dans ces entrefaites, et l'on crut un moment que le combat s'arrêterait devant Gitschin. Mais le prince Frédéric-Charles avait formellement prescrit de prendre les bivouacs à Gitschin ; d'ailleurs les divisions prussiennes, jalouses de rivaliser avec celles du 4e corps, voulaient aussi leur combat de nuit, comme à Podoll, dont l'expérience avait été heureuse.

Aussi, vers 10 heures du soir, la lutte recommença. Les deux divisions Werder et Tümpling, suivies des réserves, attaquèrent la ville, que les Saxons défendirent avec la plus grande bravoure et où s'engagèrent des affaires de rues et de maisons dans le genre de celles de Podoll. L'obscurité y amena les mêmes désordres ; les troupes amies s'y tirèrent les unes sur les autres, et les Saxons particulièrement furent victimes d'un cruel incident.

Pendant qu'ils étaient vivement engagés contre deux régiments prussiens, un bataillon autrichien, venant à leur aide, fut trompé par leur uniforme assez semblable à celui des Prussiens, et leur tira dessus. Les Saxons répondirent d'abord à ce feu, puis, voyant l'erreur, ils sonnèrent tous leurs signaux et agitèrent leurs shakos et tous les linges blancs à leur disposition pour se faire re-

connaître de leurs alliés ; le feu s'arrêta pendant quelques minutes ; on se reconnut et se rallia. Mais de leur côté les Prussiens, prenant les susdits signaux pour des prières de reddition, avaient cessé leurs feux et s'étaient avancés de confiance. Les Saxons, qui ne l'entendaient point ainsi, rouvrirent la lutte ; une effroyable mêlée s'en suivit, dans laquelle un grand nombre de Saxons isolés furent impitoyablement égorgés par les Prussiens, en représaille du prétendu guet-apens. Ce lugubre mélodrame, auquel les habitants se mêlèrent encore en défendant leurs maisons, dura jusqu'au matin du 30, et à ce moment les Prussiens se trouvèrent en possession complète de la ville.

Clam-Gallas était en pleine retraite sur Josephstadt. Un peu avant le commencement de l'action, et au moment où il espérait voir arriver du renfort pour une bataille décisive, il avait au contraire reçu l'ordre de Benedek de se replier au plus tôt sur l'armée principale. Ses dispositions en vue d'une action générale avaient dû être promptement transformées en simple affaire d'arrière-garde ; de là, ainsi que de l'énergique offensive des divisions prussiennes, des pertes graves dans sa retraite, par suite de la trop grande extension de ses ailes et de leur difficulté à se replier par Gitschin.

Les Autrichiens perdirent à ce combat environ 4 mille hommes, dont 2 mille prisonniers. Parmi ceux-ci se trouvèrent, comme à Münchengrätz, bon nombre d'Italiens, qui ne se firent pas prier pour quitter un drapeau qui, dans ces circonstances, était l'ennemi de leur pays. Les Prussiens perdirent environ 2 mille hommes.

Ce jour même une portion de la cavalerie du prince Frédéric-Charles, lancée plus à gauche, avait fait sa jonction avec les flanqueurs de droite de l'armée du prince royal, et c'étaient les progrès de cette armée, au prix de meurtriers combats, il est vrai, qui avaient forcé Benedek à rappeler Clam-Gallas à lui, au lieu d'aller à son aide.

Il est donc temps que nous examinions aussi les opérations de la IIe armée prussienne, avant de passer aux importants événements dont, sur le succès de Gitschin, les armées Ire et de l'Elbe prirent l'initiative.



CHAPITRE XII.

Débouché de la IIe armée prussienne en Bohême. — Combats de Trautenau et de Nachod (27 juin); de Sohr et de Skalitz (28), de Kœniginhof et de Schweinschædel (29).

Conformément au plan général la IIe armée prussienne, en Silésie, s'ébranla, dès le 22, pour opérer d'abord un mouvement préparatoire et entrer en pays ennemi le 26 seulement, c'est-à-dire quand les deux autres armées auraient eu le temps de prendre un peu d'avance.

Auparavant d'autres mouvements préparatoires et digressions avaient été ordonnés pour détourner l'attention de l'ennemi des points réels de passage.

Ce fut à l'extrême gauche de l'armée, au 6e corps et aux détachements des généraux Knobelsdorf et Stohlberg, qu'incomba surtout cette tâche, dont nous dirons tout d'abord quelques mots, autant par respect pour l'ordre chronologique que pour en élaguer le récit des affaires plus marquantes des colonnes principales. Celles-ci d'ailleurs furent en réalité favorisées, on le verra, par les diversions en question.

Dans la Haute-Silésie le général Knobelsdorf avait sa petite troupe aux environs de Ratibor; elle comprenait

3 bataillons de ligne, 5 bataillons de landwehr, un régiment de cavalerie de ligne et une batterie.

Le général Stohlberg n'avait que de la landwehr, au nombre de 8 bataillons, 8 escadrons et une batterie, et son gros se tenait concentré aux environs de Nicolaï.

De ces deux points ces corps commencèrent des expéditions sur la frontière, dès le 18 juin ; elles consistèrent surtout en nombreuses escarmouches avec les avant-postes de la brigade autrichienne Trentinaglia, et en destructions plus nombreuses encore de viaducs, de rails, de ponts et de télégraphes aux environs d'Oderberg, d'Oswiccin, de Pilgramsdorf, de Mislowitz. Des partis autrichiens passèrent à leur tour la frontière et rendirent le réciproque. De part et d'autre de pauvres villages se virent incendiés et beaucoup d'inutiles dégâts furent commis. Le 27 juin il se livra une action plus chaude. Le général Stohlberg, avec 4 à 5 mille hommes de landwehr, alla attaquer et incendier la gare d'Oswiccin ; il réussit dans son œuvre de destruction, mais au moment où il la terminait des renforts autrichiens arrivèrent, l'attaquèrent à son tour et le dispersèrent en lui infligeant une perte de 4 à 500 hommes, dont 300 prisonniers.

Plus près du gros de la IIe armée, le 6e corps, Mutius, qui en tenait la gauche immédiate, commença, le 22 juin, des démonstrations chargées de diriger la vigilance des Autrichiens sur la route de Neisse à Olmütz. Des détachements du 6e corps se répandirent bruyamment sur la frontière à l'est du comté de Glatz, et la franchirent en plusieurs points, entr'autres à Friedberg et à Freiwaldau.

Dès le lendemain les quatre corps d'armée commencèrent un mouvement de concentratian vers la frontière de Bohême, à savoir : le 1er corps, Bonin, vers Landshut, avec avant-garde à Liebau ; la garde, prince Wurtemberg, un peu plus en arrière et à gauche vers Münsterberg, avec avant-garde à Frankenstein et à Silberberg ; le 5e corps, Steinmetz, vers Ottmachau, l'avant-garde à Glatz et Lewin ; le 6e corps, Mutius, à Zuckmantel.

Le quartier général vint de Neisse à Ottmachau.

De là les corps, le 27 au matin, déboucheraient en Bohême comme suit :

Le 1er corps à droite par la route de Landshut et de Liebau sur Trautenau.

La garde, plus à gauche, formerait le centre et irait de Wünschelburg sur Braunau, puis sur Eipel ; la division de cavalerie marcherait sur ses traces.

A gauche le 5e corps, suivi du 6e en réserve, irait de Glatz sur Reinerz, Nachod et Skalitz.

Les deux passages difficiles seraient ceux de Trautenau et de Nachod. Une fois arrivées là, les deux ailes se relieraient par le moyen de la garde ; le reste déboucherait peu à peu, et toute l'armée réunie s'avancerait contre le chemin de fer Turnau-Josephstadt, en cherchant à se joindre aux deux autres armées prussiennes plus à droite.

Pour faciliter l'exécution du plan, l'aile droite prendrait un peu d'avance sur l'aile gauche, vu que celle-ci avait la tâche la plus lourde, soit par la nature du long et étroit défilé de Nachod, soit par les masses ennemies qui se trouvaient dans le voisinage en nombre plus considérable.

Celles-ci achevaient la marche indiquée ci-dessus (page 304), et en outre elles venaient de commencer, après plusieurs ordres et contr'ordres, un mouvement général pour s'approcher un peu plus de la frontière silésienne.

Benedek avait toujours, paraît-il, l'intention d'agir offensivement dans cette direction, comme sembleraient le prouver des proclamations aux habitants de la Silésie trouvées sur le cadavre d'officiers prussiens tués dans les combats dont nous allons parler. Mais prévenu par l'initiative de la IIe armée, il pensa n'avoir à modifier son programme que par l'adjonction d'un ou deux premiers combats d'avant-garde en défensive, après lesquels il suivrait les Prussiens en retraite jusque dans leurs précédents quartiers.

Ses forces étaient réparties en somme de manière à satisfaire à ces exigences, par peu qu'il mît ensuite quelque activité à les masser.

En première ligne se trouvaient à droite le 6e corps, Ramming, en route sur Opokna et de là sur les environs de Skalitz, pour veiller, avec la division de cavalerie du prince de Solms, au débouché de Nachod; à gauche le 10e corps, Gablenz, se portant aux environs de Pilnikau, avec avant-garde au défilé de Trautenau.

Derrière ces deux corps se formaient en réserve immédiate le 8e, archiduc Léopold, vers Jaromierz et Josephstadt; le 4e, Festetics, vers Königinhof; le 3e, archiduc Ernest, vers Milletin.

En réserve générale le 2e corps, Thun, entre Josephstadt et Königgrätz.

La réserve d'artillerie se massait vers Gross-Bürglitz; mais elle avait encore beaucoup de voitures de guerre en arrière.

Le quartier-général ne devait pas tarder à s'avancer de Josephstadt à Dubenetz.

Par cette dislocation presque tous les corps disposaient de voies ferrées, et le tout se trouvait par conséquent dans des conditions convenables de mobilité et de facilité de concentration.

On se rappelle que le 1er corps, renforcé de l'armée saxonne, était alors sur l'extrême gauche, vers l'Iser, aussi en communication ferrée avec le reste, et faisant face aux deux autres armées ennemies.

Le 26 juin les avant-gardes prussiennes des trois colonnes de la IIe armée se massèrent sur l'extrême frontière de leur rayon, soit à Liebau, à Wünchelburg, à Lewin, et dans la nuit suivante elles franchirent la limite des deux états. Elles ne rencontrèrent tout d'abord pas plus d'opposition que n'en avaient trouvé les deux autres armées. Au début la marche ressembla à celle que nous avons déjà esquissée. Nulle part de coupure de route, ni d'abatis, ni de postes de tireurs, quoique en maints endroits le terrain y invitât tout naturellement.

Ce ne fut qu'à l'approche des débouchés même, vers Trautenau et vers Nachod, que les patrouilles autrichiennes se montrèrent en force et que commença la résistance. Celle-ci, il est vrai, amena tout de suite des actions beaucoup plus chaudes que sur l'Iser, et, pour les mentionner, nous commencerons par la droite prussienne.

Le corps du général Bonin, parti de bonne heure de

Liebau, traversa sans s'arrêter Goldenölse et arriva à neuf heures du matin devant Trautenau, dont les abords furent occupés sans coup-férir, et où l'on fit halte. Une reconnaissance préalable, et des rapports de bourgeois interrogés laissèrent croire que la ville était évacuée par les Autrichiens; les fourriers y entrèrent les premiers pour faire les logements, avec l'avant-garde s'avançant aussi de confiance. Mais une fois dans les rues, et particulièrement sur la place du marché, une grêle de balles s'abattit des toits et des fenêtres sur les têtes des colonnes prussiennes, et les refoula en grand désordre. C'étaient les tirailleurs de la brigade autrichienne Mondel, avant-garde du corps de Gablenz, qui se révélait ainsi. Leur adroite embuscade avait un plein succès. Les habitants de Trautenau, paraît-il, s'y prêtèrent volontiers et aidèrent même les défenseurs. Les Prussiens durent s'arrêter quelques instants pour se reformer, et ils firent avancer les pionniers. Ceux-ci, travaillant de la hache, enfoncèrent les portes, ouvrirent des issues de divers côtés; la ville fut entourée, envahie, et un vif combat de rues et de maisons s'y engagea, dans lequel les assaillants vengèrent leur surprise par de dures représailles contre les habitants et les habitations. Dans plusieurs maisons prises d'assaut par eux tout le monde fut impitoyablement massacré, sans distinction d'âge ni de sexe.

Pendant ces horribles scènes le gros de la brigade Mondel avait pris position à un kilomètre en arrière de la ville, vers la colline de la chapelle; là elle fut bientôt attaquée par deux colonnes prussiennes ayant tourné la ville. Un premier assaut fut vigoureusement repoussé;

un second en forces plus considérables réussit ; les Autrichiens se replièrent sur une crête plus en arrière, dans la direction de Hohenbrück, tout en continuant un feu vigoureux d'arrière-garde. Un nouveau combat s'engagea à Hohenbrück, qui eut la même issue ; les Autrichiens en furent délogés et rejetés vers Kaltenhof. Dans ces diverses affaires, où les tirailleurs prussiens eurent l'occasion d'expérimenter la supériorité de leur fusil, il se produisit aussi une vive rencontre de cavalerie entre les dragons prussiens de Lithuanie et les dragons autrichiens Windischgrätz ; après une vigoureuse mêlée, ceux-ci durent céder le terrain ; il est vrai que leur rôle de soutien d'arrière-garde n'était pas, à ce moment, de tenir à outrance.

Le général Bonin avait pu, par ce premier succès, traverser la ville de Trautenau avec le gros de son corps, mais en devant y laisser une forte réserve pour la protection de ses voitures, soit à cause de l'importance de ce défilé en cas de retraite, soit contre les dispositions hostiles des habitants. Vers trois heures il considérait le combat comme terminé ; et, tandis que son avant-garde tenait toujours l'ennemi de près aux environs de Kaltendorf et de Weigensdorf, il fit former le gros de ses troupes un peu plus en arrière pour la halte, car un peu de repos était urgent.

A ce moment il reçut un officier d'état-major de la garde, accourant à lui pour avoir des renseignements sur la canonnade entendue de loin et lui offrir l'aide de la 1re division de la garde, qui avait heureusement débouché plus à gauche par Braunau et se trouvait aux

environs de Qualisch. Bonin, tout en remerciant vivement la garde de son offre courtoise, ne crut pas avoir besoin de cet aide et le refusa, afin de ne pas désorganiser l'itinéraire général des corps. Il y a d'ailleurs en Prusse, comme en d'autres pays, une certaine jalousie contre le corps privilégié de la garde, et l'on tient autant que possible à montrer qu'on peut se passer de lui.

Dans le cas particulier le louable amour-propre du général Bonin fut assez mal avisé. A peine l'officier d'état-major de Hiller venait-il de repartir vers son corps, que la fusillade reprit de plus belle à l'avant-garde. La brigade Möndel, renforcée d'une autre brigade, avait fait un mouvement en avant, et derrière celles-ci s'avançait le reste du 10e corps. Gablenz, des environs de Pilnikau, l'avait promptement mis en mouvement à l'annonce de l'arrivée de l'ennemi, et vers 5 heures il attaqua les Prussiens en avant de Trautenau. Soixante pièces, mises en batterie sur les hauteurs de Kaltendorf, battirent avantageusement les troupes de Bonin, déjà exténuées d'une première marche aussi prolongée et aussi âpre. Après une vive mais impuissante fusillade, l'avant-garde prussienne, quoique successivement renforcée de trois régiments, dut céder son terrain aux brigades autrichiennes, qui continuèrent leur progrès. Vu l'état de ses troupes et le danger de livrer une bataille avec le défilé de Trautenau à dos, le général Bonin ordonna la retraite vers la montagne. La réserve, à Trautenau, fit volte face et rétrograda ; les corps traversèrent successivement la ville et les alentours, couverts par les 3e et 43e régiments en arrière-garde et serrés de près par les

Autrichiens, qui les reconduisirent de leurs tirailleurs jusque devant Goldenölse. Là et à Schönberg, les Prussiens rejoignirent la division de cavalerie, et ils s'arrêtèrent sans être plus inquiétés. Gablenz fit tenir Trautenau par son avant-garde et prit ses bivouacs vers Neu-Rognitz.

La journée avait été rude pour le premier corps prussien, qui en moyenne avait parcouru un espace d'une quarantaine de kilomètres en chemin de montagne, dont le quart toujours en combattant, et cela par une chaleur suffocante. Ses pertes furent d'environ 2 mille hommes; celles des Autrichiens de quelques centaines d'hommes de moins seulement, ce qui prouve qu'on s'était en tout cas vaillamment comporté de part et d'autre.

Ce début de l'armée de Silésie constituait un grave échec pour les opérations générales des Prussiens. Ceux-ci se trouvaient battus sur la zone la plus importante de leur immense front, et où le succès était indispensable à la jonction de leurs deux masses principales. Que Gablenz pût ajouter un léger succès à la journée du 27, qu'il sût seulement maintenir celui déjà obtenu, et les plus belles perspectives s'ouvraient à l'armée autrichienne. Elle pourrait donner en masse sur des fractions inférieures et isolées de l'ennemi.— La Providence, paraît-il, ne le voulut pas, car rien ne semblait plus facile , et cent fois les généraux autrichiens accomplirent des tâches plus épineuses.

Le prince de Würtemberg, qui commandait la garde prussienne, avait bien saisi toute l'importance du terrain de Trautenau et de la mission confiée au général Bonin. Le soir, en apprenant le résultat de la dernière action,

il se mit aussitôt en mesure d'y parer et d'attaquer le flanc droit des Autrichiens triomphants. Il n'avait pour cela qu'à faire un à-droite, puisqu'il était déjà arrivé sans opposition aux environs d'Eipel et de Kosteletz, et à s'avancer tout droit dans la direction Trautenau-Pilnikau, par Alt-Rognitz, Staudenz, Burgersdorf, Sohr, c'est-à-dire sur ces mêmes terrains où le grand Frédéric avait battu, en 1745, les Autrichiens du prince Charles de Lorraine. Pendant ce temps les derrières seraient laissés aux soins de la grosse cavalerie et de la réserve d'artillerie, qui suivaient la garde à une journée en arrière.

Le prince de Würtemberg ordonna ses dispositions en conséquence, le 27 au soir, et il eut la satisfaction de recevoir, pendant la nuit même, des ordres du grand état-major lui prescrivant précisément ce qu'il était en train de faire.

Le 28 à trois heures du matin ses colonnes se mirent en marche comme suit :

La 1re division, Hiller, en deux colonnes d'Eipel sur Raatsch et Neu-Rognitz, avec détachements de cavalerie dans les directions de Trautenau et de Königinhof, pour éclairer la marche.

La 2e division, Plonski, s'avancerait de Kosteletz à Eipel, suivrait de là en réserve, et prendrait position à Raatsch, en détachant deux bataillons contre Trautenau, pour couvrir la droite de la 1re division, aux environs d'Alt-Rognitz.

Le rôle de celle-ci était d'autant plus difficile qu'une partie de son monde, entr'autres un détachement sous

le colonel Mirus, avait été chargée la veille de s'étendre du côté opposé pour se relier au 5e corps, débouchant alors de Nachod et engagé là dans une action dont nous parlerons tout à l'heure.

De bonne heure la cavalerie de la garde dépista l'ennemi. Le corps de Gablenz, renforcé d'une brigade du 4e corps, Fleischacker, envoyée la veille en renfort de Königinhof jusqu'à Prausnitz, tenait encore ses bivouacs en grande partie, car la journée du 27 avait été fatigante. Il devait, le 28, se replier sur le 4e corps, pour former une masse plus compacte entre Prausnitz et Königinhof, qui s'avancerait ensuite à droite à l'appui du 6e corps, ou peut-être à gauche au secours du 1er.

Etait-ce par un ordre de Benedek antérieur ou postérieur à la nouvelle de l'action du 27 ? c'est ce que nous ne savons pas, et ce qu'il serait cependant intéressant de savoir pour juger ces curieuses opérations.

Quoiqu'il en soit, le 10e corps faisait toujours front contre le nord et était en train de commencer l'écoulement de ses parcs sur Königinhof, lorsque son flanc droit fut subitement assailli par la garde prussienne vers Staudenz et vers Neu-Rognitz. L'artillerie autrichienne put se mettre en batterie sur les hauteurs de Burgersdorf et arrêter un moment les colonnes prussiennes, qui n'avaient avec elles que deux batteries. Néanmoins, la surprise fut si complète et l'attaque si vive, qu'il fut impossible à Gablenz de prendre ses mesures pour y résister avec l'ensemble désirable, et former convenablement son nouveau front vers l'est. Il dut s'occuper d'abord de se débarrasser de ses bagages, tout en les sau-

vant, et il les dirigea sur Pilnikau. Il concentra tant bien que mal deux brigades, Möndel et Knebel, aux environs de Sohr et de Burgersdorf, autour de son artillerie, et appela à lui les brigades Grivicic, de Trautenau, et Fleischacker, de Prausnitz. Mais tout cela ne put se faire que déjà sous le feu d'un ennemi actif, entreprenant et bien reposé de la veille. Donnant avec un parfait ensemble, la 1re division de la garde délogea les Autrichiens de Burgersdorf et de Sohr, et les rejeta en désordre sur Pilnikau et Ketzelsdorf.

En même temps, les deux bataillons de la 2e division, détachés en flanqueurs de droite, avaient marché sur Trautenau et rencontré la brigade Grivicic vers Alt-Rognitz. Un engagement sérieux s'ouvrit, dans lequel ces deux braves bataillons furent cruellement décimés. Ils perdirent en peu de temps 4 à 500 hommes, dont une vingtaine d'officiers, y compris le lieutenant-colonel Gaudy à leur tête ; mais ils réussirent à tenir le terrain jusqu'à l'arrivée de renforts de la 2e division, accourus de Raatsch, et la brigade Grivicic se trouva finalement refoulée sur Trautenau. Là, coupée de ses communications avec le reste du 10e corps, elle fut taillée en pièces et à moitié capturée par la 2e division de la garde, secondée de quelques tirailleurs et sections de cavalerie du 1er corps, qui, au bruit de la canonnade, avaient repris de l'élan et s'étaient avancés de Goldenölse.

Cette brillante affaire ne coûta aux Prussiens que 1200 hommes, tandis que Gablenz en perdit 5 à 6 mille, dont les deux tiers de prisonniers, plus 10 canons et beaucoup de bagage. En grand désordre son corps se rallia der-

rière le Haut-Elbe, vers Neuschloss et Neustadtl, entre Königinhof et Pilnikau, tandis que la brigade Fleischacker se replia dans la direction de Königinhof jusqu'à Rettendorf.

Ainsi, par la coupable confiance de Gablenz après son premier succès et par l'opportune initiative de la garde, la roue de la fortune avait fait un rude tour en vingt-quatre heures. L'échec prussien du 27 était complétement réparé. L'aile droite de l'armée du prince royal disposait maintenant d'un front libre, et le 1er corps, avec la cavalerie, put rentrer en ligne dans la journée même du 28, à la droite de la garde.

Quant à la gauche prussienne, elle n'avait pas été moins heureuse. Il faut dire aussi que son chef, le général Steinmetz, vétéran de 1813, montra par son énergie qu'il avait fidèlement gardé les traditions de l'indomptable Blücher.

Le 26 juin, il fit passer la frontière de Nachod par son avant-garde sous les ordres du général Löwenfeldt, de la 9e division. Les avant-postes autrichiens, cuirassiers Holstein, se replièrent sur Neustadt.

Le 27 juin, tout le 5e corps, moins les gros bagages, suivit son avant-garde, avec l'intention de franchir les défilés de la Mettau et d'arriver jusqu'à Skalitz, sur le chemin de fer de Josephstadt à Schwadowitz.

Les circonstances le favorisaient, car son adversaire, la seule brigade de grosse cavalerie de Solms, n'était pas bien redoutable dans un tel terrain. Elle devait, il est vrai, être prochainement renforcée du 6e corps, gé-

néral Ramming. Mais celui-ci, par suite de retards accidentels et de mauvaise rédaction de ses ordres, ne put fournir à temps le concours désirable. Le soir du 26, le 6e corps était arrivé de Solnitz à Opokna ; il devait continuer sa marche le lendemain sur Königgrätz, et, le 28, sur Horsitz. Après minuit le 26-27 il reçut à Opokna l'ordre du grand état-major, alors à Josephstadt, de changer de direction à droite pour se porter, dès 3 heures du matin le 27, sur Skalitz, où il prendrait position, vu, lui-disait-on, que l'ennemi était apparu vers Polic (à 2 milles NNE de Nachod). Conformément à cet ordre, trop vague pour la circonstance et ne prescrivant rien quant à la défense du défilé même de Nachod, où les Prussiens étaient déjà arrivés, sauf de « refouler l'ennemi avec énergie partout où il se trouverait », le maréchal Ramming mit aussitôt son corps d'armée en mouvement sur Skalitz. Il le fit marcher en quatre colonnes, d'une brigade chacune ; à droite la brigade Hertweck de Dobruska par Neustadt, Wrchonin sur Wysokow ; la brigade Jonak, plus à gauche, de Krowitz par Neustadt, Wrchonin, Sonow, Prodowow sur Kleny ; la brigade Rosenzweig de Bohuslawitz par Krcin, Lotha, Spita sur Skalitz ; la brigade Waldstätten avec la réserve, de Mesric par Slavetin et Jesnitz sur Skalitz. La brigade Hertweck, flanquant la marche à droite, servirait d'avant-garde à Wisokow, une fois la marche terminée. Ramming pensait trouver la division Holstein occupant Nachod.

Mais la tête du 5e corps prussien avait déjà occupé Nachod la veille au soir, et le 27 de grand matin elle avait pu déboucher sur Wenzelsberg, en refoulant de-

vant elle les avant-postes de la cavalerie du prince de Solms. Quand la brigade Hertweck arriva à hauteur de ce point, elle dut se frayer la route de vive force et repousser les attaques des Prussiens sur son flanc droit. Ralliant à elle les cuirassiers déjà aux prises, l'avant-garde de Hertweck ouvrit un vif combat et refoula un moment les tirailleurs prussiens les plus avancés. Ceux-ci, ralliés par leurs soutiens, revinrent à la charge, et furent bientôt soutenus par le gros de l'avant-garde du 5e corps, sous le commandement du général de division Löwenfeldt. Cette avant-garde s'avança bravement contre les portions des forces déjà réunies de Hertweck et de Solms. D'abord repoussée elle finit par s'emparer d'une position favorable au déploiement. L'instant était critique ; derrière elle s'amoncelaient les masses du 5e corps, descendant le long et étroit défilé de Nachod, et, si elle y était refoulée, un affreux désordre ne tarderait pas à s'y produire.

A tout prix, Löwenfeld fit sortir son infanterie par petits détachements, répandus en tirailleurs sur la gauche, et qui finirent par donner une bonne ligne de feux.

En même temps, Steinmetz lui envoya de l'arrière deux escadrons de cavalerie, qui se jetèrent courageusement sur les cuirassiers autrichiens. Ils ne purent tenir longtemps contre ceux-ci ; mais ils procurèrent un répit à l'infanterie ; les agiles tirailleurs westphaliens purent se porter jusqu'à quelques favorables couverts plus en avant, et permettre à deux régiments et à trois batteries de déboucher du défilé et de prendre position. Aussitôt

le feu de ceux-ci s'ouvrit, et la cavalerie de Solms, qui du reste avait un fort mauvais terrain pour son action, dut battre en retraite et chercher un abri plus loin. Peu à peu d'autres troupes sortirent du défilé au pas de course et se déployèrent aux deux côtés des premières, la division Löwenfeld à gauche, la division Kirchbach à droite. De son côté Hertweck avait rallié sa brigade et faisait bonne contenance en avant de Wenzelsberg, tout en s'efforçant de gagner Wisokow, le but de sa marche.

Steinmetz ne lui en laissa pas le temps et il ordonna à ses deux divisions en tête de prendre l'offensive contre les hauteurs de Wenzelsberg. Au moment où l'attaque commençait, les troupes furent électrisées par l'arrivée inattendue du prince royal, accompagné du prince Adalbert, l'amiral prussien. La marche en avant des deux divisions se fit en bon ordre et avec entrain ; elle put être appuyée en outre de presque toute l'artillerie du corps, soit 90 pièces, amenées en batterie sur trois emplacements voisins, et de la brigade de cavalerie Wnuck, avec le 1er houlans et le 8e dragons.

Les brigades Hertweck et de Solms venaient d'être renforcées de la brigade Jonak, spontanément accourue au canon. Ces troupes résistèrent bravement à l'attaque prussienne ; mais après une heure d'une action fort disputée, la fortune les trahit décidément. Les cuirassiers autrichiens, entr'autres, s'obstinant à charger en terrain montueux et au milieu de fourrés remplis de tirailleurs, subirent de graves pertes. Saisissant le moment opportun, Wnuck se précipita sur leurs rangs déjà éclaircis,

acheva leur dispersion et leur enleva deux étendarts et deux canons.

Aux environs de trois heures, les brigades autrichiennes, exténuées, se mirent en retraite sur Skalitz. Les Prussiens ne les poursuivirent que faiblement de détachements de cavalerie et d'artillerie. Ils avaient fait, eux aussi, beaucoup de pertes, et toutes les troupes du 5ᵉ corps, sauf deux bataillons de grenadiers, avaient été engagées. Ils prirent leurs bivouacs sur le champ de bataille, avec quartier-général à Nachod ; la 1ʳᵉ brigade, Hofmann, du 6ᵉ corps, arrivée à la fin du combat, fut portée en avant-postes à Wisokow. Environ 1300 hommes étaient hors de combat.

Les Autrichiens perdirent environ 4000 hommes, dont 2300 prisonniers, un drapeau, celui du régiment grand-maître teutonique, deux étendarts, six canons. Les prisonniers étaient pour la plupart des Hongrois, qui se laissèrent facilement capturer et entrèrent ensuite dans une légion hongroise au service de Prusse, se formant en Silésie sous les généraux Klapka et Wetter.

Dans la même soirée, un détachement de cavalerie de la garde, sous le colonel Mirus, s'étant avancé de Kostelетz dans la direction de Skalitz, s'engagea avec les houlans autrichiens empereur du Mexique, vers Corvennhova. Ces derniers, surpris, furent repoussés en perdant 32 prisonniers.

En apprenant cette attaque sur son extrême gauche, Ramming fut d'autant plus porté à concentrer toutes ses forces à Skalitz. Ses brigades épuisées ne pouvaient pas affronter seules de nouveaux combats, au

risque d'avoir les 5e et 6e corps prussiens sur leur front et la garde sur leur gauche. Aussi Ramming, qui avait du reste fidèlement accompli son programme, demanda-t-il instamment du renfort à Benedek, afin de pouvoir tenir à Skalitz.

Pour cela, le 8e corps, archiduc Léopold, arrivé la veille en chemin de fer à Josephstadt et Jaromierz, était tout prêt. Le 27 au soir, l'ordre fut donné à son chef de se porter en avant, à Skalitz, avec deux brigades, pour renforcer Ramming, et de prendre le commandement supérieur de toutes les troupes autrichiennes sur ce point. Les deux autres brigades, ainsi que trois du 4e corps et une brigade de cavalerie de réserve, se porteraient aussi en avant dans cette direction jusqu'à Dolan et Schweinschädel.

Le 8e corps exécuta aussitôt son ordre, et, le 28 au matin, l'archiduc Léopold avait déjà pris ses positions vers Skalitz. Ses deux brigades fraîches furent placées en première ligne, avec l'artillerie, le long de l'Aupa; le 6e corps en deuxième ligne et en réserve. Une avant-garde fut disposée pour reprendre les hauteurs du défilé au-delà de Wisokow. Si la première attaque réussissait, le gros de la troupe suivrait immédiatement, et l'on refoulerait les Prussiens dans le défilé même.

Mais le général Steinmetz s'était levé plus matin encore. Sans attendre le reste du 6e corps, il avait rallié ses hommes du 5e corps et la brigade Hofmann, du 6e, et il les porta en avant sur Wisokow et Skalitz. Ils marchèrent gaîment, malgré leurs rudes labeurs de la veille.

Les troupes autrichiennes étaient aussi en marche à

ce moment, mais pour se concentrer en arrière, d'après un ordre qui venait d'arriver du généralissime. Par leur arrière-garde seulement le combat s'ouvrit dès huit heures du matin. Les fusiliers de Westphalie, n° 37, l'engagèrent, comme à Nachod déjà, avec la plus grande vigueur; deux bataillons de chasseurs autrichiens ripostèrent de même; l'artillerie arriva de part et d'autre et commença une rude canonnade; quant à la cavalerie, le terrain lui était trop défavorable, elle dut s'effacer. Les Autrichiens, dans une retraite parfaitement conduite, se replièrent peu à peu sur des positions successives derrière l'Aupa et le chemin de fer de Skalitz, où des emplacements étaient marqués pour leurs batteries avec de petits épaulements.

Le général Steinmetz les y suivit de près; mais il fut à son tour rejeté vivement en arrière par un puissant feu concentrique d'artillerie et de chasseurs. Pendant ce temps, il lui était arrivé le renfort d'une seconde brigade, Briesen, du 6e corps, qui lui en annonçait d'autres encore; cela lui permettait de manœuvrer plus à l'aise.

Il en profita pour porter un simple rideau contre la position de Skalitz, et, avec le gros de ses forces, il fit un mouvement à droite pour revenir sur la gauche de son adversaire. Ce mouvement, qui lui procurait aussi l'avantage de se rapprocher des autres troupes de la IIe armée, ne se fit pas sans peine. A la gauche de Wisokow et vers Studnitz, les Autrichiens avaient encore des postes avancés, soutenus par de l'artillerie un peu plus en arrière; ces forces retinrent longtemps les Prus-

siens, à Studnitz entr'autres. Là, la droite de Steinmetz se trouvait aux prises avec des canons bien pointés et dont le feu augmentait d'intensité de moment en moment. Elle commençait même à éprouver un réel embarras pour la poursuite de son mouvement, lorsque soudain la canonnade autrichienne diminua, puis cessa tout-à-fait dans cette direction. Bientôt, à sa place, on vit apparaître des escadrons de grosse et resplendissante cavalerie arrivant de l'extrême droite. C'était une brigade de la garde prussienne, prince Albert fils, facilement reconnaissable à ses casques étincelants, tandis que tout le reste de l'armée, conformément au règlement du service de campagne, brunit son métal en se mettant sur pied de guerre. Cette belle brigade, avec sa batterie, venait de Kosteletz, où le prince royal, qui s'y était rendu de grand matin, lui avait donné l'ordre de rallier le 5e corps. Elle arrivait à la course et fort opportunément; quoique le terrain ne lui fût guère propice, sa seule apparition et quelques obus de sa batterie sur l'extrême gauche des Autrichiens forcèrent celle-ci à se replier sur Skalitz. Steinmetz put alors suivre son premier plan, et il serra de près la position des défenseurs, en continuant à faire effort sur leur gauche.

Au même instant un fort ébranlement se manifesta dans toute la ligne autrichienne. L'archiduc Léopold venait de recevoir du général en chef en personne, arrivé sur le lieu du combat, un ordre réitéré de retraite sur Josephstadt, et cet ordre, provoqué par de mauvaises nouvelles venues de la gauche, était en train de s'exé-

cuter immédiatement. Une brigade combinée d'arrière du 8e corps, avec trois batteries en action, resta seule à couvrir le mouvement.

Les Prussiens ne furent pas longtemps à deviner ce qui se passait et à sentir l'opportunité d'un redoublement d'efforts. Ils s'apprêtèrent aussitôt à une nouvelle et plus vigoureuse attaque.

Deux régiments lancés en flanqueurs et tirailleurs, les grenadiers du roi et le 38e, parvinrent à tourner les pièces, et dès ce moment toute la ligne prussienne s'avança avec ensemble et vigueur. L'arrière-garde, concentrée, tint encore fermement ; la mêlée fut acharnée, surtout autour de la chaussée du chemin de fer et à une ou deux barricades improvisées. On se canonna à bout portant, on se prit corps à corps, à pied et à cheval ; finalement le nombre supérieur et les feux rapides des Prussiens triomphèrent ; la ville leur fut cédée.

Les défenseurs durent évacuer Skalitz en désordre, laissant aux mains des vainqueurs environ 1800 prisonniers, dont encore beaucoup de Hongrois, 5 canons, 3 drapeaux et 3 caissons. Ils avaient perdu en outre 300 tués et 600 blessés. Le reste se replia dans la direction de Jaromierz, jusque sur les hauteurs de Trabesow.

Les Prussiens, de leur côté, avaient environ 1800 hommes hors de combat. Ils bivouaquèrent sur le champ de bataille, et les blessés furent transportés en partie à Nachod, en partie à Skalitz, où les infirmeries et les médecins au brassard blanc avec croix rouge se mirent à l'œuvre avec leur zèle habituel et sans distinction d'uniforme.

Parmi les morts autrichiens du champ de bataille de Skalitz on compta entr'autres le général-major de Fragner, sur lequel on trouva les proclamations imprimées de Benedek aux habitants de la Silésie, dont nous avons parlé plus haut, ainsi que les ordres de mouvement donnés la veille au 8e corps.

L'archiduc Léopold pâtit aussi des rudes fatigues de cette journée et de la précédente. Déjà précédemment souffrant de la poitrine, il devint fort malade, le 28, et il fut remplacé dans le commandement supérieur du 8e corps par son ad latus, le général Weber.

Ce second et vigoureux succès du général Steinmetz, auquel la garde avait fort heureusement contribué, assurait maintenant le débouché de la gauche prussienne. Il assurait aussi la réunion de cette gauche avec la droite, par le fait du succès simultané de celle-ci à Sohr et Burgersdorf, à moins que les Autrichiens ne s'empressassent de reprendre l'offensive inaugurée par Gablenz, le 27, à Trautenau et si malencontreusement traversée le lendemain.

La journée du 29, dans de telles circonstances, allait décider de l'avenir des opérations. Voyons comment elle se passa, et pour cela retournons d'abord à l'état-major autrichien, pour revenir ensuite à la droite prussienne.

Le maréchal Benedek avait été fort tiraillé par les nouvelles de l'approche de colonnes ennemies dans toutes les directions. Il n'avait pas encore pu reconnaître où étaient les masses et où étaient les détachements, où les attaques principales, où les diversions ; et la chose

lui eût été difficile en vérité, puisque les Prussiens s'avançaient partout en colonnes d'opérations morcelées et à peu près égales. Le généralissime comprit bien qu'il devait chercher à empêcher la réunion de ces corps séparés, en marchant au devant de l'un d'entr'eux et en l'écrasant avant l'arrivée des autres. Malheureusement, il ne put pas se résoudre à temps et d'une manière décidée à cette manœuvre.

Commencée avantageusement par l'offensive de Gablenz contre Bonin, à Trautenau, il la suspendit pour la porter à droite sur Skalitz ; puis à peine entreprise sur ce point, il changea d'avis pour tenter de courir sur son extrême gauche à l'appui de Clam-Gallas. Soit dans ce dernier but, soit pour faire face en même temps aux exigences sur sa droite, il ordonna, le 29 au matin, la concentration précédemment projetée sur le plateau de Königinhof.

D'après la disposition à cet effet, le 4e corps, à la droite, dut rester dans la position de Dolan, où il se trouvait depuis la veille, front contre Skalitz, et ne s'engager dans aucune affaire sérieuse, mais se replier devant des forces supérieures sur les hauteurs de Salney.

Le 2e corps tiendrait les hauteurs de Salney et de Kukus, front contre l'est et contre le nord. La 1re division de cavalerie de réserve, qui tenait déjà la position, y resterait en faisant front contre l'est, en ayant à sa droite et en arrière la 2e division de cavalerie légère.

Le 8e corps d'armée placerait deux brigades entre Kasow et la route Salney-Litic, avec le front vers l'est

et l'aile droite à mi-chemin entre Westetz et Litic. La 3e brigade ferait front contre le nord, en s'appuyant à l'aile droite à Kasow.

Le 6e corps prolongerait la ligne de cette brigade, front vers le nord.

Le 10e corps se mettrait en réserve derrière le 6e, entre Stern et Liebthal, également front vers le nord.

La 3e division de cavalerie de réserve se placerait à la gauche du 6e corps, front vers le nord, ayant à sa gauche la 2e division de cavalerie de réserve, moins le régiment de houlans n° 2, détaché à Gross-Bürglitz.

Le 3e corps resterait à Miletin, où il était depuis deux jours.

La réserve d'artillerie à Gross-Bürglitz.

Le quartier-général serait à Dubenetz.

Les Saxons, alors à Gitschin, rejoindraient l'armée principale à Dubenetz, sans s'engager dans aucune affaire sérieuse.

Le génie établirait partout les épaulements et les batteries nécessaires.

Chaque corps ferait le service de sûreté sur son front, enverrait de nombreuses patrouilles et ferait aussitôt rapport des incidents marquants au grand état-major.

L'armée resterait dans ces positions aussi le 30 juin.

Les journées du 29 et du 30 se passèrent, pour les corps autrichiens, à exécuter cette concentration, qui aurait pu donner sans doute de bons résultats en face d'un adversaire moins actif et qui n'eût pas eu déjà l'avance des premiers mouvements.

Tandis que la gauche prussienne, sous Steinmetz,

occupait Skalitz, comme nous l'avons vu, et dirigeait ses coureurs au-delà dans la direction de Josephstadt, la droite ne restait pas non plus inactive.

Les gros de la garde et du 1er corps reprirent leur contact dès le 29 au matin, et se mirent d'accord pour continuer immédiatement leur marche vers le Haut-Elbe, conformément à leurs ordres.

Bonin à la droite se dirigea de Trautenau sur Pilnikau et Arnau.

La garde, à sa gauche, se porta sur Rettendorf et Königinhof.

Le premier devait rencontrer, d'après ce que nous avons vu, le corps de Gablenz, le second la brigade Fleischacker du 4e corps. Mais au moment où commençait cette marche, leurs adversaires en entreprenaient une autre pour la concentration en arrière sur la droite de l'Elbe. La brigade Fleischacker, qui avait ses avant-postes jusqu'à Rettendorf, se replia dans les proches environs de Königinhof. Le 10e corps vint d'Oels à Dubenetz, en arrière de Königinhof, en longeant la voie ferrée.

La garde royale, s'avançant, le 29 au matin, par la route de Prausnitz, avec des flanqueurs de cavalerie s'étendant au loin, à droite et à gauche, pour se relier avec les 1er et 5e corps, n'aperçut l'ennemi que dans l'après-midi, depuis les hauteurs de Rettendorf, d'où une splendide vue s'étend sur le bassin de l'Elbe. Königinhof était tenue par de forts détachements d'infanterie ; en arrière et dominant le pont de l'Elbe se trouvaient plusieurs batteries, et plus en arrière encore dans le lointain, on voyait des colonnes en marche, soulevant

des masses de poussière. C'étaient les troupes du 10e corps se rendant vers Dubenetz.

L'avant-garde prussienne, une brigade combinée de fusiliers et chasseurs avec deux batteries, sous les ordres du colonel Kessel, mit aussitôt ses pièces en batterie et canonna la ville, ainsi que les colonnes au-delà. Deux bataillons furent ensuite lancés en tirailleurs, sous les ordres du lieutenant-colonel Waldersee, suivis bientôt de deux autres sous le lieutenant-colonel de Röder. La brigade Fleischacker, et particulièrement le régiment Coronini, fit bonne contenance, ainsi que deux escadrons des houlans Menssdorf; mais les chaînes et les groupes des fusiliers de la garde connaissaient leur métier, et de position en position, de fossés en fossés, de maisons en maisons, ils s'emparèrent des abords, des faubourgs et de toute la ville de Königinhof. Ils arrivèrent en combattant jusqu'au pont de l'Elbe, où l'action reprit avec plus de vivacité. A la nuit les Autrichiens se virent finalement rejetés au-delà du fleuve, dont ils détruisirent le pont derrière eux. Ils perdirent, dans cette nouvelle affaire, outre la possession d'une localité importante sur l'Elbe et à proximité du chemin de fer Josephstadt-Turnau, le drapeau du régiment Coronini, dramatiquement enlevé par le fusilier Bochnia, et environ 500 hommes, dont plus de la moitié de prisonniers. Les Prussiens n'eurent qu'une centaine d'hommes hors de combat, tant leurs tirailleurs bien dressés avaient su allier l'utilisation du terrain à une énergique offensive.

Derrière la brigade Kessel s'avança, dans la soirée, la 1re division de la garde; le lendemain, 30 juin, le

reste du corps de la garde suivit aussi et se concentra aux environs de Königinhof, tout en échangeant à travers l'Elbe de bruyantes canonnades depuis les hauteurs de Kukus, de Schultz et de Rettendorf contre des batteries autrichiennes de gros calibre postées aux environs de Salney, de Kasow et de Liebthal.

Le 1er corps prussien, à la droite, n'eut ce jour-là que des escarmouches insignifiantes ; il recueillit en revanche maints traînards de Gablenz, il atteignit Arnau et Oels avec son gros, et le chemin de fer vers Petzkau, avec ses coureurs. Ses flanqueurs de cavalerie se mirent en communication à droite avec l'armée du prince Frédéric-Charles.

A la gauche prussienne l'infatigable 5e corps, qui pourtant eût bien été en droit de se reposer sur ses lauriers du 27 et du 28, avait de nouveau repris l'offensive, le 29. Le brave Steinmetz enflammait ses troupes de sa propre ardeur, et de grand matin déjà son avant-garde quitta le camp de Skalitz pour s'avancer contre les positions ennemies des hauteurs de Dolan, de Schweinschädel, Miskoles et Chwalkowitz. Là et surtout aux environs de Schweinschädel les Autrichiens se trouvaient favorablement postés pour la défensive. Ils avaient élevé quelques épaulements et des barricades, derrière lesquels ils firent un feu meurtrier d'artillerie et de tirailleurs sur les têtes de colonnes prussiennes. Celles-ci, repoussées d'abord devant Schweinschädel, se portèrent en partie plus à droite contre Miskoles et Chwalkowitz, et, secondées de leur artillerie, elles en délogèrent les

défenseurs, au milieu de l'incendie de ces villages. Tournée par sa gauche, la position de Schweinschädel fut ensuite pressée de front et de flanc, et les Autrichiens se replièrent sur Josephstadt et Jaromiers.

Aussitôt après le combat le gros du 5e corps se remit en marche par la droite, afin de rallier au plus tôt les corps de la droite prussienne, et il effectua le même soir cette jonction en prenant son bivouac aux environs de Gradlitz, à peu de distance de celui de la garde. Le lendemain 30 juin, le 6e corps prussien, s'avançant sur les traces du 5e, vint rejoindre celui-ci vers Gradlitz et le relever à l'avant-garde. Leur artillerie participa aussi, dans cette journée, à la canonnade sus-indiquée à travers l'Elbe, entamée par la garde. Ce duel d'artillerie à grande distance, 4 à 5 mille pas, n'offrit rien de remarquable ; les Prussiens, n'ayant pas l'intention de franchir l'Elbe sur ce point, se bornèrent à répondre faiblement et à reculer leurs masses derrière des abris convenables. Les Autrichiens eurent la satisfaction de constater la justesse de leur tir par l'incendie de leur propre manufacture impériale de tabac à Gradlitz.

Ainsi le 1er juillet au matin les masses de la IIe armée étaient parfaitement réunies sur le Haut-Elbe, avec leur centre à Königinhof. Elles se trouvaient aussi reliées, faiblement, il est vrai, aux deux autres armées prussiennes également réunies entr'elles et se trouvant déjà en avant de Gitschin.

L'espace entre les deux masses n'était plus que d'une quarantaine de kilomètres, et il allait se diminuer d'heure

en heure. Benedek n'avait donc plus une minute à perdre s'il voulait encore profiter de sa position centrale et se jeter entre les deux armées pour empêcher leur jonction. S'il le tentait il fallait marcher rapidement et résolûment en avant.

Ce n'est pas, tant s'en faut, ce que le généralissime autrichien méditait de faire ; il venait au contraire de décider une autre concentration *en arrière*. De Dubenetz il avait télégraphié à Vienne, le 30 juin, à 6 heures du soir, que la retraite du 1er corps d'armée (Clam-Gallas) et des Saxons le forçait de se replier sur Königgrätz, et il en avait donné déjà les ordres. Cette concentration de toute l'armée commença de s'effectuer dès le 30, sous le couvert de la canonnade des bords de l'Elbe et des ouvrages avancés de Jaromierz et de Josephstadt dont nous venons de parler.

Par là une première et importante phase des opérations, celle plus spécialement stratégique, était terminée. Les événements qui suivirent inaugurent une seconde et fort différente période, plus spécialement tactique, et qui se résume dans la grande bataille de Königgrätz ou de Sadowa, le 3 juillet. Avant de nous engager sur ce nouveau terrain nous prendrons la liberté, comme ci-dessus, de présenter quelques observations et réflexions critiques, au point de vue de l'art militaire, sur les diverses opérations qui ont fait l'objet des deux derniers chapitres.

CHAPITRE XIII.

Observations sur la première période de la campagne de Bohême, avant la bataille de Königgrætz.

On va nous trouver un critique bien monotone. Nous en convenons. Nous devons souvent nous répéter ; mais nous ne nous lasserons pas plus de rappeler les vrais principes, puisque nous avons tant fait de prendre la plume, que d'autres ne se sont lassés de les oublier. Le résultat final d'une entreprise militaire peut éblouir les empiriques et leurs dupes crédules. Nous flattant de n'être ni des uns ni des autres, nous avons vivement reproché aux Italiens, malgré leur infortune, la double ligne d'opérations qui fut la première cause de leur échec, et nous ferons le même reproche aux Prussiens, quoique leur faute ait été couronnée de succès prodigieux.

Les gens qui ne croient ni à un art militaire ni à des règles quelconques sur la guerre, surtout en ce qui concerne la stratégie — et il y a encore beaucoup de telles gens, même parmi les hommes instruits — ne manqueront pas de dire que nos raisonnements, ainsi que les faits de l'histoire de 1866 , tendent donc à détruire cet art, puisqu'on pourrait, paraîtrait-il, s'en passer, tout

en obtenant la victoire ; et quelle victoire?..... la plus grande des temps modernes! — Pour nous l'objection est sans poids. Nous reconnaissons que le succès final des Prussiens fut si grand que des opérations plus rationnelles l'eussent à peine augmenté ; mais le même résultat eût pu être obtenu par eux avec infiniment moins de chances défavorables. On peut dire que, pendant huit jours, du 22 au 30 juin, la Prusse marcha sans nécessité sur l'extrême bord d'un abîme sans fond. Un seul coup de son adversaire eût suffi à l'y précipiter. Ce coup ne fut pas donné. Est-ce la faute de l'art? Un vrai miracle seulement épargna à la Prusse un échec qui n'aurait pu être, dans les conditions où elle s'était volontairement placée, qu'une effroyable catastrophe ; tandis qu'en opérant rationnellement, elle eût été à même de soutenir sans danger de ruine plusieurs échecs de même intensité. Voilà où gît aussi, à côté du résultat produit, la différence entre de bonnes et de mauvaises combinaisons. Et quant au miracle auquel la Prusse doit tant de cierges, ce fut tout simplement l'inertie inexplicable, inconcevable du grand état-major autrichien, alors qu'il n'avait qu'à agir résolûment pendant deux jours, dans quelque direction que ce fût, pour être victorieux.

Reprenons la matière plus en détail.

Les Prussiens pénétrèrent en Bohême avec une triple ligne d'opérations, qui un peu plus tard se réduisit à une double. Chacune de ces lignes se subdivisait encore en deux à trois autres secondaires, et presque toutes celles-ci, en tout cas les trois principales, avaient

leur point de jonction fixé en pays hostile et occupé. Elles étaient séparées entr'elles, non-seulement par un ennemi en forces supérieures, appuyé sur des forteresses, servi de voies ferrées, mais encore par des montagnes, par de larges cours d'eau et par d'autres obstacles naturels. Entre l'armée de l'Elbe et la Ire, il y avait deux à trois journées de marche en moyenne; entre la Ire et la IIe, huit à dix journées de marche ; entre la colonne de droite et celle de gauche de la IIe, deux journées de marche. Le tout formait un arc de cercle d'une trentaine de milles allemands (plus de 200 kilomètres), de Jung-Bunzlau à Nachod par l'Erzgebirge et le Riesengebirge, dont Benedek tenait le centre à Josephstadt, avec un rayon minimum de trois à quatre milles et maximum de sept à huit milles, et une concentration dont le gros avait un diamètre moyen de quatre milles. Il pouvait donc se concentrer facilement; les Prussiens très difficilement.

C'est-à-dire, en somme, que depuis qu'on fait la guerre, on avait rarement placé de telles masses dans des conditions d'action plus pitoyables que l'étaient les masses prussiennes. La célèbre bévue des généraux autrichiens de 1796, s'avançant au secours de Mantoue en trois colonnes séparées, bévue si bien châtiée par Bonaparte et connue de tous les écoliers, était certes un chef-d'œuvre de stratégie à côté du plan prussien de 1866. N'ayant nul goût à refaire ici des démonstrations faites depuis longtemps avec autorité, nous nous bornons à renvoyer le lecteur incrédule aux écrits de Napoléon, de Jomini, de l'archiduc Charles et de maints autres experts

qui se sont inspirés de ces grands maîtres, y compris les illustres généraux prussiens Clausewitz et Müffling.

L'état-major de Berlin crut faire merveille en échelonnant le temps de départ de ses divers détachements, de manière à donner à la droite deux à trois jours d'avance sur la gauche. Cette nécessité sentie de parer à un danger réel de sa IIe armée aurait dû l'éclairer plus complétement sur le vice fondamental de sa combinaison. Si l'absence de simultanéité des colonnes devait protéger la IIe armée, restant en arrière, ce n'était qu'au détriment des deux autres, d'autant plus exposées qu'elles iraient de l'avant. Il eût été facile au généralissime autrichien de masser, le 24, ou le 25, ou le 26, 150 mille hommes contre le prince Frédéric-Charles, vers l'Iser, sans que ses positions de droite fussent en souffrance, puisqu'elles ne furent menacées que le 27, et qu'il y serait resté plus de 50 mille hommes pour retenir les progrès de la IIe armée.

Le remède du retard de cette armée était donc pire que le mal, et il reste évident que les Prussiens ont augmenté à plaisir leurs dangers, en adoptant plus d'une ligne d'opérations principale, avec les détachements de flanqueurs et de démonstrations nécessaires. En fait on a vu que si le prince royal avait aussi débouché en Bohême le 23, il aurait pu, grâce aux lenteurs de la grande marche de flanc autrichienne, opérer sa jonction avec les autres armées sans coup férir.

On ne peut faire déboucher, nous dira-t-on, une armée aussi colossale par une seule ligne, assez promptement et en assez bon ordre pour une utile opération.

Nous contestons formellement cette assertion ; nous croyons au contraire que c'est là qu'auraient pu pleinement briller la science, l'intelligence et l'habileté connues de l'état-major prussien. Le secours des chemins de fer et des télégraphes, des pionniers et des pontonniers, devait être sans doute requis sur une grande échelle; mais on a su le faire en d'autres circonstances avec un haut degré de sagesse et d'efficacité. Qu'on veuille noter d'ailleurs qu'une ligne d'opérations n'est pas une ligne mathématique et qu'elle peut comprendre un ensemble de plusieurs routes plus ou moins voisines, à la seule condition d'offrir quelques points faciles de contact et une possibilité de concentration finale en dehors du rayon des masses ennemies.

Quant au choix de la ligne d'opérations, celle de la Silésie, et préférablement de la Haute-Silésie, était, à notre avis, la plus favorable, puisqu'elle approchait le plus les masses de la capitale autrichienne et qu'elle eût offert la possibilité d'agir sur les communications de la grande armée de Bohême, sans compromettre celles des Prussiens avec leur base de Silésie. Toutefois, le choc des masses opposées devant être forcément un des premiers buts de la campagne, le choix de la ligne d'opérations pouvait être subordonné à la seule condition de mener le gros de l'armée prussienne droit sur le point de l'armée autrichienne le plus favorable à un engagement, suivant qu'on voulût accabler une de ses ailes ou percer son centre ou user d'un autre ordre de bataille. Si, par exemple, la ligne d'opérations par la Haute-Si-

lésie et la Moravie eût été certainement plus *stratégique* et eût pu procurer Vienne en un seul coup de dés, la ligne par la Saxe ou par la Lusace était plus *tactique*, eu égard à la dislocation autrichienne, vu qu'elle permettait d'accabler une aile isolée ou un centre gauche en l'air.

Du côté des Autrichiens, tous les projets et plans furent déroutés par les excessifs retards de leurs corps en marche, en comparaison de la rapidité de mouvement des corps prussiens. A quoi tint cette lenteur, en dehors de la cause principale, celle de la marche de flanc trop tardive de Moravie en Bohême?

Fut-ce à l'absence d'ordres de Benedek, à l'abondance des contr'ordres et des croisements qui en résultèrent, au manque de zèle et d'initiative des chefs de corps, à des contrariétés de parcs et de vivres, à des entraves de Vienne, à d'autres causes encore? Nous ne savons, et nous n'entreprendrons pas d'enquête sur cet objet, le résultat étant d'ailleurs indifférent à notre but. Un fait est constaté, c'est que les corps autrichiens durent constamment subordonner leurs mouvements à ceux de leurs adversaires.

On doit reconnaître que leur dislocation préalable autour de Brun et Olmütz, qui dépendit probablement du gouvernement, était vicieuse. Même au cas où l'on eût déjà décidé d'abandonner la Saxe, les environs de Prague offraient un meilleur point de concentration, dans toutes les hypothèses.

La dislocation projetée aux environs de Königinhof,

et un moment effectuée le 30 au matin, était en général bonne, à cet inconvénient près qu'elle s'étendait peut-être trop à gauche, et par des masses trop fortes, celles des 3e et 1er corps.

Mais cette dislocation, convenable pour la préparation et l'attente, devenait inopportune et ruineuse dès qu'on avait déjà l'ennemi sur les bras. Il fallait que les sept corps disponibles se soutinssent les uns les autres, sur les points même où tel d'entr'eux était déjà engagé; qu'ils se déplaçassent à temps pour s'aditionner promptement et marcher en commun à la rencontre de l'ennemi.

Or c'est ce qu'on ne vit se produire sur aucun des points ni à aucun moment d'une manière convenable. Clam-Gallas fut refoulé sans avoir reçu aucun aide du gros de l'armée; or, pour ce qu'il fit et eut à faire, point n'eût été besoin de telles masses. D'actives arrière-gardes d'artillerie, de cavalerie et de tirailleurs, secondées de sections de pionniers qui eussent coupé routes et ponts, eussent aussi bien entravé la marche des Prussiens que ses masses d'infanterie. Celles-ci étaient trop lourdes pour une bonne arrière-garde, et pas assez fortes pour des corps de bataille. Il fallait donc ou les renforcer d'un, deux, trois, quatre corps, et combattre résolûment à Podoll, à Münchengrætz, à Gitschin, ou bien en retirer une cinquantaine de mille hommes, pour renforcer d'autant les autres corps et livrer bataille sur un autre point.

Rappelons qu'une position centrale demande avant tout de l'activité et de la mobilité. A ce prix, mais à ce

prix seulement, il est aisé à un combattant inférieur en nombre de masser des forces supérieures contre son adversaire. La chose est encore bien plus faisable quand le jouteur en question est égal en effectif à sa partie adverse, comme c'était ici le cas. Mais encore faut-il agir un peu, se déplacer de quelques pas au moins. Or Benedek ne sut rien faire de suivi à cet égard, ou il le fit si lentement, si tardivement, si partiellement que c'était inutile.

Il fut tenu dans l'indécision, prétend-on, par l'apparition des têtes de colonnes prussiennes de tous les côtés. C'est le cas de tout général dans presque toute opération passablement conduite. On doit s'y attendre. Devant un ennemi quelconque, on aura toujours à faire soit à plusieurs colonnes principales, soit à une seule aidée de diversions. Savoir les découvrir le plus tôt possible et les distinguer les unes des autres, c'est le propre d'un état-major connaissant son métier.

Dans le cas particulier, Benedek eut sous ce rapport une chance unique, celle de ne pouvoir tomber à faux, quoi qu'il fît. Qu'il se portât dans une direction ou dans l'autre, il y rencontrerait, non des détachements de diversion qui s'éclipseraient après l'avoir détourné de la zone sérieuse, mais des masses réelles, inférieures en nombre cependant, et qu'il écraserait utilement. En marchant concentré par sa droite, par son centre ou par sa gauche, du 23 au 26, et même encore le 27 et le 28, il pouvait livrer partout une bataille dans des conditions exceptionnellement favorables, c'est-à-dire avant que les masses prussiennes eussent opéré leur jonction. Il

ne l'osa pas, croyons-nous, pendant cinq jours, de crainte de se tromper sur la meilleure direction à prendre, et quand il le voulut enfin, le 28, il subit des contretemps accidentels, la surprise de Gablenz entr'autres, qui le déroutèrent; le mouvement ne put aboutir.

Si, à la gauche, Clam-Gallas dut tenir seul contre les neuf divisions des deux armées de l'Elbe et I, se secondant ou se relevant à leur gré; à la droite le 10e corps, de Gablenz, combattit seul et brillamment, comme on sait, contre le 1er corps prussien. Le lendemain, ce même 10e corps eut un nouvel adversaire sur les bras, la garde, et il n'eut pour le seconder qu'une brigade du 4e corps, tandis que près de là, vers Königinhof, les trois autres brigades du 4e corps étaient inactives ou en marches qui eussent facilement pu être effectuées plus tôt, ainsi que, un peu plus en arrière, les quatre du 2e corps, en route d'Opokna sur Königgrætz. Dès le 27 au soir, ces deux corps eussent dû être acheminés à l'appui de Gablenz pour féconder le décisif succès que ce général venait de remporter sur ce point important du front. Si le 2e, encore éloigné, ne pouvait arriver, le 8e en tout ou en partie aurait dû y suppléer.

Mais sur la droite, dira-t-on, mais devant Nachod et Skalitz, devant le 5e corps prussien, il fallait aussi des forces pour opérer. Sans doute; mais il fallait aussi savoir quelque part rester en défensive, pour prendre ailleurs l'offensive; or nous admettons que le 6e corps, renforcé de portions du 8e, était suffisant pour cela. C'était même la moitié de trop, et ce l'eût été, en effet, si Ramming fût arrivé un jour plus tôt devant Nachod.

Pourquoi ne le put-il pas? Pourquoi ces divers défilés ne furent-ils pas compliqués de coupures, d'abatis, de blockhaus, d'embuscades, de postes quelconques, avec vigies télégraphiques, au moins pour renseigner le grand état-major et gagner quelques heures de plus à ses dispositions? Mystère! double, triple mystère, qui fait tomber la plume des mains et renoncer à toute critique ultérieure de cette incroyable paralysie d'une armée chargée d'une si haute tâche.

Au reste les lenteurs et les oscillations des Autrichiens en regard des mouvements des Prussiens, pendant les jours des manœuvres du 25 au 30 juin inclusivement, peuvent être résumées d'une manière plus frappante par le simple tableau suivant:

a) AUTRICHIENS.

	25 *juin.*	26 *juin.*	27 *juin.*	28 *juin.*	29 *juin.*	30 *juin.*
6e corps d'armée	Solnitz	Opokna	Skalitz	Trebisow	Kasow	Kasow
2e id.	Gabel	Senftenberg	Solnitz	Neu-Pless	Salney	Salney
10e id.	Schurz	Schurz	Trautenau	Neustadtl	Stern-	Liebthal
8e id.	Wamberg	Tynist	Caslawek	Skalitz	Kasow	Kasow
4e id.	Opokna	Josephstadt	Kœniginhof	Dolan	Dolan	Dolan
3e id.	Tynist	— —	Miletin	Miletin	Miletin	Miletin
1er id.	Münchengrætz	Münchengrætz	Münchengrætz	Sobotka	Gicin	Sadova
1re div. de cav. rés.	Josephstadt	Skalitz	Skalitz	Dolan	Salney	Salney
2e id.	Leitomischl	Hohenmauth	Holic	Smiritz	Silberleit	Silberleit
3e id.	Abtsdorf	Wildenschwert	Hohenbruck	Smiritz	Daubrowitz	Daubrowitz
1re légère id.	Turnau	Münchengrætz	Münchengrætz	Gicin	Gicin	Kœniggrætz
2e » id.	Gabel	Senftenberg	Solnitz	Neu-Pless	Salney	Salney
Corps d'armée saxon	Backofen			Unt.-Bautzen	Jicinowes	
	Jungbunzlau	Backofen	Backofen	Bautzen	Podrad	Gicin-Sadowa

b) PRUSSIENS.

4e corps d'armée	Liebenau	Turnau-Podol	Podol	Munchengrätz	Lochow	Gicin
2e id.	Reichenberg	Liebenau	Podol	Podkost	Gicin	»
3e id.	Einsiedel	Reichenberg	Turnau	Rowensko	Gicin	»
Corps de cavalerie	Kratzau	Reichenberg	Turnau	Rowensko	Rowensko	»
Armée de l'Elbe	Kamnitz	Reichstadt-	Hünerwasser	Jungbunzlau	Liebau	»
	Kreybitz	Hayda	Niemes			
5e corps d'armée	Reinerz	Lewin-Nachod	Wissokow-Nachod	Skalitz	Schweinsch.	Gradlitz
6e id.	Frankenstein	Glatz	Reinerz	Nachod	Skalitz	»
Garde	Neurode	Braunau	Eipel	Burgersdorf	Gradlitz	»
		Weckelsdorf	Kosteletz	Trautenau	Kœniginhof	Kœniginhof
1er corps d'armée	Landshut	Liebau-Schœmberg	Trautenau	Goldenœlse	Pilnikau	Arnau

De ce tableau il ressort que la position des corps autrichiens fut toujours assez favorable à une action offensive, si celle-ci avait été résolument entreprise, et qu'elle eût assuré à Benedek, en cas de réussite, l'avantage des lignes intérieures. Mais de ce même tableau et d'autres indications il ressort aussi que le généralissime autrichien oscilla trop longtemps entre les divers partis à prendre, et qu'il commença l'exécution d'au moins quatre dispositions contraires : le 26, en marche sur Kòniginhof, il se tourna plus spécialement contre les troupes du prince royal ; le 27 il abandonna cette idée pour un mouvement à la rencontre du prince Frédéric-Charles à Gitschin ; le 29 il revint à son premier plan et ordonna une concentration en avant vers Kœniginhof contre la Silésie ; le 30 dans la nuit il prescrivit une concentration en arrière, vers Königgrætz, contre l'ennemi venant de Gitschin.

En résumé il subit constamment le joug de l'initiative de ses adversaires, au lieu de leur faire sentir l'effet de ses propres inspirations.

Pour terminer, nous ferions volontiers le bilan de ces étranges opérations autrichiennes du 23 au 30 juin par le propos, trop crû pour le reproduire ici, du général Jomini à l'un de ses collègues de l'état-major allié, devant Dresde, en 1813. A ce défaut, nous nous résumerons brièvement en disant que les Prussiens, grâce à leurs trois lignes d'opérations principales sur un front aussi étendu, se mirent dans les meilleures conditions pour être partout écrasés en détail ; mais que Benedek, quoique préparé à la chose, ne sut se résoudre à l'ac-

tion sur aucun point, et laissa livrer une suite de combats partiels, où ses troupes agissantes furent presque toujours engagées en nombre inférieur et successivement, tandis que de grosses réserves restaient ou voyageaient inutiles dans le voisinage.

Sans parler de la zone à part du 1er corps, nous voyons, le 27, combattre seulement le 10e et le 6e corps contre le 1er et le 5e prussiens, assistés de la garde et du 6e. Les 4e, 8e, 2e, 3e corps autrichiens ne font rien, marchent sans doute.

Le 28, c'est encore le 10e corps autrichien, *une* brigade du 4e, et le 6e, avec *deux* brigades du 8e, qui sont seuls à la lutte. Le reste ne fait à peu près rien, prend des positions de réserve, complète ses marches.

Le 3e corps ne voit aucun ennemi pendant tout ce temps.

Le 29, pas d'autre intention que de se concentrer *en arrière*, et, le 30, exécution d'une autre concentration de même espèce, qui va nous amener à la bataille de Königgrätz. Au moins gagnera-t-on cette rencontre après tant de sacrifices de la stratégie à la tactique? C'est ce que nous verrons dans un prochain chapitre.

Les observations de détail sur les divers combats partiels du 23 au 30 juin perdent considérablement de leur intérêt, sous le poids des deux vices fondamentaux que nous venons de signaler : la triple ligne d'opérations prussiennes d'un côté, et la passivité autrichienne de l'autre.

Toutes celles qui se présentent à l'esprit remontent plus ou moins directement à ces deux causes.

On peut trouver que Clam-Gallas, exagérant le système inauguré, prit trop à la lettre ses instructions de défensive. Avec ses forces il pouvait pratiquer avantageusement l'*offensivstoss*, à la façon de l'archiduc Albert en Italie, et prolonger ainsi la dispute du terrain qu'il avait à garder.

Le combat de nuit et si acharné de Podoll fut du sang versé à peu près inutilement. Cette localité perdait toute importance, du moment que, depuis la soirée déjà, les Prussiens avaient un passage de l'Iser à Turnau.

Les dispositions du prince Frédéric-Charles à Münchengrätz, pour attaquer et tourner son adversaire, furent très compliquées et entortillées. On y retrouve le même genre de vues fausses que dans le plan général, soit des lignes d'attaque de tous côtés, séparées entr'elles par l'Iser, par le Muskeyberg, par l'ennemi, pour prendre celui-ci non pas seulement entre deux feux, mais entre quatre, cinq, six feux! C'eût été le cas, pour Clam-Gallas, de répéter la manœuvre du plateau de Rivoli, s'il avait eu l'intention de livrer autre chose qu'un combat d'arrière-garde.

A Gitschin, même opération; encore deux attaques indépendantes, séparées par la montagne de Brada, et où la jonction n'est faite qu'accidentellement, grâce à l'initiative intelligente des tirailleurs.

Au premier combat de Trautenau, le 27, le général Bonin fut très maltraité par Gablenz; mais pas au point

cependant de justifier son éclipse totale de la scène pendant toute l'importante journée du lendemain et une partie du 29. Au premier coup de canon du combat du 28, il eut dû rentrer en ligne, avec son gros, et non avec quelques braves coureurs seulement. Il avait suffisamment expérimenté, la veille au soir, les inconvénients de l'isolement, pour tenter d'en préserver à son tour ses voisins. Nous admettons que ses troupes devaient être un peu abattues ; mais la garde et le 5e corps surent bien, à un moment donné, surmonter la fatigue et l'abattement, et le Ier corps n'eût pas demandé mieux sans doute qu'à faire aussi ses preuves à cet égard.

La garde prussienne se montra vraiment héroïque dans ces diverses journées. Présente partout en temps opportun et souvent de sa propre initiative, ce corps d'élite se multiplia avec une ardeur et une intelligence admirables. Il entretint parfaitement la jonction entre les deux ailes et rendit tour à tour à la droite et à la gauche des services signalés. Une telle conduite était la meilleure réponse à faire à ses envieux détracteurs. Gablenz, encore très fatigué et surpris, le 28, se trouva à forte partie contre de telles troupes, et sa déroute désorganisa toutes les combinaisons en projet ou en voie d'exécution.

Le 5e corps prussien montra, lui aussi, une remarquable énergie, facilitée cependant plus qu'on ne le pensa d'abord, par la tardive arrivée des forces de Ramming et par la bizarre idée d'employer en tel terrain des cuirassiers.

Enfin notons que la désertion, ou au moins la complai-

sante reddition de bon nombre de soldats italiens et hongrois, engendra promptement la démoralisation dans les corps autrichiens battus et en retraite. C'est une des dures et traditionnelles fatalités de l'empire d'Autriche, — de l'ancienne Autriche absolue au moins — de ne pouvoir souder entr'eux ses divers peuples qu'à l'aide d'une dose plus ou moins lourde de compression, et de voir une partie de ceux-ci lui échapper, dès que cette force est obligée de céder le pas à une autre.

Reprenons maintenant le cours des événements, et laissons un moment reposer les champs de bataille, pour constater l'impression produite ailleurs par ces premiers faits d'armes.



CHAPITRE XIV.

Tromperies de la presse autrichienne. — Emotions diverses des populations. — Manifestations populaires en Prusse. — Retour de l'opinion publique au gouvernement. — Départ du roi Guillaume et de ses ministres pour l'armée.

Les mêmes nécessités politiques qui forçaient l'ancien gouvernement autrichien à étendre sur ses divers peuples le pesant joug d'une raide bureaucratie et d'une dure discipline militaire, l'avaient aussi amené à se servir d'une presse complaisante et menteuse, pour en imposer au public de l'intérieur et de l'extérieur sur sa puissance réelle. Il fallait en toutes choses commencer par se proclamer fort et heureux, pour éviter de devenir faible et délaissé. Maintenir coûte que coûte le moral des populations et leur confiance dans la haute sagesse de l'autorité suprême, était le programme fondamental, et à cet effet aucun excès de vaniteuse louange, aucune supercherie pour pallier les pertes et les échecs ne répugnait à ces serviles offices de mensongère publicité.

C'est surtout en temps de crise militaire que ce rouage particulier de l'organisme impérial acquiert son plus haut développement, et, dans la guerre entr'autres dont nous nous occupons, où il s'agissait aussi de conquérir des

alliés par le prestige de la fortune, on le vit prendre des proportions vraiment démesurées. Ce système immoral d'action sur l'opinion publique par la vanité, qui n'a malheureusement que trop d'imitateurs en dehors de l'Autriche, renferme en lui-même son propre châtiment : aux premiers revers constatés ou avoués, la sérénité de commande disparaît et dégénère promptement en générale panique. Comme ce fut précisément le cas qui se produisit ici, il n'est pas sans intérêt de mentionner les faits les plus saillants de cet autre champ-clos de la lutte engagée.

Le 21 juin la *Gazette de Vienne,* organe officiel, s'efforçait d'exciter le zèle autrichien par autant de coups d'encensoir aux siens que de ridicules imputations contre ses adversaires, et elle publiait l'article suivant :

« Jamais peut-être un peuple ne s'est levé pour le combat avec plus de chaleur et d'unanimité que les populations de l'empire d'Autriche n'en montrent contre la présente agression prussienne. Toute la mise sur pied, tous les mouvements leur paraissent trop lents ; elles voudraient donner des ailes à l'armée. Nous comprenons cette impatience ; mais le calme avec lequel s'est accomplie l'immense œuvre de la mise sur pied de guerre de l'armée autrichienne, n'en paraît que plus imposant et plus majestueux. C'est la conscience de la supériorité morale qui s'accuse de cette façon.

« Dans le camp prussien on observe une fiévreuse excitation et un besoin d'événements guerriers, qui cache une pénible incertitude sur le résultat. Dans notre quartier général au contraire nous voyons un calme qui —

si nous avions le malheur d'être Prussiens — nous effraierait en vérité. Deux joueurs d'échecs sont en présence; l'un avance ses pièces une à une, lentement, sur le corps de son adversaire; chaque figure prend, d'après un plan bien combiné, la place où elle doit rester menaçante; l'autre joueur au contraire vagabonde avec inquiétude, attaque sans plan et se contente de capturer çà et là quelque figure insignifiante, qui lui fait perdre en position ce qu'il gagne en butin. — Voilà la cause de ce calme viril dans notre armée. C'est la mer tranquille avant l'orage destructeur. »

Une fois les opérations commencées les journaux de Vienne ne voulurent pas avoir le démenti de leurs prédictions, et l'on y vit successivement apparaître de triomphants bulletins, dont quelques-uns, ci-dessous, donneront une juste idée :

« Karlsbad, 28 juin. Grande bataille entre Reichenberg et Turnau. 15000 Prussiens prisonniers. Grandes pertes des deux côtés. Autriche a vaincu. Prince Lichtenstein tué. »

« Münchengrätz, 28 juin. Vif combat ici, terminé par la fuite des Prussiens abandonnant leurs canons (23, d'après le *Tagesboten*). »

Ces nouvelles donnèrent même lieu à de chaudes démonstrations populaires à Prague; le théâtre czèche fut illuminé à cette occasion et ouvert gratuitement au public, pour y entendre la lecture des bulletins et des cantates de circonstance.

Dans l'*Ostdeutsche Post* de Vienne, du 27 juin, on put lire ce qui suit : « Benedek campe fier et calme comme

un lion autour de Josephstadt, entouré de toute sa puissante armée. Un seul corps, le 6e, a été porté en avant dans son voisinage immédiat, tandis que le corps Clam-Gallas manœuvre détaché. Les deux combats d'aujourd'hui ne sont que le prélude d'une grande bataille, qui commencera peut-être demain en Bohême, pour se terminer après-demain en Silésie. »

Sur les mêmes affaires, presque tous les journaux de l'Allemagne du sud publièrent encore les télégrammes autrichiens suivants :

« Pardubitz, 27 juin (par Vienne). Depuis 10 heures ce matin vive canonnade entre Nachod et Neustadt. Les Prussiens refoulés vers Skalitz; cavalerie en action. — 6 heures du soir. Les Prussiens battus sont en pleine retraite, laissant morts et blessés sur le champ de bataille. »

« Josephstadt, 27 juin. Vif combat entre Nachod et Neustadt depuis 10 heures ce matin jusqu'à 4 heures. Prussiens repoussés avec grandes pertes, leurs morts et blessés laissés sur le champ de bataille ; à 4 1/2 heures ils nous envoient un parlementaire. »

« Vienne, 28 juin, Le 6e corps autrichien, en marche de Skalitz à Josephstadt, attaqué par le prince royal. Après 5 heures de combat toutes les hauteurs enlevées par nos troupes. Une nouvelle attaque de l'ennemi en forces supérieures repoussée, vers midi, par notre artillerie. Après cela Skalitz occupé. »

« Vienne, 27 juin. Une grande bataille commencée hier et finie aujourd'hui à 4 heures, a été gagnée à Münchengrätz et Nachod. »

« Prague, 27 juin, 9 heures du soir. Victoire sur toute

la ligne de la cause fédérale par les armes de l'Autriche et de la Saxe. Le choc décisif a eu lieu à Nachod. Un parlementaire prussien a demandé un armistice, mais on a refusé. »

Pour compléter ce déplorable jeu de mystification, on y ajouta la comédie plus pitoyable encore de promener, le 29 juin, dans les rues de Vienne un canon prussien, dont les feuilles publiques annoncèrent triomphalement l'arrivée comme un premier et glorieux trophée conquis sur l'ennemi. Cette prétendue conquête excita un grand enthousiasme parmi les curieux de la capitale autrichienne. Mais quelques jours après on lut les lignes suivantes dans le Moniteur officiel prussien, à la suite d'une citation d'un journal de Vienne : « Nous sommes autorisés à déclarer cette nouvelle une pure invention. Les armées prussiennes n'ont perdu jusqu'à présent aucun canon. Si néanmoins il est vrai qu'on ait transporté un canon prussien dans les rues de Vienne, ce ne peut être que celui dont Sa Majesté le roi a fait présent à Sa Majesté l'empereur François-Joseph, au temps de l'alliance entre la Prusse et l'Autriche. »

Cependant, le 30 juin, le ton de la presse dut changer quelque peu, quand fut connu le bref télégramme de Benedek indiqué précédemment et annonçant, de Dubenetz, sa retraite sur Königgrätz, par suite des revers de Clam-Gallas. Les journaux officieux eurent beau s'évertuer à expliquer la chose par de nouvelles combinaisons stratégiques d'un ordre relevé, le public se montra tout à fait incrédule et fut saisi d'une vive émotion. En 24 heures un changement complet s'effectua dans les

esprits, et la ville de Prague entr'autres entra subitement dans un accès d'indescriptible frayeur. « Tout ce qui possède ou peut se procurer un char et un cheval, écrivait-on de Prague le 1er juillet, est occupé à s'enfuir. Dans toutes les rues on voit des fuyards avec des chars de bagages ou des charrettes de malles et de paquets. Toutes les affaires sont suspendues. Quelques centaines de chars de paysans ont été requis pour évacuer les bureaux. Tous les employés emballent archives et caisses sur Pilsen. Eux-mêmes viennent de recevoir les honoraires pour deux mois à l'avance. Quelques officiers bavarois sont arrivés. On dit les Prussiens déjà à Benatek. »

A Vienne l'alarme ne fut pas moindre, dès qu'on en vit, le 29, partir en toute hâte la garnison, et qu'on y apprit la panique de Prague. Un grand nombre d'ouvriers et de paysans furent requis pour travailler à un vaste camp retranché à Florisdorf, en avant de la capitale sur le Danube, et la consternation succéda à la joyeuse excitation des jours précédents.

C'est que la vérité s'était promptement fait jour, et cela sous les plus sombres couleurs, dès qu'un coin du voile avait été déchiré. Les nouvelles qui venaient de la Prusse étaient trop précises, trop nombreuses, trop concluantes pour laisser l'ombre d'un doute sur ce qui s'était passé en Bohême, et le contre-coup de la déception fut d'autant plus cruel et angoissant.

Il faut rendre cette justice aux bulletins prussiens qu'ils avaient rapporté les faits survenus, avec satisfaction il est vrai, mais sans trop d'enflure. Ils avaient raconté brièvement leurs succès, et l'on en voyait la preuve évi-

dente et le couronnement dans les longues files de prisonniers autrichiens, déjà une vingtaine de mille, dirigés sur diverses villes de l'intérieur du royaume.

Ces événements avaient naturellement causé une grande sensation dans toutes les provinces prussiennes, et l'on méconnaîtrait un des caractères importants de cette crise, si l'on voulait nier la vive part qu'y prirent, en toute sincérité, d'honnêtes et patriotiques populations.

Il est même instructif sous ce rapport de savoir ce qui se passait en Prusse, et, pour plus d'impartialité, nous en emprunterons la mention à un petit livre ultra-prussien d'opinion, qui, malgré d'évidentes exagérations et de lourdes courtisaneries, nous semble un assez fidèle organe des sentiments alors en cours. Il renferme d'ailleurs divers détails caratéristiques sur le concours apporté à l'armée par la société civile, qui intéresseront aussi quelques-uns de nos lecteurs.

« Le 27 juin, dit le livre en question [1] le roi s'était humilié avec son peuple devant le Dieu des batailles, pour implorer son assistance en faveur des armes prussiennes, et le même jour déjà la recommandation biblique de l'ordre du jour du prince Frédéric-Charles avait été mise à pleine exécution. Pendant qu'en Prusse tous les cœurs s'élevaient à Dieu et priaient pour notre droit et pour notre honneur, le peuple en armes abattait ses robustes poings sur l'ennemi, en trois endroits différents de la Bohême, et la grâce de Dieu nous donnait la vic-

[1] *Gustav Jahn*. Der deutsche Krieg und Preussens Sieg, im Jahre 1866, dem Volke erzählt. 2e édition. Halle. Richard Mühlmann, éditeur, 1867, un vol. in-12.

toire. Le 27 on n'en sut rien encore dans le pays, car le quartier-général avait pourvu à ce que chacun ne pût pas répandre à son gré des nouvelles plus ou moins inquiétantes. En revanche il fut publié aussitôt de brèves et précises « nouvelles officielles du théâtre de la guerre » faisant connaître au peuple anxieux ce qui s'était réellement passé.

« Déjà le 28 se répandit le bruit de succès sur l'ennemi; mais le 29, jour anniversaire de la victoire d'Alsen, un vendredi, les nouvelles furent pleinement connues et elles marquèrent un jour de vive allégresse dans toute la monarchie. Ce fut le roi lui-même qui fit connaître aux Berlinois, se formant en nombreux groupes autour du palais, le bulletin de victoire qu'il venait de recevoir. Ouvrant la fenêtre de son cabinet de travail, il cria d'une voix forte et émue « Nos troupes, sous la conduite de mon fils, viennent de remporter une grande victoire. » Un vigoureux cri de joie lui répondit. Le palais royal fut bientôt entouré d'épaisses masses de population, et l'allégresse s'accrut de minute en minute. Chacun voulait voir le roi, et celui-ci se montra plusieurs fois, dans sa simple capote militaire, salua le peuple, adressa quelques paroles écoutées dans le plus profond silence, et suivies de hourras répétés.

« Vers midi tout Berlin était sur pied, toutes les rues pleines de monde, toutes les maisons décorées. Le vieux feld-maréchal Wrangel circulait en voiture, un drapeau à la main, racontant à tous les bonnes nouvelles. Devant le palais royal la foule était immense, et de temps en

temps le roi faisait lire les dépêches par l'intendant-général du haut de la rampe.

« Quand sortit le président du conseil, vers deux heures, dans sa voiture découverte à un cheval, le peuple se précipita sur la voiture pour la dételer et mener le ministre en triomphe sous les Tilleuls. Avec la plus grande peine il fut délivré par deux officiers d'état-major, qui firent comprendre que M. de Bismark était très-affairé. Il échappa à la démonstration, au prix de nombreuses poignées de mains qu'il dut donner de droite et de gauche.

« On savait aussi que le roi partirait le lendemain pour l'armée. Aussitôt des placards provoquèrent la remise d'une adresse à Sa Majesté. L'adresse fut bientôt là, et en divers points sous les Tilleuls des tables furent déposées pour la signer. A une heure il s'y trouvait déjà plus de 20 mille signatures. Des processions se formèrent pour aller saluer la princesse Frédéric-Charles, et la garde du château, composée de landwehr, fut à moitié étouffée d'embrassades.

« Le soir à 8 heures la grande procession s'ébranla, dès la place de Paris, pour la remise de l'adresse; des musiques et de nombreux drapeaux y figuraient, ainsi que des bourgeois de toutes les classes de la société. Environ cent mille âmes se trouvèrent groupées devant le palais royal, et des chœurs entonnèrent le chant « Eine feste Burg ist unser Gott » pendant qu'une députation de 40 personnes était introduite dans le palais et y remettait l'adresse au roi.

« Après la cérémonie le roi s'avança sur le grand balcon; toutes les têtes se découvrirent et le vénérable

monarque adressa au peuple les paroles suivantes : « Merci ! merci pour vos cris de joie, que j'accepte au nom de l'armée. Avec l'aide de Dieu, nous avons eu la première victoire ; mais il reste encore beaucoup à faire. Persévérez, et pensez toujours à la devise : « Avec Dieu, pour le roi et pour la patrie ! Un hourrah pour l'armée ! » Un formidable hourra, répercuté par des échos sans fin, succéda aux paroles royales ; puis le cortége se remit en marche au son de la musique jouant la marche de Düppel. Accompagné des éclairs et du grondement d'un violent orage, il se rendit devant le palais du prince royal, puis devant celui du prince Charles, et devant l'hôtel du président du conseil.

« Pendant que la musique jouait l'hymne prussien, le comte et la comtesse de Bismark apparurent à la fenêtre et furent salués d'acclamations enthousiastes. Un bourgeois prit la parole pour complimenter le grand homme d'état de la Prusse et le saluer comme un brave général sur le champ de la diplomatie. Le comte de Bismark répondit d'une voix vibrante, en rappelant les circonstances de la présente guerre, en recommandant les familles des soldats, et en proposant un toast au roi et à l'armée, qui fut vigoureusement appuyé. La foule se rendit ensuite devant l'hôtel du ministre de la guerre, où des scènes semblables se répétèrent.

« Cette soirée restera indélébile dans le souvenir des Berlinois. On a pu parfois leur faire des reproches fondés, mais le sentiment national y domine en somme tous les autres.

« Dans le reste du pays on vit les mêmes manifestations. A Magdebourg entr'autres l'élan fut au comble.

« Ce soudain enthousiasme pour l'honneur de la patrie ne fut pas rien qu'un feu de paille. Il dura et s'accusa par de nombreux actes de dévouement. Malgré les sacrifices imposés à tous par la guerre, on vit affluer de toutes parts des dons volontaires pour l'armée, et chaque jour on put expédier de Berlin à celle-ci des trains d'offrandes de toute espèce, d'approvisionnements divers, de vins et eau-de-vie, de cigares, de tabac, de linge, de chaussures, de tout ce que la tendresse des population pouvait inventer pour le soutien matériel et le confort de nos braves soldats. Outre le dépôt central de Berlin, d'autres dépôts se formèrent dans les villes de province. Les chemins de fer transportèrent tout cela gratuitement. En même temps se créèrent partout des sociétés et des comités pour le soutien des femmes et des enfants des soldats de landwehr sous les armes, auxquels l'état s'empressa aussi d'assurer son concours.

« Et les blessés ! c'est là qu'il y eut une conquête du siècle ! Ce service de l'armée prussienne est admirablement organisé. Chaque corps d'armée conduit trois légères et trois grosses ambulances de campagne, avec leur personnel spécial de médecins, d'aides, d'infirmiers et de pharmaciens, Les ambulances légères sont affectées au service immédiat des champs de bataille et sont approvisionnées chacune pour 200 blessés ; les grosses ambulances sont établies dans les localités près des champs de bataille et sont approvisionnées chacune pour 600 blessés. Un point important du service sanitaire, à côté

de cela, est l'évacuation des ambulances de campagne ; à cet effet il fut établi des ambulances ou hôpitaux de réserve et d'étapes, dans toutes les provinces de la monarchie. On admit pour règle d'avoir moins de grands hôpitaux, et davantage de petits disséminés. Ainsi 130 hôpitaux de réserve furent établis dans toutes les provinces, fournissant un effectif de 35 mille lits.

« A ces vastes arrangements d'office vint se joindre le concours privé, tant par l'institution d'hôpitaux particuliers que par des dons volontaires. Le roi reconnut que cet appui pouvait être précieux à un moment donné, et il nomma, dans la personne du comte Eberhard de Stohlberg, chancelier de l'ordre des Johanites, un commissaire spécial pour veiller à cette tâche. Devant cette œuvre toute distinction de partis s'effaça, et les hommes d'opinions politiques les plus opposées rivalisèrent d'émulation pour réunir des secours. Des hôpitaux auxiliaires purent être établis en grand nombre, avec des milliers de lits ; le comité central de Berlin recueillit en peu de temps environ un demi-million de thalers, sans compter les collectes des comités de provinces. Des monceaux de rafraîchissements et d'aliments de malades, conserves, gelées, fruits confits, glace, sirops, ne cessèrent d'arriver. Les écoles d'enfants firent de la charpie et des bandes, et en envoyèrent par quintaux aux comités.

« La participation personnelle au soin des blessés ne fut pas moindre. La guerre du Schleswig avait déjà été, sous ce rapport, une bonne école préparatoire. Il y avait maintenant un plus grand champ d'activité, d'autant plus grand que la plupart des blessés autrichiens étaient aussi

entre nos mains. Grâce à la reconstitution de l'ordre des Johanites, par le roi Frédéric-Guillaume IV, des centaines de ceux-ci, avec leur croix au brassard, suivirent l'armée d'étape en étape, comme soldats de la paix, et jusque sur les champs de bataille. A côté d'eux des milliers d'aides de toutes conditions, de toutes confessions, vieillards et jeunes gens, hommes et femmes, évangélistes et catholiques, étudiants, sœurs de charité, diaconesses, frères hospitaliers, tous enflammés de l'amour du Samaritain, rivalisèrent d'ardeur pour le soulagement des blessés.

« Non-seulement le soin des corps, mais aussi celui des âmes fut en progrès. Un appel à cet égard, adressé au public, trouva un satisfaisant écho. Le roi à la vérité n'avait pas négligé ce service, et le nombre des aumôniers des corps avait déjà été augmenté de 43. Mais c'était encore insuffisant pour une telle armée. Par le concours des particuliers, on se mit en mesure de doubler ce nombre. En quelques semaines on parvint à faire mettre en activité pour l'armée 73 services évangéliques de campagne, et 17 pour les hôpitaux, ainsi que 48 diaconies de campagne, où se trouvaient beaucoup de pasteurs, de licenciés et d'étudiants en théologie. L'église catholique fournit aussi un fort contingent à ces besoins. De grandes cargaisons de nouveaux testaments, de psaumes, de livres de chants et de prières, et d'écrits divers d'édification, furent envoyés dans les camps et dans les hôpitaux, où les soldats les reçurent avec empressement.

« Une autre tâche de bienfaisance incomba au pays

par les nombreux milliers de prisonniers ennemis, arrivant en longs convois par les chemins de fer dans l'intérieur de la monarchie. Ici encore la générosité se montra grande, tellement même que les feuilles publiques durent rappeler que l'amour pour l'ennemi ne devait pas faire oublier les enfants du pays, et en fait ces prisonniers furent souvent mieux traités que nos landwehrs dans leurs garnisons.

« Ainsi dans tout le royaume, comme à l'armée, régnait le meilleur sentiment national. Même les hommes de chiffres et d'affaires se sentaient membres du tout, et de même que quelque temps auparavant on avait vu circuler de ville en ville d'égoïstes adresses pour la paix, de même il se répandit de nombreuses pétitions pour demander qu'il ne se conclût point de paix boîteuse, point de paix qui ne serait pas complétement satisfaisante pour la Prusse et l'Allemagne. Dans le même esprit la landwehr de deuxième levée endossa joyeusement l'uniforme, et beaucoup de jeunes gens imberbes et n'ayant pas encore l'âge de recrutement demandèrent à entrer immédiatement dans l'armée.

« Quant aux causes qui nous procurèrent ces succès, on cite généralement, à côté de l'excellence du fusil à aiguille, la tactique particulière à l'armée autrichienne, depuis qu'elle a si bien réussi contre eux en 1859 de la part des Français, consistant à s'avancer trop systématiquement et à découvert pour charger à la bayonnette, et le grand mépris qu'ils avaient de nos troupes au début. Les défaites qu'ils subirent furent si inattendues qu'elles leur firent perdre confiance en eux-mêmes et en leurs

officiers, et les démoralisèrent au point qu'une fois débandés, il ne se défendirent plus qu'avec apathie et se laissèrent capturer en grand nombre. »

Ces dernières observations de l'écrivain populaire prussien avaient certainement beaucoup de vrai, et le reste de la campagne, dont nous allons maintenant reprendre le cours, ne tarda pas à en donner une nouvelle preuve.

Les opérations étaient alors arrivées à un point où les armées prussiennes avaient besoin d'une direction supérieure plus immédiate que celle que leur fournissait le télégraphe de Berlin. Leur jonction était opérée ou allait s'opérer ; le commandant en chef devait être au milieu d'elles, s'il voulait donner des ordres efficaces ; et, à cet effet, il fut résolu que le roi partirait de sa capitale le 30 juin pour rejoindre l'armée. Il se mit en route ce jour-là, escorté d'un nombreux personnel d'état-major, dont M. de Bismarck, en uniforme de major de cavalerie de landwehr, et le ministre de la guerre, général de Roon.

En outre, le grand quartier-général comptait encore pour son service quatre sections particulières, à savoir : 1° une garde du grand état-major, de 11 officiers, 434 hommes et 235 chevaux fournis par tous les régiments de l'armée ; 2° la poste, le télégraphe et l'ambulance de campagne, de 25 officiers, 180 hommes, 120 chevaux ; 3° l'écurie royale, avec 8 officiers, 90 hommes, 134 chevaux, 23 voitures ; 4° le cabinet militaire, l'intendance de campagne et le service des vivres.

Acclamé sur toute sa route par les populations prus-

siennes, le roi arriva le 2 juillet à Gitschin, où il prit aussitôt possession du commandement suprême. Le matin même, l'ordre du jour suivant, daté de Berlin 29 juin, avait été distribué aux troupes :

Soldats de mon armée !

Je me rends aujourd'hui vers vous, au milieu de mes braves troupes en campagne, et je vous présente mes royales salutations. En quelques jours vous avez, par votre bravoure et votre dévouement, obtenu des résultats dignes des exploits de nos pères. C'est avec orgueil que je considère tous les corps de ma fidèle armée, et avec la plus grande confiance que j'envisage les futurs événements de cette guerre. Soldats! nous avons de nombreux ennemis devant nous. Mais ayez confiance en Dieu, l'arbitre des batailles, et en notre bonne cause ! Avec l'aide de votre bravoure et de votre persévérance, les drapeaux victorieux de la Prusse marcheront à de nouvelles victoires.

(Signé) GUILLAUME.

Une fois installé à Gitschin, et après avoir visité le champ de bataille, le roi entendit les rapports du prince Frédéric-Charles, ainsi que ceux de généraux des armées de l'Elbe et du prince royal ; il visita les ambulances, il reçut et complimenta un grand nombre d'officiers qui s'étaient signalés dans les jours précédents, échangea maintes dépêches avec Berlin et remplit son temps de la manière la plus active. Après cela, il s'apprêtait à prendre enfin quelque légitime repos, quand des nouvelles, transmises du front dans la soirée, l'appelèrent à inaugurer son arrivée à l'armée par d'importantes résolutions. Il ne s'agissait de rien moins que de faire, le lendemain, un mouvement en avant, au risque de livrer peut-être une grande bataille. Le mou-

vement eut lieu en effet, et la bataille aussi, qui fut la principale affaire de la campagne, la grande victoire prussienne de Königgrætz.



CHAPITRE XV.

Bataille de Königgrætz.

(3 juillet 1866.)

La position respective des armées au 30 juin, que nous avons indiquée au chapitre XIII, s'était complétée, sans changement ni incident marquants, le 1er et le 2 juillet, de manière à amener pour le 2 juillet les divers corps dans les positions suivantes :

L'armée de l'Elbe, à la droite, avait ses trois divisions au sud-est de Horsitz, entre Smidar et Neu-Bidschow.

La Ire armée était aux environs de Kamenitz, de Konetzchlum et de Horsitz, à savoir :

La 8e division, Horn, à Gutwasser; la 7e, Franseky, à la gauche de la précédente, à Horsitz ; plus à gauche, la 5e division, Kamiensky (remplaçant le général Tümpling, grièvement blessé), à Dobes, et la 6e, Manstein, à Miletin. En seconde ligne, les deux divisions du 2e corps, la 3e, Werder, vers Wostromer; la 4e, Bittenfeld [1], à Domoslawitz et Aujezd-Sylvaru, avec la réserve

[1] Sur cette droite il y a maintenant en action deux généraux prussiens du nom de Herwarth de Bittenfeld, l'un commandant de l'armée de l'Elbe, l'autre de la 4e division. Pour abréger, tout en évitant les confusions, nous appelons le premier Herwarth, et le second Bitten-

d'artillerie tout près de là, sur la chaussée, vers Holowaus. La réserve de cavalerie, division prince Albert père, était sur la droite, entre Gutwasser, Baschnitz et Liskowitz. Le quartier-général s'était transporté de Gitschin à Kamenitz, puis il vint le 2 juillet à Horsitz.

La IIe armée, toujours sur le Haut-Elbe, avait son gros aux environs de Königinhof et de Gradlitz, à savoir :

Le 1er corps, Bonin, à la droite, à Arnau et Praussnitz; la garde, prince de Wurtemberg, à Königinhof même; le 6e corps, Mutius, à Gradlitz; le 5e corps, Steinmetz, en réserve immédiatement derrière la ligne.

Des rapports apportés par le prince Frédéric-Charles à Gitschin, le grand état-major prussien avait pu conclure que les Autrichiens étaient en train de se concentrer derrière l'Elbe, aux environs de Josephstadt et de Königgrätz, pour y livrer une grande bataille avec l'appui de ces forteresses. La supposition n'avait rien que de vraisemblable; mais il restait encore à présumer la manière dont l'armée autrichienne entendrait profiter de ces défenses naturelles et artificielles, et il y en avait certes plusieurs à choix.

Quoiqu'il en soit, une grosse affaire paraissait s'approcher. Les troupes prussiennes avaient marché fort rapidement jusqu'ici et tout en combattant. Elles avaient besoin de se resserrer; de son côté, le grand état-major devait s'orienter. Le roi jugea donc qu'il pouvait laisser

feld. Par la même raison nous avons également pris la liberté de retrancher le *von* qui précède presque tous les noms des officiers.

chômer les opérations pendant deux jours, dont un serait employé à une concentration préparatoire des trois armées. C'est dans ces prévisions que le prince Frédéric-Charles quitta le quartier royal le 2 juillet, vers trois heures de l'après-midi, à Gitschin, pour rentrer à son quartier-général.

Mais là, et après qu'il avait déjà donné ses premiers ordres pour la pause du lendemain, il lui vint des renseignements sur l'ennemi qui provoquèrent à juste titre sa vigilance et son initiative. Toutes les reconnaissances faites dans la journée s'accordaient à dire que les Autrichiens, au lieu de se concentrer en arrière de leurs lignes, comme d'habitude jusqu'ici, et derrière l'Elbe, comme on le prévoyait, se massaient au contraire en avant de leurs positions des places de l'Elbe, entre ce fleuve et son affluent, la Bistritz ; ils avaient même passé la Bistritz et fortement occupé les villages de Dub, sur la grande route de Horsitz, de Czernutek à droite, de Mzan à gauche. De ces divers renseignements, on pouvait déduire que, le 2 juillet après-midi, une soixantaine de mille hommes, de cinq à six corps autrichiens déterminés et des Saxons, étaient en train de se grouper en avant de Königgrätz et de l'Elbe, et que ce mouvement n'était pas encore achevé.

D'après ces données, le prince Frédéric-Charles était tout à fait fondé à craindre une attaque contre lui des Autrichiens, en forces supérieures, pour le 3 juillet. Il comprit qu'il ne pouvait pas parer à cette attaque par ses seules forces et surtout par une pure défensive, en restant dans les lignes prévues du lendemain, lignes

passablement disséminées; qu'il fallait plutôt agir, et cela avec promptitude et ensemble, et il prit aussitôt la sage résolution de procéder, préparatoirement au moins, à une concentration *en avant*. Les six divisions de la Ire armée reçurent à cet effet l'ordre d'aller prendre, dans la nuit même du 2 au 3 juillet, à partir de une heure du matin, des positions plus avancées vers la Bistritz, le gros aux environs de Milowitz.

Le général Herwarth, maintenant subordonné au prince Frédéric-Charles, reçut l'ordre de s'avancer vers Nechanitz, aussi sur la Bistritz, pour menacer le flanc gauche de l'ennemi.

Un avis de ce qui se passait fut aussi expédié au quartier-général de la IIe armée par un courageux adjudant, le lieutenant Normann, qui avait à faire une longue course de nuit, au milieu des patrouilles ennemies. Le prince royal était prié de vouloir bien avancer au moins un de ses corps, dès le lendemain matin, contre le flanc droit des Autrichiens, pour dégager la Ire armée.

En outre, le roi fut immédiatement nanti de ces nouveaux faits, et ce fut le chef d'état-major lui-même, général Voigts-Rhetz, qui se rendit à Gitschin, pour les lui soumettre. Il devait entr'autres lui demander de sanctionner par un ordre formel la prière adressée au prince royal, prière sur l'heureuse arrivée de laquelle on pouvait d'ailleurs avoir quelque crainte.

C'est ce message inattendu qui vint ravir à l'auguste commandant en chef le repos qu'il s'apprêtait à prendre, comme nous l'avons déjà dit à la fin du chapitre précédent. Immédiatement introduit auprès du roi, le

général Voigts-Rhetz lui fit son rapport, qui fut écouté attentivement, ainsi que les propositions du prince Frédéric-Charles. Un conseil de guerre fut immédiatement convoqué pour en délibérer.

Dans ce conseil, le général de Moltke n'eut sans doute pas de peine à démontrer que le plan du prince Frédéric-Charles, tout en partant d'une idée juste au fond, était complétement vicieux d'exécution, et qu'il n'aboutissait qu'à d'inefficaces demi-mesures. Si l'on devait avoir affaire à l'armée autrichienne entière, comme il apparaissait, il ne s'agissait pas de mettre tout l'espace de Nechanitz à Milowitz entre l'armée de l'Elbe et la Ire armée, car c'était les exposer toutes deux à l'isolement et à l'écrasement; il fallait ou rappeler Herwarth plus près de la cavalerie du prince Frédéric-Charles, ou pousser toutes les forces de ce dernier jusque sur la Bistritz et les faire agir par leur droite pour se relier à Herwarth. Quant au prince royal, il ne pouvait non plus être un seul instant question de lui enlever un corps, pour laisser le reste détaché au-delà de l'Elbe et à proximité des places autrichiennes. C'était la IIe armée entière qui devait s'ébranler, et les deux masses feraient tous leurs efforts pour se rejoindre.

En résumé, il fallait ou se concentrer en arrière, en repliant le gros de Herwarth sur Liskowitz et en massant la Ire armée entre Horsitz et Miletin, et la IIe armée entre Königinhof et Miletin ; ou bien il fallait se réunir en avant, et alors marcher résolûment avec toutes les forces disponibles, de manière à les relier le plus possible, tout en menaçant à la fois le front et les deux flancs de

l'ennemi : la Ire armée, en se portant contre la ligne Mokrovous — Sadowa — Benatek ; l'armée de l'Elbe à droite, sur Nechanitz ; la IIe armée à gauche, contre la ligne Horzenowes — Lockenitz. Pour ce dernier plan, les ordres déjà donnés à Herwarth et à la Ire armée pouvaient suffire au début ; il n'y avait qu'à y faire suivre en offensive au moment convenable. Quant à l'armée du prince royal, elle s'avancerait, non avec un seul corps, mais avec toutes ses masses, en laissant seulement de faibles détachements pour entretenir Josephstadt.

Ce plan, qui était à la fois le plus simple, le plus énergique et le plus juste de ceux proposés, péchait encore par cette même manie de masses morcelées, propre à M. de Moltke, paraît-il, que nous avons déjà signalée dans les opérations stratégiques. Mais ce plan était la suite rationnelle des précédents, et les succès obtenus ne pouvaient qu'y encourager. Aussi le roi, saisissant plutôt ses mérites relatifs que ses défauts absolus, l'adopta en plein et en ordonna aussitôt la mise à exécution.

Le général Voigts-Rhetz reçut séance tenante les ordres relatifs à son armée et à celle de Herwarth. Ils étaient à peu près les mêmes que ceux déjà donnés dans la soirée, sauf que Herwarth devait plus résolûment attaquer Nechanitz, tandis que le prince Frédéric-Charles, tout en se portant un peu en avant de Milowitz vers la Bistritz, se tiendrait alors en bonne défensive jusqu'à ce que les autres armées entrassent en ligne. Au reste, le roi serait avec lui dès huit heures du matin, et lui

donnerait sur le terrain les ordres ultérieurs, suivant les circonstances.

Quant au prince royal, les instructions suivantes lui furent adressées :

Ensuite de nouvelles venues de la Ire armée, l'ennemi, dans la force de trois corps, qui paraissent devoir être encore renforcés, s'est avancé jusqu'aux environs de Sadowa, sur la Bistritz, et il y a lieu à s'attendre à une rencontre avec la Ire armée demain matin de bonne heure.

Demain, 3 juillet, vers deux heures du matin, la Ire armée se trouvera avec deux divisions à Horsitz, une à Milowitz, une à Cerekwitz, deux vers Psanek et Bristan ; la cavalerie vers Gutwasser.

Votre Altesse Royale voudra bien prendre immédiatement les dispositions nécessaires pour appuyer la Ire armée, en s'avançant contre le flanc droit de l'ennemi en marche et en l'attaquant aussi tôt que possible.

Les ordres donnés aujourd'hui à midi, en vue d'autres circonstances, sont annulés.

Quartier-général de Gitschin, 2 juillet 1867.

(Signé) V. MOLTKE.

Ces instructions furent portées par le lieutenant-colonel de Finkenstein, qui devait être escorté de 4 ordonnances, vu les difficultés du chemin. Ceux-ci ayant besoin de fourrager encore leurs chevaux et ne pouvant être prêts tout de suite, le colonel Finkenstein partit seul avec son domestique. Sur les jambes de son coursier reposaient ainsi de grandes opérations et de hautes destinées.

En telle occurence Napoléon ne se fût pas cru trop rassuré en envoyant au moins cinq ou six adjudants, avec des ordres verbaux et par divers chemins. C'était bien confiant de la part du général de Moltke de se con-

tenter d'un seul messager, et cela surtout quand il s'agissait de révoquer l'invitation du prince Frédéric-Charles ne demandant qu'un corps. Cela nous prouve en tout cas que le télégraphe de campagne tant célébré par le capitaine Hozier, loin d'avoir donné tous ses beaux résultats, n'avait pas même pu relier les quartiers-généraux des armées, qui étaient cependant stationnaires depuis trois à quatre jours. Assurément des Américains eussent fait beaucoup mieux, et nul doute que sous un quelconque de leurs principaux généraux en chef non-seulement les trois armées prussiennes, mais tous leurs corps d'armée eussent été reliés télégraphiquement dès le 1er juillet. A ce défaut ils eussent été reliés de jour et de nuit, par les vigies du corps des signaux.

Quoiqu'il en soit, la fortune de la Prusse réussit, dans la nuit du 2 au 3 juillet, à traverser monts et vaux pendant 5 milles avec le colonel de Finkenstein sans se casser le cou. La course nocturne ne manqua ni d'accidents ni d'émotions, car la pluie tombait, les chemins étaient mauvais, et éclairés seulement d'un quartier de lune. Elle aboutit néanmoins à faire remettre l'important message vers 4 heures du matin, en mains du général Blumenthal, à Königinhof, et nous verrons tout-à-l'heure quelles en furent les fécondes conséquences.

Vers minuit le général Voigtz-Rhetz repartit de Gitschin pour rejoindre son chef à Horsitz, et là les dernières dispositions pour la première armée furent aussitôt expédiées.

Conformément à ces ordres les troupes se mirent en mouvement vers deux heures du matin, et il y eut,

comme presque toujours en telle circonstance, des lenteurs dans divers corps qui retardèrent un peu le mouvement d'ensemble.

En tête la division Horn, la 8e, se trouva en position, près de Milowitz, vers les 3 heures, et la division Franseky, 7e, une heure après, vers le village et château de Cerekwitz. Un peu plus tard la 3e et la 4e divisions vinrent couvrir la droite de la 8e, à Brzistan et à Pzanek. Les 5e et 6e divisions prirent une position de réserve à droite et à gauche de la chaussée, en arrière de Milowitz. L'artillerie de réserve resta pour le moment à Horsitz, et la cavalerie entre Milowitz et Baschwitz.

Pendant quelque temps les troupes demeurèrent tranquilles et silencieuses dans leurs positions, ayant soin de se bien masquer par le terrain, soit en se couvrant des abris naturels, soit en se couchant à terre.

En avant du front, dans un bas-fond sur le côté de la route, se tenait l'état-major du prince Frédéric-Charles. Tous les officiers étaient descendus de cheval; en attendant l'entrée en ligne des corps, ils épiaient attentivement le front autrichien et se communiquaient leurs observations à voix basse. Rien de grave ni de particulier n'était signalé du côté de l'ennemi. On y voyait des lueurs de bivouacs disparaissant peu à peu aux clartés de l'aurore, mais on n'entendait pas ces grands bruissements qui indiquent le voisinage d'une foule armée et en mouvement.

Le grand jour ne modifia pas cette attente, qui commençait à peser à l'impatient prince prussien. Il craignait que ses adversaires ne se fussent repliés, et que la chance

de les combattre avec l'Elbe à leur dos n'échappât ; il résolut donc de les provoquer à l'attaque ou au moins à la ténacité sur ce terrain, par un léger mouvement en avant, et, vers les 6 heures, il fit avancer la division Horn sur Dub et dans la direction de Bistritz. Les deux divisions du 2e corps à la droite durent suivre le mouvement en avant et se porter dans la direction de Dohalitz.

Les avant-gardes de ces divisions, artillerie et cavalerie sur les routes, tirailleurs dans les champs, s'avancèrent d'abord au pas, puis au petit trot, en ne voyant pas d'ennemi devant elles. Mais en arrivant près du hameau de Sadowa, vers les 7 1/2 heures du matin, l'avant-garde de Horn fut saluée de coups de canon partant d'une hauteur plus en arrière. Les artilleurs de Horn répondirent, et bientôt plus à droite et au-dessus de la première batterie autrichienne, une autre ouvrit son feu. Lente d'abord, la canonnade augmenta peu à peu d'intensité, sans toutefois devenir bien vive pendant plus d'une heure. Sur d'autres points encore de l'horizon, des coups de canon isolés, déchirant le brouillard, vinrent s'ajouter aux précédents. De cette réception, le prince Frédéric-Charles dut conclure qu'il avait en face de lui toute l'armée autrichienne, encore dans ses bivouacs et masquée par le ciel nébuleux et pluvieux de la matinée, et il fit ses préparatifs en conséquence, c'est-à-dire qu'il donna ordre de faire avancer les réserves d'artillerie.

L'état-major prussien ne se trompait pas ; c'était bien toute l'armée autrichienne qui s'était révélée par ces premières canonnades. Son commandant en chef avait

enfin réussi à la rassembler, et il était en train de la disposer sur un terrain jugé très-favorable pour y recevoir le choc des masses ennemies.

La grande bataille du 3 juillet a été appelée également des trois noms de Sadowa, hameau où débuta l'action, de Chlum, village où elle se décida, de Königgrätz, petite ville de 6 mille âmes et localité la plus importante du voisinage; mais le nom de Königgrätz ou Königsgrätz, quelque difficile qu'il soit à prononcer pour des non-allemands, a dominé. Le terrain en est situé dans une des portions les plus fertiles et les plus riantes de la Bohême. Il s'étend près de la rive gauche de l'Elbe et au débouché même de ce fleuve dans la région de la plaine, sur une zone de gradins et d'ondulations, fermée du côté du nord par les majestueuses montagnes du Riesengebirge, et se développant en un lointain horizon du côté du sud. Des champs de céréales et de betteraves, alternant avec des prairies, des vergers et quelques bois, y recouvrent le sol, semé en outre de nombreuses localités, petites villes, villages, hameaux, moulins, raffineries de sucre, fermes isolées, communiquant entr'eux par des chemins et des routes rayonnant en tous sens. C'est en somme un terrain ouvert et se prêtant à un emploi facile des trois armes, tout en offrant maints replis pour les y cacher. Un coup d'œil sur la carte orientera mieux le lecteur et dira plus clairement le reste que toutes les descriptions possibles. Qu'on note seulement que cette région est bornée immédiatement à l'ouest par l'Elbe dès les environs de Josephstadt à Königgrätz; au nord par la Tro-

tinka, affluent de l'Elbe; à l'est et au sud par la Bistritz, affluent de la Czidlinka et sous-affluent de l'Elbe. Les collines qui se développent entre ces divers cours d'eau, forment surtout trois zones arquées et concentriques, autour du petit plateau de Königgrätz.

La plus restreinte part de Plostitz à la droite (en se plaçant dans le sens du front autrichien), et court jusque vers Raskowitz, par Sweti et Wsestar, où les ondulations sont très-douces, puis par Problus et Prim, où elles sont plus escarpées.

La seconde ceinture commence à Lockenitz, vers l'Elbe, et s'étend par Nedelitz, vers Chlum, où elle forme un large et élevé plateau, puis elle va s'abaissant vers la Bistritz, par Mocrovous, Nechanitz et Kunsitz.

La troizième zone de gradins part de Racitz vers la Trotinka et s'étend par Maslowed, les bois de Benatek, Cistoves, les bois de Sadowa, Dohalika, Mocrovous, jusqu'à la Bistritz près de ce village.

La zone la plus élevée est celle du milieu, qui a entr'autres son point culminant au plateau et à l'église de Chlum, qui dominent toute la contrée. La grande route de Königgrätz à Gitschin traverse le champ de bataille dans le sens de sa profondeur, de la gare de Königgrätz, jusqu'à Sadowa, en passant par les villages même de Wsestar et de Lippa, et en laissant à peu de distance sur sa droite ceux de Plostitz, de Sweti, de Rosberitz, de Chlum, de Cistoves, et sur sa gauche ceux de Kuhlena, de Klakow, de Briza, de Rosnitz, de Langenhof, de Dohalitz. De Königgrätz à Sadowa un marcheur ordinaire met environ 4 heures. La route, large en moyenne pour

6 voitures de front, est sur presque tout son trajet bordée d'une double rangée de cerisiers et de pruniers. Ni la Bistritz, ni la Trotinka, d'une largeur moyenne d'une trentaine de pas et d'une profondeur de 2 à 3 pieds, n'avaient la valeur de bonnes lignes d'appui ou de défense, quoique leurs abords marécageux pussent être incommodes aux masses. L'Elbe en revanche offre une masse d'eau non guéable et large, sous Königgrätz, de 120 à 130 pas.

Sur ce terrain, qui offrait d'avantageux glacis contre le sud-ouest vers le bassin de la Bistritz, le généralissime autrichien s'était arrangé une position assez convenable à certains égards, couverte de front et à gauche par la Bistritz, du bois de Benatek à Nechanitz ; à droite par la Trotinka, et s'étayant en arrière au plateau de Chlum d'abord, à celui de Königgrätz ensuite. Elle offrait un peu d'ampleur, une vingtaine de kilomètres de diamètre ; mais toute une armée était à disposition pour la garnir, soit huit corps en y comptant l'armée saxonne.

Le général Clam-Gallas avait été remplacé à la tête du 1er corps par son ad latus, le général Gondrecourt. Le directeur de la chancellerie, général Krismanic, qui remplissait en réalité les fonctions de chef d'état-major, avait été remplacé, le 2 juillet au matin, par le général Baumgarten, ad latus au 3e corps.

Deux des corps d'armée, le 2e et le 3e, étaient encore intacts ; le 4e n'avait perdu que très peu d'hommes, les autres avaient plus ou moins combattu ou souffert. Tous venaient d'effectuer de fatigantes marches et contremarches.

Ils avaient, dès le 30 juin, commencé un mouvement général de concentration autour de Chlum et de Lippa, avec front principal sur la Bistritz. Le 1er juillet des positions préparatoires avaient été prises, surtout en faisant replier sur la Bistritz les 3e et 10e corps avec la 3e division de cavalerie de réserve, avancés vers Miletin.

Le 2 juillet un conseil de guerre à Königgrätz décida Benedek, qui penchait pour une retraite au-delà de l'Elbe, à recevoir la bataille aux alentours de Chlum, réunion où l'on se préoccupa plutôt, il est vrai, du moral encore excellent des troupes, que de la situation stratégique. Quelques travaux du génie furent alors ordonnés et établis sous la direction du général Pidoll. Une disposition de combat fut préparée pour la journée du 3.

Malheureusement cette instruction, rédigée d'abord par le général Krismanic, ne put être finalement élaborée que dans la soirée, par suite de la haute mutation d'état-major sus-indiquée, et dans la nuit seulement elle fut expédiée aux corps d'armée qui, pour la plupart, ne la reçurent que vers 3 ou 4 heures du matin, le 3 juillet. Elle portait ce qui suit :

« En vue de la bataille présumée pour le 3 juillet les troupes de l'armée du nord prendront les positions suivantes.

« Le corps saxon occupera les hauteurs de Popowitz et de Tresowitz, l'aile gauche repliée un peu en arrière, et couverte par sa propre cavalerie. Un peu plus à gauche et en arrière, sur l'extrême gauche, vers Problus et Prim, la division de cavalerie légère se placera sur un terrain convenable.

« Le 10e corps prendra position à droite du corps saxon.

« Le 3e corps à droite du 10e, sur les hauteurs de Chlum et de Lippa.

« Le 8e corps, comme soutien du corps saxon, en arrière de celui-ci.

« Les autres troupes, tant que l'attaque se bornera à l'aile gauche, resteront en observation et prêtes à agir.

« Si l'attaque ennemie se développe en de plus grandes proportions, toute l'armée prendra son ordre de bataille. Le 4e corps marchera à droite sur les hauteurs entre Chlum et Nedelitz, et, à l'extrême droite, le 2e corps s'avancera à la droite du 4e.

« La 2e division de cavalerie légère s'avancera derrière Nedelitz et y restera en observation.

« Le 6e corps se rassemblera sur la hauteur de Wsestar, le 1er corps à Rosnitz, tous deux en formation concentrée.

« Les 1re et 3e divisions de cavalerie de réserve se porteront à Sweti.

« Dans la seconde hypothèse d'une attaque générale, les 1er et 6e corps, les cinq divisions de cavalerie et la réserve d'artillerie placée entre le 1er et le 6e corps, formeront la réserve de l'armée.

« En cas de retraite, celle-ci s'opérera par la route de Holitz sur Hohenmauth, sans passer par la place de Königgrätz.

« Le 2e et le 4e corps établiront aussitôt des ponts de pontons sur l'Elbe; le 2e corps en construira deux entre

Lockenitz et Predmeritz ; le 1[er] corps en établira un vers Swinar. »

Ensuite de ces dispositions, qui auraient facilement pu être plus précises et surtout moins tardives, ainsi que des mouvements antérieurs, l'armée autrichienne se trouvait de nouveau surprise, par l'attaque prussienne du 3 au matin, dans une situation transitoire et préparatoire. Il lui aurait fallu au moins trois à quatre heures de plus pour acquérir sa complète liberté d'action. Cette circonstance a amené beaucoup d'erreurs jusqu'ici dans l'indication de l'ordre de bataille exact de l'armée autrichienne au début de l'action du 3. Quelques corps étaient déjà postés ; d'autres allaient se déplacer, d'autres étaient en marche pour prendre position et les uns y réussirent, les autres furent détournés.

En résumé, vers les 7 heures du matin, l'armée autrichienne était disposée ou près d'être disposée comme suit :

Elle avait un centre formé de trois corps d'armée, à savoir le n° 4 vers Nedelitz, Maslowed et Chlum, le n° 3 vers Chlum, Cistoves, Lippa, Sadowa ; le n° 10 vers Lippa, Sadowa, Dohalitz, Dohalika et Langenhof. La droite, formée du 2[e] corps et d'une portion du 4[e], s'étendait de l'Elbe à Racitz, avec la brigade Henriquez (noire et jaune) renforcée, près du confluent des deux cours d'eau vers le village de Trotinka. La gauche était formée du 8[e] corps vers Problus, et des Saxons vers Prim, avec la 1[re] division de cavalerie légère en soutien.

Les avant-postes de cette longue courbe, qui ne comprenait pas moins d'une cinquantaine de kilomètres de

développement, couraient le long de la rive gauche de la Trotinka jusqu'au-dessus de Racitz, s'étendaient de là vers le coude de la Bistritz par les hauteurs en avant de Horzenowes et Benatek, longeaient ensuite la Bistritz tantôt sur une rive, tantôt sur l'autre, jusqu'à Alt-Nechanitz et Boharna.

En réserve générale étaient placés les deux corps n^{os}: 6 à droite de la chaussée derrière Rosberitz, et 1 à gauche de la chaussée entre Wsestar et Rosnitz.

La cavalerie légère se trouvait: à la droite, la 2e division vers Sandraschütz, et à la gauche la 1re division vers Prim avec les Saxons.

La cavalerie de réserve se trouvait: à gauche derrière les Saxons et le 8e corps, la 2e division, et en réserve générale, entre Sweti et Wsestar, les deux autres divisions. La réserve d'artillerie était près de cette dernière sur la grande route.

On pourrait penser que ce dispositif avait un côté plus faible que les autres, le droit. Mais ce flanc était le mieux protégé par la nature montueuse du terrain, ainsi que par la Trotinka et par le voisinage de la forteresse de Josephstadt, où était restée une forte garnison. En outre la proximité du 3e corps, la forte réserve de deux corps d'armée entiers sur 8, avec deux divisions de cavalerie et la réserve d'artillerie, étaient bien suffisantes pour parer aux éventualités sur cette zone.

Un vice plus réel de cette position convexe, c'est que son point culminant, Chlum, plus près du front que du revers, n'assurait guère la retraite, et que celle-ci ne pouvait se faire que sur des routes qui n'avaient pas été

arrangées convenablement pour cela ; il y fallait passer l'Elbe sans protection de tête de pont, au milieu de marais et de nombreux étangs, sur des ponts improvisés, dont les états-majors combattants ne connaissaient pas même les abords.

L'artillerie avait été fort bien répartie sur toutes les hauteurs. Trois étages de batteries, avec des épaulements et des fossés de tirailleurs, s'élevaient depuis Lippa jusqu'au sommet du plateau de Chlum ; la grande route de Sadowa était depuis là enfilée en plein, et l'on pouvait battre les environs tout à la ronde, sauf du côté du nord, où le terrain escarpé et boisé fournissait d'abondants couverts. Une autre ligne de batteries se développait autour de Cistoves, puis entre Chlum et Nedelitz, ainsi qu'une longue file de pièces le long de la Bistritz, à la gauche, ayant leur point culminant vers Langenhof. Partout les rideaux gênants de bois et de vergers avaient été rasés, et de leurs rameaux on avait fait de nombreux abatis. Bon nombre de maisons des villages, entr'autres à Lippa, à Langenhof, à Dohalika, à Chlum, où se trouvaient de grands bâtiments, avaient été mises en état de défense, c'est-à-dire qu'on avait çà et là percé des meurtrières aux murs et aux toits, garni de blindages les fenêtres, les galeries, les clochers, fait des banquettes dans l'intérieur, construit quelques plateformes derrière des murs de jardins pour les pièces, et ouvert des issues plus en arrière.

Ces divers arrangements n'étaient guère qu'ébauchés le 3 juillet au matin, et plusieurs journées encore eussent été nécessaires pour les terminer convenablement. Tels

qu'ils étaient cependant, ils pouvaient rendre d'éminents services contre des troupes qui en étaient totalement dépourvues, et ce fut le cas, dès les 8 heures du matin. A ce moment les diverses batteries des brigades, secondées déjà de quelques batteries des réserves des 3e et 10e corps d'armée, avaient commencé leurs feux, et ceux-ci, battant à des distances mesurées d'avance, se montraient fort bien ajustés. La division Horn, à Sadowa, reçut l'ordre de s'en préserver en s'avançant jusqu'au bassin même de la Bistritz. En exécution de cet ordre elle se porta rapidement sur la rivière, et là elle engagea des feux soutenus d'infanterie, autour des deux ponts de pierre et des trois grands bâtiments, dont deux moulins, qui forment l'île et le hameau de Sadowa. Elle avait affaire ici à la brigade Prohaska du 3e corps autrichien, et à une portion de la brigade Knebel du 10e corps. Pour faciliter l'intelligence de l'action qui va s'engager sur ce point, il convient d'entrer dans quelques détails sur les mouvements et les dislocations de ces deux corps.

Le 30 juin le 3e corps, archiduc Ernest, avec la 3e division de cavalerie de réserve, marcha en retraite de Miletin à Lanzow et le lendemain de Lanzow sur la position de Sadowa-Lippa. Dans le même temps le 10e corps se rendit de Lanzow à Lippa-Langenhof.

Le 1er juillet au soir les troupes du 3e corps furent disloquées comme suit : la brigade Prohaska à Sadowa, avec avant-postes vers Dub ; la brigade Benedek plus à droite, au bois de Hola (ou Dohalec-Sadowa), avec la batterie derrière elle ; plus à droite vers Cistoves la brigade Appiano avec avant-postes vers Benatek, se reliant à

droite avec ceux de la brigade Wöber, du 8e corps. En réserve derrière cette ligne la brigade Kischsberg derrière le bois de Hola, dans un repli de terrain à gauche de la chaussée ; la réserve d'artillerie du corps et les parcs à Rosberitz et Chlum ; le quartier général à Lippa.

La 3e division de cavalerie de réserve bivouaqua entre Dohalitz et Dohalika, avec avant-postes vers Stracow et patrouilles s'étendant vers Gross-Jeritz.

Le 10e corps prit son quartier général aussi à Lippa, les brigades Mondel à Chlum, Wimpfen à Lippa, Knebel à Langenhof et Sadowa, Grivicic et les réserves à Rosberitz.

Le 2 juillet les troupes du 3e corps eurent ordre de rester à peu près dans leur même position et de s'y mettre en défense. La brigade Prohaska s'installa dans les maisons de Sadowa, avec la brigade Kirchsberg en soutien au bois de Hola. La brigade Appiano occupa les bois de Skalka et de Swieb, au nord de Cistoves, et veilla au terrain entre la Bistritz et le bois de Maslowed. La brigade Benedek se plaça en réserve derrière la précédente ; les réserves d'artillerie s'étagèrent sur les hauteurs de Lippa, avec la 3e division de cavalerie à leur gauche.

Le 10e corps, à Chlum et Lippa, devait servir de réserve au 3e corps, en étendant les avant-postes de sa gauche vers Langenhof et Dohalika.

Des escarmouches ayant, dès le matin du 2, signalé l'ennemi vers Benatek et Horsitz, toutes les troupes se mirent sur pied ; mais ce n'était qu'une fausse alerte, et elles rentrèrent vers midi dans leurs bivouacs, en atten-

dant de nouveaux ordres. Ceux-ci, contenus dans la disposition dont nous venons de parler, ne parvinrent aux états-majors des corps du front qu'après 3 heures du matin. Le commandant du 3e corps, archiduc Ernest, ne reçut les siens, à Lippa, que vers 3 $^1/_2$ heures. Par d'inexplicables lenteurs il lui fallut encore près de quatre heures pour en élaborer la transmission aux brigades. A 7 $^1/_4$ heures du matin seulement il expédia à ses troupes l'ordre suivant :

« Conformément à un ordre général du 2 courant, n° 961, l'armée prend une nouvelle position, dans laquelle le 3e corps doit se développer sur les hauteurs de Chlum et de Lippa. La brigade Prohaska, connaissant déjà le terrain, reste brigade d'avant-garde, à Sadowa, avec la division (2 escadrons) de houlans. Les avant-postes ne s'engageront dans aucun combat désavantageux et éviteront les pertes inutiles. La brigade Kirchsberg se placera sur les hauteurs de Lippa, derrière le village, à gauche de la route. La brigade Benedek se joindra à la droite de cette brigade et s'étendra jusqu'à Chlum. A celle-ci appuiera la brigade Appiano, qui occupera le bois en avant, et se reliera par ses avant-postes à la brigade d'avant-garde à gauche et au 4e corps à droite. Les réserves d'artillerie du corps resteront à Chlum ; les parcs au camp de Rosberitz.

« Cet ordre sera exécuté aussitôt que les troupes auront mangé, à moins que les circonstances n'exigent une prise immédiate de la nouvelle position.

« La brigade Prohaska s'établira de son mieux sur la Bistritz, pour y tenir solidement le terrain en arrière-

garde, sans toutefois opposer une résistance obstinée à des forces ennemies supérieures. La retraite de la brigade se fera à cheval sur la grande route, ou, suivant les circonstances, dans la direction entre Lippa et Langenhof, et se formera en réserve derrière la brigade Kirchsberg.

« Il est donné encore connaissance aux brigades que l'aile gauche de l'armée est tenue par les Saxons entre Popowitz et Tresowitz ; à leur droite est le 10e corps, et derrière eux le 8e corps ; entre Prim et Problus la 1re division de cavalerie légère. A droite du 3e corps se trouve le 4e ; les réserves de l'armée sont vers Wsestar.

« Lippa, le 3 juillet 1866, expédié à 7 1/4 heures du matin.

« (Signé) Archiduc Ernest, F.-M -L. »

Cet ordre, qui arriva aux troupes sur la Bistritz en même temps que l'attaque des Prussiens, plaçait les brigades du 3e corps dans une situation fort embarrassante. Comme il ne s'agissait toutefois, pour une portion notable des troupes de première ligne et pour l'artillerie, que de rectifier en se repliant des positions déjà prises à peu de chose près, le début de la bataille n'en pouvait pas sensiblement souffrir.

Sur le terrain de Sadowa entr'autres, où nous avons vu déjà l'action s'ouvrir, la brigade Prohaska était en mesure de faire bonne résistance, et la division Horn ne tarda pas à l'éprouver à ses dépens. Aux premiers coups de fusil l'archiduc Ernest se rendit sur le terrain du combat, et il donna les ordres verbaux nécessaires pour

compléter l'ordre écrit. La brigade Prohaska, soutenue de la batterie Appiano plus en arrière, dut prendre une position d'arrière-garde, pour tenir Sadowa et la ligne de la Bistritz, jusqu'à ce que le corps entier, déjà ébranlé en retraite, eût occupé les positions indiquées autour de Lippa. Prohaska s'acquitta parfaitement de cette tâche. Secondé de la batterie Appiano, de deux autres batteries du corps vers Lippa, et d'une portion de la brigade Knebel du 10e corps, logée dans les raffineries de Sadowa, il montra une attitude menaçante. Les Prussiens de Horn furent contenus devant Sadowa, prenant, puis reperdant tour à tour quelques pieds de terrain. Au bout d'une heure environ de cette petite guerre, les bataillons de Prohaska, menaçés d'être écrasés de forces supérieures et tournés à droite, se replièrent plus en arrière sur le bois de Sadowa, tout en tiraillant avantageusement et en continuant lèur rôle d'arrière-garde.

En même temps que la 8e division prussienne avait été lancée sur Sadowa, ordre avait été donné par le prince Frédéric-Charles aux divisions 3 et 4, sur sa droite, d'appuyer son mouvement, en s'avançant aussi sur le bassin de la Bistritz, en face de Dohalitz et de Mocrovous. Franseky, à la gauche, dut se porter de Cerekwitz contre Benatek, mais n'attaquer ce village que quand il entendrait le combat bien engagé à sa droite sur la Bistritz. Enfin l'artillerie de réserve appelée échelonna quarante-huit pièces sur les hauteurs des alentours de Mczan. Avec les batteries divisionnaires, cela donna bientôt une première masse de feux capable de répondre, au moins par son bruit, sinon par ses effets, à ceux des Autrichiens,

qui étaient encore modérés en comparaison de ce qu'ils devinrent un peu plus tard.

L'infanterie des divisions Werder et Bittenfeld alla donner contre les avant-postes du 10e corps, alors occupés à prendre les positions prescrites. Le feld-maréchal Gablenz avait procédé plus rapidement que son collégue de droite. Dès 5 heures du matin son corps s'était mis en mouvement, sous la protection d'une avant-garde formée par la moitié de la brigade Knebel. Cette avant-garde se porta au-delà de la Bistritz, en avant de Unter-Dohalitz, et à Sadowa ; le gros de la brigade Knebel lui-même s'établit en partie à Dohalitz, en partie au bois de Hola, A la gauche de celle-ci la brigade Fabry (précédemment Grivicic) se posta à Dohalika avec 4 batteries et 3 escadrons de houlans de la réserve ; plus à gauche encore la brigade Wimpffen s'installa à Mokrovous. La brigade Mondel, qui devait former la réserve, resta à Chlum jusqu'à ce qu'elle eût été relevée par la brigade Appiano, puis elle vint prendre position à Langenhof. — Vers 8 heures l'engagement commença aussi sur cette zone, et se borna pendant plus d'une heure à une action de tirailleurs, sans résultat marquant.

C'est dans ces conditions que s'écoula, jusque vers 9 $^1/_2$ heures, ce qu'on peut appeler le premier moment de la bataille, et qui se résume en une fusillade assez vive des trois divisions Horn, Bittenfeld et Werder sur la Bistritz, de Sadowa à Mocrovous contre les arrière-gardes des 3e et 10e corps autrichiens ; en une canonnade relativement modérée, mais sur un front plus étendu, et dont les deux groupes principaux étaient les batteries

prussiennes de Mczan et les autrichiennes de Lippa et Dohalika ; en quelques coups de fusil à la gauche de Horn, échangés entre Franseky et les 3e et 4e corps.

Dans ces entrefaites le roi de Prusse était arrivé de Gitschin sur le front, en voiture. A Dub il monta à cheval, se porta sur la hauteur, d'où il put avoir une vue d'ensemble des feux ouverts, pour autant que le brouillard le permettait, et il s'avança derrière la division Horn, salué par plusieurs obus tombant tout autour de son état-major. « C'est à vous, Messieurs, que je dois cela », dit-il en souriant à sa suite, et il la fit rester en arrière dans un bas fond. Avec quelques adjudants seulement il continua sa reconnaissance, et, vers les 9 $^1/_2$ heures, il donna l'ordre de faire un effort sur le front des 3 divisions engagées, pour passer la Bistritz. A ce moment Herwarth sur la droite ne devait pas tarder à pouvoir entrer en ligne, et c'était aussi le moment pour Franseky d'agir. Il fallait concourir à leur tâche, empêcher les Autrichiens d'opérer à leur aise des concentrations contre l'une ou l'autre des fractions engagées, et les forcer à se développer.

Les trois divisions sus-indiquées s'avancèrent bravement et en tiraillant au travers de la Bistritz, presque partout guéable avec de l'eau jusqu'à la ceinture, et de vifs engagements s'ouvrirent bientôt entre les colonnes d'infanterie aux alentours du bois de Sadowa, entre ce hameau et Lippa, de Dohalitz, de Dohalika et de Mocrovous. Les 5e et 6e divisions prussiennes et trois autres batteries de la réserve d'artillerie s'avancèrent immédiatement derrière le front des commbattants.

Il nous faut ici examiner successivement les combats partiels des principaux groupes.

Sur le point qui formait alors le front principal, les alentours de Sadowa, la division Horn s'empara, après un vif combat, du second pont du village; mais quand elle voulut déboucher plus loin, le feu de l'artillerie, enfilant la route, l'en empêcha. Elle prit plus à droite, dans des fourrés, et se trouva en face d'une autre résistance tout aussi forte, celle du bois de Sadowa, dont la lisière était garnie d'abatis, et d'où sortait un feu meurtrier. La marche en colonnes n'était plus possible ; les régiments furent successivement lancés en chaînes et en soutiens par groupes de demi-bataillons, et une portion du fourré put être enlevée. Le combat ne fit que s'accroître ; dans les arbres l'avantage du fusil à aiguille disparaissait ; la dernière réserve de Prohaska renforça la première ligne, et repoussa Horn. Un régiment de celui-ci fut brusquement refoulé jusque sur Sadowa, où le roi lui-même rallia un bataillon commandé par un sous-officier, tant les pertes étaient déjà grandes. Horn revint toutefois à la charge , après que le bois eût été violemment battu de son artillerie et d'autres batteries plus en arrière, et il parvint à s'y loger avec une portion de ses forces, tandis que le reste tournait plus à droite, pour se faciliter le chemin et pour se joindre aux troupes du 2e corps.

Celles-ci avaient été plus heureuses, quoique non moins maltraitées. La 6e brigade, avant-garde de la 4e division, traversa la Bistritz en-dessous de Sadowa et s'avança contre Dohalika et contre Mokrovous , où

ses tirailleurs étaient déjà engagés depuis plus d'une heure. Le général Gablenz aurait sans doute pu tenir ces positions avancées ; mais quand le général Prohaska eut abandonné Sadowa, la droite du 10[e] corps se trouva à découvert, et Gablenz fit commencer le mouvement général en arrière, pour replier ses troupes dans les favorables glacis qui s'étendent entre Lippa et Streselitz. La retraite se fit sans suspendre la lutte, qui reprit de la vigueur surtout quand les arrière-gardes évacuèrent les positions de Mocrovous et de Dohalika. Dans le nouveau front, la brigade Knebel tint la droite vers Langenhof, Wimpffen le centre, et Mondel la gauche, vers Streselitz; Fabry passa à la réserve. Huit batteries du 10[e] corps se répartirent sur la ligne de bataille, auxquelles vinrent bientôt s'ajouter deux batteries de la 3[e] division de cavalerie, et successivement huit batteries de la réserve générale. Une telle position était inabordable de front, et elle brava tous les efforts des deux divisions prussiennes Werder et Bittenfeld.

En revanche, celles-ci acquéraient pleine possession du bassin même de la Bistritz, et elles en profitèrent. Les passages détruits furent rétablis par les pionniers ; l'artillerie de la 4[e] division put suivre la 6[e] brigade et se mettre en batterie sur les hauteurs qui bordent la rive gauche de la Bistritz. Sous la protection de ce feu, le reste de la 4[e] division, puis la 3[e], plus à droite, franchirent aussi la Bistritz et prirent position dans les susdits villages. En déboucher pour aller plus loin était impossible, vu les positions favorables des Autrichiens vers

Langenhof. Laissant la défense de ces points importants à la 3e division, le général Schmidt massa sa 4e division contre le bois de Sadowa, qui fut de nouveau attaqué à la fois par lui et par le gros de la 8e division. La lutte, qui n'y avait pas cessé un instant de la part des tirailleurs et de l'artillerie, y reprit de plus belle. De sanglantes mêlées eurent lieu, et enfin la plus grande partie du bois put être enlevée. Le général Prohaska se replia sur Lippa, où il fut recueilli par la brigade Kirchsberg et les houlans. Arrivées sous le feu des batteries de Lippa, les colonnes poursuivantes furent fort maltraitées ; elles durent promptement rentrer dans les couverts, et après deux à trois autres efforts infructueux, elles renoncèrent à les quitter. Le bois et l'espace qui le séparait de la Bistritz offraient un excellent abri, où le gros des divisions Horn et Bittenfeld put se masser et se tenir en réserve, pendant que leurs tirailleurs se répandaient en avant par la droite et par la gauche, et que l'artillerie augmentait le nombre de ses pièces et échangeait ses caissons de munitions.

Entre onze heures et midi, sur cette zone, le combat s'affaiblit visiblement et se réduisit à un duel d'artillerie et de tirailleurs. Mais ces feux, prolongés maintenant sur tout l'horizon, étaient d'autant plus vifs et offraient parfois l'effroyable concert d'un roulement de tonnerre se prolongeant pendant plusieurs minutes. Toute l'artillerie du prince Frédéric-Charles, sauf huit batteries gardées pour dernière réserve, était maintenant mise en action, et en outre Herwarth, sur l'extrême droite, Franseky sur la gauche, avaient aussi engagé le combat et

provoqué le feu de nouvelles batteries autrichiennes. Plus de 500 pièces tonnaient les unes contre les autres, dont un bon nombre en tirant par dessus les têtes de leurs propres troupes.

Voyons aussi ce qu'avaient fait Herwarth, puis Franseky.

L'armée de l'Elbe, après avoir parcouru plus d'un mille de marche, dès Smidar, arriva devant Nechanitz aux environs de dix heures. Son avant-garde ouvrit aussitôt le feu sur cette petite ville et en délogea les premiers postes saxons, qui se replièrent de l'autre côté de la rivière, après avoir détruit les ponts et les gués. Les pionniers prussiens établirent promptement deux passages; la 15e division, Canstein, franchit la rivière en premier lieu et se porta sur Hradek, à l'extrême gauche des Autrichiens. La 14e division, Münster, s'avança à la gauche de la 15e sur Prim, tandis que la 16e, Etzel, resta en réserve en avant des passages. Canstein triompha facilement des faibles détachements qui se trouvaient devant lui; mais Münster fut arrêté par une énergique résistance de la 1re brigade des Saxons, bien établis à Prim et à Problus, et commandés par leur prince royal sous les yeux du roi Jean. Münster dut attendre toute son artillerie, et il engagea ensuite contre celle de ses adversaires une action de tir meurtrière; lutte à armes égales, du reste, entre canons prussiens, car la Saxe s'en était précédemment munie auprès de la Prusse.

Si les canonnades n'avancent souvent qu'à peu de chose directement, elles laissent au moins le temps aux

colonnes de fournir la décision ; ce fut ici le cas pour Herwarth. La division Canstein, après avoir occupé Hradek, où elle n'avait rien à faire à ce moment, se rabattit à gauche sur les revers de la position saxonne. Une attaque eut alors lieu de la part des deux divisions prussiennes réunies, qui donna pour résultat l'évacuation de Neu-Prim, puis de Nid-Prim par les Saxons et par la brigade autrichienne Schulz, du 8e corps. Les défenseurs, après avoir mis de nouvelles batteries en jeu, firent un vigoureux retour offensif et reprirent une partie des positions perdues. On se battit là de part et d'autre avec une grande bravoure ; pendant plus d'une heure d'acharnée mêlée se déroulèrent d'émouvantes péripéties. Un vaste bâtiment, entouré de terrasses, en avant de Problus, fut pris et repris quatre fois, et les troupes saxonnes s'y montrèrent certainement dignes de leurs émules et de leurs adversaires des grands états. Elles se trouvèrent bientôt cependant devant des forces supérieures, car la troisième division de Herwarth venait aussi d'entrer en ligne avec la cavalerie, en faisant un mouvement tournant à gauche, tandis que les renforts autrichiens attendus tardèrent à arriver ou furent détournés ; aussi les Saxons durent céder le terrain, ce qu'ils firent tout en le disputant pied à pied et en se repliant en bon ordre sur les hauteurs de Charbusitz, où leur artillerie se mit de nouveau en action.

Vers deux heures après-midi, le général Herwarth tenait solidement les villages de Prim et de Problus ; mais ses troupes étaient très fatiguées ; sa 14e division était abîmée, et il n'en avait pas fini avec l'artillerie

ennemie. Néanmoins sa tâche principale était déjà en bonne partie accomplie ; son succès était réel et sensible, et l'on en avait pu suivre avec satisfaction le progrès depuis le grand quartier-général prussien, à la marche en avant presque incessante de sa canonnade, dont la fumée planait au-dessus des arbres.

Sur la gauche, la 7e division prussienne avait donné plus d'inquiétude. Le bouillant général Franseky, après avoir fait tirailler quelque temps, s'avança résolument de Cerekwitz sur Benatek en deux colonnes, soutenues par le 10e hussards, de Magdebourg. Le début fut brillant. Presque tout un bataillon autrichien fut capturé par un escadron de hussards, en avant de Benatek. Ce village fut ensuite canonné, puis attaqué et enlevé par la 14e brigade, tandis que la 13e se portait plus à gauche, contre le village de Maslowed.

Ces premiers succès de Franseky furent d'autant plus faciles que les deux brigades autrichiennes qu'il avait devant lui, Appiano contre sa gauche, Benedek à sa droite, étaient en train d'exécuter le mouvement de concentration en arrière prescrit par la disposition générale pour la bataille. Franseky n'eut d'abord à lutter que contre leurs avant-postes transformés en arrière-gardes. Mais quand celles-ci se virent serrées de près, elles firent halte, reçurent le renfort de leurs soutiens, et, avec l'appui des batteries déjà placées à Cistowes et à Lippa, elles opposèrent bientôt une efficace résistance. Le bois de Benatek entr'autres fut solidement tenu par elles, avec quelques avenues barricadées et garnies de

canon. Quand la 14e brigade voulut y pénétrer, elle fut accueillie à courte distance par un feu si nourri, qu'elle dut se replier en désordre sur Benatek. Ce village, dont les maisons de chaume s'étaient allumées dans le précédent combat, devint de nouveau le théâtre d'une lutte d'artillerie, après quoi la 14e brigade s'étant reformée, et ayant lancé un détachement par la droite, envahit de rechef le bois de Benatek. Une mêlée opiniâtre s'y engagea, dans laquelle les Prussiens, le 27e régiment entr'autres, firent de sanglantes pertes; ils purent cependant maintenir une portion du bois.

Plus à gauche, la 13e brigade avait attaqué Maslowed, et là aussi le début prussien fut favorisé par le mouvement de retraite autrichien en voie d'exécution et par les croisements fâcheux de colonnes qu'il nécessitait. Cette portion du champ de bataille était encore tenue par des troupes du 8e corps, particulièrement par la brigade Wöber, et ce 8e corps devait se transporter, on l'a vu, à l'extrême gauche, derrière les Saxons. La brigade Wöber, malgré l'attaque des Prussiens, ne crut pas devoir suspendre son mouvement; elle le ralentit seulement jusqu'à l'entrée en ligne de la brigade Fleischacker, du 4e corps, à qui cette zone incombait. En attendant, la droite de la brigade Appiano défendit aussi les abords de ce terrain, et son action, renforcée bientôt de celle de la brigade Fleischacker, arrêta les Prussiens sur ce point. Après un moment de répit, la 13e brigade prussienne revint à la charge, et, quoique repoussée, elle obtint néanmoins la possession de quelques couverts, où, à l'abri de l'artillerie, elle se rallia et se déploya en

longue chaîne, dont la droite combattait aussi dans le bois de Benatek. Sur l'autre aile, le détachement de flanqueurs de droite de la 14e brigade avait fait de vains efforts pour se relier à Horn; il s'était rejeté en avant pour attaquer Cistowes et tourner par-là la position du bois de Benatek. Mais un petit plateau, en avant de Cistowes, fournissait une position de défense si favorable à une batterie et à un bataillon de chasseurs, qui s'y étaient postés, que tous les efforts des assaillants échouèrent. Les morts s'y entassèrent inutilement. Le général Franseky ne recula cependant pas. Chargé d'entretenir les communications entre les deux armées, il comprit l'importance de son rôle, et il le soutint énergiquement. Il déploya successivement toute sa division sur la ligne Cistowes-Maslowed, avec les escadrons sur les ailes et son artillerie répartie sur divers points du front et plus en arrière. Vers midi, il avait déjà près de 2000 hommes hors de combat; mais il réussit à maintenir son terrain et à occuper l'activité de trois brigades autrichiennes, secondées d'une notable partie de l'artillerie des gradins de Lippa et de Chlum.

C'était tout ce qu'on pouvait raisonnablement demander de cette division et juste ce qu'il fallait pour assurer le succès, si les incidents qui devaient résulter de la prochaine entrée en ligne de la IIe armée ne tournaient pas défavorablement.

L'arrivée du prince royal commençait à provoquer d'anxieux désirs et une vive impatience au sein du grand état-major prussien, qui, resté pendant ce temps aux environs de Sadowa et sur la hauteur de Koskos,

en avant de Dub, avait pu, de là, suivre tant bien que mal les péripéties de ces divers combats. Déjà le grondement du canon dans les environs de Maslowed et de Benatek avait éveillé l'espoir du prochain renfort, et plusieurs adjudants avaient été envoyés à la découverte dans cette direction. Heureux le premier qui rapporterait l'avis de l'approchede la IIe armée! Mais les heures s'écoulaient; les explorations d'adjudants se répétaient, et aucun de ceux-ci ne revenait avec la bonne nouvelle. Il était midi cependant. La droite du prince royal n'avait pas plus de quatre à cinq heures de marche pour arriver sur le lieu de l'action; les terribles canonnades qui tonnaient depuis deux à trois heures devaient l'avoir guidée et stimulée; elle ne tarderait pas d'apparaître. Les mauvais chemins sans doute, les terres détrempées par la pluie avaient dû ralentir ses pas, mais elle n'arriverait qu'en meilleur ordre et en masses.

Tels étaient les propos qui s'échangeaient silencieusement autour du roi et du prince Frédéric-Charles, dont l'inquiétude personnelle ne se trahissait du reste que par de fréquents et soucieux regards jetés sur la gauche, sur les colonnes de fumée qui s'élevaient toujours au-dessus des bois de Cistowes, de Benatek, de Chlum, et qui ne manqueráient certainement pas d'augmenter d'intensité ou de changer de direction quand interviendrait la diversion espérée.

En attendant, on avait fait avancer les troupes du 3e corps pour relever Horn, épuisé, et pour renforcer le front. Les 5e et 6e divisions, heureuses d'entrer aussi en ligne, déposèrent sacs et casques, en remplaçant

ceux-ci par le bonnet de police, et s'élancèrent joyeusement en avant, des deux côtés de la chaussée de Sadowa. Elles regagnèrent une partie des positions perdues, furent ensuite refoulées, s'avancèrent de nouveau et reformèrent finalement une ligne où les feux d'infanterie reprirent de la vigueur. En même temps, quatre nouvelles batteries furent appelées de la réserve et mises successivement en action ; elles contribuèrent à entretenir le feu sur le front. Mais c'était tout ce qui pouvait être fait. Quatre batteries, la cavalerie peu propre à ce terrain, huit bataillons d'infanterie restaient seuls disponibles comme réserve générale en cas d'extrémité.

Il était question de replier les forces prussiennes du centre au-delà de la Bistritz, où les hauteurs de Dub offraient une position de défense convenable. La mesure eût été probablement forcée à la moindre attaque sérieuse des Autrichiens sur ce point. Mais, dans ce cas, que deviendraient la droite et l'extrême droite prussiennes, ainsi que les détachements serrés de près? Ne pouvant être avisés et dégagés à temps, ils resteraient sans doute sur l'autre rive séparés du gros de l'armée, et ils risqueraient d'y être écrasés. On attendrait donc d'être obligé à cette retraite, et l'on tiendrait les débouchés de Sadowa et de Dohalitz sur Lippa jusqu'au dernier moment, c'est-à-dire jusqu'à ce que les Autrichiens imposassent eux-mêmes l'évacuation par un coup offensif.

Comment se fit-il que cette offensive ne se produisit pas? C'est ce qu'un coup-d'œil sur les opérations dans le camp des Autrichiens expliquera facilement.

On se rappelle quelle était la position de leurs huit corps sur le vaste échiquier que Benedek s'était formé. Chacun d'eux, moins les deux de réserve et la cavalerie, avait une zone particulière de terrain de combat à garder, une tâche spéciale à accomplir, et chacun d'eux, grâce aux appuis flanquants d'artillerie, était assez fort pour jouer son rôle à lui tout seul une heure ou deux durant, trois à quatre heures peut-être. Un tel délai est plus qu'il n'en faut à un général en chef pour se mettre à même d'exercer lui aussi sa tâche, c'est-à-dire de reconnaître sur quel point il peut le mieux agir en forces et efficacement, et y ordonner en conséquence la concentration nécessaire, soit en déplaçant uue portion des corps en ligne, soit en faisant avancer les troupes en réserve.

A cela, qui s'appelle en résumé « manœuvrer », Benedek s'était parfaitement préparé ; il nous paraît même que toutes ses intentions et ses dispositions préparatoires honorent, malgré le résultat final, son jugement et son coup-d'œil de tacticien. Il s'était placé, dès neuf heures et demie du matin, sur les hauteurs de Lippa, puis sur celles de Chlum ; de ce point dominant et à peu près central il pouvait surveiller le champ de bataille en entier. Il avait à ses pieds sa réserve, à portée de la grande route et des principaux chemins de traverse, et il était en mesure de communiquer facilement, même par des signaux convenus, avec quatre ou cinq de ses chefs de corps d'armée. Il était là au milieu de son réseau comme une araignée au centre de sa toile.

Malheureusement le brouillard paralysa la plus grande

partie de ces avantages. Les violents feux d'artillerie sur le front et ceux surtout des batteries tonnant à ses pieds, l'empêchèrent aussi d'observer suffisamment la marche des canonnades lointaines. Celle de Mczan lui fit porter à faux une portion des troupes du 8e corps, qui manquèrent un moment plus tard à l'appui des Saxons engagés contre Herwarth. Les 10e et 8e corps s'amoncelèrent vers Lippa et Langenhof, avec huit batteries de la réserve, et tinrent solidement ces points importants, comme on l'a vu, mais au détriment de la gauche qui ne put être renforcée à temps. En outre une trop forte partie des 3e, 4e et 2e corps se groupa aussi, avec plusieurs batteries de leur réserve et deux de la réserve générale, contre la seule division Franseky, jugée d'un effectif beaucoup plus fort. Enfin et par dessus tout, les arrangements d'ensemble souffrirent de la tardive expédition de la disposition générale pour la bataille. Ce ne fut que vers onze heures et demie du matin, et sous le feu de toute l'armée ennemie du prince Frédéric-Charles et de Herwarth, que les divers corps autrichiens se trouvèrent placés dans les positions où Benedek avait compté les avoir dès le bon matin déjà et avant le commencement de l'action. Les quatre premières heures de cette importante journée durent être employées par lui à hâter et à rectifier ces mouvements préparatoires, tout en combattant. On est forcé d'admirer le sang-froid, la fidélité et la ténacité avec lesquelles, dans les fâcheuses conditions de cette surprise, l'armée autrichienne suivit à la difficile exécution de son programme. Sa tâche était rendue plus complexe encore par l'élasticité des instructions aux

corps d'armée, aux 2e et 4e entr'autres, qui devaient apprécier eux-mêmes si l'action était générale ou partielle, et employer leur temps, suivant l'une ou l'autre hypothèse, d'une manière toute différente.

Entre onze heures et midi toutefois Benedek avait enfin son armée en mains, et il s'était décidé à s'en servir pour l'offensive. Il y était sollicité par ses deux chefs de corps du 10e et du 3e, les mieux à même de juger de son opportunité. La meilleure manière d'y procéder le fit hésiter quelque temps. Tandis que l'archiduc Ernest voulait s'avancer avec tout son corps, appuyé à gauche par une portion de Gablenz, sur Benatek, le général en chef méditait avec raison une action plus massive sur Sadowa par Lippa et Langenhof. Mais avant d'avoir résolu le problème l'atttention de Benedek fut subitement appelée ailleurs, sur sa droite. L'avis lui parvint, par la cavalerie du prince de Holstein, que des masses prussiennes s'avançaient dans cette direction. Il s'y attendait; et il les recevrait avec deux corps, le 2e et le gros du 4e, plus une division de cavalerie, ce qui lui semblait suffisant et pouvait l'être en effet pour tenir ce front en défensive. Ce n'était donc pas là qu'était l'urgence. Il donna l'ordre d'y disputer le terrain, pied à pied, en se repliant lentement sur la position de Chlum. Puis revenant à son projet d'offensive, il fit replier deux batteries de la réserve, qui se portaient déjà en avant isolément à l'appel de l'archiduc Ernest ; il ordonna de les renforcer de 6 autres batteries et de masser préalablement une portion du 1er corps vers les forces du 3e et du 10e qui se trouvaient autour de Lippa. De son côté

le chef du 3[e] corps, en attendant d'avoir une réponse à sa demande d'attaque, prépara son offensive, en massant son artillerie à Lippa et en instruisant le général Kirchsberg sur sa marche en avant. Mais à une nouvelle sollicitation, il reçut l'ordre positif de ne s'engager dans aucune attaque morcelée.

Dans ces entrefaites Benedek reçut coup sur coup, et entr'autres par le commandant de Josephstadt, de nouveaux renseignements sur les dangers de sa droite, qui maintenant se trouvait fortement engagée. Il se rendit personnellement dans cette direction pour savoir mieux ce qui se passait. C'était alors aux environs de midi et demie. Il descendit les collines, passa auprès du 6[e] corps, toujours en réserve, qui le salua de frénétiques acclamations, car dans les rangs on croyait déjà la victoire complète. « Pas encore mes enfants, leur dit Benedek ; attendez à demain ; il y aura bientôt de la besogne ! » Arrivé sur une éminence près de Nedelitz il découvrit une fumée d'active canonnade vers la Trotinka. Il y envoya deux adjudants, avec ordre à l'un d'eux d'y faire avancer une brigade de la cavalerie de réserve et de lui faire promptement rapport.

Pendant ce temps une autre canonnade s'ouvrait plus vive et plus rapprochée, du côté de Maslowed ; le ciel s'éclaircissait, grâce à une forte averse qui venait de tomber ; le généralissime retourna à son poste de Chlum. Il y était à peine arrivé qu'une soudaine et nourrie fusillade éclate à ses pieds, en dessous de l'église où combattait la brigade Appiano, du 3[e] corps, et que des groupes de soldats autrichiens se retirent effarés sur le plateau même,

immédiatement suivis de soldats prussiens. D'autres groupes, puis des chaînes entières, et des têtes de colonnes prussiennes apparaissent au pied de la colline, s'avançant comme perdues mais résolûment sur Rosnitz et sur la réserve même de l'armée autrichienne. C'est la garde royale, c'est encore une fois ce corps d'élite, qui, ayant marché au canon, arrive à point donné, sinon pour exécuter une opération fort rationnelle, au moins pour bouleverser pendant quelque temps toute espèce de projet et de combinaisons de la part de son adversaire. Semblable, par son courage peu calculé, à un taureau en furie, la garde se précipite sur Rosnitz, où était une portion des réserves et où elle engage elle-même l'action. Benedek, obligé de se rapprocher de Lippa, sourit plutôt qu'il ne s'alarme de cette apparition, qui ne peut être qu'un téméraire coup de tête, et il fait avancer les réserves pour le châtier. Il avait certes raison dans des circonstances ordinaires, car les assaillants qui surgissaient de cette hardie façon étaient une portion seulement de la 1re division de la garde ; et elle se jetait contre deux corps presque entiers que Benedek avait sous la main pour la repousser.

Toutefois les choses ne se passèrent point comme il était naturel qu'elles se passassent, et on le verra mieux si nous retournons un peu en arrière, afin de suivre les mouvements du prince royal. Nos lecteurs en savent maintenant assez pour comprendre comment il se fit que le roi de Prusse put tenir sa position de la Bistritz contre des forces supérieures, sans avoir eu de vigoureuse attaque à repousser.

Le combat prolongé et indécis, vaste duel d'artillerie, de toute la 1re armée de Maslowed à Mokrovous, et l'offensive réussie de Herwarth à Problus et Prim, constitueraient le second moment de la bataille. Le troisième va être donné par l'entrée en ligne de la 2e armée.

Le prince royal avait pu s'ébranler déjà entre 6 et 7 heures du matin, après que ses troupes, subitement rassemblées par la générale, eurent fait l'ordinaire.

La droite, formée par le 1er corps d'armée sous le général Bonin, s'avança d'Arnau et de Prausnitz sur Gross-Bürglitz en deux colonnes, par Gross-Trottin et par Zabres. Derrière lui marcha la cavalerie de réserve, qui devait entrer en ligne dès que le terrain le permettrait, pour se relier à droite à la 1re armée, à gauche à la garde.

Le centre, formé par la garde, marcha de Königinhof sur Jerciezek et Lhota, et plus tard il lui fut donné pour point de direction un grand arbre sur une colline au sud-est de Horzenowes. C'était là que paraissait, d'après le bruit et la fumée de la canonnade, être engagée l'action principale.

La gauche, soit le 6e corps sous le général Mutius, traversa l'Elbe en deux colonnes principales, aux ponts de Schurz et Stagendorf et à celui de Kukus. La 12e division, arrivée près de Welchow, y laissa une brigade en observation contre Josephstadt, et, avec le reste, elle s'avança vers la Trotinka.

Le 5e corps suivit en réserve derrière le 6e, tout en concourant à faire front contre Josephstadt avec une portion de sa gauche.

Les mauvais chemins, les terrains détrempés et les abords marécageux de la Trotinka retardèrent considérablement la marche. La garde, qui avait la plus droite ligne et qui s'avança souvent à travers champ, marcha avec une grande vigueur ; sa 1re division, Hiller, arriva la première en vue de l'ennemi sur les hauteurs de Bürglitz, vers 11 1/2 heures. De là elle continua sa marche sur le grand arbre (en fait deux tilleuls) de Horzenowes, et vers midi son artillerie ouvrit le feu contre les positions autrichiennes entre Maslowed et Horzenowes. La réserve d'artillerie de la garde fournit ses batteries, et une vive canonnade s'engaga. Celle-ci, bientôt accrue du feu d'une portion de l'artillerie du 6e corps prussien, augmenta rapidement d'intensité, pendant que l'infanterie, plus en arrière, se ralliait, se formait et s'avançait ensuite à l'attaque, en lançant de forts détachements de flanqueurs à droite et à gauche pour tourner la position. Cinquante et quelques pièces de chaque côté tonnèrent sur ce point, et accélérèrent la marche des colonnes d'infanterie dans cette direction. Le 5e corps prussien s'avança jusque sur les hauteurs entre Choteborek et Gross-Bürglitz.

A la gauche de la garde, celle-ci se trouva aidée dans sa besogne par le 6e corps, qui attaqua bravement le 2e corps autrichien sur deux points principaux. La 11e division, Zastrow, ouvrit le feu vers midi contre Racitz avec son artillerie, franchit la rivière, après un vif combat, et refoula l'ennemi, les seuls tirailleurs de la brigade Thom, sur Sandraschütz et Maslowed. Continuant la lutte avec vigueur, elle captura dans cette affaire bon nombre de soldats autrichiens.

Plus à gauche encore, la 12e division, Prondzinski, fit de même à Trotinka ; elle canonna et attaqua la brigade Henriquez, qui tenait ce passage de la rivière; un vif combat s'engagea aussi sur ce point, dans lequel les Prussiens, de plus en plus nombreux, prirent peu à peu l'avantage.

Encore ici les succès de la gauche prussienne furent facilités par le fait de la situation provisoire des corps autrichiens et du vague de la disposition pour la bataille. De bonne heure déjà, vers les 7 heures du matin, au bruit de la canonnade de Lippa, de Mczan, de Cistowes, le 4e corps, s'en exagérant les proportions, se mit en marche de Nedelitz sur Maslowed, pour se déployer à la gauche du 3e corps, suivant la seconde hypothèse de l'instruction du grand état-major, celle d'une action générale. Voyant cela, le 2e corps autrichien s'ébranla aussi, pour tenir la gauche du 4e, et à cet effet il s'avança, dès 7 1/2 heures du matin, sur Horzenowes, avec les trois brigades Thom à droite suivie de la réserve d'artillerie, duc de Wurtemberg au centre, Saffran à gauche. Cette dernière faisait la jonction avec la brigade Brandestein, du 4e corps. La brigade Henriquez fut laissée seule à la garde de la Trotinka et en réserve, à Trotina, avec faculté de suivre, en cas de besoin, sur Sandraschütz.

Ainsi le gros des 4e et des 2e corps, et la droite du 3e se trouvèrent engagés, dès 8 heures du matin, contre la seule division Franseky, qui eut l'avantage de rendre par-là de signalés services. On lui enleva facilement les hauteurs de Horzenowes et de Maslowed, puis le bois

de Swib sur lequel elle chicana plus longtemps. Entre une et deux heures le 2e corps était en train de prendre une résolue offensive sur ce point, où une portion de la garde royale appuyait déjà Franseky, lorsqu'il fut assailli, sur la droite de Horzenowes, par une forte artillerie et par les masses de la garde.

En même temps le commandant du 2e corps, comte Thun, reçut du grand état-major l'ordre de se replier en arrière et à droite, pour former un crochet défensif, front au nord. Sous la protection de l'artillerie déjà avantageusement postée, la brigade Thom revint sur les hauteurs entre Maslowed et Sandraschütz ; les brigades Würtemberg et Saffran se massèrent vers Maslowed. Cette retraite permit aux troupes prussiennes réunies de la garde et de la droite du 6e corps de prendre possession des favorables hauteurs de Horzenowes et du bois de Swib, d'y établir de fortes batteries, et de déboucher de là, sous la protection d'un feu formidable, dans la direction de Chlum d'un côté et de Nedelitz de l'autre. La brigade Henriquez, qui, pendant ce temps, avait avancé son gros en soutien vers Sandraschütz, fut attaquée par la gauche du 6e corps sur la Basse-Trotinka, et elle dut revenir en arrière pour livrer le combat dont nous venons de parler. Malgré les circonstances défavorables et l'infériorité de son effectif, Henriquez maintint héroïquement son importante position jusque vers les 3 heures ; après quoi il fut obligé de céder et de se replier sur Lockenitz.

Par ce progrès du 6e corps prussien et par celui de l'armée de Herwarth, en face et de l'autre côté du champ

de bataille, toute la position autrichienne se trouvait ainsi, vers deux heures après midi, fortement resserrée et menacée sur ses deux lignes principales de retraite. Toutefois ce n'était pas encore avec des forces assez considérables, pour que ce fait tranchât la question de la journée, s'il n'y avait pas en même temps une décision sur un autre point.

Celle-ci devait venir surtout par la droite de la IIe armée. Le 1er corps, qui avait eu de longs détours à faire sur la Haute-Bistritz, arrivait seulement alors aux environs de Benatek et de Horzenowes.

Quant à la garde, après un instant de canonnade et de halte devant Maslowed, elle avait repris courageusement sa marche offensive, la 2e division en appuyant à droite, la 1re division en tirant à gauche et en marchant dans la direction de Chlum. Celle-ci fut servie à souhait par le brouillard et par les hasards des mouvements de ses adversaires.

On a vu que le 2e corps avait dû se replier en arrière de Maslowed. En même temps le commandant du 4e corps, général Molinary, reçut l'ordre de Benedek de se retirer dans sa position normale entre Chlum et Nedelitz.

Aussi à ce moment l'attaque prussienne redoublait sur le front de Sandraschütz à Maslowed, et une autre offensive de l'avant-garde du 1er corps prussien et d'une portion de la 2e division de la garde sur l'autre revers des hauteurs de Maslowed, où combattait toujours Fransky, retint de ce côté la brigade Fleischacker du 4e corps, chargée d'entretenir la jonction à gauche avec le 3e corps. Coupée de la direction de Sandraschütz et Nedelitz, et

se trouvant devant des forces supérieures, cette brigade se replia par sa gauche sur Cistowes, puis sur Lippa, toujours au fort du combat. Une trouée se fit ainsi sur le front autrichien contre Maslowed, dans laquelle la 1re division de la garde, soit par bonheur soit par coup-d'œil, se précipita résolûment. Elle parcourut rapidement un espace de terrain qui aurait dû lui être énergiquement disputé, et elle surprit la brigade Appiano, qui se croyait couverte par le 4e corps. C'est cette division de la garde que nous avons déjà vue assaillir les hauteurs et les revers de Chlum.

Il est vrai qu'une partie de la brigade Appiano avait été appelée à l'appui des défenseurs du bois de Benatek, où Fleischacker arrivait aussi et où le combat, engagé depuis les 10 heures du matin par Franseky, venait de se rouvrir avec une nouvelle énergie. Celui-ci avait repris l'attaque à l'approche de la canonnade de la garde, et, conjointement avec la 2e division de la garde à sa gauche, puis la 1re division du 1er corps en réserve, il avait enlevé le lugubre bois.

Quant à l'offensive projetée du 3e corps, qui aurait pu amener une favorable diversion au dénouement qui approchait, elle fut empêchée non-seulement par les ordres supérieurs, mais par une attaque intempestive et isolée de la brigade Kirchsberg dans la direction de Dohalitz. Repoussée avec de sanglantes pertes cette pointe inopportune eut encore l'inconvénient d'appeler toute l'attention du 3e corps sur sa gauche, tandis que c'était sa droite, et particulièrement la position de Chlum qui était alors menacée.

Une fois le bois de Benatek pris par les Prussiens, les vainqueurs s'y rallièrent, et, sans tarder, ils s'avancèrent en masses contre Cistowes. Sur tous les abords de ce petit village une résistance acharnée eut encore lieu de la part des Autrichiens du 3e corps et de la brigade Fleischacker, qui se continua aux environs de Lippa d'une part et sur le plateau de Chlum, de l'autre, du côté du village. Là l'action se raviva et devint aussi chaude qu'au début de la journée. De nombreuses salves d'artillerie et d'infanterie s'échangèrent à 300 et 200 pas de distance, et un feu formidable des défenseurs sortit entr'autres d'un grand abatis en avant de Lippa, ainsi que des batteries inférieures du plateau de Chlum. Toutefois les fusiliers de la garde, sans se laisser arrêter par la mort qui ravageait leurs rangs et par les obstacles accumulés, pénétrèrent d'arbre en arbre, de couvert en couvert jusqu'aux premières maisons, s'en emparèrent et frayèrent le chemin au reste de la 2e division de la garde suivant de près leurs traces.

La prise de Lippa était un grand avantage pour les Prussiens, et tandis qu'une partie d'entr'eux marcha à droite sur Langenhof, où une portion du 10e corps autrichien retenait toujours les divisions du prince Charles, une autre partie se dirigea de Lippa tout droit contre les batteries du plateau de Chlum. Une pente ondulée, émaillée de prairies et de jardins, sépare Lippa de Chlum, et plus à gauche un bois s'étage sur les gradins au bas du village de Chlum. De nombreux tirailleurs traversèrent au pas de course le terrain découvert et s'élan-

cèrent dans le susdit bois ; il leur fut facile ensuite de pénétrer sur le plateau.

Il était temps qu'ils y arrivassent ; de rudes mêlées s'y prolongeaient entre une partie de la 1re division de la garde et une portion du 3e corps soutenue des réserves autrichiennes du 1er corps.

Nous avons laissé Benedek se repliant avec son état-major vers la route de Lippa au bas du monticule de Chlum, tandis qu'il faisait avancer la réserve sur Rosnitz à la rencontre de l'irruption de la 1re division de la garde. Le général Ramming attaqua vigoureusement ce village, et il en chassa la garde. Celle-ci se replia plus en arrière, se rallia à la droite qui combattait encore sur le plateau, se groupa sur les pentes en faisant face à Königgrätz. La réserve autrichienne suivit à son offensive en colonnes serrées ; mais au bout de quelques instants le feu précipité et meurtrier des gardes, déployés en lignes allongées, décima tellement les assaillants qu'ils durent s'arrêter pour se reformer. Ils revinrent à la charge, mais sans plus de succès, à deux reprises différentes, et dans cette circonstance le fusil à aiguille rendit réellement d'utiles services aux Prussiens. Toutefois la garde se trouvait en face de forces si supérieures qu'elle n'eût pas tardé à céder, car elle aurait été attaquée de front et de flanc, si, dans ces entrefaites, Lippa et l'autre revers du plateau n'avaient pas été sérieusement pressés, puis finalement enlevés par les troupes réunies de la 2e division de la garde et de Bonin, comme nous venons de le dire. En outre le 6e corps prussien, sous le général Mutius,

continuait ses progrès; il venait de dépasser Nedelitz et il canonnait déjà le flanc droit du 6e corps autrichien.

A ce moment le général Benedek, que le sang-froid n'abandonna jamais, se trouva, près de la route de Lippa, dans un grand embarras. En même temps que les réserves d'infanterie s'étaient portées contre Rossnitz, la réserve d'artillerie s'était aussi avancée, et, voyant déboucher un gros parti de chasseurs prussiens, deux batteries se mirent à les canonner, ainsi que les maisons qui les couvraient. Mais derrière l'une de celles-ci se trouvait encore Benedek avec tout son état-major, et, pendant quelques minutes, son poste fut à la fois criblé des balles des chasseurs prussiens et de la mitraille de sa propre artillerie. Au plus grand péril de sa vie, un brave capitaine de gendarmerie de la suite de Benedek s'élança vers les pièces autrichiennes en agitant un mouchoir blanc, et il parvint heureusement à s'en faire apercevoir et à faire cesser le feu sans avoir été touché. Le grand état-major autrichien s'empressa de décamper derrière les batteries; mais ce fut pour avoir le douloureux spectacle de l'impuissance de sa réserve à rétablir les affaires sur le flanc droit de la position. Benedek se mit lui-même à la tête d'une colonne pour charger l'ennemi; ce fut en vain.

Sur l'extrême droite autrichienne, les affaires n'avaient guère mieux marché; les 4e et 2e corps avaient dû successivement déloger de Sandraschütz, de Nedelitz, de Racitz, devant le corps de Mutius, après d'autres rudes engagements.

Sur tout le reste du front les Prussiens de Frédéric-

Charles et de Herwarth, encouragés par la nouvelle tournure des choses, reprenaient l'offensive.

Cette nouvelle phase de la bataille, qui en signale le quatrième et dernier moment, s'ouvrait avec de riantes perspectives pour les Prussiens.

Benedek venait d'ordonner la retraite. Les troupes qui tenaient la grande route, celles entr'autres du 1er et du 6e corps, l'ouvrirent d'abord en bon ordre; elles chassèrent des détachements de la garde et du 6e corps prussiens qui s'étaient déjà installés dans Wsestar et Rosnitz. Beaucoup de pertes avaient été faites par les Autrichiens; mais les corps gardaient leur lien, marchaient encore avec ensemble; une fois couverts par l'Elbe ils seraient à même de reprendre haleine et de livrer une seconde bataille dans de bonnes conditions.

Mais la retraite d'aussi fortes masses, engagées sur un tel front et pressées encore par l'ennemi, renferme en elle-même des éléments de désordre et de confusion qui ne peuvent tarder à se faire jour, et cela sur un terrain et avec des dispositions convenablement préparées d'avance. Sur un échiquier tel que celui de la bataille du 3 juillet, le mal devait encore s'aggraver. La clef, en même temps que l'appui de la position, était le plateau de Chlum. De ce point on dominait toute la contrée. Les Prussiens y hissèrent promptement quelques pièces, qui, battant à leur aise les colonnes de marche en retraite, y portèrent le ravage et la démoralisation. En outre les deux ailes opposées s'étaient rapprochées. Herwarth et le 2e corps prussien avaient atteint Klakow, Briza même,

tandis que le 6e corps prussien était arrivé en forces jusqu'à Sweti et Plotist, et lançait ses tirailleurs sur la grande chaussée et au-delà même. Il ne restait à l'armée autrichienne, pour se replier, que l'usage d'un étroit défilé sous le feu de l'ennemi. De plus les divisions prussiennes des 3e, 5e et 6e corps avaient repris l'offensive, traversé Langenhof et Lippa avec la 4e division à leur droite, et elles refoulaient vivement les troupes de Gablenz.

Derrière ces poursuivants, maintenus cependant encore à distance par de tenaces arrière-gardes, s'avança bientôt la cavalerie du prince Frédéric-Charles, fraîche, pleine d'entrain et joyeuse de prendre aussi part à l'action. A sa tête étaient le roi lui-même et le prince. Son apparition décida la déroute dans l'armée autrichienne. La réserve de cavalerie de Benedek s'avança bien à sa rencontre, et ces deux corps de splendide troupe encore intacte fournirent de vigoureux chocs. La retraite des Autrichiens fut aussi bien couverte par leur cavalerie qu'elle pouvait l'être en telles circonstances. Mais cette cavalerie savait l'ingratitude de son rôle ; elle ne pouvait ni rétablir les affaires ni tenir à outrance, et elle dut céder devant l'élan des cavaliers prussiens. Ceux-ci à leur tour furent arrêtés par les feux de quelques carrés, entr'autres d'un brave bataillon saxon avec lequel était le roi, et de cinq batteries de la réserve placées sur les hauteurs de Klakow et de Freihöfen. Sous cette protection, qui s'accrut encore peu à peu du feu d'autres pièces héroïquement servies au milieu du tourbillon des fuyards, et ayant en soutien deux musiques jouant l'hymne national, les troupes autrichiennes purent s'écouler sans

être sérieusement poursuivies. Elles furent encore inquiétées par de nombreux coureurs et par des coups de canon à grande distance, et suivies de quelques colonnes de Herwarth ; mais aucun corps de poursuite ne fut régulièrement organisé et lancé sur ses trousses.

La victoire était, il est vrai, déjà assez grande comme cela. De toutes parts les vainqueurs recueillaient des masses de matériel abandonné et de prisonniers. D'ailleurs les Prussiens avaient eu, eux aussi, une journée fatigante et meurtrière. Ils étaient disséminés sur une grande surface ; à part le 5e corps, qui était encore en arrière de Chlum, il n'y avait pas de troupes fraîches. Vers sept heures du soir les opérations cessèrent, et ordre fut donné de sonner le ralliement pour prendre les bivouacs et s'occuper des blessés.

Les troupes prussiennes bivouaquèrent sur le champ de bataille, en se rapprochant de Chlum, où s'établit le quartier général du 5e corps fournissant les avant-postes. Le quartier général de la IIe armée fut pris à Horzenowes, celui de la Ire à Horsitz, celui de Herwarth à Problus. Le roi Guillaume s'avança jusque sous les canons de Königgrätz, en compagnie de ses ministres, qui furent souvent obligés de modérer son ardeur. Après avoir fait accidentellement la rencontre du prince royal, ce qui donna lieu à une scène fort touchante, il retourna en arrière avec l'intention de reprendre son quartier de Gitschin ; mais il s'arrêta définitivement à Horsitz.

Quant aux troupes de Benedek, de faibles portions d'entr'elles, dont la cavalerie et le gros des Saxons, parvinrent à se replier derrière l'Elbe par la route de

Pardubitz. D'autres, des 2e et 4e corps, passèrent les ponts de Lockenitz; d'autres se refugièrent dans Königgrätz et dans les environs. Malheureusement le commandant de cette place, s'alarmant de la retraite, avait ouvert les écluses de l'Elbe pour tendre les inondations défensives des abords. Un grand nombre de fuyards se noya dans les étangs, dans les fossés et dans l'Elbe en voulant gagner la ville.

Il en fut de même dans la direction de Pardubitz par le fait des nombreux étangs qui de ce côté longent les environs de l'Elbe.

Le maréchal Benedek, après avoir passé le fleuve, se retira sur Hohenmauth, où il s'efforça de rallier son monde, mais en n'y réussissant que très partiellement et avec la plus grande peine. De là il adressa le triste mais sincère rapport suivant à Vienne :

Hohenmauth, 4 juillet, à 3 heures du matin.

Le Feld-maréchal commandant en chef à l'empereur.

Après de brillants combats de toute l'armée et des Saxons pendant plus de cinq heures dans la position partiellement retranchée de Königgrätz, avec notre centre à Lippa, l'ennemi est parvenu à s'avancer inaperçu sur Chlum et à s'emparer de notre position sur ce point. Le temps pluvieux qui retenait la fumée de la poudre sur le sol ne permit pas de voir à temps ce qui se passait. Tout-à-coup assaillies de flanc et à revers, nos troupes les plus voisines durent céder, et malgré tous les efforts il ne fut pas possible de suspendre la retraite. Celle-ci se fit d'abord lentement ; puis elle se précipita, à mesure que l'ennemi devenait plus pressant, jusqu'à ce qu'enfin tout se fut replié au-delà des ponts de l'Elbe, ainsi que sur Pardubitz. Les pertes ne peuvent encore être appréciées, elles sont toutefois très-considérables.

De son côté le roi Guillaume, arrivé à Horsitz, expédia à la reine Augusta à Berlin, la dépêche suivante :

A la reine Augusta,

Nous avons livré aujourd'hui à l'armée autrichienne une bataille de 8 heures, près de Königgrätz, entre l'Elbe et la Bistritz, et nous avons remporté une victoire complète. Perte de l'ennemi pas encore comptée, mais considérable. Environ 20 canons. Tous les 8 corps ont combattu ; mais grandes et douloureuses pertes. Je prie Dieu pour sa grâce. Nous sommes tous bien.

(Signé) GUILLAUME.

P. S. Pour publication. Le gouverneur doit faire tirer *Victoria*.

Cette dépêche fut bientôt suivie d'une lettre fort connue (voir aux annexes), qui fut le premier document officiel quelque peu détaillé et fidèle sur la grande bataille. Le roi annonçait dans cette pièce les trophées de plus de 50 canons capturés, 12 mille prisonniers dont 50 officiers, plusieurs drapeaux.

Le lendemain et le surlendemain la victoire se trouva être plus généreuse encore. Au fur et à mesure des récapitulations, les pertes des Autrichiens montèrent peu à peu au chiffre de 174 canons, 40 mille hommes, dont 20 mille prisonniers, 11 drapeaux. Celles des Prussiens furent d'environ 16 mille hommes, dont quelques centaines seulement de prisonniers.

Parmi les officiers tués se trouvèrent entr'autres, du côté des Prussiens, le général Hiller de Gärtringen, le brave commandant de la 1re division de la garde, tombé à Chlum, sur son lieu de triomphe même et où s'élève aujourd'hui un beau monument à sa mémoire ; les lieutenants-colonels de Helldorf, des fusiliers de la

garde, Pannewitz, Sommerfeld, Heinichen, Wietersheim; les majors Reuss, Rustow Alexandre, frère de l'éminent écrivain, qui commandait l'artillerie de la 5e division, Gilsa, tous militaires distingués, sans parler d'un grand nombre d'autres majors et d'officiers subalternes. Parmi ces derniers il faut citer encore le jeune prince Antoine de Hohenzollern, lieutenant aux gardes à pied, qui était accouru d'un voyage en Orient, pour prendre part à la guerre. Blessé de quatre balles aux jambes, il dut être amputé et succomba quelques jours plus tard.

Les officiers autrichiens tués furent entr'autres les colonels Pœk, Reinhardstein, Ripper, Slawecky, Bissingen, Reizenstein, Poschaker. Des Saxons le général-major Carlowitz et le lieutenant-colonel Mosel furent aussi frappés à mort. Un adjudant du commandant en chef fut tué à ses côtés, et plusieurs furent blessés.

Les officiers blessés furent en nombre correspondant de part et d'autre, et les prisonniers furent fournis en proportion beaucoup plus considérable par les Autrichiens, dans tous les grades.

Le lendemain le roi Guillaume termina ce grand drame par l'ordre du jour suivant à ses troupes, pièce qui terterminera aussi notre narration :

A mes soldats des armées rassemblées en Bohême!

Une suite de sanglants et glorieux combats a rendu possible la réunion en temps opportun de toutes nos forces en Bohême. D'après les rapports déposés devant moi, je crois que ce résultat a été obtenu par la sûre direction de mes généraux, ainsi que par le dévouement et la bravoure de toutes les troupes. Immédiatement après cela, et malgré tous les efforts et toutes les privations des

jours précédents, l'armée a attaqué, sous ma conduite, les fortes positions de l'ennemi vers Königgrätz; ces positions, quoique bien défendues, ont été enlevées après de chauds combats, et une glorieuse victoire a été remportée. Beaucoup de trophées, plus de 100 canons, des milliers de prisonniers donnent témoignage du courage et du zèle avec lesquels toutes les armes ont rivalisé entr'elles.

La journée de Königgrätz a coûté de lourds sacrifices, mais c'est un jour de gloire pour toute l'armée, et que la patrie aussi contemplera avec orgueil. Je sais que vous répondrez encore à ma future attente, car les troupes prussiennes surent toujours joindre à la bravoure la persévérance qui la fructifie et qui procure les grands résultats.

Quartier-général de Horsitz, 4 juillet 1866.

(Signé) GUILLAUME.



CHAPITRE XVI.

Observations sur la bataille de Kœniggrætz.

La bataille du 3 juillet 1866 fut la plus grande des temps modernes après celle de Leipsig en 1813, par la proportion des forces engagées, aussi bien que par les résultats obtenus.

A la bataille de Leipsig, 480 mille combattants furent mis en ligne, dont 300 mille alliés et 180 mille Français. Il y eut 110 mille hommes hors de combat, y compris les prisonniers, soit 42 mille du côté des alliés, et 68 mille du côté des Français, dont 30 mille prisonniers.

A la bataille de Dresde, quelques semaines auparavant, on vit s'engager 375 mille combattants, dont 205 mille alliés et 170 mille Français. Il y fut mis hors de combat 42 mille hommes, dont 33 mille alliés et 9 mille Français.

A la bataille de la Moskowa en 1812, il y eut 255 mille combattants, dont 125 mille Russes et 130 mille Français. Le nombre des hommes mis hors de combat fut de 69 mille, dont 47 mille Russes et 22 mille Français.

A la bataille de Königgrätz les Prussiens eurent leurs

trois armées au complet, sauf une brigade du 6e corps, laquelle tira toutefois des coups de canon contre la place de Josephstadt. Le 5e corps lâcha aussi quelques volées et serra l'ennemi dans la soirée. Toutes les troupes furent donc engagées. On peut évaluer leurs 8 1/2 corps, soit 17 divisions, avec les réserves d'artillerie et de cavalerie et en tenant compte des diminutions, à un effectif total d'environ 215 mille hommes.

Les Autrichiens avaient aussi huit corps d'armée en ligne, y compris celui des Saxons, ce qui, avec les réserves et les garnisons des places de Königgrätz et Josephstadt et après déduction des pertes, devait monter à environ 205 mille hommes.

Cela donnerait une somme totale d'environ 420 mille combattants. Le nombre des hommes mis hors de combat fut d'environ 56 mille hommes, soit d'un peu moins d'un septième, dont 40 mille du côté des Autrichiens, y compris les prisonniers et 16 mille du côté des Prussiens.

Ce fut donc une bataille le cédant de peu de chose par ses proportions à celle de Leipsig.

Le maniement de telles masses, tâche déjà lourde aux chefs consommés de la fin de l'ère napoléonienne et à Napoléon lui-même, devait peser d'un poids bien autrement grave sur les généraux relativement novices de 1866. Ni le roi de Prusse ni aucun de ses commandants d'armée et de corps d'armée n'avaient fait la grande guerre comme officiers supérieurs. Du côté opposé il y avait plus d'expérience ; mais Benedek commandait aussi en chef pour la première fois devant l'ennemi. Son der-

nier état de service actif était la bataille de San Martino, en 1859, où il avait dirigé un corps d'armée contre trois divisions sardes.

A la vérité, les ressources de la science et de l'industrie modernes ont procuré des facilités immenses pour opérer les concentrations de troupes et pour faire montre de gros effectifs; mais elles ne vont pas plus loin, et elles n'ont pas encore fourni des avantages correspondants, pour la mise en mouvement des masses une fois concentrées. Là on se retrouve toujours en présence des qualités et des imperfections humaines, auxquelles les puissantes machineries du siècle, y compris les armes à feu plus précises, n'ont pas apporté de sensibles modifications. En un mot la tâche des stratéges a pu se simplifier, tout en s'élevant; celle des tacticiens s'est au contraire compliquée en s'agrandissant.

Ce qu'il y a de plus malheureux dans le nouvel état des choses, c'est ce qu'il se produit jusqu'à présent au réel préjudice de l'art militaire en général, qui tend, en matière de grande tactique, à revenir aux temps les plus primitifs, à ceux des cohues médiques ou des croisés, en attendant sans doute qu'il reparaisse un Alexandre ou un Gustave-Adolphe, pour remettre en honneur une méthode plus intelligente et plus esthétique.

La bataille de Solferino, en 1859, avait accusé déjà une absence assez notable de faculté de grande manœuvre. Une instinctive concentration sur le centre fut la seule manifestation de tactique supérieure. Elle donna néanmoins la victoire aux Français et aux Italiens; mais cela, on le sait, à coups d'hommes, à force de vigueur

et de bravoure, et sans les profits qu'aurait dû rapporter la circonstance que les vaincus se battirent dans des conditions très-défavorables, c'est-à-dire avec une large rivière à dos, précisément comme à Königgrätz. La manœuvre qui eût consisté à écraser le flanc gauche autrichien, et dont le maréchal Niel eut l'heureuse inspiration pendant la bataille, échoua par défaut d'entente entre lui et son collégue du 3e corps. Quant aux Autrichiens leur effort projeté par la gauche fut si bien manqué qu'on ne l'apprit que plus tard par les journaux. Une concentration très décousue sur le centre fut aussi leur unique et fondamentale manœuvre. Il est bon, à la vérité, de rappeler que l'un et l'autre camp avaient été surpris.

La bataille de Königgrätz, malgré ses résultats considérables, fut plus vide encore de produits de grande tactique. Il s'y accentua peu de commandement en chef de part et d'autre; nous entendons par-là que rien ne fut sensiblement changé aux premières dispositions données pour les masses.

Du côté des Prussiens la manie des trois colonnes, formées d'avance et devant se relier au petit bonheur sur le ventre de l'ennemi, fut la seule combinaison, et elle fut admirablement servie, il faut le dire, par l'intelligence des chefs d'armées et de corps d'armée, par l'entrain de toutes les troupes, par la ténacité et l'activité de la division Franseky et par de nouveaux traits d'héroïsme de la garde royale. Pour le reste chacune des trois armées prussiennes se leva aussi matin que possible, marcha de son côté vers l'ennemi aussi vite et aussi loin qu'elle put aller, et elles finirent par s'unir tant bien que mal sur le

champ de bataille même, dirigées les unes vers les autres par le bruit et par la fumée de l'artillerie de Lippa. La première qui s'engagea resta à entretenir le feu, en chaîne plus ou moins allongée et renforcée, jusqu'à ce que les autres arrivassent. Pour le bien de ceux-ci les canonnades du début furent stables; il s'en suivit que les mouvements prussiens, guidés sur elles, purent être concentriques et heureux.

Mais le contraire eût pu avoir lieu tout aussi facilement, car pour cela il ne fallait qu'une chose fort simple, un mouvement en avant quelconque des Autrichiens dans le courant de la matinée. La canonnade se serait déplacée ; le prince royal, en courant après elle, eût pu être attiré dans une direction excentrique, eût perdu un temps précieux, ne serait pas si bien arrivé, ne serait peut-être pas arrivé du tout. Il ne fit sentir une influence marquante sur le champ de bataille que vers une heure après-midi, et depuis 8 à 9 heures du matin, c'est-à-dire pendant quatre à cinq heures, les Prussiens purent rester engagés sur l'immense front de Maslowed à Nechanitz par Benatek et Sadowa, soit sur une courbe d'une quarantaine de kilomètres et devant des forces adverses presque doubles, sans en être châtiés!

Si le roi avait été fortement pressé sur un point quelconque de sa longue et mince ligne, nous doutons qu'il eût évité d'être percé ; c'eût été curieux, en ce cas, de voir comment il se fût tiré d'affaire, au moins comment il l'eût essayé. Il n'en eut heureusement pas l'occasion.

Depuis le moment un peu hâtif où il fit passer la Bistritz aux quatre premières divisions, son action d'en-

semble se borna à renforcer successivement celles-ci des deux autres divisions et des réserves d'artillerie, à admirer la ferme contenance des troupes de Horn et de Franseky, à suivre au ciel la vaillante fumée de Herwarth, et sans doute à prier le bon Dieu de vouloir bien ôter les jambes aux Autrichiens pour en donner au prince royal. Nous sommes loin de l'en blâmer, car de la façon que sa bataille se présentait, il n'avait en réalité rien de mieux à faire. Aussi c'est bien en toute sérénité d'âme, nous en sommes certain, que le roi Guillaume, qui n'avait rien mangé depuis le grand matin, put, vers midi, savourer calmement un morceau de pain et de fromage que lui passa un de ses valets ; et nous ne saurions voir dans ce frugal repas de l'auguste généralissime sérieuse matière à tous les dithyrambes qu'il a provoqués.

Les mérites de manœuvre des armées prussiennes se réduisent donc à peu de chose ; ils résident essentiellement dans le fait que ceux du camp opposé furent inférieurs encore.

La position de l'armée de Benedek était d'emblée mal choisie au point de vue des opérations générales ; elle ne fournissait que des avantages partiels, secondaires, de tactique restreinte, séduisants peut-être par quelques heureux glacis, mais qui devenaient autant de leurres, dès que les combats locaux devaient se subordonner à une grande action comportant à la fois l'offensive et la défensive, la marche en avant et la marche en retraite. La position aurait dû être située derrière l'Elbe et non devant ; ou bien, telle qu'elle était, elle aurait eu besoin d'un solide appui sur la ligne de retraite, c'est-à-dire au

moins de quelques ouvrages se reliant à ceux de Königgrätz, embrassant les abords de la gare, les hauteurs de Plöstitz et de Freihöfen. Il eût été facile, d'après le terrain, d'élever sur cette zone d'utiles redoutes, qui eussent fourni une position de réserve, une sûre protection pour recueillir les troupes sortant du combat. Les soldats américains de Grant, de Mc Clellan, de Sherman, dont il fut de mode un moment de tant se moquer en Europe, n'y eussent certes pas manqué. En une nuit, sous leurs pelles et leurs pioches, le champ de bataille de Königgrätz fût devenu une position réelle, dont la force seulement les eût délogés. Sans traverser même l'Atlantique, Benedek aurait pu s'instruire utilement, sous ce rapport, de ce qui avait été fait par Giulay dans la campagne d'Italie. Peut-être, en 1859, pécha-t-on par l'excès des fortifications de campagne, comme souvent en Amérique ; mais mieux vaut encore cet excès-là que l'excès contraire, comme sur l'Elbe en 1866.

Fondé sur cette dernière raison, nous croyons que la faute d'avoir choisi un tel emplacement de bataille, quoique lourde, n'était toutefois pas capitale pour le chef d'une aussi vaste armée. Si bonnes qu'elles soient, les positions ne se défendent pas toutes seules ; en revanche 200 mille soldats intelligemment employés perfectionnent en 12 heures toutes les positions du monde. Mais la première condition à cet effet, c'est qu'on les fasse agir. Or c'est par là précisément, par là surtout que pécha Benedek. Dans la bataille du 3 juillet, comme dans les opérations des jours antérieurs, il se laissa entraver par mille petits incidents, par divers contre-temps plus ou moins

sérieux, et il consomma dans l'inaction, — ou dans des va-et-vient stériles, ce qui est la même chose et pire encore — un temps qui aurait dû être utilisé avec énergie et activité dans un but bien déterminé.

On ne connaît pas encore le détail de ce qui se passa dans le camp et surtout dans l'état-major autrichien, et nous ignorons si l'historique officiel de la guerre qui s'élabore actuellement à Vienne [1] jettera beaucoup de lumière sur ces points sombres. Quoiqu'il puisse dire, un fait restera constant, c'est que le généralissime impérial livra une bataille purement défensive. Or pour cela et pour ses effectifs, son ordre de bataille très convexe (malgré la deuxième hypothèse) avec sa clef tout près de la circonférence, ne valait absolument rien ; et en outre c'était justement ce qui devait porter le moindre dommage au vicieux mode d'opérations en trois colonnes propre à ses adversaires.

Toute la manœuvre de Benedek se borna à disposer d'avance ses troupes en une sorte de grand carré, ou de fer à cheval, avec deux corps d'armée à peu près sur chaque face. Tandis que sur deux faces, celles d'avant et de gauche (3ᵉ, 10ᵉ, 8ᵉ corps et Saxons) il se laissa amuser, pendant toute la matinée, par des forces ennemies inférieures, ou entraver par ses propres retards,

[1] Ensuite de la publication de l'état-major prussien que nous avons mentionnée plus haut, le gouvernement de Vienne a cru devoir procéder à une haute innovation autrichienne depuis le prince Charles. Il a décidé de publier quelque chose sur les opérations de l'armée impériale. Une narration de la dernière guerre a été entreprise par l'état-major, et la 1re livraison, ne comprenant pas encore la guerre de Bohême, vient de paraître chez Gerold éditeur, à Vienne. Elle forme un beau volume accompagné de plans et de tableaux fort instructifs.

les troupes de sa face d'arrière, ses réserves, et celles de sa face de droite, 4e et 2e corps, ne faisaient dans le même temps à peu près rien, ou seulement des promenades inutiles. Elles étaient condamnées à un service de factionnaire ou à des marches et contre-marches qui auraient pu être évitées ou faites plus tôt.

Cette attitude essentiellement négative dura cinq à six heures pour les faces d'avant et de gauche, six à sept heures pour celle d'arrière, deux à 3 heures pour celle de droite.

Quand on laisse s'écouler de la sorte des heures aussi précieuses, et qu'il se trouve que ces mêmes heures sont employées par des adversaires morcelés à marcher vigoureusement dans des directions convergentes, toutes les explications sont données.

Nous avons déjà indiqué quelques-unes des raisons qui arrêtèrent Benedek dans ses projets d'offensive pendant la matinée du 3 juillet. Ce furent le brouillard, l'attente de plus sûrs renseignements sur l'ennemi, enfin les dangers, puis la vraie catastrophe de la droite. Sans doute il y en aura eu d'autres encore, tenant peut-être au changement du sous-chef d'état-major : des lenteurs accidentelles, un ordre à un corps d'armée perdu ou mal compris, quelque croisement, quelque désobéissance ou autres faits semblables, comme il s'en produit dans toute grande bagarre. Ils justifieront peut-être telle ou telle personne d'injustes reproches ; mais ils ne changeront pas l'appréciation générale qu'on peut faire dors et déjà de la journée.

Il serait toutefois intéressant de posséder des renseigne-

ments plus détaillés sur le rôle des troupes ou état-majors qui laissèrent arriver si malencontreusement la 1re division de la garde prussienne jusqu'à Chlum. Il nous semblerait injuste d'en diriger le poids sur le 3e corps, car celui-ci avait assez à faire devant lui, à Sadowa et à Benatek, puis à Lippa, sans devoir se préoccuper de ce qui se passait vers Maslowed, au-delà des hauteurs de Chlum. Lui assigner à la fois deux zones aussi différentes, deux zones principales, était fautif. De Chlum il ne pouvait pas diriger l'action spéciale de Lippa, et vice-versa. C'était au 4e corps, il nous semble, ou mieux encore à une portion spéciale des réserves, qu'aurait dû incomber le soin de l'importante position de Chlum, la clef de tout le champ de bataille.

La soudaine irruption de la garde prussienne sur cette hauteur, attaque qui n'aurait dû avoir d'autre valeur que celle d'une téméraire pointe, fut par-là vraiment fatale aux Autrichiens; elle décontenança les réserves dans leur rôle prévu.

On a acccusé Benedek, à propos de cela, d'avoir dès l'origine trop négligé sa droite. Puisqu'il savait pertinemment, dit-on, que de ce côté il pouvait être menacé par toute la IIe armée, il aurait dû s'y tenir en plus forts effectifs et en plus grande vigilance. Le reproche ne nous paraît pas complétement fondé. Benedek avait là deux corps d'armée, le 2e et le 4e, avec une division de cavalerie, c'est-à-dire à peu près le même effectif que sur ses autres faces, peut-être davantage. Dans sa disposition en grand carré cette symétrie de deux corps par face

se justifiait, mais à la condition — qu'on nous pardonne la redite — d'agir, pour en tirer parti. Un carré stratégique, pas plus qu'un carré de brigade ou de bataillon, n'est une formation constante. C'est une formation spéciale ou préparatoire. Il faut arriver ou à déployer le carré en ligne, ou à former la colonne sur une de ses faces, sur plusieurs si l'on veut.

Benedek entendit bien en user ainsi, à ce qu'il nous paraît ; mais les susdits incidents, encore plus ou moins mystérieux, ainsi que le brouillard, l'en empêchèrent dans la première partie de la matinée, sans compter que sa face de droite lui échappa prématurément Quand enfin il voulut et put employer ses réserves à renforcer une de ses faces, celle de droite, victime d'une subite déchirure, ce fut trop tard ! Grâce à la fermeté des premières troupes de Hiller arrivées à Chlum et Rosberitz, grâce à la supériorité du fusil à aiguille et aux favorables pentes du monticule de Chlum, la garde put tenir assez longtemps pour être secondée à droite et à gauche, et la déchirure s'étendit rapidement.

A cet égard un grief plus réel pourrait être fait à Benedek, outre celui de l'élasticité de la disposition générale pour la bataille, en ce qui concernait les corps de la droite. C'est que la position même de Chlum, quoique dominante en tous sens, fut trop négligée du côté du nord. Les abatis, les épaulements pour infanterie et artillerie abondaient contre Cistowes, contre Sadowa, contre Dohalitz. Sur le revers opposé, contre Maslowed, plus abrupt et plus difficile, il est vrai, mais non moins dangereux, ils étaient fort rares. Il ne s'y trouvait

qu'un frêle abatis et un mauvais épaulement près du chemin de Nedelitz ([1]); les maisons n'avaient pas été mises en état de défense, comme sur l'autre versant. Ce fut par là cependant que se fit l'attaque décisive du prince royal, sans qu'il ait eu à se détourner de sa direction naturelle de marche.

Nous pourrions borner là, pour le moment, nos observations sur la bataille même de Königgrätz, car la plupart de celles qu'il serait encore loisible de présenter découlent des précédentes, ou se rattachent à des causes générales qui auront mieux leur place à la fin de la campagne.

Nous dirons cependant quelques mots encore de deux points plus spéciaux.

Des journaux ont tancé rudement le généralissime autrichien de ce qu'il aurait trop immobilisé son artillerie. La chose est vraie, sans que le reproche soit tout-à-fait juste. Il est certain que ses pièces de campagne devinrent en réalité des pièces de position; Gablenz eut un instant 18 batteries en action à peu près sur la même ligne, vers Langenhof; l'archiduc Ernest en eut dix vers Lippa et Chlum.

Dans ces conditions, leur supériorité de tir constatée sur les pièces prussiennes, ignorantes des distances, n'a

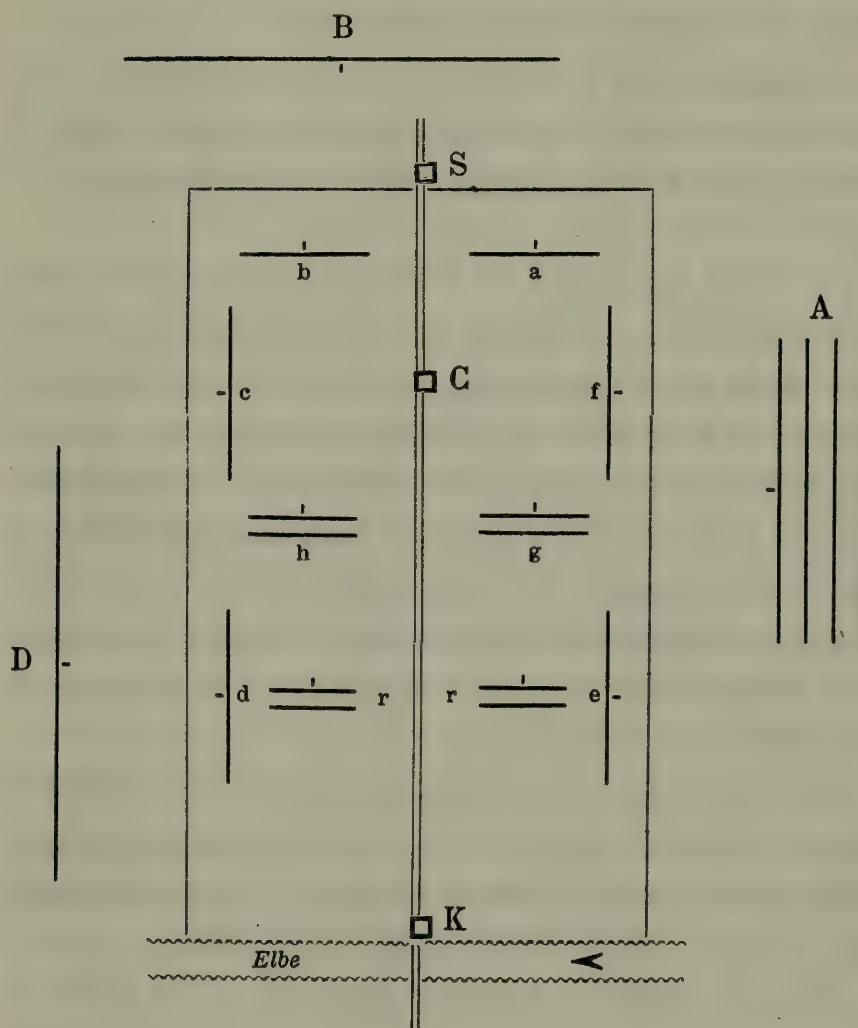
([1]) Au moins nous n'avons pas su les découvrir dans une récente exploration, rapide, il est vrai, que nous avons faite du terrain de la bataille, tandis que ceux de l'autre versant existent toujours et bien visibles, au milieu des nombreux monuments funéraires qu'on y élève. Quant aux ouvrages entre Chlum et Nedelitz, ils devaient être complétement dominés par le canon des hauteurs voisines de Maslowed.

rien d'étonnant. Mais le reproche qu'on soulève à cette occasion ne doit point se restreindre aux troupes les plus bruyantes.

Ce n'est pas l'artillerie seulement, c'est une masse de de 4 à 5 corps d'armée, et des trois armes, qui eût dû s'ébranler, dès 9 à 10 heures du matin, pour écraser le prince Frédéric-Charles ou le général Herwarth.

Ou bien un rideau devait être formé contre ceux-ci avec de fortes lignes d'artillerie et un peu de cavalerie et d'infanterie, tandis que tout le reste eût été conduit à la rencontre du prince royal, dès qu'on sut sa prochaine arrivée en force. « Il n'y a pas rien qu'une manière de gagner une bataille, » disait Napoléon, après sa première déception bientôt réparée de Ligny. Mais Benedek ne tenta ce gain d'aucune manière, pas plus avec son artillerie qu'avec les autres armes. Il ne fit que se placer ou chercher à se placer, et attendre; et sa lenteur à prendre position ou sa trop longue attente en position avant de se décider à agir, lui amena une cruelle surprise, changée bientôt en déroute par le mauvais choix ou par l'arrangement incomplet de son champ de bataille.

Le petit croquis ci-contre pourra faciliter à l'œil l'appréciation de nos remarques:



K = Kœniggrætz;
C = Chlum;
S = Sadova;
A = Armée du prince royal;
B = Armée du prince Frédéric-Charles.
D = Armée de Herwarth.

a, b, c, d, e, f, g, h, r = corps autrichiens nos 3, 10, 8, saxon, 2, 4, 6, 1, réserves de cavalerie et d'artillerie.

A supposer que les seules réserves *g*, *h* et *r* eussent

renforcé *e*, *f* et portion de *a*, Benedek eût dû être à même de repousser victorieusement A.

A supposer que les mêmes réserves, renforçant *a* et *b*, ou seulement un de ces corps, eussent attaqué, vers 11 heures, B ou D, elles eussent aussi été victorieuses.

Une autre question a été soulevée par la presse militaire allemande, et elle a pris bientôt une importante place dans les nombreuses récriminations autrichiennes auxquelles la bataille du 3 juillet a donné lieu. C'est la ressemblance qu'il peut y avoir eu entre la campagne de 1815 et celle de 1866, entre la bataille de Waterloo et celle de Königgrätz, et l'on a véritablement abusé de ce genre séduisant de littérature. L'histoire comparative évite difficilement le double écueil de la frivolité ou de la fantaisie ; ce fut ici le cas.

Entre toutes les campagnes, entre toutes les batailles on peut à la rigueur découvrir certaines analogies. On peut même assez rationnellement les classer en mouvements par la droite, par le centre ou par la gauche.

Quant à celles de 1815 en Belgique et de 1866 en Bohême, nous convenons qu'elles ont deux traits communs assez marquants. L'intention de Benedek de pénétrer entre les deux masses principales prussiennes par sa marche d'Olmütz sur Josephstadt, puis par l'offensive de Gablenz sur Trautenau, rappelle le début de Napoléon, arrivant secrètement en arrière de la forêt de Beaumont, sur le point même de jonction des deux armées de Wellington et de Blücher, quoiqu'il faille remarquer que le premier fit à cet effet une marche de flanc,

et le second une concentration perpendiculaire. Ensuite l'apparition du prince royal à Chlum et Nedelitz sur le flanc droit de Benedek, le 3 juillet 1866, n'est pas sans quelque rapport avec l'arrivée de Blücher à la Belle-Alliance, sur le flanc droit de Napoléon, à cette différence près que le prince royal n'avait pas de Grouchy perdu à ses trousses.

Après cela les deux campagnes diffèrent par des points essentiels. La poursuite, si efficace en 1815 et si soutenue qu'elle dura toute la nuit, se réduisit à fort peu de chose sur l'Elbe en 1866. Wellington eut de nombreuses et vigoureuses attaques à repousser, en attendant Blücher, tandis que le roi Guillaume n'eut absolument rien de semblable à faire. Enfin si Benedek fut non moins malheureux que Napoléon, il se montra en revanche aussi nul dans ses combinaisons et dans ses dispositions que Napoléon sous ce même rapport fut brillant et actif.

Malgré tout ce qu'ont pu dire récemment sur le terrible drame de Waterloo, avec beaucoup d'esprit du reste, des détracteurs trop passionnés des deux empires français, nous sommes resté convaincu que la désastreuse campagne de 1815 n'en est pas moins, au point de vue de l'art militaire, tout à fait digne du génie du grand capitaine, et qu'elle restera, aux yeux des militaires impartiaux, un chef-d'œuvre de stratégie à l'égal des glorieux débuts de 1796, comme nous croyons l'avoir montré ailleurs en détail (1). On ne saurait certes exprimer

(1) *La campagne de 1815 et les récentes controverses.* Discours à la Société d'état-major. Lausanne 1864. Imprimerie Pache. broch. in-8.

la même opinion sur les opérations de Benedek ; nous oserions même dire qu'un seul souffle de l'esprit napoléonien sur son état-major, le 3 juillet au matin, lui eût fait dix fois gagner la bataille de Königgrätz.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES.

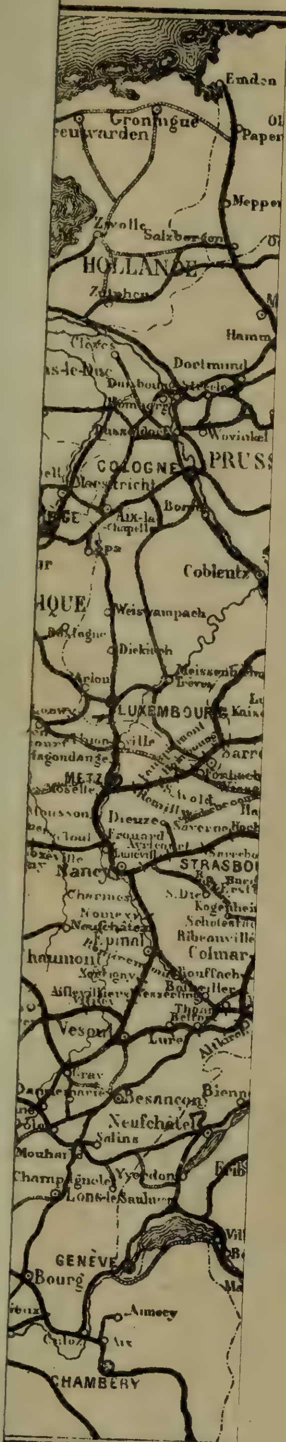
Errata.

Page 292, 6e ligne en remontant, au lieu de : *Rovigo*, lire : *Legnago*.

» 410, 12e ligne en descendant, au lieu de : *gauche*, lire : *droite* ; — même page au bas, au lieu de : *ouest*, lire : *est*.

Pages 439, 447, 448, au lieu de : *Rossnitz*, lire : *Rosberitz*.

Page 450, 6e ligne en descendant, au lieu de : « les divisions prussiennes *des 3e, 5e et 6e corps* » lire : « les divisions prussiennes *du 3e corps, nos 5 et 6*. »

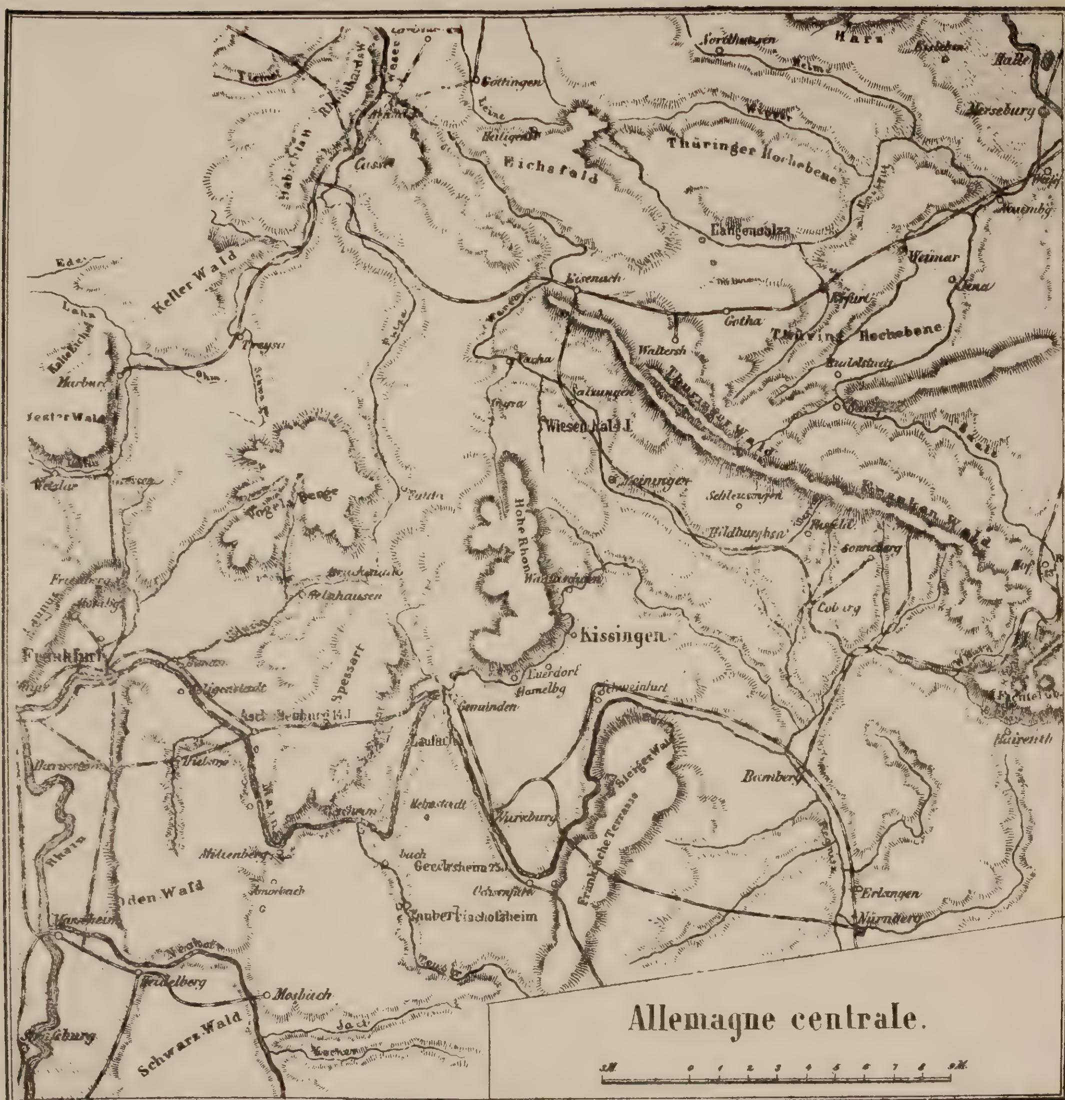


Emden
Groningue
Meppen
Zwolle
Salzbergen
Zutphen
Hamm
Dortmund
COLOGNE
Maestricht
Aix-la-Chapelle
Spa
Coblentz
Weiswampach
Diekirch
Arlon
LUXEMBOURG
METZ
Dieuze
Saverne
Nancy
Charmes
Épinal
Colmar
Vesoul
Lure
Gray
Besançon
Neufchâtel
Salins
Yverdon
Lons-le-Saulnier
GENÈVE
Bourg
Annecy
Aix
CHAMBERY


CHEMINS DE FER
DE
L'EUROPE CENTRALE
Lignes en Exploitation
id Construction
MER DU NORD
HAMBOURG
HANOVRE
PRUSSE
BERLIN
Francfort-s-Oder
POSEN
VARSOVIE
AMSTERDAM
HOLLANDE
ROTTERDAM
LA HAYE
Magdebourg
Brunswick
BRESLAU
Oppeln
CRACOVIE
Leipzig
DRESDE
Weimar
Cassel
PRUSSE
COLOGNE
ANVERS
BRUXELLES
LILLE
BELGIQUE
Namur
Amiens
Arras
LUXEMBOURG
Francfort
Coblentz
Darmstadt
Coburg
Bamberg
Nuremberg
PRAGUE
Pardubitz
Olmutz
Brunn
AUTRICHE
Tabor
Znaym
Ratisbonne
BAVIERE
Passau
Linz
VIENNE
Presbourg
BUDE
Stuttgard
STUTTGARD
WURTEMBERG
CARLSRUHE
STRASBOURG
METZ
Nancy
Chalons
Troyes
Chaumont
Colmar
Epinal
Vesoul
Dijon
Besançon
Auxerre
FRANCE
Nevers
Bourges
Moulins
Macon
LYON
Clermont
Montbrison
GENÈVE
CHAMBERY
Bourg
Bale
Zurich
BERNE
SUISSE
Neufchatel
Fribourg
Glaris
Augsbourg
MUNICH
Salzbourg
Rosenheim
Inspruck
Brunecken
Botzen
Trente
Roveredo
Vicence
Verone
MANTOUE
MILAN
ITALIE
PLAISANCE
Trieste
Udine
Bruck
Gratz
Marburg
Neustadt
Raab
Stuhlweissembourg
Katisbonne
Landshut
Ingolstadt
Nordlingen
Friedrichshafen
Constance
Kempten
Feldkirch
Coire
Bellinzona
Novare
Bergame
Brescia
Cremone
Aoste
Annecy
Roanne
Vichy
Brassac
Lempdes

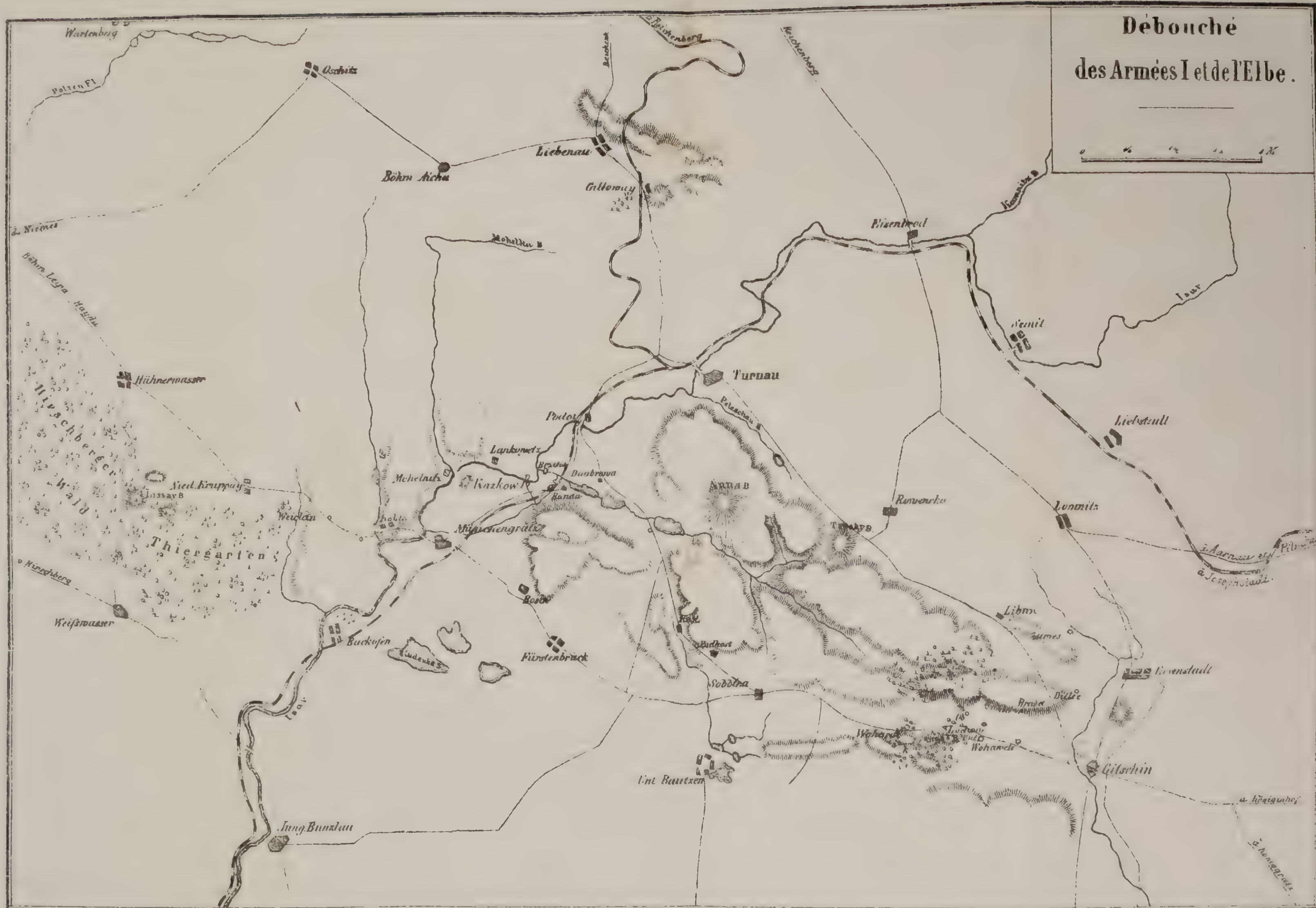
Allemagne centrale.

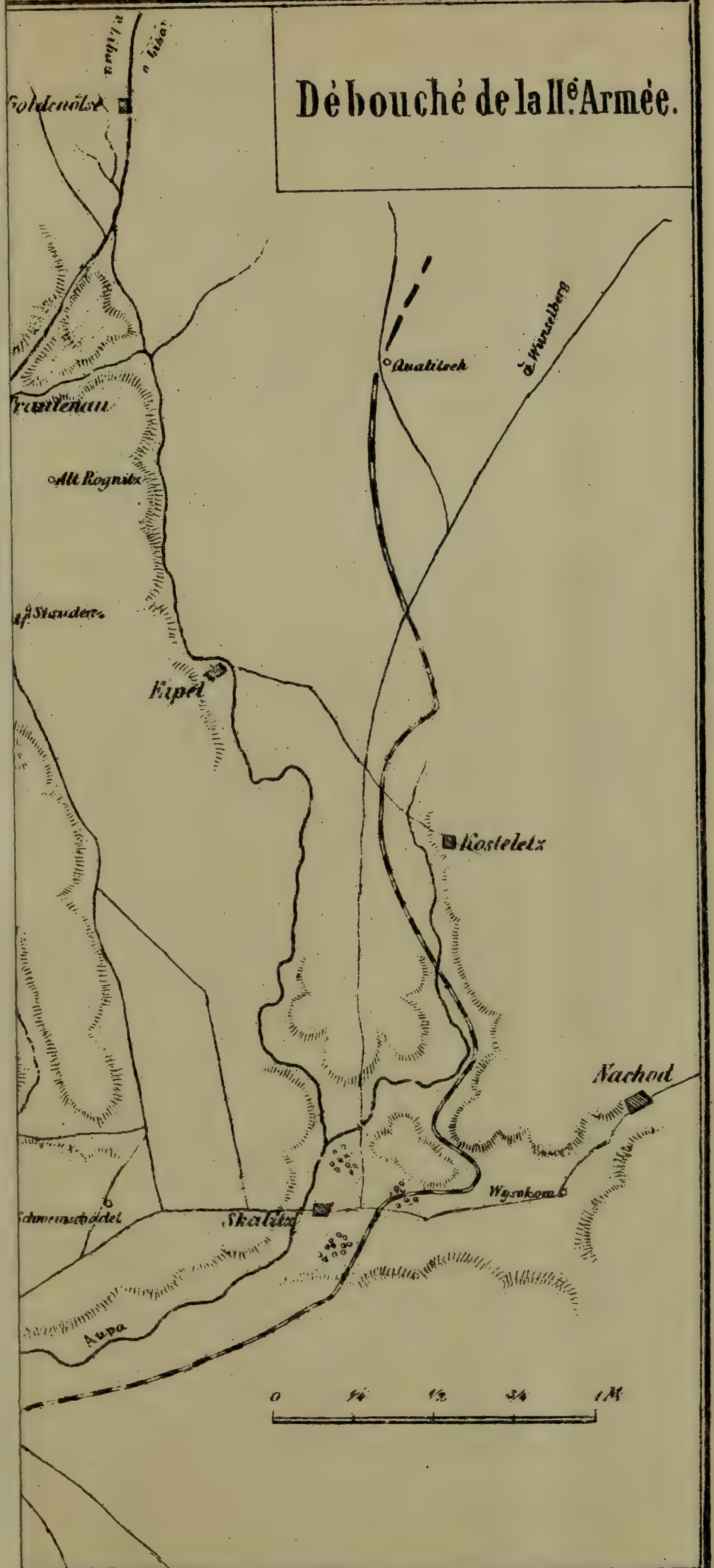



Allemagne centrale.
Göttingen
Eichsfeld
Thüringer Hochebene
Langensalza
Eisenach
Gotha
Weimar
Erfurt
Merseburg
Nordhausen
Keller Wald
Treysa
Wiesen Kald I.
Hohe Rhön
Kissingen
Meininger
Schleusingen
Hildburghsn
Coburg
Sonneberg
Spessart
Frankfurt
Schweinfurt
Würzburg
Bamberg
Erlangen
Nürnberg
Steiger Wald
Fränkische Terrasse
Odenwald
Mosbach
Schwarz Wald
Tauberbischofsheim
Gemünden
Lauda
Rhein
Main
Gotha

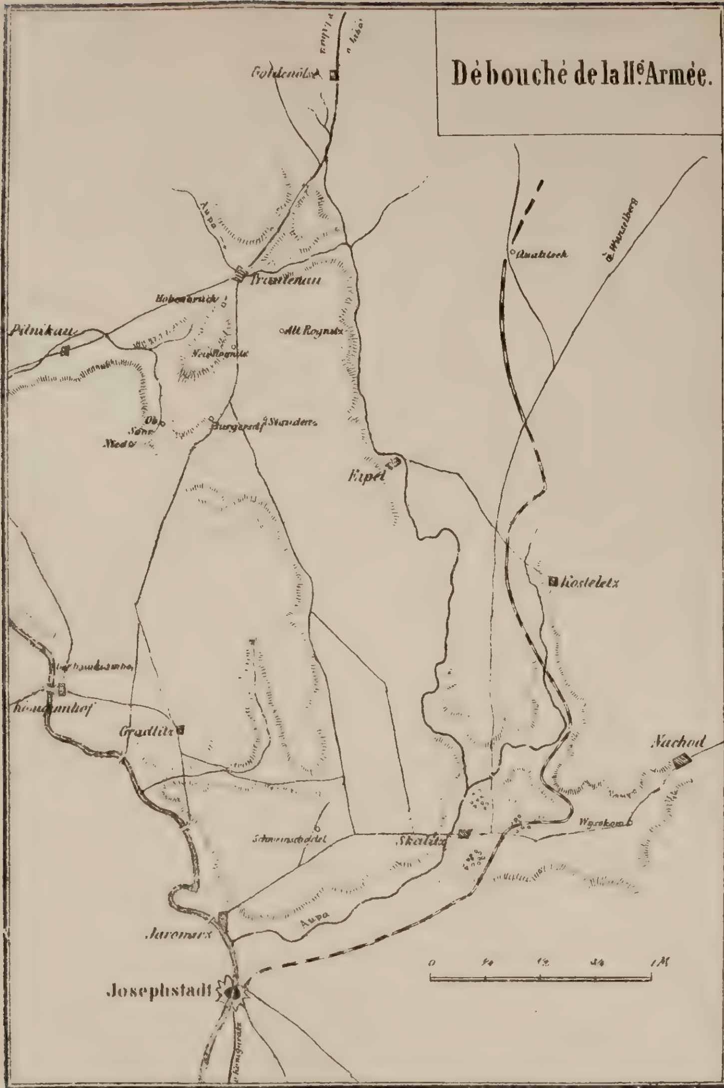
Débouché
des Armées I et de l'Elbe.

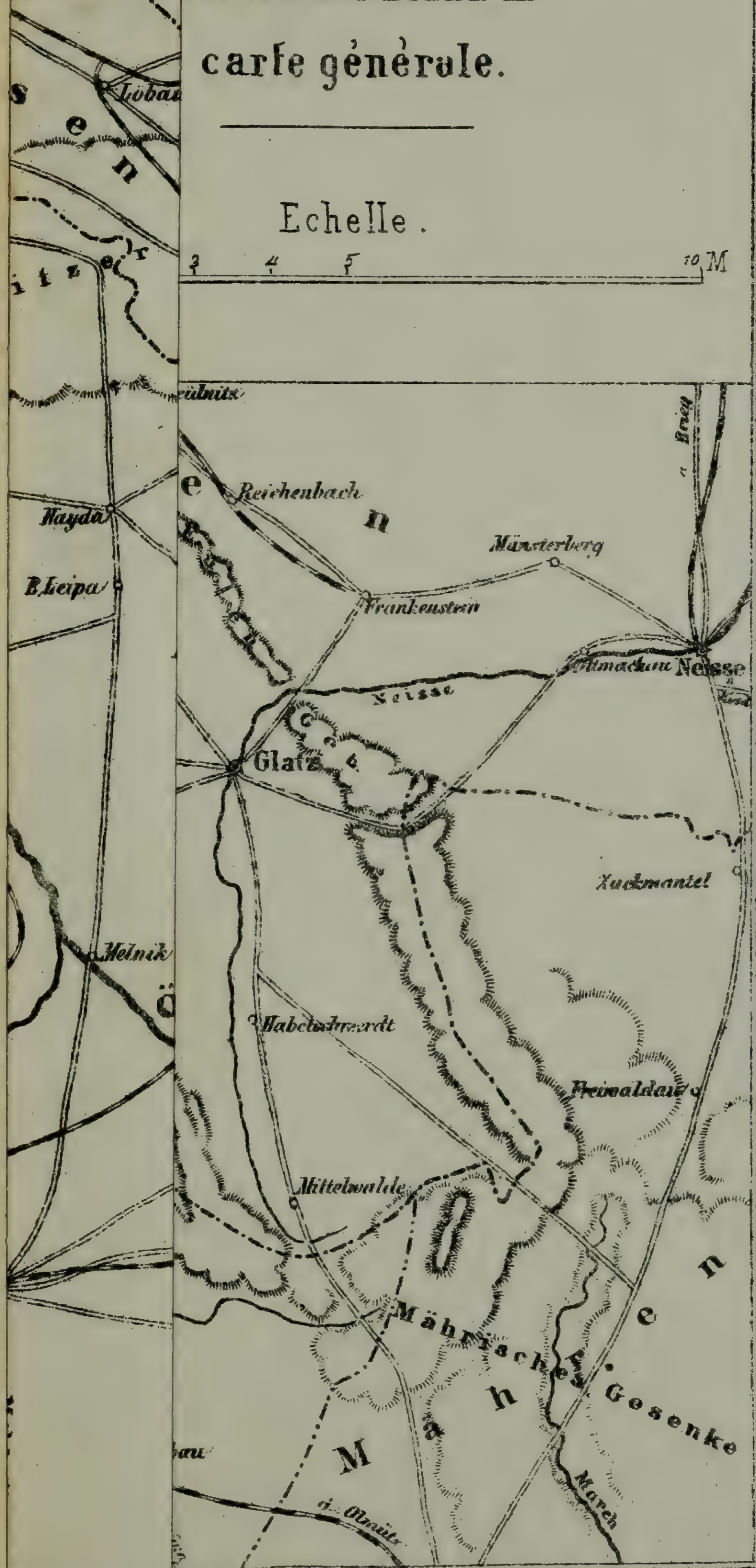



Débouché
des Armées I et de l'Elbe.
Liebenau
Böhm. Aicha
Turnau
Münchengrätz
Fürstenbrück
Jung Bunzlau
Gitschin
Thiergarten
Eisenbrod
Podol
Sobotka
Weisswasser
Hühnerwasser
Bosin
Dnebrova
Libun
Lomnitz



Débouché de la IIe Armée.
Trautenau
Alt Rognitz
Kosteletz
Nachod
Skalitz
Aupa
Wysokow
Schweinschädel
0 1/4 1/2 3/4 1 M


Débouché de la IIe Armée.
Trautenau
Pilnikau
Alt Rognitz
Neu Rognitz
Burgersdorf
Staudenz
Eipel
Kosteletz
Nachod
Gradlitz
Skalitz
Schweinschädel
Wysokow
Aupa
Jaromirz
Josephstadt
0
1/4
1/2
3/4
1 M



ÖNIGGRÄTZ
carte générale.
Echelle.
3 4 5 10 M
Löbau
Hayda
B.Leipa
Melnik
Reichenbach
Münsterberg
Frankenstein
Neisse
Neisse
Glatz
Zuckmantel
Habelschwerdt
Freiwaldau
Mittelwalde
Mährische Gesenke
March
Brieg

KÖNIGGRÄTZ

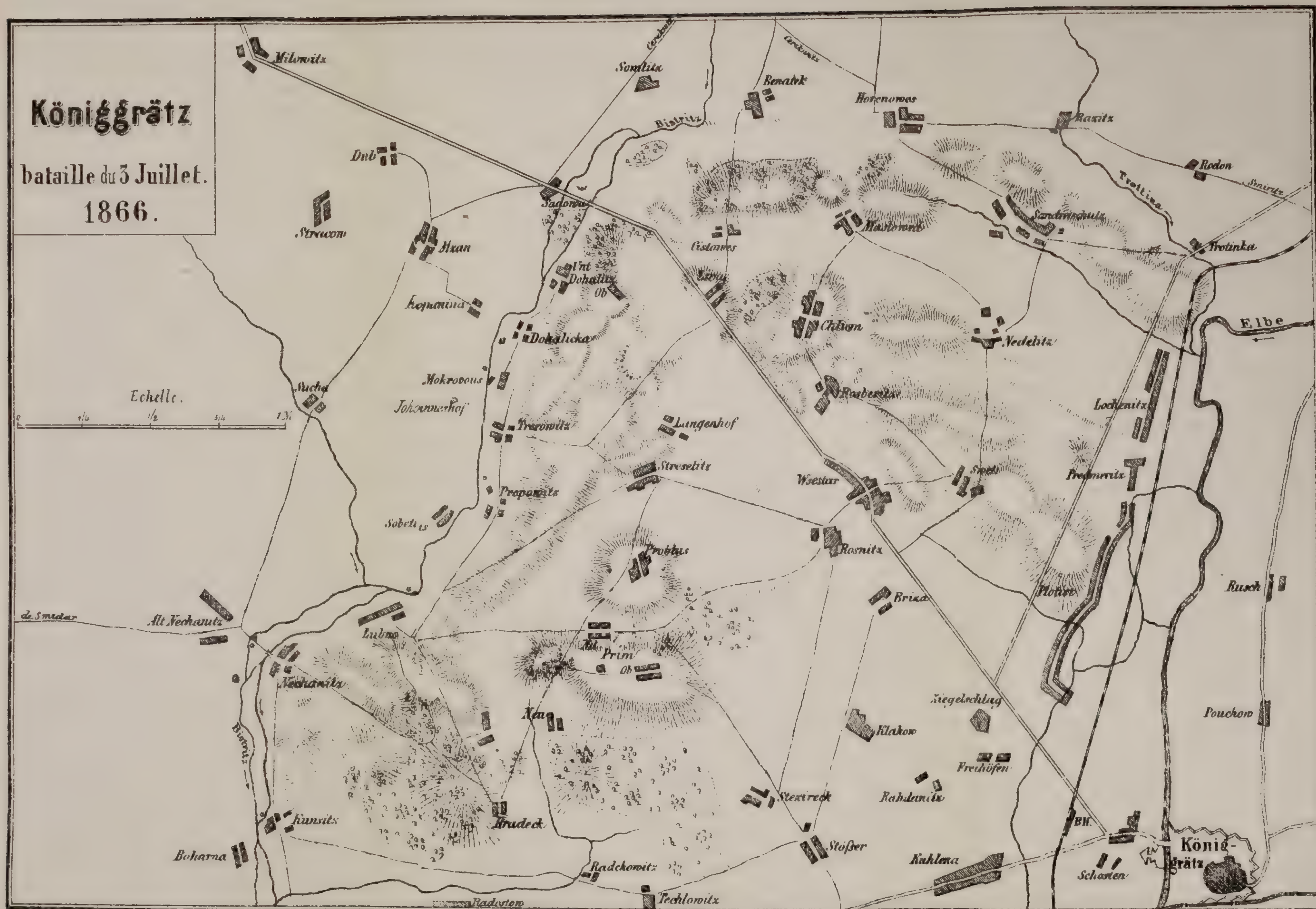
carte générale.

Echelle.

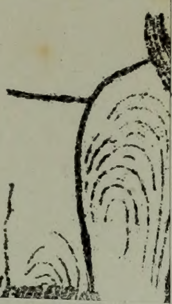


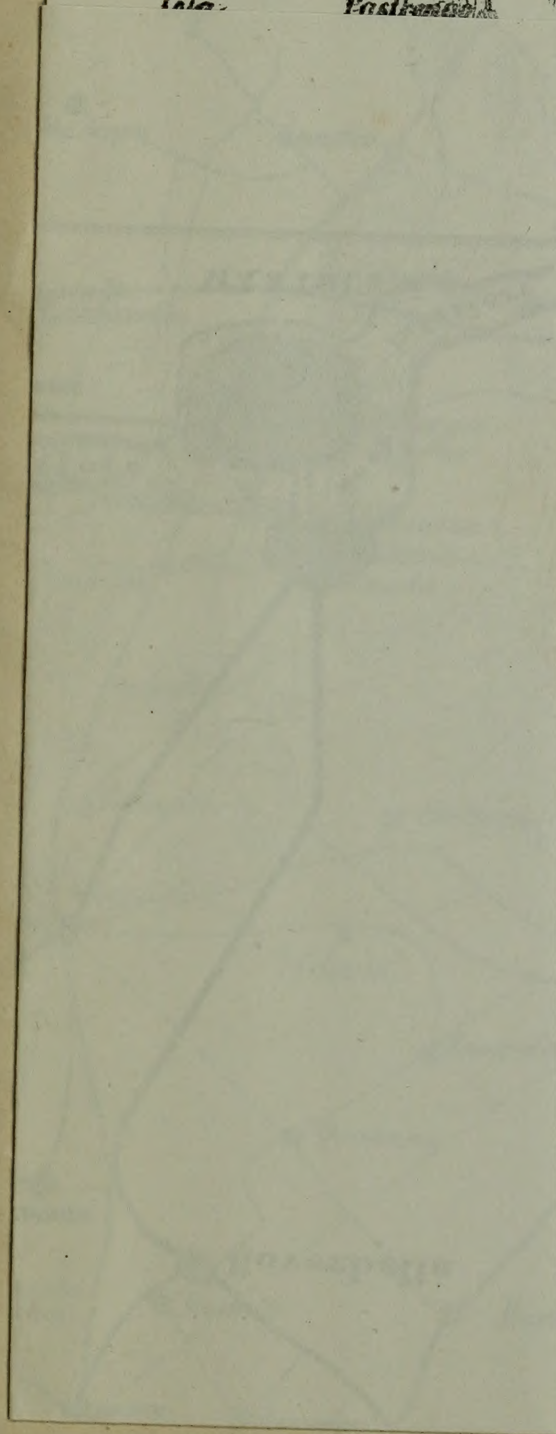
Bautzen
Görlitz
Lauban
Löwenberg
Lobau
Seidenberg
Friedeberg
Greiffenberg
Neustadt
Zittau
Friedland
Hirschberg
Warmbrunn
Schmiedeberg
Landeshut
Waldenburg
Schweidnitz
Reichenbach
Münsterberg
Frankenstein
Neisse
Sachsen
Lausitz
Geb.
Riesen Geb.
Schweidnitzer Geb.
Erz Geb.
Tetschen
Gabel
Reichenberg
Hochstadt
Eisenstadt
Semil
Hayda
B. Leipa
Aussig
Turnau
Podol
Hühnerwasser
Münchengrätz
Hohenelbe
Elbe
Trautenau
Pilnikau
Arnau
Braunau
Wünschelburg
Glatz
Leitmeritz
Theresienstadt
Sobotka
Gitschin
Prausnitz
Königinhof
Eipel
Miletin
J. Bunzlau
Horzitz
Skalitz
Nachod
Jaromirz
Josephstadt
Eger
Melnik
Böhmen
Smidar
Bistritz
Chlumetz
Königgrätz
Adler
Habelschwerdt
Mittelwalde
Prag
Podiebrad
N. Kolin
Prelautsch
Pardubitz
Moldau
Czaslau
Chrudim
Hohenmauth
B. Trübau
Leutomischel
Mährisches Gesenke
Mähren
March
Zuckmantel
Iser

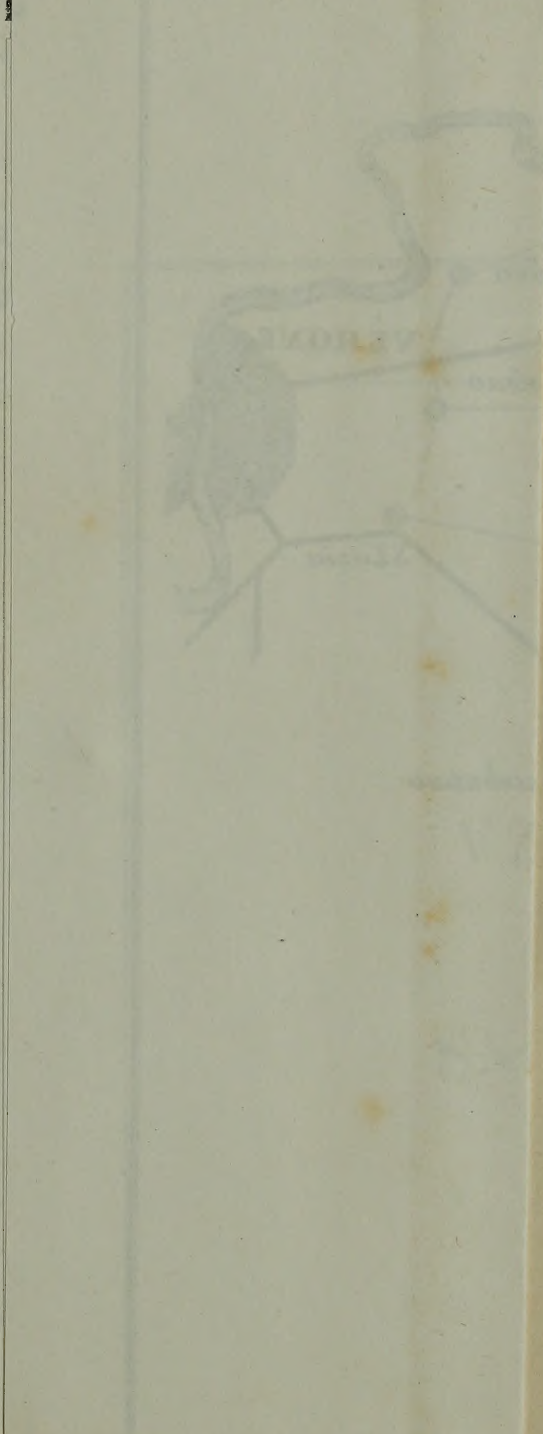

Mokrovous
Radostow



Königgrätz
bataille du 3 Juillet.
1866.
Echelle.
Milowitz
Sowetitz
Benatek
Horenowes
Rasitz
Bistritz
Dub
Sadowa
Strawow
Cistowes
Maslowed
Sendraschitz
Rodon
Trotina
Trotinka
Elbe
Sitzan
Dohalitz
Dohalicka
Chlum
Nedelitz
Mokrowous
Sucha
Johannerhof
Lochenitz
Tresowitz
Langenhof
Stresetitz
Wsestar
Predmeritz
Problus
Rosnitz
Briza
Rusch
Alt Nechanitz
Lubno
Prim
Nechanitz
Neu
Ziegelschlag
Klakow
Pouchow
Bistritz
Freihöfen
Stezirek
Rohdanitz
Kunsitz
Hradeck
Boharna
Stößer
Kuklena
Radkowitz
Techlowitz
König-
grätz
Schosten








OPÉRATIONS
DE
CUSTOZZA
Echelle
1
144,000.
Kilom:
5
1 0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10
LAC DE
GARDE
Peschiera
Pozolengo
Ponti
Monzambano
Borghetto
Volta
Molini di Volta
Pozzolo
Ferri
Goito
Marengo
Casanuova
C. Bertone
Sacca
Marmirolo
Mincio
Rivalta
Le Grazie
Curtatone
Lago Superiore
di Mezzo
Inferiore
MANTOUE
Roverbella
Scioie
Belvedere
Ramelli
Mozzecane
Quaderni
Rosegaferro
Villafranca
Povegliano
Tione
T. Gherla
Valeggio
Fornelli
Custoza
Pozzo Moretta
Gonfardine
Calzoni
Dossobuono
Berettara
Sommacampagna
S. Rocco di Palazzolo
Casazze
Oliosi
Salionze
S. Giorgio in Salice
Sona
S. Massimo
S. Lucia
VÉRONE
Chievo
Castelnovo
Cavalcaselle
Pacengo
Sandra
Cola
Pastrengo
Ponton
Pescantina
Adige
Bussolengo
S. Giustina